

MICHEL ZEVACO
« LA MARQUISE DE POMPADOUR »
LE RIVAL DU ROI
3.25
A. FAYARD EDITEUR PARIS



Le Rival du Roi

Michel Zévaco

Publication: 1899
Catégorie(s): Fiction, Action & Aventure, Historique, Moderne (< 1799)
Source: http://www.ebooksgratuits.com

A Propos Zévaco:

Zévaco s’installe à Paris à sa sortie de l’armée, en 1888. Il devient journaliste, puis secrétaire de rédaction à L’Egalité que dirige le socialiste révolutionnaire Jules Roques. Il se présente sans succès aux élections législatives de 1889 pour la Ligue socialiste de Roques: il fait à cette époque connaissance avec Louise Michel et croise également Aristide Bruant et Séverine. Il fera plusieurs séjours à la prison Sainte-Pélagie pour des articles libertaires, en pleine période d’attentats anarchistes. Il est condamné le 6 octobre 1892 par la cour d'assise de la Seine pour avoir déclaré dans une réunion publique à Paris : « Les bourgeois nous tuent par la faim ; volons, tuons, dynamitons, tous les moyens sont bons pour nous débarrasser de cette pourriture » Il abandonne le journalisme politique en 1900, après avoir tenté de défendre Alfred Dreyfus. En même temps, son retour vers le roman feuilleton avec Borgia! en 1900, publié dans le journal de Jean Jaurès La Petite République socialiste est couronné de succès. Zévaco écrit plus de 1 400 feuilletons (dont, à partir de 1903, les 262 de La Fausta, qui met en scène le chevalier de Pardaillan) pour le journal de Jaurès, jusqu’à décembre 1905, époque à laquelle il passe au Matin, dont il devient le feuilletonniste attitré avec Gaston Leroux. Entre 1906 et 1918, Le Matin publie en feuilletons neuf romans de Zévaco. Avant et après sa mort paraissent dix volumes des aventures de Pardaillan père et fils. La guerre se rapprochant de Pierrefonds, la famille Zévaco s’installe un peu plus à l’abri à Eaubonne (Val d’Oise) en 1917. Il meurt en août 1918, sans doute d’un cancer. Source: Wikipedia

Disponible sur Feedbooks Zévaco:

- *Borgia !* (1906)
- *La Marquise de Pompadour* (1899)
- *Nostradamus* (1909)
- *Les Amants de Venise* (1909)
- *Le Pont des soupirs* (1909)
- *Les Pardaillan* (1907)
- *Triboulet* (1910)
- *La Cour des miracles* (1910)
- *L'épopée d'amour* (1907)
- *Le Fils de Pardaillan* (1916)

Chapitre 1

SAINT-GERMAIN À L'ŒUVRE

À peu près vers l'heure où ces choses se passaient dans la maison des quinconces, c'est-à-dire vers quatre heures du matin, c'était le moment où, dans la mystérieuse maison de la ruelle aux Réservoirs, le comte du Barry songeait au meurtre du chevalier d'Assas.

Ainsi, tandis que la femme, dans cette étrange association, déployait toutes ses ruses et faisait des miracles pour conquérir les sens et peut-être le cœur du roi, l'homme s'apprêtait à tuer !…

Dans le début de cette soirée, lorsque la nuit venait de tomber, un homme soigneusement enveloppé de son manteau entrait dans la ruelle aux Réservoirs.

Il marcha directement, sans hésitation, vers la maison de M. Jacques.

Cet homme, c'était le comte de Saint-Germain qui, après la séance de magnétisme de Paris, était monté dans sa voiture.

Pendant tout le trajet de Paris à Versailles, il dormit, non pas tranquillement, mais profondément.

Le comte s'était donné à lui-même l'ordre de dormir, – et il dormait !

Ce serait peut-être le moment de placer ici la théorie du magnétisme : nous préférons simplement laisser à nos lecteurs le droit de croire ou de ne pas croire et de consulter sur ce sujet les stupéfiants travaux qui s'accomplissent de nos jours : une visite à un hôpital psychiatrique pourrait convaincre les plus incrédules.

Quant à nous, nous adoptons, sans plus, les récits qui nous sont parvenus sur cet homme extraordinaire qu'était le comte de Saint-

Germain.

Et sans autre discussion, nous passons à l'exposé des faits.

Ils sont étranges, – ils sont probants…

Aux premières maisons de Versailles, le cocher avait réveillé Saint-Germain, puis continué à rouler.

Le comte avait arrêté sa voiture sur la place du château, ou plutôt sur l'esplanade qui est devenue ce qu'on appelle aujourd'hui la place.

Et il avait gagné à pied la ruelle aux Réservoirs.

– Pourvu que j'arrive à temps ! – songeait-il avec angoisse.

Mais cette angoisse ne se traduisait nullement au dehors : Saint-Germain conservait cette apparence de froideur qu'il s'était imposée et qu'il conservait même quand il était seul.

Il alla frapper à la porte de la maison de M. Jacques.

Comme toujours, un judas s'ouvrit d'abord, puis la porte. Un laquais parut.

– Que demandez-vous ? fit assez rudement le domestique en cherchant à dévisager l'inconnu.

– Je voudrais parler à M. le chevalier d'Assas, dit simplement Saint-Germain.

– En ce cas, vous vous trompez, monsieur : la personne que vous dites ne demeure pas ici… voyez plus loin.

Le laquais repoussa la porte.

Brusquement, le comte de Saint-Germain tendit le bras vers cette porte, mais sans la toucher.

Le laquais s'arrêta net dans le mouvement qu'il faisait pour fermer.

Une sorte d'horreur convulsait le visage de cet homme.

Il était comme paralysé…

– Qu'avez-vous donc, mon ami ? dit Saint-Germain.

– Je ne sais… je crois que… je meurs… j'étouffe… oh !…

– Allons, remettez-vous… et surtout ne criez pas… je puis, mieux que personne, vous guérir du mal foudroyant qui vient de s'emparer de vous…

– Vous ?… ah !… à moi !… râla le malheureux.

– Je suis médecin, dit Saint-Germain, un grand médecin… Voulez-vous que je vous peigne les symptômes de votre mal ? vous pourrez par là juger de ma science…

– J'étouffe… je… meurs… grâce !… à moi !…

– Voici : vous avez exactement l'impression d'un cercle de feu

autour de votre tête…

– Oui, oui !… cela me brûle…

– Et, à la gorge, l'impression d'une main puissante qui vous étranglerait…

– Oui, oui, j'étouffe…

– Vous ne pouvez faire aucun mouvement…

– Oui, oui… je me pétrifie…

– Je connais votre mal, et j'en ai le remède sur moi…

– Donnez ! Oh ! donnez !…

– Impossible… Dans un instant, vous ne pourrez plus même parler ; dans cinq minutes, vous serez mort…

Le laquais voulut jeter un grand cri.

Mais comme le lui avait annoncé le terrible visiteur, il ne pouvait plus !… Toutes les sensations qu'avait dépeintes Saint-Germain, il les avait éprouvées au fur et à mesure qu'il les décrivait.

Il ne douta plus qu'il ne fût sur le point de mourir.

– Conduisez-moi dans la maison, reprit alors Saint-Germain, faites en sorte que personne ne me voie, et je me charge de vous guérir : dans quelques instants, vous serez aussi vigoureux qu'avant l'attaque. Voyons, hâtez-vous, car je n'ai pas de temps à perdre ici, puisque celui que je cherche n'y demeure pas. Me faites-vous entrer ?

– Oui, répondit le laquais sans s'étonner que la voix lui fût revenue.

– Conduisez-moi donc : voici ma main…

Et sans s'étonner non plus que la faculté du mouvement lui revînt aussi, le laquais prit Saint-Germain par la main et, ayant refermé la porte, le conduisit dans le pavillon de gauche – celui qu'habitait d'Assas.

– Là ! fit alors le comte, si M. Jacques vous demande qui a frappé à la porte, vous répondrez que c'était un passant qui se trompait de porte. N'est-ce pas, mon ami ?

– Oui, maître ! dit le laquais.

– Allez donc. Je vous attendrai ici.

Le laquais n'éprouva aucune surprise de ce que cet inconnu lui parlât de M. Jacques. Il trouva tout naturel que l'étranger lui donnât des ordres. Il ne se souvenait plus de ce mal foudroyant qui venait de le saisir. Il ne se rappelait plus que ce médecin ou soi-disant tel devait le guérir.

Il obéissait passivement, mécaniquement.

Il se rendit dans le pavillon qui donnait sur la rue. Il y trouva M. Jacques qui, en effet, l'interrogea, et il fit la réponse qui lui avait été indiquée.

Quelques minutes plus tard, M. Jacques sortait avec le comte du Barry et Juliette pour se rendre à la maison des quinconces où nous les avons vus à l'œuvre l'un après l'autre.

Le laquais était revenu dans le pavillon à gauche de la cour.

– Comment t'appelles-tu ? demanda Saint-Germain.

– Lubin, maître, répondit le laquais.

Et il lui parut tout naturel d'appeler maître cet étranger. Aucune autre appellation ne se présenta à lui.

– Où est le chevalier d'Assas ? demanda Saint-Germain.

– Il est sorti, répondit Lubin qui n'avait plus le moindre souvenir d'avoir soutenu que le chevalier n'habitait pas là !

– Pour aller… où est Mme d'Étioles ?

– Assurément. Il ne peut être que là !

– Et crois-tu qu'il parvienne à la voir ?

– Sans aucun doute. Les précautions du général sont trop bien prises…

– Quel général ?… Es-tu fou ?… Il n'y a que M. Jacques.

– C'est vrai, dit Lubin. Pardonnez-moi…

– Mais comment sais-tu des secrets de cette importance, toi ?… Allons, tu m'as menti… tu ne t'appelles pas Lubin…

– C'est vrai, maître… je ne m'appelle pas Lubin.

– Ton vrai nom, alors ?… parle… Il le faut !…

– Vicomte d'Apremont… dit Lubin qui suait à grosses gouttes.

– Bien. Je comprends. Au surplus, j'aime encore mieux t'appeler Lubin. Je crois que de ton côté…

Le visage de Lubin, qui était convulsé par l'angoisse, redevint radieux.

– Allons, tu vois, reprit Saint-Germain ; je ne connais ici que Lubin… ton vrai nom, je ne veux pas le savoir, je ne l'ai jamais su, tu entends ?

– Oui, maître ! fit Lubin rayonnant.

– Et que doit faire le chevalier d'Assas ? reprit Saint-Germain.

– Il doit amener ici Mme d'Étioles.

– Ici même ?…

– C'est-à-dire dans le pavillon d'en face.

– Et alors, que doit-il arriver ?…

– Mme d'Étioles doit demeurer ici, prisonnière.

– Et le chevalier ?

– Du Barry s'en charge : il doit le tuer.

– Quand cela ?…

– Mais… dès que cela sera nécessaire ; peut-être dans huit jours, ou dans un mois…

– Ou peut-être dès ce soir… N'as-tu pas un peu pénétré l'intention secrète de du Barry ?…

Lubin parut faire un gros effort.

– Je crois, dit-il, haletant, que son intention est vraiment de le tuer ce soir !

– C'est-à-dire trop tôt !…

– C'est cela, maître, c'est bien cela !

– C'est-à-dire qu'il désobéira à M. Jacques.

– Oui ! fit Lubin avec une visible expression d'épouvante.

– Lubin, dit le comte, il faut empêcher cela à tout prix. Tu comprends l'importance ?

– Comment faire ? balbutia Lubin en se tordant les bras.

– Voyons ; je veux te tirer d'embarras. As-tu confiance en moi ?

– Oh ! oui, maître… une confiance sans bornes…

– Es-tu décidé à m'obéir aveuglément ?

– Parlez… ordonnez… j'obéirai !

– Eh bien, cache-moi quelque part où je puisse surveiller à la fois du Barry et d'Assas !

Lubin se mit à trembler.

– Non, murmura-t-il, non, pas cela !… je ne peux pas… je ne veux pas !…

C'était un tour de force extraordinaire qu'avait accompli jusque-là le comte de Saint-Germain en imposant sa volonté au faux laquais sans le mettre en état de magnétisme.

Il entrait dans son plan de ne pas essayer ce moyen extrême. En effet, il fallait que Lubin gardât toute sa présence d'esprit, en employant le mot présence dans son sens effectif et non métaphorique.

Devant la soudaine résistance de Lubin, le comte eut une minute d'angoisse. Il était livide de l'effort qu'il faisait succédant à la terrible dépense de forces qu'avait nécessitée l'interrogatoire d'Eva.

– Vicomte d'Apremont, dit-il, vous voulez donc résister ?

– Je ne suis pas le vicomte d'Apremont, dit le laquais avec désespoir, je suis Lubin.

– Vicomte d'Apremont, reprit Saint-Germain, prenez garde, vous

allez m'obliger à user de rigueur. Je vais être forcé de vous endormir, et alors, voyez ce qu'il peut en résulter pour vous ! M. Jacques ne pourra jamais croire que vous ne l'avez pas trahi…

Lubin frissonna. Il voulut reculer, jeter un cri…

Mais déjà Saint-Germain avait marché sur lui, le bras tendu, esquissant les passes magnétiques par lesquelles il avait l'habitude d'agir. Une minute, Lubin haleta, se débattit.

Saint-Germain suait à grosses gouttes.

Coûte que coûte, il ne voulait pas endormir Lubin.

Celui-ci, tout à coup, baissa la tête, vaincu.

– Je puis vous cacher, dit-il en poussant un effrayant soupir.

– Bien, mon ami, fit Saint-Germain. Rassurez-vous sur mes intentions : je ne suis ici que pour empêcher un crime de se commettre… un crime que votre maître réprouverait… Le reste ne me regarde pas… Me croyez-vous ?…

– Oui, je vous crois… je vois en vous… et je n'y vois qu'une pensée généreuse…

– Vous savez de quel crime je veux parler ?

– Oui, le meurtre du chevalier d'Assas !…

– Moi seul puis l'empêcher. Vous êtes donc décidé à me cacher dans cette maison ?… Mais prenez bien garde, il faut que je puisse y rester au besoin plusieurs jours sans risquer d'être découvert…

Lubin sourit : il était tout à fait dompté.

– Venez ! dit-il simplement.

Et, suivi de Saint-Germain, il sortit du pavillon, traversa la cour et entra à droite, c'est-à-dire dans le pavillon où se trouvaient précédemment du Barry et Juliette, – où devaient venir d'Assas et Jeanne.

Ce pavillon se divisait en deux parties : à droite, l'appartement tel que nous l'avons vu ; à gauche, une pièce unique.

C'est dans cette pièce que Lubin conduisit le comte de Saint-Germain.

Elle était sommairement meublée d'une table, de deux fauteuils et d'un grand canapé sur lequel on pouvait au besoin dormir.

La fenêtre, qui donnait sur la cour, était garnie d'épais rideaux.

– Personne n'entre jamais ici, dit Lubin. Vous y serez en parfaite sûreté…

– Très bien. Et si j'ai besoin de vous appeler ?

Lubin lui désigna un cordon de sonnette dont le fil allait se perdre au dehors.

– Voici, dit-il : vous n'aurez qu'à secouer deux fois ce cordon.

– Vous pouvez donc vous retirer, dit Saint-Germain en plongeant son regard dans les yeux de Lubin. Mais jusqu'à ce que je vous appelle, vous devez oublier que je suis ici… vous m'entendez bien ?

Lubin tressaillit, mais s'inclina.

– La précaution est bonne, murmura le comte. Il paraît que ce digne Lubin songeait à me trahir.

Cependant, sur un geste de lui, Lubin était sorti.

Il traversa la cour comme un homme ivre et, rentrant dans le pavillon de droite, tomba sur un fauteuil.

Quelques minutes plus tard, il se redressait et jetait un regard étonné autour de lui.

– Ah çà ! fit-il en passant ses deux mains sur son front, j'ai donc bien dormi !… Oui, j'ai dormi sur ce fauteuil… Et pourtant… voyons, que m'est-il arrivé ?… Il m'est donc arrivé quelque chose ?…

Il s'interrogea, chercha à reconstituer l'heure qui venait de s'écouler.

– J'ai rêvé, murmura-t-il en secouant la tête… Il faut bien que j'aie rêvé… J'ai profondément dormi… Il est étrange pourtant que je me sois endormi tout d'un coup ici et que je ne me souvienne pas du moment où j'ai fermé les yeux…

Cela posé, nous reprendrons maintenant le chevalier d'Assas et Jeanne au point même où nous les avons quittés.

On a vu que, rapidement, la conversation était devenue assez embarrassée entre ces deux êtres que séparait un abîme et qui semblaient pourtant avoir été créés l'un pour l'autre.

Ou, du moins, cet embarras existait chez le chevalier d'Assas.

En effet, de voir Jeanne si paisible, si confiante, alors qu'elle se trouvait seule avec lui, cela lui prouvait que jamais elle ne le considérerait comme un amoureux.

N'y avait-il pas même une sorte de cruauté dans la tranquillité de la jeune femme ?

C'est possible, et nous ne prétendons pas la montrer meilleure qu'elle n'était.

Cruauté inconsciente, en tout cas. Et certes, elle était trop intelligente, d'esprit trop libre, pour feindre des craintes qu'elle n'éprouvait pas : le chevalier était pour elle un frère – mais rien qu'un frère.

Pendant que d'Assas, infiniment heureux de se trouver en tête à tête avec Jeanne et infiniment malheureux de la sentir si loin de lui par le cœur, se désolait, se rongeait, pâlissait et rougissait coup sur coup, Jeanne, de son côté, réfléchissait aux moyens de sauver le roi, c'est-à-dire de l'empêcher de jamais retourner à la maison des quinconces où, d'après les paroles de Julie (Juliette Bécu), un si grave danger le menaçait.

Jeanne n'avait aucun motif de douter des paroles de la remplaçante de Suzon.

Oui, sûrement, il y avait un guet-apens organisé contre le roi.

Il fallait donc que Louis XV fût prévenu dès le matin qui suivrait…

Et par qui ?… Un moment, elle songea à se rendre elle-même au château.

Mais comment parviendrait-elle auprès du roi ? Et ne serait-ce pas, même, précipiter le dénouement redouté, si on l'apercevait au château ?…

Les gens assez puissants pour avoir organisé le traquenard n'arriveraient-ils pas à l'empêcher de parler au roi ?…

Alors, il lui faudrait crier, provoquer un scandale, sans certitude d'aboutir…

Et pourtant, il fallait agir promptement ! La vie du roi peut-être dépendait d'elle en ce moment !

À cette idée, Jeanne se sentait pâlir et frissonner de tout son corps.

Peu à peu, à force de regarder le chevalier d'Assas, elle finit par se dire qu'il pouvait, qu'il devait aller trouver le roi.

Quoi !… Lui qui l'aimait !… C'est lui qu'elle allait charger de sauver un rival !…

Il fallait, ou que Jeanne eût une bien haute idée de la générosité du chevalier, ou qu'elle aimât bien profondément le roi !

Tout à coup cette pensée lui vint que Louis XV devait avoir conservé peut-être une rancune contre le chevalier.

Dès lors, avec son esprit alerte et prompt à saisir les solutions les plus subtiles, elle entrevit le parti qu'elle pouvait tirer de la situation ! D'Assas était un pauvre officier sans autre avenir que celui que pouvait lui assurer son courage.

Il aurait toujours à lutter contre le mauvais vouloir du roi auquel il avait osé tenir tête sur la route de Versailles…

Sauver Louis XV et assurer du même coup la faveur du

chevalier… Jeanne y pensa sur-le-champ.

C'était d'Assas qui devait aller trouver le roi.

C'était lui qui devait le sauver…

Alors, la reconnaissance royale lui était à jamais assurée…

Voilà le rêve naïvement pervers auquel se livrait Jeanne.

Cependant le repas était terminé depuis longtemps. La pendule marquait une heure du matin. Les deux jeunes gens, placés dans une si étrange situation, se taisaient.

Jeanne, toute à son plan, souriait, le visage animé.

– Madame, fit tout à coup le chevalier en se levant, je crois que vous devez être fatiguée. Souffrez donc que je vous souhaite une bonne nuit et que je me retire…

– Êtes-vous si pressé de me quitter ? fit Jeanne.

Le chevalier sourit tristement : dans cette parole, il ne voyait qu'une politesse de grande dame, ou tout au plus un mot de pitié.

– Je vous tiendrai compagnie autant que vous m'en donnerez l'ordre, dit-il ; mais je vous vois si préoccupée…

Elle le regarda franchement, de ses grands beaux yeux qui faisaient frémir le jeune homme.

– Eh bien ! oui, dit-elle, je suis préoccupée… j'ai quelque chose à vous dire… et je songe au moyen de m'assurer votre généreux concours… car c'est un sacrifice que je vais vous demander.

– Un sacrifice ? fit ardemment le chevalier. Ah ! que ne me demandez-vous ma vie !…

– Chevalier, dit-elle gravement, c'est beaucoup plus que votre vie que je vais vous demander. Si je ne connaissais votre grand cœur, je n'oserais me hasarder à vous supplier…

– Me supplier ! s'écria d'Assas violemment ému. Quoi, madame !… Vous pleurez !…

Elle pleurait, en effet. L'idée du danger couru par le roi le torturait.

Doucement, d'Assas se mit à genoux devant elle.

– Madame, dit-il, voyez le gentilhomme qui est à vos pieds. Dites-vous bien qu'il vous appartient corps et âme et que vous n'avez pas à le supplier ; un ordre suffit. Cet ordre sera exécuté, quel qu'il soit !…

– Relevez-vous, dit Jeanne troublée jusqu'à l'âme. Vous êtes un noble cœur. Et je suis bien malheureuse de ne pas vous avoir rencontrée plus tôt… Relevez-vous, chevalier : je ne dirai rien de ce que j'avais dans l'esprit…

– Oh ! murmura le chevalier, c'était donc bien terrible pour moi, que vous n'osez plus le dire !…

– Je voulais vous prier de sauver le roi, dit Jeanne tout d'une voix.

Ce mot lui échappa pour ainsi dire, malgré la résolution très sincère qu'elle venait de prendre de ne rien dire.

À peine eût-elle parlé qu'elle s'en repentit.

Le chevalier était devenu pâle comme un mort.

Elle comprit ou crut comprendre qu'elle l'avait gravement offensé.

Elle baissa la tête et murmura :

– Pardonnez-moi… ne tenez pas compte de ce que je viens de dire…

D'Assas s'était relevé lentement. Une affreuse douleur lui serrait le cœur.

Il n'y avait plus d'espoir possible pour lui…

Jeanne, effrayée de l'effet qu'elle venait de produire, se détestait d'avoir osé demander un tel sacrifice…

– Pardonnez-moi, reprit-elle, je vous ai fait du mal… je n'ai pas d'excuse… je savais que j'allais vous faire du mal, et pourtant j'ai parlé… Ah ! je ne sais ce que je donnerais pour que cette minute soit abolie dans mon souvenir et le vôtre…

– Dites-moi comment je puis sauver celui que vous aimez ? dit le chevalier d'une voix étrangement calme.

Jeanne tressaillit…

Tant d'abnégation, tant de dévouement, une telle pureté plus qu'humaine dans un tel amour, cela lui causait une sorte d'admiration étonnée… mais hélas ! rien que de l'admiration !

L'amour des femmes est cruel parce qu'il est exclusif.

Jeanne aimait le roi et n'aimait que lui !

Il est impossible de lui en faire un crime. Et si le chevalier était vraiment à plaindre, vraiment à admirer, il n'y avait pas moins de réelle grandeur d'âme chez celle qui, désespérément, avec une sorte d'entêtement farouche, ne perdait pas de vue un seul instant qu'elle était là pour sauver celui qu'elle aimait !

D'un geste charmant dans sa grâce et son émotion débordante, elle saisit une main de d'Assas, se pencha et baisa cette main.

Ce fut pour le chevalier une impression d'une douceur infinie et d'une terrible douceur.

Cet hommage, il l'accepta, comme jadis le gladiateur qui allait

mourir dans le cirque acceptait le baiser que lui envoyait l'impératrice romaine.

Et en effet, la pensée de la mort se présentait à lui à ce moment sans qu'il eût le courage de l'écarter.

Oui !… Sauver ce roi… cet homme que Jeanne aimait ! Le sauver pour qu'elle ne souffrît pas ! Prendre pour lui toute la douleur, tout le sacrifice, et ne lui laisser, à elle, que l'amour radieux… Peut-être alors, quand il ne serait plus, vivrait-il dans le souvenir attendri de Jeanne…

Et, le roi sauvé, disparaître ! mourir !

Telle fut, ces quelques secondes, la pensée qui se développa dans le cœur de ce jeune homme.

Il se raidit pour dompter l'émotion qui l'étreignit.

Et quand il fut parvenu à affermir sa voix :

– Madame, dit-il, votre attitude me prouve que vous croyez à un grand sacrifice de ma part. Il y a sacrifice, je l'avoue ! Je vous aimais. Depuis cette minute adorable et fatale où, sur la clairière de l'Ermitage, j'eus le bonheur de m'interposer entre le comte du Barry et vous, je vous ai aimée follement… C'était une folie ! Nous n'étions pas nés l'un pour l'autre. Cette folie, j'en puis venir à bout. Et puis, nous autres soldats, nous ne gardons pas longtemps les mêmes passions au cœur. La vie des camps, les hasards de la guerre sont la plus puissante des distractions… Si je vous disais que je parviendrai à vous oublier, vous ne me croiriez pas. Mais je puis sincèrement vous assurer que je ne garderai aucun souvenir amer de cette rencontre, et que le sacrifice n'est peut-être pas aussi étonnant que vous le supposez… Ainsi donc, parlez hardiment, et dites-moi comment je puis sauver Sa Majesté notre roi.

– Ah ! cœur magnanime ! s'écria Jeanne au comble de l'émotion. Pensez-vous que je sois dupe, et que vous me vaincrez en générosité ? Chevalier, cessons de parler d'un sujet qui vous est affreux et qui me deviendrait odieux à moi ! Oublions ce qu'un instant de folie m'a pu faire dire…

– Ainsi, madame, vous ne voulez plus me dire quel danger menace le roi ?

– Non, chevalier, non, ami parfait que j'ai pu blesser de tout mon égoïsme !…

– En ce cas, reprit d'Assas froidement, je vous jure que je vais de ce pas me rendre au château…

– D'Assas ! cria Jeanne palpitante.

– Faire réveiller le roi, et lui dire qu'il est menacé…

– Vous ne sortirez pas !…

– Et comme il me sera impossible d'expliquer le genre de danger que je signalerai, il est certain que le roi prendra ombrage et défiance de ma démarche si étrange. Cela, joint à la scène de la route de Versailles…

Jeanne jeta un cri de désespoir.

Elle entrevit que le dévouement de d'Assas allait aboutir à une catastrophe.

– Vous le voulez donc ! fit-elle, bouleversée.

– Je le veux ! dit d'Assas fermement.

– Écoutez donc !…

Elle se recueillit quelques minutes, cherchant à apaiser les palpitations de son sein. Livide, mais très calme en apparence, d'Assas attendait…

Alors, Jeanne, en quelques mots, raconta ce qui venait de lui arriver dans la maison des quinconces : le départ de Suzon, l'arrivée de la nouvelle femme de chambre, le récit de cette Julie si mystérieuse, ses étranges aveux… enfin, à tout prix, il fallait empêcher le roi de retourner dans cette maison où sûrement un guet-apens était organisé contre lui.

D'Assas avait écouté avec une profonde attention.

Il comprenait ou croyait comprendre ce qui se tramait.

La vérité se faisait jour peu à peu dans son cerveau : lui-même, inconsciemment, avait aidé à l'organisation de ce guet-apens !… Il était l'un des rouages de la formidable machine que M. Jacques mettait en mouvement !…

Dès lors sa résolution fut prise, et rapidement, il fit son plan.

– Madame, dit-il, je crois en effet que le roi est sérieusement menacé. J'ai encore plus de raisons de le croire que vous-même. Il faut que dans une heure Sa Majesté soit prévenue… Elle le sera !

– Comment vous remercier ? balbutia Jeanne. Hélas ! vous êtes de ceux que leur fierté met au-dessus de tout remerciement…

– Quant à vous, madame, reprit le chevalier comme s'il n'eût pas entendu ces paroles, en sortant du château je reviendrai vous prendre ici… il ne faut pas que vous y restiez… et je vous conduirai où bon vous semblera… pour vous dire un éternel adieu… Quant au roi…

À ces derniers mots, d'Assas s'arrêta court.

Il y eut dans son cœur comme un rugissement de douleur.

Mais à ce mot, aussi, une idée soudaine traversa l'esprit de Jeanne.

Elle devint très pâle, et hésita un instant, comprimant de sa main les battements de son sein.

Sans doute ces deux cœurs étaient vraiment dignes l'un de l'autre.

Sans doute c'était un grand malheur que Jeanne eût été lentement et sûrement poussée par son entourage à aimer le roi.

Car cette pensée de générosité qui venait de se faire jour en elle était aussi grande, aussi belle, aussi pure qu'avait pu l'être le dévouement du chevalier…

Celui-ci, morne et froid en apparence, fit rapidement ses apprêts de départ.

Il jeta son manteau sur ses épaules.

Alors, les lèvres tremblantes, les yeux hagards, il se tourna une dernière fois vers Jeanne.

– Quant au roi… reprit-il.

Brusquement, Jeanne lui saisit les deux mains.

– N'achevez pas, dit-elle palpitante, et écoutez-moi… Vous parlez du roi. Je vois tout ce que vous souffrez. Je vois tout ce que vous imaginez. Eh bien, sachez-le, Louis XV n'est encore pour moi que le roi de France !…

– Je le sais, madame… haleta d'Assas.

– Laissez-moi finir ! Je vous ai dit que vous ne me vaincriez pas en générosité. Je le prouve. Le roi, d'Assas, eh bien, oui, je l'aime !… Mais si le sentiment que j'ai pour vous n'est pas de l'amour, j'éprouve près de vous un je ne sais quel charme de jeunesse et de pureté qui rafraîchit mon âme… Ce que j'éprouve surtout en ce moment, c'est une insurmontable horreur à la pensée d'accepter votre sacrifice sans vous prouver que j'en suis digne…

– Madame… je vous en supplie…

– Laissez-moi finir ! reprit Jeanne plus ardemment. Voici ce que je voulais vous dire, d'Assas, mon ami, mon frère… Allez sans crainte, allez paisible et confiant, ne redoutez rien pour l'avenir, ne craignez pas que Louis puisse jamais être autre chose pour moi que le roi de France !…

– Jeanne ! Jeanne ! balbutia le chevalier ébloui, chancelant.

– Je le jure, acheva-t-elle gravement : Louis XV ne sera jamais mon amant !… Ni lui… ni personne !…

D'Assas tomba lourdement sur ses genoux et colla ses lèvres sur les mains de Jeanne.

Toute pâle, toute fière, transfigurée par un souffle d'héroïsme, elle le regardait en souriant.

– Allez, fit-elle dans un souffle, allez, maintenant : vous pouvez sauver le roi !…

Le comte du Barry, son poignard solidement emmanché dans sa main, était sorti du pavillon de gauche et avait traversé la cour.

Il était décidé à tuer d'Assas.

Dans la soirée, il avait préparé les serrures du pavillon de droite de façon à pouvoir y entrer facilement et sans bruit. Son plan était en effet de pénétrer dans le logis où il supposait d'Assas endormi dans les bras de Jeanne. Si, malgré les précautions qu'il avait prises, il ne pouvait pas entrer, il attendrait près de la porte, dans l'ombre du couloir d'entrée, et frapperait le chevalier au moment où celui-ci sortirait.

Du Barry entra donc dans le couloir.

Du bout de son poignard, il tâta la serrure de la porte.

Il était très froid, très maître de lui. Il n'éprouvait ni émotion, ni remords, ni rien qui pût le troubler.

Tout de suite, il constata que la serrure ne tiendrait pas contre une pesée.

Il se pencha pour préparer la besogne.

À ce moment, il crut percevoir un bruit confus de voix…

Il écouta attentivement et bientôt reconnut que le chevalier d'Assas et Mme d'Étioles parlaient. Il chercha alors à saisir quelques mots, mais il ne put y parvenir.

Cependant cet incident lui prouvait qu'il devait modifier son plan.

Le chevalier était debout, réveillé : il faudrait batailler ; d'Assas était de taille à se défendre et à vaincre… Or du Barry ne voulait pas un duel : il venait pour tuer !

Il se recula donc en grondant. Et alors toute son émotion lui revint, c'est-à-dire toute sa rage.

Allait-il être obligé de s'en aller, de remettre l'exécution à un moment plus propice ?…

Non, non !… Il attendrait là, voilà tout !

Et fût-ce en plein jour, il frapperait !… Ensuite, une fois l'irréparable accompli, il s'expliquerait avec M. Jacques, persuadé d'ailleurs qu'on ne lui tiendrait pas rigueur.

Tout à coup, il entendit à l'intérieur un bruit de pas qui se rapprochait rapidement de la porte.

– C'est lui ! murmura-t-il. Il va sortir !… Le voici !… Je le

tiens !…

D’un brusque mouvement, du Barry s’était rejeté en arrière.

Au moment où il entendit la porte s’ouvrir, son bras se leva.

Le poignard fulgura dans l’ombre…

La porte s’ouvrit !…

D’Assas apparut !…

Au même instant, il refermait la porte et faisait un pas vers la cour : alors, dans ses yeux, ce fut la soudaine, l’étrange vision de cet homme ramassé sur lui-même, le bras levé, prêt à frapper…

D’un geste instinctif, d’Assas se mit sur la défensive…

Une seconde s’écoula… rapide comme un éclair, lente comme une heure de cauchemar…

L’homme n’avait pas frappé !…

Il demeurait à la même place dans la même position, le poignard toujours levé…

– Qui êtes-vous ? que voulez-vous ? demanda le chevalier.

L’homme ne répondit pas, ne fit pas un mouvement !…

Cela tenait du délire. C’était comme une de ces imaginations terribles qu’on a dans les mauvais rêves…

Et cette immobilité, ce silence épouvantaient d’Assas…

Il toucha le bras du sinistre inconnu… ce bras était raide… Il voulut le baisser : le bras résista comme s’il eût été en fer !…

D’Assas commençait à se sentir gagné par une surhumaine épouvante.

Cet homme était là comme un cadavre, mais un cadavre debout et menaçant…

Le chevalier sentit une sueur froide pointer à ses cheveux.

Il allait reculer, fuir, s’élancer dans la cour lorsque la porte d’en face s’entr’ouvrit ; un rayon de lumière éclaira en plein l’homme au poignard.

– Le comte du Barry ! murmura d’Assas sans songer à regarder qui ouvrait cette porte, d’où venait cette lumière.

Ses cheveux se hérissaient à la vue de du Barry pétrifié, changé en statue.

Le comte avait les yeux ouverts.

Et ces yeux étaient convulsés, tout blancs comme ceux d’un mort.

Ses lèvres étaient aussi entr’ouvertes comme si un commencement de paroles s’y fût soudain figé.

Il gardait la même fixité, la même immobilité de marbre.

Aucun tressaillement n’indiquait en lui qu’il fût encore vivant…

Le chevalier le toucha à la poitrine du bout du doigt, puis il appuya plus fort, puis de toutes ses forces :

Du Barry ne fit pas un mouvement, ne chancela pas…

– Oh ! murmura d'Assas, qu'est-ce que cela signifie ? J'aimerais mieux dix spadassins devant moi que ce cadavre raidi dans cette attitude de meurtre…

Et il reculait lentement…

La porte, à ce moment, s'ouvrit tout à fait, un homme parut.

D'Assas le reconnut aussitôt :

– Le comte de Saint-Germain !…

Le mystère se compliquait. Tout, dans cette étrange maison, devenait fabuleux, invraisemblable, et pourtant c'étaient des réalités qui se trouvaient sous ses yeux.

Sans faire attention à d'Assas, le comte de Saint-Germain s'avança sur du Barry, la main tendue, le regard rivé sur lui…

Alors d'Assas assista à un étrange spectacle…

Il vit le bras de du Barry qui, très lentement, par saccades, retombait et reprenait sa position normale. Il vit le comte se mettre en mouvement, avec cette même lenteur saccadée…

Saint-Germain, le bras toujours allongé, continuait à marcher.

Du Barry reculait…

Enfin, il se trouva dans la cour.

Au seuil de la cour, Saint-Germain s'arrêta, les yeux fixés sur du Barry.

Celui-ci, comme s'il eût obéi à une irrésistible impulsion, marchait, traversait la cour et regagnait enfin l'autre pavillon. D'Assas le vit entrer, disparaître, se confondre avec la nuit comme une apparition.

Pendant quelques minutes encore, Saint-Germain demeura à la même place, dans la même attitude.

Enfin, il se tourna vers le chevalier.

Il paraissait fatigué à l'excès.

Il fit signe à d'Assas de le suivre. Et le chevalier, affolé de stupéfaction, pris d'une sorte de terreur qu'il ne pouvait surmonter, suivit docilement.

Dans la pièce où nous avons vu Lubin introduire Saint-Germain, le comte se laissa tomber sur un fauteuil en essuyant son visage ruisselant de sueur…

– Asseyez-vous donc, chevalier, dit alors tranquillement Saint-Germain.

– Comte ! comte ! m'expliquerez-vous… murmura d'Assas.

– Bah ! à quoi bon les explications ?… Vous êtes là, devant moi, vivant… oui, pardieu ! vivant. Et je puis comme Titus m'écrier : Je n'ai pas perdu ma journée !

– Vivant… cela vous étonne que je sois vivant…

– Moi, cela ne m'étonne pas trop. J'ai fait mieux que cela autrefois. Toutefois, j'avoue que la chose est assez surprenante, car vous devriez être mort et bien mort à cette heure !

– Comte, s'écria d'Assas hors de lui, tout ce que je vois, tout ce que j'entends…

– Vous apparaît comme un insondable mystère, je conçois cela, mais si vous m'en croyez, vous ne chercherez pas à sonder ce qui est insondable. Ouf !… M'avez-vous assez donné de mal !… Allons, remettez-vous, que diable ! Il n'y a pas grand-chose qui vaille la peine qu'on s'étonne comme vous le faites en ce moment…

– Je vous en prie, comte… je veux savoir…

– C'est bien simple, cher ami : ce digne du Barry vous voulait occire, je l'en ai empêché, voilà tout !

– Il voulait me tuer !…

– Dame ! Il me semble que l'attitude dans laquelle vous l'avez surpris ne peut vous laisser aucun doute à cet égard.

– Mais pourquoi !… Nous nous sommes battus, nous devions nous battre encore…

– Vous m'en demandez trop long. Seulement, vous voyez que vous avez des précautions à prendre et combien il peut être pernicieux pour vous d'habiter la même maison que du Barry.

– Je m'y perds ! fit d'Assas en passant une de ses mains sur son front.

– Enfant !… Laissez donc du Barry à ses songeries meurtrières, puisque vous échappez à ses griffes…

– Grâce à vous, comte ! fit d'Assas avec émotion.

– Oui, grâce à moi, dit simplement Saint-Germain.

– Mais comment ! oh ! comment !… Êtes-vous donc vraiment l'homme tout-puissant que l'on dit ! Êtes-vous cet être de mystère qu'on affirme doué d'un pouvoir surnaturel !

– Calmez-vous, mon cher enfant. Il me serait facile de jouer avec vous au mystérieux personnage. Contentez-vous de savoir que vous êtes un de mes amis… et que mes amis sont bien rares… et qu'à la disposition de mes amis je mets le peu de science que de longs et durs travaux ont pu me faire acquérir. Ce qui vous paraît un rêve

étonnant n'est pour moi qu'une vulgaire réalité. Mais brisons là sur ce sujet. Vous voilà sain et sauf. Que comptez-vous faire ?… Fuir au plus vite, je pense ?…

– Fuir !… quand ce misérable est là… dans la même maison qu'elle !… Comte, écoutez-moi. Autant que j'ai pu voir, ce scélérat est plongé dans une sorte d'étrange sommeil. Pouvez-vous dire combien durera ce sommeil ?

– Je puis vous le dire à une minute près…

– Eh bien ! j'ai besoin de m'absenter d'ici une heure, deux heures peut-être… Puis-je compter que du Barry ne se réveillera pas avant sept ou huit heures du matin ?…

– Je vous donne ma parole qu'il ne bougera pas avant midi.

– En êtes-vous sûr ?… Pardonnez-moi, comte… il y va pour moi d'intérêts si graves…

– Voulez-vous qu'il ne se réveille que dans deux jours ? fit Saint-Germain en souriant.

– Vous en avez donc le pouvoir !… J'ai vu de mes yeux, comte… mais c'est si étrange !…

– Voulez-vous qu'il ne se réveille jamais ? reprit Saint-Germain en plongeant son regard dans les yeux de d'Assas.

Et, cette fois, sa voix avait une vibration métallique et dure.

D'Assas frémit, tressaillit. Saint-Germain attendait sa réponse avec angoisse.

– Si le comte doit mourir par ma volonté, dit enfin le chevalier, ce sera parce que je l'aurai frappé en combat loyal, en plein jour, épée contre épée…

Saint-Germain poussa un soupir de soulagement et l'expression de ses yeux redevint très douce.

– Si vous en avez le pouvoir, reprit d'Assas, faites que nul dans cette maison, ni moi, ni d'autres, n'ait quoi que ce soit à redouter de du Barry jusqu'à midi…

– Je vous le répète donc : cet homme, jusqu'à l'heure que vous dites, sera aussi insensible qu'un cadavre.

– En ce cas, je puis agir… Comte, il faut que je m'éloigne sur-le-champ…

– Je vous accompagne, dit Saint-Germain en jetant son manteau sur ses épaules.

En même temps, il secoua le cordon de sonnette que Lubin lui avait indiqué.

Quelques instants plus tard, le laquais apparut. Il ne sembla pas

apercevoir d'Assas.

– Fais-nous sortir, mon ami, dit Saint-Germain.

– Suivez-moi, maître… dit Lubin.

– Un instant. Moi dehors, tu oublieras que je suis venu ici, tu entends ?

– J'entends. J'oublierai…

– C'est bien. Marche devant. Et prends garde qu'on ne nous surprenne ; car je suis bien fatigué.

À la stupéfaction de d'Assas, qui contemplait Saint-Germain avec effroi, Lubin s'inclina dans une attitude de soumission absolue, puis, se mettant en marche, dirigea les deux hommes jusqu'à la porte qui donnait sur la rue.

Bientôt le comte de Saint-Germain et le chevalier d'Assas se trouvèrent dehors.

D'Assas prit aussitôt la direction du château.

– Où allez-vous, mon enfant ? demanda Saint-Germain.

– Au château : je veux voir le roi, répondit d'Assas comme si, dès lors, il n'eût rien de caché pour le comte.

Saint-Germain se contenta de hocher la tête. Sans doute, il n'entrait pas dans ses intentions de se mêler à l'intrigue que pourtant il avait percé à jour. Il savait que d'Assas venait de quitter Mme d'Étioles. Sans doute aussi ne voulait-il pas s'occuper de Jeanne.

Il était venu pour sauver le chevalier. Il l'avait sauvé. Peut-être voulait-il ignorer tout le reste.

Et, en effet, il ne posa aucune question au jeune homme sur ce qu'il allait faire au château.

Seulement, lorsqu'il ne fut plus qu'à une centaine de pas de la grande grille derrière laquelle se promenaient les gardes de leur pas lourd et régulier, il prit d'Assas par le bras, et lui dit :

– Voyons… êtes-vous disposé, ce soir, à m'accorder quelque confiance ?

– Comte, je me ferais tuer pour vous !… dit d'Assas avec une profonde émotion.

– Ne vous faites pas tuer. Vivez au contraire ! Mais pour vivre, il faut m'écouter… Ce farouche désespoir qui vous poussait à vouloir mourir…

– Comte, ce désespoir n'est plus !… Je sais pourtant qu'elle ne m'aimera jamais ; mais elle m'a juré qu'elle ne serait jamais ni au roi ni à personne !…

Il croyait inutile de nommer Jeanne. Et, en effet, c'était parfaitement inutile : le comte suivait pour ainsi dire la pensée du jeune homme pas à pas.

– Que comptez-vous donc faire, reprit-il, en sortant du château ?

– Aller la rechercher là-bas, et la reconduire à Paris.

– Et ensuite ?…

– Je ne sais pas ! murmura d'Assas.

– Eh bien, je vais vous le dire, moi, et vous allez, vous, me donner votre parole de faire ce que je vais vous dire : Vous reconduirez Mme d'Étioles à Paris, puis vous préparerez tout aussitôt votre portemanteau. Vous monterez à cheval, et vous regagnerez votre régiment à bonnes étapes…

D'Assas secouait la tête.

Saint-Germain lui prit les deux mains.

– Il est encore temps, continua-t-il. Vous pouvez encore vous sauver, vous refaire une autre existence, trouver peut-être une femme digne de vous, qui vous aimera, que vous aimerez… Vous n'avez plus rien à faire à Paris, puisque vous savez maintenant, à n'en plus douter, que Jeanne ne vous aimera jamais…

– C'est vrai ! murmura le jeune homme en étouffant un soupir.

– Et puisqu'elle vous a juré de n'être à personne, continua Saint-Germain en dissimulant un sourire, vous voilà tranquille ; plus d'amour, mais plus de jalousie, plus de souffrance…

– Comte, demanda avidement d'Assas, vous qui savez tout, qui prévoyez tout, qui devinez tout, dites-moi si elle tiendra parole ?…

– Je vous affirme qu'elle a parlé de bonne foi, avec une profonde sincérité…

– C'est vraiment ce que vous croyez ? fit d'Assas en tressaillant de joie.

– C'est ce dont je suis absolument certain !…

– Eh bien !… Je vous écouterai ! Je vous obéirai !… Je m'en irai, emportant au fond de mon cœur cette promesse apaisante !

– Ô nature humaine ! murmura Saint-Germain. Ai-je votre parole ? reprit-il tout haut.

– Vous l'avez !… Vers midi je serai à Paris… dans la soirée, je serai sur la grande route d'Auvergne.

– Adieu donc, mon enfant !… Loin de Paris, vous retrouverez ce bonheur dont vous êtes si digne. Ne secouez pas la tête. L'amour passe. On croit que le cœur est mort. Et un beau jour, on s'aperçoit qu'un autre amour le fait revivre. Vous aimerez. Vous serez

heureux… Adieu… Pensez quelquefois à moi dans vos jours de chagrin, et s'il vous survenait quelque catastrophe, n'hésitez pas à m'écrire… je puis beaucoup, d'Assas !

Allez, mon enfant, je ne vous perdrai pas de vue : là-bas, dans votre garnison, ou, plus tard, sur les champs de bataille, dites-vous bien que je veille sur vous…

D'Assas, au comble de l'émotion, se jeta dans les bras de cet homme étrange.

Le comte de Saint-Germain le serra sur sa poitrine, puis lui faisant un dernier signe, s'éloigna rapidement.

D'Assas se dirigea vers la grande porte de la grille du château.

Chapitre 2

LOUIS XV

– Officier ! Message pour le roi ! cria le factionnaire lorsque le chevalier lui eut expliqué ce qu'il venait faire au château à cette heure où tout le monde dormait.

Car il n'était encore que cinq heures et demie, et la nuit était profonde.

Le cri fut répété par la sentinelle voisine et, de bouche en bouche, parvint jusqu'au poste des gardes.

Bientôt la porte de ce poste s'ouvrit. D'Assas vit sortir deux gardes dont l'un portait une lanterne. En avant d'eux, enveloppé dans son manteau, marchait l'officier qui commandait le poste.

Il vint s'arrêter près du chevalier.

– Vous avez un message pour le roi ? demanda-t-il à travers la grille, et en cherchant à dévisager d'Assas.

– Oui, un message très pressé, répondit le chevalier en découvrant son visage.

– Qui êtes-vous ? fit l'officier que ce geste ne rassurait pas, et qui, d'ailleurs, ne faisait qu'exécuter sa consigne.

– Chevalier d'Assas, cornette au régiment d'Auvergne.

– De qui le message ?… Excusez-moi ; mais je ne puis vous laisser entrer sans le savoir.

Le chevalier demeura sans voix.

Il n'avait pas prévu la question.

Il hésita un instant, puis :

– Je ne puis le dire, fit-il.

– En ce cas, fit l'officier, donnez votre message, il sera remis à Sa

Majesté en temps et lieu. Quant à vous, vous n'entrerez que lorsque les grilles seront ouvertes, c'est-à-dire à huit heures.

– Monsieur, dit d'Assas, le message que je porte est verbal et non écrit. Je ne puis vous le remettre. Mais je vous assure que c'est très grave et très pressé. Peut-être y va-t-il de la vie du roi…

L'officier demeurait perplexe.

Les derniers mots du chevalier l'avaient fait pâlir.

Mais sa consigne était formelle.

À ce moment précis, deux hommes qui venaient de s'approcher en longeant extérieurement la grille du château apparurent près de d'Assas dans le rayon de lumière que projetait la lanterne.

– Le roi ! murmura l'officier.

Ces deux hommes, c'étaient en effet Louis XV et son valet de chambre Lebel. Ils arrivaient de la maison des quinconces. Et Louis, en approchant, avait entendu ces mots de d'Assas :

– Il y va de la vie du roi !

– Silence, monsieur ! dit Louis XV à l'officier qui, ayant reconnu le roi, s'apprêtait à crier un ordre pour que les honneurs fussent rendus.

Et, sans reconnaître d'Assas, il ajouta :

– J'ai voulu voir par moi-même comment le château est gardé. Votre service est parfaitement organisé, monsieur, je vous félicite.

Avec cette prudence qu'il tenait de famille Louis XV feignait d'ignorer ce qui se passait, et de n'avoir pas entendu ces mots qui, pourtant, l'avaient fait pâlir, et l'avaient poussé à se découvrir.

L'officier, tressaillant d'une joie profonde, s'inclinait jusqu'à terre.

Tout aussitôt, il repoussa le soldat qui s'apprêtait à ouvrir, et fit tomber lui-même les chaînes de la porte.

– Vous aurez soin de me faire savoir votre nom, monsieur, dit le roi en passant sans hâte ; j'aime les bons serviteurs. Viens, Lebel… je suis enchanté de ma petite excursion…

– Sire, fit alors l'officier, si Votre Majesté daigne le permettre… je lui dirais…

– Parlez, monsieur.

– Eh bien, Sire, voici un gentilhomme qui vient d'arriver, porteur d'un message pressé pour le roi.

– Ah ! ah ! fit négligemment Louis XV en se tournant vers d'Assas, qu'il feignit d'apercevoir pour la première fois. C'est vous, monsieur, qui avez un message à me communiquer ?

– Oui, Sire ! dit le chevalier.

Le roi tressaillit au son de cette voix qu'il crut reconnaître.

– Qui êtes-vous, monsieur ? demanda-t-il.

– Chevalier d'Assas… répondit le jeune homme en faisant deux pas.

Cette fois, le roi frémit. Un flot de sang monta à sa tête. Après la conversation qu'il venait d'avoir avec Juliette, d'Assas n'était plus qu'un rival détesté.

Une seconde, il fut sur le point de jeter un ordre d'arrestation.

La curiosité de savoir ce que le jeune homme pouvait avoir à lui dire l'emporta.

– Et vous dites, reprit-il, que vous avez un message ?

– Oui, Sire : un message verbal que je dois transmettre au roi, – au roi seul.

– Suivez-moi donc, en ce cas, dit Louis XV. Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers l'officier, veuillez me faire escorte.

En même temps, il glissait quelques mots dans l'oreille de Lebel qui s'éloigna rapidement.

D'Assas était beaucoup trop loyal pour s'apercevoir que Louis XV en priant l'officier de l'escorter avait eu surtout pour but de s'assurer un défenseur contre une attaque imprévue.

Le roi supposait-il donc le chevalier capable de se livrer à quelque tentative insensée ?…

C'est probable, car malgré la confusion de l'officier qui s'efforçait de rester à sa place à quelques pas en arrière, Louis le fit marcher près de lui.

Le roi arriva à ses appartements et pénétra dans un petit salon où Lebel l'attendait.

Le valet de chambre lui fit un signe que d'Assas, tout à ses pensées, ne vit pas.

Ce signe voulait dire que les pièces voisines étaient gardées et que le roi pouvait être sans crainte.

Louis XV renvoya l'officier et Lebel, et s'assit derrière une large table qui pouvait au besoin lui servir de rempart improvisé.

Et à haute voix, il demanda alors :

– Je vous écoute, monsieur, dit-il alors.

En même temps, il jouait avec un timbre qui se trouvait sur la table, à portée de ses mains. Au premier coup de timbre, vingt hommes armés devaient accourir.

– Sire, fit d'Assas, je me suis chargé d'avertir Votre Majesté qu'il y a un grave danger pour elle à pénétrer dans la maison qui se trouve

dissimulée sous les quinconces, à droite du château.

Le roi n'eut pas un geste qui prouvât à d'Assas que ce message le surprenait, ou même qu'il l'eût entendu.

– Il s'agit, Sire, d'une jolie maison que connaît Votre Majesté et où on doit l'attirer sous le prétexte que le roi y est appelé par une… dame… que le roi connaît également.

D'Assas était fort pâle en parlant ainsi.

Quant au roi, voici exactement ce qu'il pensait :

– Voyons jusqu'où ira leur impudence. Évidemment ce damoiseau m'est envoyé par Jeanne pour me retirer toute idée d'aller là-bas pendant le temps de son absence… elle ne sait pas que je connais déjà cette absence !

Et à haute voix, il demanda alors :

– Pourriez-vous me dire, monsieur, de quel genre de danger je suis menacé ?

– Je l'ignore, Sire. Mais je puis affirmer à Votre Majesté que le danger est grave.

– Ce danger… il existe… là ? dans cette maison ?… et non ailleurs ?…

– Précisément, Sire !

– Et, sans aucun doute, il est imminent ?

– Le mot est exact, Sire : imminent, c'est cela même.

– En sorte que si je m'étais rendu cette nuit même dans la maison en question, peut-être n'en fussé-je pas sorti vivant… puisque vous disiez tout à l'heure que c'était une question de vie ou de mort !

– Pardon, Sire, je répète que j'ignore si on en veut à la vie de Votre Majesté, bien que cela même soit à craindre. Je dis seulement qu'un grave danger menace le roi s'il se rend dans cette maison. Je dis que ce danger est imminent. Les gens qui en veulent au roi, et que je ne connais pas, attendent pour agir la première occasion, ils l'eussent saisie cette nuit même, si elle s'était présentée.

– C'est-à-dire, insista le roi, si je m'étais rendu cette nuit dans la maison des quinconces ?

– Oui, Sire, dit d'Assas.

Le roi eut un étrange sourire.

D'Assas, cependant, souffrait cruellement.

Il avait devant lui l'homme qu'aimait Jeanne.

Il remplissait loyalement sa mission, et ne songeait même pas à s'inquiéter de cet air bizarre qu'avait le roi, de cette tranquillité qu'il affectait, de ces questions qu'il lui posait sur un ton sec et

nullement avec la gratitude qui eût dû accueillir une révélation de cette importance.

Il jetait sur Louis XV des regards ardents où passait la flamme de sa jalousie.

Et ces regards, le roi les notait, les interprétait à sa façon.

– En somme, reprit Louis XV, vous êtes venu tout exprès du château à l'heure où tout le monde dort pour m'avertir de ne plus retourner à la maison des quinconces ?

– C'est cela, Sire ! Et si Votre Majesté eût été endormie, j'eusse supplié qu'on la réveillât pour que je pusse lui donner cet avertissement. Car j'avais juré de prévenir le roi sans le moindre retard.

Louis XV garda le silence. En dessous, il jetait parfois les yeux sur le chevalier qui, dans la plus correcte des attitudes, attendait d'être interrogé encore.

Tout autre à sa place eût pu réfléchir sur l'étrange froideur du roi et s'étonner de ne pas recevoir le moindre remerciement.

Mais d'Assas ne songeait à rien de tout cela.

D'Assas souffrait, voilà tout.

Il cherchait avidement sur le visage du roi les traces de cette beauté qui avait pu séduire Jeanne. Et naïvement, il se disait qu'en effet Louis XV était bien beau… plus beau que lui !

Ce sentiment de souffrance et de jalousie devint si vif, si intolérable, que le chevalier, voyant que le roi continuait à garder le silence, oublia toute règle d'étiquette, et, s'inclinant profondément :

– Maintenant que j'ai rempli ma mission, j'oserai supplier Votre Majesté de me donner congé et me permettre de me retirer…

– Un instant, monsieur, fit Louis XV d'une voix narquoise. Nous n'en avons pas fini. L'avertissement que vous nous apportez est vraiment trop important pour que je puisse le traiter à la légère. J'ai donc diverses questions à résoudre et je compte sur les lumières de votre dévouement si manifeste pour m'aider, pauvre roi que je suis, tout entouré d'embûches…

D'Assas tressaillit, et un peu de rouge monta à son front.

Cette fois l'ironie était si évidente qu'il n'y avait pas moyen de n'en pas être frappé.

Mais le jeune homme se contenta de dire très simplement :

– Je suis prêt à répondre aux questions de Votre Majesté autant qu'il sera en mon pouvoir de le faire.

– Voici donc la première, monsieur. Si au lieu d'être le roi j'étais

un officier comme vous, monsieur, et qu'un tel secret tombât en ma possession, voici ce que je ferais… en supposant, bien entendu, que je fusse un fidèle et loyal sujet du roi : je m'en irais tout droit trouver le lieutenant de police qui se charge de protéger la personne royale. Comment se fait-il donc, monsieur, que l'idée ne vous soit pas venue de courir tout d'abord chez Berryer ?

– C'est bien simple, Sire, dit d'Assas avec une glaciale froideur. C'est parce que je suis officier et non policier.

Le roi se mordit les lèvres.

Il se renversa sur le dossier de son fauteuil et considéra le chevalier avec cette impertinente curiosité qu'il eût mise à considérer un phénomène. Mais ce regard, d'Assas le soutint avec une sorte de simplicité grave.

– Un policier, monsieur ! dit le roi dans la voix duquel la colère commençait à gronder. Quand il s'agit du service du roi, tout loyal sujet devient policier.

– Ce n'est qu'une affaire d'appréciation, Sire, dit froidement d'Assas. Pour les uns, le service du roi consiste à faire loyalement son devoir et au besoin à se faire tuer sur les champs de bataille…

– Jusqu'ici, ricana Louis XV, vous êtes vivant et bien vivant.

– Pour d'autres, continua d'Assas imperturbable, le service consiste à préparer des carrosses pour enlever des femmes. Cette manière est celle des policiers. La première, c'est la mienne, – et je la préfère !

À ces mots, le roi se leva, blanc de colère.

Ses lèvres remuèrent comme s'il s'apprêtait à jeter un ordre.

Mais, arrivant à dompter ce mouvement, sans doute parce qu'il ne savait pas tout ce qu'il voulait savoir, il se contenta de hausser les épaules, et laissa dédaigneusement tomber ces mots :

– Vous me paraissez, monsieur, peu au fait de la politesse des cours.

– En effet, Sire, riposta l'intraitable chevalier, je n'ai jusqu'ici vécu que dans les camps.

– Peu importe, après tout. Gardez votre manière de voir et gardez-là si bien qu'on n'en entende plus parler. Répondez donc simplement aux questions que j'ai encore à vous poser.

D'Assas s'inclina. Il sentait de la haine dans l'attitude et l'accent de ce roi qu'il venait sauver.

– Qui vous a prévenu du danger que je courais ? reprit Louis XV.

Le chevalier garda le silence.

– Eh bien ! monsieur… m'avez-vous entendu ? le danger, l'avez-vous découvert tout seul ?

– Non, Sire : je n'ai rien découvert, moi.

– Vous êtes donc envoyé par quelqu'un ?…

– Oui, Sire. Par quelqu'un qui m'a supplié de courir au château sur l'heure même, pour sauver le roi… et qui m'a supplié avec des larmes dans les yeux… quelqu'un qui mourrait sans doute si un malheur vous arrivait !

Le roi tressaillit.

Ces paroles, le ton mélancolique avec lequel elles furent prononcées, la loyauté qui éclatait sur le noble front du chevalier, la tristesse dont son regard était empreint, tout cela lui donna le sentiment confus de son injustice.

Mais ce sentiment dura peu.

La jalousie furieuse qui grondait dans le cœur de Louis XV l'emporta.

– Quelle est cette personne qui s'intéresse si fort à moi ? demanda-t-il.

– Pardonnez-moi, Sire. Votre Majesté m'en demande plus que je n'ai promis ! Je me suis engagé à prévenir le roi qu'un danger grave, imminent, le menaçait et qu'il ne doit plus jamais retourner à la maison des quinconces. Je n'ai pas pris d'autre engagement. Je m'en tiendrai là !

Le roi fit un pas vers d'Assas.

– Et moi, dit-il, j'exige le nom de cette personne !…

– Le roi peut faire de moi ce que bon lui semblera : mais ce n'est pas moi qui prononcerai ce nom !

– C'est donc moi qui le prononcerai ! fit violemment Louis XV. La personne qui vous envoie, c'est Mme d'Étioles !

La foudre tombée aux pieds de d'Assas ne lui eût pas causé une plus douloureuse stupéfaction.

Il demeura interdit, tout pâle, se demandant comment le roi pouvait savoir un pareil détail !

Non, il n'avait pas voulu dire qu'il était l'envoyé de Jeanne !

Cela était au-dessus de ses forces !

Qu'avait-il promis, en effet ?

De sauver le roi, de le prévenir – rien de plus !

Prononcer le nom de Jeanne, n'était-ce pas lui dire :

– Voyez à quel point elle vous aime !… Et faut-il que je sois assez à plaindre pour que moi, moi qui l'adore, moi votre rival, je vous

dise cela !…

Et le roi savait ce qu'il n'avait pas voulu dire !…

Et c'était lui qui jetait ce nom !…

La stupéfaction du chevalier devenait ici plus intense : en effet, ce n'était pas avec de l'amour et de la reconnaissance que le roi venait de prononcer le nom de Jeanne !

C'était avec de la haine !

Ou, tout au moins, il y avait une sourde menace dans son accent.

– Ah ! ah ! reprit le roi satisfait de l'effet qu'il avait produit et persuadé qu'il écrasait le chevalier, cela vous étonne que je sache déjà la chose ?… Vous voyez que si votre manière à vous de servir le roi vous paraît la meilleure… l'autre manière, celle des policiers… a du bon également, puisqu'elle me permet de savoir ce que vous refusiez de me dire !

Et voyant que d'Assas gardait le silence :

– Voyons, monsieur, est-ce que je me trompe ? Est-ce bien Mme d'Étioles qui vous envoie ?

D'Assas s'inclina : il ne voulait pas mentir.

– Bien ! reprit Louis XV. Il me reste à savoir à quel mobile Mme d'Étioles a obéi en vous envoyant… en me faisant parvenir ce message… singulier.

D'Assas commença à entrevoir un abîme.

Il trembla, non pour lui, mais pour Jeanne.

Dès lors, il oublia sa jalousie.

– Sire, dit-il avec étonnement, j'entends vos paroles et je ne les comprends pas !… Vous me demandez pourquoi Mme d'Étioles a voulu vous sauver ?…

– Non pas, monsieur ! Ne confondons pas ! Je vous demande pourquoi Mme d'Étioles veut m'empêcher de retourner là où elle devait m'attendre !

– C'est la même chose, Sire !…

– C'est votre avis, non le mien ! Parlez donc, monsieur ! Répondez, si vous l'osez !

– Si je l'ose ! gronda le chevalier en fixant sur le roi un regard flamboyant. Que soupçonne Sa Majesté ?…

– Par la mordieu ! cria le roi en frappant la table de son poing, voilà que vous m'interrogez maintenant au lieu de répondre ! Sur la route de Versailles, monsieur, j'ai cru que vous étiez fou ! Aujourd'hui je me demande si vous ne vous moquez pas de moi ! Ça ! parlerez-vous !… Vous vous taisez !… Eh bien, soit !… Comme

je vous ai dit le nom, je vous dirai le reste !… Mais cela vous coûtera cher !

– Jeanne ! Jeanne ! songea le chevalier avec un héroïque sourire, tu as voulu sauver le roi, mais tu ne savais pas qu'en même temps tu me perdais !

– C'est bien simple, continua le roi avec un furieux éclat de rire. Le roi devait venir dans la maison des quinconces, on a trouvé plaisant de le jouer et de recevoir à sa place un autre amant… vous, monsieur !… Ou bien encore, la dame aura été retrouver son amant à quelque rendez-vous ! Et pour que le roi ne s'aperçoive pas de son absence, on invente un danger, on tâche de persuader à ce pauvre roi qu'il ne doit pas essayer de pénétrer dans la maison !… Et qui donc a l'audace de se charger de jouer la comédie jusqu'au bout ?… L'amant lui-même !… Vous, monsieur !…

D'Assas voulut protester…

La voix de Louis XV, d'abord tremblante d'une sorte d'indignation concentrée, avait de plus en plus élevé son diapason. Et elle éclata, furieuse, lorsqu'il acheva par ces mots :

– Vous et Mme d'Étioles, vous vous êtes trompés : on ne se joue pas impunément du roi de France ! Et vous allez vous en apercevoir tous les deux… vous d'abord, elle ensuite !… Holà !…

À ce cri, deux portes s'ouvrirent.

D'Assas effaré, épouvanté de ce qu'il comprenait, vit des gardes à chacune d'elles.

Avant qu'il eût pu faire un geste, prononcer un mot, le roi avait tourné le dos et s'était élancé dans sa chambre.

À la place du roi, le chevalier aperçut devant lui le capitaine des gardes qui, très poliment, lui disait :

– Veuillez me remettre votre épée, monsieur…

Alors une sorte de rugissement monta aux lèvres de d'Assas. Une minute, une sorte de coup de folie envahit son cerveau. La pensée lui vint de résister, de se faire tuer sur place…

Tout serait ainsi fini !…

L'idée de se disculper, et surtout de disculper Jeanne, de la sauver de l'effrayant péril qu'il entrevoyait pour elle, le retint seule.

Il tira lentement son épée et la remit au capitaine qui la prit, en disant :

– Veuillez me suivre, chevalier.

Quelques gardes, aussitôt, entourèrent d'Assas.

La petite troupe se mit en marche le capitaine en tête.

On longea de longs couloirs on monta des escaliers ; finalement, une porte s'ouvrit, d'Assas entra et vit une chambre assez grande et convenablement meublée…

Seulement, à l'unique fenêtre de cette chambre, située au troisième étage, il y avait d'épais barreaux…

Cette chambre était une prison du château…

D'Assas entendit la porte se refermer, les forts verrous extérieurs glisser sans trop de bruit, en verrous bien élevés, et surtout bien huilés…

Pour la deuxième fois, il était prisonnier !

Et cette fois, sans aucun doute, nul n'aurait aucun intérêt à le tirer de prison !

Et cette fois, plus que jamais il avait besoin de la liberté pour protéger Jeanne, la sauver au besoin !

Chapitre 3

MADAME D'ÉTIOLES

Dans la maison de la ruelle aux Réservoirs, Jeanne demeurée seule, était restée quelques minutes palpitante de la scène qu'elle venait d'avoir avec le chevalier d'Assas.

En somme, elle venait de renoncer à son amour pour Louis XV.

Elle avait juré de ne jamais être ni au roi ni à personne.

Un profond soupir gonfla son sein.

Se repentait-elle donc déjà du sacrifice qu'elle venait d'accomplir ?

Non… le chevalier lui paraissait en tout digne de ce sacrifice : à sa générosité, elle avait répondu par une autre générosité, voilà tout !…

Il est impossible de dire que Jeanne éprouvait le moindre amour pour d'Assas.

Mais on peut affirmer que le sentiment très particulier, un peu étrange, qu'il lui inspirait, était plus que de l'admiration, mieux que de l'affection.

Elle ne l'aimait pas, uniquement parce qu'elle aimait le roi.

Mais elle regrettait de ne pas l'aimer.

En disant au chevalier qu'elle l'avait rencontré trop tard, elle avait prononcé une parole plus que vraie : profonde.

D'Assas lui apparaissait comme un de ces preux de la chevalerie antique, mais avec plus de charme gracieux. Il était la bravoure incarnée. Il était impossible de rêver plus rayonnante loyauté. Il était beau. Sa jeunesse en fleur était d'une exquise fraîcheur.

De sorte que d'Assas était comme un de ces Princes Charmants

qui, dans les tant jolis contes de M. Perrault, parcouraient le monde pour délivrer les princesses opprimées…

Voilà comment le chevalier apparaissait à Jeanne.

Le malheur pour lui – et pour elle – c'est qu'elle en aimait un autre.

Aucune comparaison n'était possible entre lui et l'autre.

Seulement, cet autre, c'était le roi ! La puissance, le prestige, la gloire, le rayonnement, tout ce miroir qui attirait sa jolie âme d'alouette.

Et voilà pourquoi Jeanne ne regrettait pas le sacrifice d'amour qu'elle venait de faire.

Mais aussi voilà pourquoi elle soupirait en songeant à ce sacrifice.

Bravement, elle résolut d'en prendre son parti, et bien qu'elle eût le cœur gros, bien qu'elle eût fort envie de pleurer, elle se mit au clavecin sur lequel elle laissa errer ses doigts délicats.

Sa pensée, pourtant, s'en allait à l'aventure.

Parfois, une épouvante lui revenait de ce péril mystérieux qui avait menacé le roi. Mais aussitôt elle se disait que le roi serait certainement sauvé…

Sauvé par elle !… une sorte d'orgueil naïf et tendre l'envahissait alors. Son front s'empourprait. Ses doigts, sur le clavier, exécutaient une improvisation à la fois brillante et plaintive.

Car elle improvisait.

Rarement elle jouait des morceaux connus. La plupart du temps, elle laissait son imagination déborder en trouvailles harmoniques.

Et presque toujours ces improvisations frêles, délicates, affectaient un rythme de danse… mais d'une danse faite pour des êtres aériens, pour des fées… ou pour des enfants…

C'est ainsi qu'un jour, dans une situation d'esprit à peu près analogue, elle avait trouvé l'air si joli, si tendre, d'une gaieté si mélancolique : *Nous n'irons plus au bois…*

Jeanne était résolue à ne pas s'endormir.

Toute fatiguée qu'elle était, elle prétendait attendre le retour du chevalier et se faire par lui reconduire à Paris, une fois qu'elle aurait l'assurance formelle que le roi était sauvé.

Cette fatigue, d'ailleurs, elle ne la ressentait pas : son organisation, nerveuse à l'excès, lui permettait des résistances prolongées qu'elle payait ensuite fort cher par des crises de sanglots ou des abattements profonds.

Cependant les heures s'écoulaient, et le chevalier ne revenait pas.

À un moment, le timbre se mit à tinter et la fit tressaillir. Elle regarda : il était sept heures du matin…

Aucune inquiétude pourtant ne lui venait encore.

Lentement, elle quitta le clavecin et se mit à inspecter l'appartement où elle se trouvait.

D'un signe de tête, elle approuva, elle qui s'y connaissait, au bon goût qui avait présidé à l'arrangement de ces pièces.

Évidemment, celui qui en avait disposé la décoration était un parfait connaisseur. Ce n'était pas absolument luxueux, mais d'une heureuse disposition et d'un charme particulier.

En allant et venant, Jeanne arriva à la chambre à coucher, et l'inspecta du seuil.

Elle n'y entra pas !…

Elle se contenta de constater qu'elle était en harmonie avec le reste de l'appartement, et un vague sourire à la fois triste et malicieux, – tout son cœur ! – erra sur ses jolies lèvres pâlies.

Elle revint au petit salon.

Mais qui avait arrangé ainsi cet appartement ?

Le chevalier d'Assas ?

Elle avait peine à le concevoir, puisque d'Assas était un pauvre officier n'ayant guère que sa solde pour vivre. Et quelle solde !… Et encore n'était-elle pas toujours régulièrement payée.

Quand le roi avait un peu trop dépensé pour ses menus plaisirs, quand il n'y avait pas moyen de lever un nouvel impôt pour boucher le trou, on en était quitte pour fermer pour un mois les caisses de l'État.

Les officiers criaient. On les laissait crier, et d'ailleurs il était toujours entendu que, tôt ou tard, il y aurait un rappel de solde.

Huit heures du matin sonnèrent à la pendule en porcelaine de Saxe que, sur la cheminée de marbre, saluaient de part et d'autres d'adorables marquis en biscuit aux couleurs tendres.

Jeanne commençait à s'énerver.

L'atmosphère un peu lourde qui régnait dans ce salon lui pesait.

Et elle alla à la fenêtre, pour laisser entrer un peu d'air et de lumière.

Les épais rideaux en lourde soie étaient hermétiquement fermés. Elle les tira. À l'extérieur, à travers les vitres, elle vit que les volets en chêne plein étaient rabattus.

Alors, elle voulut ouvrir. Avec étonnement, mais sans inquiétude, elle constata qu'à cette fenêtre, il n'y avait rien pour ouvrir… Bien

mieux, la fenêtre paraissait fermée et peut-être clouée depuis longtemps.

Elle alla à la fenêtre de la salle à manger : même impossibilité !…

Elle courut à celle de la chambre à coucher : toujours même fermeture hermétique et mêmes volets pleins rabattus de l'extérieur !

Alors, non encore de la terreur, mais une peur sourde s'empara d'elle.

Elle courut à la porte et voulut ouvrir : la porte était fermée à double tour !…

– Oh ! songea-t-elle affolée, que se passe-t-il ? où suis-je ?… Quelle est cette maison mystérieuse ?… Pourquoi suis-je enfermée ?…

Et dominant toutes ces question, une autre se dressa dans son esprit, plus impérieuse :

– Qui m'a enfermée ?… Qui donc a eu intérêt à m'enfermer ? Aucune réponse possible !

Pendant une heure, dans l'espoir qu'elle découvrirait une issue, un moyen quelconque de sortir ou d'ouvrir, elle parcourut tout l'appartement en tout sens, ouvrit les placards, revint cent fois aux fenêtres et à la porte.

Elle dut se rendre à l'évidence…

Elle était prisonnière !…

– Mais de qui ? De qui donc ? se demandait-elle avec plus d'irritation encore que de terreur.

Et d'Assas ! pourquoi ne revenait-il pas ? que lui était-il arrivé ?…

Pas un instant, d'ailleurs, elle ne le soupçonna d'être le complice de cette sorte de séquestration dont elle était la victime.

Elle redouta que lui-même n'eût succombé à quelque guet-apens.

Alors, tout à coup, une pensée terrifiante se fit jour dans son esprit affolé.

Si d'Assas était prisonnier comme elle… eh bien… il n'avait pu arriver jusqu'au roi ! Il n'avait pu le prévenir !…

Le roi était perdu !…

– C'est effroyable, songea-t-elle, mais je vois clair maintenant ! L'horrible traquenard m'apparaît dans tous ses détails !… Il est évident que les gens qui m'ont été signalés par cette Julie avaient aposté des agents à eux près de la maison… il nous ont suivis, d'Assas et moi…

Ici, dans son raisonnement, il y avait un obstacle.

Ces gens avaient donc pu pénétrer dans la maison où elle se trouvait, où l'avait conduite d'Assas ?

Qu'ils eussent attendu le chevalier à la porte pour l'empêcher d'arriver au roi, cela était malheureusement trop probable, puisque depuis deux heures déjà d'Assas eût dû être de retour !

Mais qu'ils eussent pénétré pour l'enfermer, elle !… C'était bien invraisemblable ! Et pourtant, ils l'avaient enfermée !

Oh !… il n'y avait à cela qu'une explication, une terrible explication.

C'est que la maison où l'avait conduite d'Assas leur appartenait à eux !… C'est qu'ils n'avaient pas eu besoin d'y pénétrer ! C'est qu'au contraire, ils l'y avaient attendue !…

Mais alors… d'Assas… oh ! non, non ! mille fois non !

Elle se fût arraché le cœur plutôt que de le soupçonner !…

Brisée de fatigue et d'épouvante, la tête perdue dans cet inextricable fourré de mystères touffus comme une sombre forêt, Jeanne se laissa tomber sur un canapé et se prit à sangloter…

Presque aussitôt, elle se renversa sur le canapé : incapable de résister plus longtemps à la fatigue physique et morale, elle ferma les yeux, peut-être évanouie ou peut-être endormie.

En tout cas, si elle s'évanouit, le sommeil succéda sans secousse à l'évanouissement, et elle demeura plongée dans cette torpeur jusque vers quatre heures de l'après-midi…

Vers ce moment-là, les yeux encore fermés, elle crut apercevoir le pas rapide et léger d'une femme qui allait et venait. Elle entendit le bruit de la vaisselle que l'on place sur une table, des verres qui se choquent.

Elle crut avoir rêvé !

Il lui sembla qu'elle n'avait pas quitté la maison des quinconces et que c'était sa femme de chambre qu'elle entendait.

– Suzon, murmura-t-elle, est-ce toi ?…

En même temps, elle ouvrit les yeux : ce n'était pas Suzon. Elle n'était pas dans la petite maison des quinconces…

Toute la réalité lui revint d'un coup.

La femme qu'elle avait entendue était une jolie soubrette qui disposait la table pour un déjeuner.

Jeanne se redressa. La soubrette s'en aperçut, se tourna vers elle, sourit gentiment et dit :

– Je crois que madame a bien reposé…

– Qui êtes-vous ? demanda Jeanne.

– Comment ! madame ne me reconnaît pas ? Madame a encore l'esprit brouillé par le sommeil puisqu'elle ne reconnaît pas Suzon, sa fidèle fille de chambre.

Jeanne frissonna. Une terreur nouvelle s'empara d'elle.

Est-ce qu'on allait chercher à la rendre folle !…

Elle fit bonne contenance pourtant, et jetant un regard de mépris sur la soubrette :

– Je reconnais que vous n'êtes pas Suzon, dit-elle, à ce simple détail que Suzon n'eût jamais consenti au métier de geôlière !

L'inconnue toussa légèrement, comme embarrassée.

Puis elle reprit :

– Je puis assurer à madame que je m'appelle Suzon. Je lui affirme de plus que je ne suis pas sa geôlière et que je suis ici simplement pour la servir. Ainsi, par exemple, si madame a faim…

Elle eut un geste engageant vers la table toute dressée.

C'était cette table même où elle avait soupé en face du chevalier !

– Mais on veut donc me garder ici prisonnière ! s'écria Jeanne en frissonnant.

– Oh ! non, madame… pas prisonnière du tout ! fit la soubrette avec son même sourire. Madame peut m'en croire.

– Je puis donc sortir en ce cas ?… Je puis donc m'en aller ?…

– Pas aujourd'hui, madame !… Il y aurait du danger pour madame si elle nous quittait aujourd'hui… Madame ferait bien de ne pas se tourmenter et de se mettre à table.

Jeanne ne répondit pas à cette invitation.

Mais elle marcha rapidement à la soubrette et lui prit les deux mains :

– Tu t'appelles Suzon ?…

– Oui, madame…

– Eh bien ! Suzon, écoute-moi… Veux-tu…

Elle s'interrompit, palpitante.

– Je suis toute disposée à faire tout ce qui pourra être agréable à madame, fit la soubrette.

– Veux-tu gagner vingt mille livres ? fit Jeanne tout à coup.

– Si je le veux, Seigneur ! Une pauvre fille comme moi !… Vite, que madame me dise ce qu'il faut faire !

– Ouvre-moi la porte, voilà tout !

– Oh ! s'écria la soubrette avec désespoir, madame se moque de moi !…

– Cinquante mille livres ! dit Jeanne.

– Quel malheur, mon Dieu, quel malheur que je ne puisse !…

– Cent mille livres !…

– Mais, madame, vous m'offririez un million que je ne pourrais pas le gagner !

– Pourquoi ! Oh ! pourquoi ?

– Mais… parce que je suis enfermée avec madame, voilà tout !

– Cessez, madame, d'essayer de séduire cette fille : Suzon est incorruptible.

Ces paroles furent prononcées par une voix derrière Jeanne, sur un ton calme et froid.

Jeanne se retourna vivement. Et elle vit un homme qui la considérait avec une attention aisée et polie.

Jeanne eut un mouvement de profonde terreur.

Cet homme, elle ne l'avait ni vu ni entendu entrer !…

Par où, comment, sans bruit, avait-il pénétré dans cette pièce !…

Qui était cet homme ?…

Stupéfaite, épouvantée, elle l'examina tandis qu'il faisait un geste à Suzon, ou du moins à celle qui prétendait se nommer ainsi.

La soubrette disparut aussitôt dans une pièce voisine dont la porte se referma.

L'homme, entre deux âges, avait une figure grave et fière. Il portait avec une hautaine élégance le somptueux costume des seigneurs de l'époque.

Son épée de parade s'enrichissait de diamants à la poignée.

Il portait sous le bras son chapeau, et, dès que la soubrette se fut éloignée, il s'inclina respectueusement.

Cet homme qui apparaissait ainsi sous le costume d'un nouveau personnage, c'était M. Jacques.

Il n'avait plus cette physionomie modeste et même humble qu'il prenait avec les vêtements bourgeois.

Lorsqu'elle eut fini d'examiner l'inconnu entré si mystérieusement, Jeanne, si elle ne se sentit pas rassurée, perdit du moins en grande partie cette épouvante qui l'avait d'abord stupéfiée…

– Qui êtes-vous, monsieur ? demanda-t-elle avec cette harmonieuse dignité qui lui seyait si bien.

– Madame, dit M. Jacques, mon nom importe peu ici. Ce qui importe, c'est que vous soyez rassurée sur mes intentions à votre égard. Nous avons à causer, madame, et je voudrais que vous puissiez me faire l'honneur de m'écouter et de me répondre avec un

esprit libre de toute contrainte et de toute crainte… et surtout avec impartialité…

– Pourtant, monsieur, je me vois ici prisonnière, au mépris de tout droit, de toute convenance même !…

– C'est ce dont je vais avoir à répondre, madame, et j'espère m'en tirer à mon honneur… Mais, je vous en supplie, procédons avec méthode. Si vous m'en croyez, et pour acquérir cette liberté d'esprit dont je vous parlais, il conviendrait peut-être que vous prisiez quelque nourriture… Vous êtes à jeun, depuis la nuit dernière, et les vapeurs du jeûne sont redoutables dans l'esprit d'une jeune et frêle femme… même quand cette femme possède tout le courage et l'esprit que chacun admire en Mme d'Étioles… Voulez-vous me permettre de sonner votre servante ?

– Inutile, monsieur, dit Jeanne en secouant la tête.

– Trempez au moins un biscuit dans ces deux doigts de vin d'Espagne.

En même temps, avec une bonne grâce parfaite, M. Jacques versait lui-même les sombres rubis liquides d'un vin généreux dans un verre de cristal qu'il présenta à Jeanne, avec une assiette de biscuits.

Jeanne repoussa l'assiette, mais saisit le verre qu'elle vida d'un trait.

Et en effet, elle se trouva toute réconfortée, un peu de rose reparut sur ses joues pâles.

– Je suis prête à vous entendre et à vous répondre.

– Je commence donc par m'excuser, madame, de la pénible nécessité où je me suis trouvé de vous garder ici malgré vous. Me pardonnerez-vous jamais ? Peut-être… si un jour vous savez qui je suis et au nom de quels augustes intérêts j'agis… En tout cas, je vous donne l'assurance formelle que non seulement il ne vous sera fait aucun mal, mais encore que vous redeviendrez libre avant peu.

– J'attends donc, monsieur, que vous m'expliquiez pourquoi vous me séquestrez. Je ne sais si je vous pardonnerai jamais. Je ne crois pas… mais je voudrais au moins avoir une explication.

– L'explication est simple et compliquée à la fois. Aussi, je vous supplie de passer outre à certaines obscurités ou d'y suppléer par votre vive intelligence. Je vous disais que je représente de graves intérêts… Malgré vous sans doute, mais avec une activité qui m'a maintes fois désespéré, vous êtes venue vous mettre à la traverse…

M. Jacques garda un instant le silence. Il semblait ému.

Quels étaient ces intérêts si graves dont il parlait ?

Jeanne se le demanda avec angoisse, et par une mystérieuse association d'idées la pensée du roi se présenta à elle.

Aussitôt, elle songea à d'Assas… à la mission qu'il avait si noblement acceptée.

D'Assas n'était pas revenu !…

Était-il arrivé jusqu'auprès du roi ? Avait-il été arrêté en route par le personnage qui était devant elle ?

Elle résolut de le savoir à tout prix, et tout d'abord.

– Un mot, monsieur ! fit-elle au moment où M. Jacques s'apprêtait à reprendre la parole.

– Parlez, madame… trop heureux de vous répondre, si je le puis !

– Vous le pouvez… sans aucun doute… Je suis arrivée ici cette nuit avec un jeune homme…

– M. le chevalier d'Assas, dit tranquillement M. Jacques.

Et sur son visage, il n'y eut pas l'ombre d'un sourire indiquant qu'il pouvait souligner ce qu'il y avait eu de scabreux dans cet événement…

Car enfin !… Mme d'Étioles et le chevalier d'Assas avaient passé la nuit ensemble.

– C'est cela ! fit Jeanne avec une joie qui fit tressaillir son interlocuteur.

– Est-ce que vous vous intéresseriez à ce jeune homme ? demanda-t-il vivement.

Et il semblait qu'un espoir le faisait follement palpiter.

– Oui, dit simplement Jeanne. Je m'intéresse à lui d'abord pour lui-même et ensuite pour une mission qu'il a juré d'accomplir…

– Une mission ! s'écria M. Jacques en pâlissant. Vous aviez donné une mission à M. d'Assas ?

– Oui ! répondit Jeanne, surprise de l'altération qui se manifesta dans la voix de l'étrange personnage.

M. Jacques se leva, frappa dans ses mains et fit quelques pas.

Puis, paraissant reprendre son sang-froid, il revint à Jeanne :

– Quelle est cette mission, madame ?… Il est indispensable que je le sache !…

Jeanne était née diplomate : elle vit parfaitement que l'homme qui était devant elle était habitué à la difficile et profonde science de la dissimulation. Dans cette physionomie, elle avait lu l'indomptable volonté de n'être jamais pénétrée… devinée.

Et pourtant l'inconnu venait de laisser échapper des signes

d'agitation et presque de terreur.

Il était donc bien grave pour lui que d'Assas eût une mission à remplir !…

Une mission venant d'elle !…

Elle sentit que là était le nœud du mystère.

Et, en véritable diplomate, elle résolut de dire la vérité. Car il n'y a rien qui déconcerte comme la vérité…

– Monsieur, dit-elle, je ne vous connais pas. Je ne sais de vous qu'une chose : c'est que vous me détenez prisonnière contre tout droit. J'ai des raisons de croire que nous devons être ennemis tôt ou tard, ouvertement, et que nous l'avons été jusqu'ici secrètement. Cependant, vous me demandez une preuve de confiance.

– Dans votre intérêt, dit M. Jacques. Mettez, si vous voulez, que c'est dans mon intérêt à moi ; mais je vous jure qu'en ce moment, votre intérêt est subordonné au mien… Parlez donc franchement, si vous ne voulez qu'il arrive de grands malheurs au chevalier d'Assas et à d'autres.

Jeanne frémit…

À d'autres !… C'était du roi qu'on voulait parler sans doute !…

– Je serai franche, dit-elle. J'ai habité ces quelques jours derniers une maison qui se trouve sous les quinconces, à droite du château.

M. Jacques ferma les yeux, soit pour recueillir, soit pour mettre un voile sur sa pensée.

– Dans cette maison, continua Jeanne, j'ai été prévenue qu'un guet-apens était organisé contre… une personne… à laquelle je tiens beaucoup… tenez… plus qu'à ma vie !…

M. Jacques leva lentement ses paupières, jeta un regard sur Jeanne, puis referma les yeux, songeant :

– Est-ce le roi qu'elle aime ? Ou d'Assas ? Ou tous les deux ?

– Pour sauver cette personne, reprit Jeanne, j'ai dû quitter la maison en question… Dehors j'ai rencontré M. le chevalier d'Assas qui m'a amenée ici… Or le guet-apens consistait en ceci… On devait attirer… cette personne… dans la maison où je me trouvais, sous prétexte de me voir. Il me fallait donc la prévenir au plus tôt que je n'étais plus dans la maison : c'est ce dont M. d'Assas a bien voulu se charger.

M. Jacques tressaillit d'étonnement et peut-être d'admiration.

– D'Assas s'est chargé de cela ? demanda-t-il.

– Oui, monsieur !…

– D'Assas s'est chargé de sauver… Louis XV ?…

Jeanne se dressa brusquement :

– Qui vous a dit qu'il s'agissait du roi ! fit-elle, haletante.

M. Jacques haussa les épaules.

– Mon enfant, dit-il en souriant, je connaissais toute votre histoire de la maison des quinconces… Mais ceci n'a pas d'importance… Ainsi, c'est le chevalier d'Assas que vous avez envoyé au roi ?… Et il a accepté ?…

– Oui ! dit Mme d'Étioles.

M. Jacques demeura pensif quelques minutes.

– Il est donc bien vrai, songea-t-il en poussant un soupir, que l'amour est capable d'héroïsme ?… Ah ! ces deux enfants me donnent plus de mal avec leur sincérité que bien des ministres avec leur fourberie !…

– Monsieur, reprit Jeanne d'une voix tremblante, je vous tiendrai quitte de la violence que vous me faites, si vous pouvez me dire que M. d'Assas a vu le roi… qu'il l'a prévenu !…

– Vous l'aimez donc bien, ce roi ?…

– De toute mon âme, dit simplement Jeanne.

– Eh bien ! rassurez-vous, madame. J'ignore, à cette heure, si M. d'Assas a pu voir le roi. Mais ce que je puis vous jurer sur le Christ, et j'ai rarement fait pareil serment, c'est que le roi ne court aucun danger.

– Le roi n'est pas en danger ! s'écria Jeanne palpitante de joie.

– Assurément ! même s'il retourne dans la maison que vous avez abandonnée !

– Oh ! murmura Jeanne en prenant son front de ses deux mains, qu'est-ce que cela veut dire !…

– Cela veut dire, enfant, qu'il y a eu réellement un guet-apens ; seulement, il était dirigé non pas contre le roi, mais contre vous !…

– Contre moi !… Qui donc avait intérêt…

– Vous aimez le roi, n'est-ce pas ?

– De toute mon âme, je vous l'ai dit !

– Eh bien, une autre femme ne peut-elle aimer aussi le roi !…

– Une autre femme ! murmura Jeanne pâlissante, mordue au cœur, tandis que M. Jacques l'observait attentivement.

– Et si une autre éprouvait le même sentiment que vous, reprit celui-ci ; oui, si cette femme plus hardie, plus audacieuse, plus volontaire, décidée à tout, avait entrepris de se substituer à vous ! Si elle était parvenue à gagner à prix d'or votre servante Suzon ! Si elle s'était présentée à vous !…

Jeanne poussa un cri terrible :

– Impossible !… oh ! impossible !… Ce serait abominable !…

– Si cette femme, acheva M. Jacques, vous avait persuadé de fuir… Et si, tranquillement, elle s'est mise à attendre le roi !…

– Affreux ! affreux ! balbutia Jeanne.

– Bien mieux ! continua M. Jacques en saisissant ses mains ; cette femme a fait prévenir le roi que vous l'attendiez !…

– Oh ! ma tête s'égare !…

– Et le roi, le roi ! entendez-vous, pauvre enfant, le roi y a été, croyant vous trouver ! Le roi s'est fâché d'abord, en se voyant mystifié !… Puis…

– Achevez ! râla la malheureuse jeune femme.

– Puis, voyant la femme belle, tendre, amoureuse… il a pardonné… et passé dans ses bras la nuit que vous avez passée, vous, à vous demander comment vous le sauveriez !…

– Impossible vous dis-je, impossible !…

– Et pourquoi ?…

– Parce que le roi m'aime !… cria Jeanne pantelante, rouge du cri plus qu'elle ne l'avait été de l'aveu de son propre amour, belle de toute sa confiance, de toute sa pureté d'âme.

M. Jacques parut hésiter quelques minutes. Peut-être éprouvait-il comme un regret d'artiste à briser ce joyau qu'était le cœur de Jeanne.

La terrible politique sans pitié l'emporta sans doute, car il reprit :

– Ainsi, vous ne croyez pas que le roi a passé la nuit dans cette maison ?

– Non, non !… j'aimerais mieux croire à ma propre déchéance !

– À plus forte raison, alors, ne devez-vous pas croire qu'il y retournera, surtout ayant été averti par M. d'Assas qu'un danger le menaçait dans cette maison ?… Eh bien, mon enfant, attendez jusqu'à ce soir… c'est l'affaire de quelques heures… Je me charge de vous convaincre que non seulement le roi ne vous aime pas, ne vous a jamais aimée, mais encore qu'il aime celle qui vous a remplacée… la comtesse du Barry !…

À ces mots, M. Jacques, laissant Jeanne pétrifiée, s'élança non pas vers la porte de sortie, mais vers la pièce voisine.

Pendant quelques secondes, Jeanne demeura étourdie, respirant à peine…

– Oh ! murmura-t-elle en revenant à elle, il faut que cet homme parle !… qu'il dise tout !… Le roi ne m'aime pas !… Cette femme,

cette Julie… c'est la comtesse du Barry !… Allons donc !… Je saurai bien le forcer à dire toute la vérité !

Elle courut à la pièce où était entré l'inconnu.

Et elle ne vit personne !…

Elle parcourut l'appartement en tous sens.

M. Jacques avait disparu !…

M. Jacques, comme bien on pense, n'était pas un être fluide, pouvant s'évanouir à travers des murailles : simplement, les murailles du pavillon étaient truquées, comme cela se pratiquait dans bien des maisons de l'époque, et il y avait pour y entrer des passages secrets qui fermaient hermétiquement.

M. Jacques, deux heures après l'entretien qu'il venait d'avoir et qu'il était décidé à reprendre pour le pousser jusqu'au bout, savait trois choses importantes :

La première, c'est que d'Assas avait vu le roi.

La deuxième, c'est que le chevalier était arrêté.

La troisième, c'est que le roi était parfaitement décidé à retourner à la maison des quinconces.

Et il prit ses dispositions en conséquence.

Vers dix heures du soir, il reparut devant Jeanne, toujours grâce aux mêmes mystérieux procédés. Il apprit par la fille de chambre que la jeune femme avait consenti à prendre un peu de nourriture et qu'elle n'avait fait que pleurer depuis.

En effet, il la vit pâle et le visage défait, avec des yeux qui semblaient demander grâce à la destinée.

Une ombre de pitié passa sur le visage de M. Jacques.

Mais, comme nous l'avons dit, il était décidé à aller jusqu'au bout.

– Madame, dit-il doucement, consentez-vous à me suivre ?

– Je suis prête ! dit Jeanne avec plus de fermeté qu'on eût pu lui en supposer.

Elle s'enveloppa aussitôt de son manteau et s'encapuchonna. Cela parut sans doute insuffisant à M. Jacques, car il tendit à la jeune femme un loup de velours noir qu'elle appliqua sur son visage sans faire d'objection.

Lui-même se couvrit d'un vaste manteau et se masqua également le visage.

Il offrit alors son bras à Jeanne qui s'y appuya.

Quelques minutes plus tard, ils étaient dehors. La nuit d'hiver

était froide et claire. Le ciel était plein d'étoiles et la lune presque dans son plein enveloppait toutes choses de sa lumière bleuâtre.

Jeanne ne disait pas un mot.

Seulement lorsque, par moments, sa main glissait, elle s'apercevait que son cavalier lui saisissait le bras et la maintenait fortement. De toute évidence, l'inconnu craignait qu'elle ne cherchât à lui échapper et la surveillait étroitement.

Bientôt ils parvinrent sous les quinconces.

M. Jacques s'arrêta à quinze pas de la petite maison, presque en face la porte, derrière un gros tronc d'arbre.

Les yeux de Jeanne se fixèrent sur cette porte…

Maintenant, elle tremblait.

Des frissons convulsifs l'agitaient…

Une demi-heure se passa ainsi. Aux environs, personne. Tout était silencieux. La petite maison apparaissait, vivement éclairée par la lune.

– Attention ! murmura tout à coup M. Jacques.

Sur la terre durcie par la gelée, on entendait un bruit de pas… Presque aussitôt, deux hommes apparurent.

– Sa Majesté et son valet de chambre ! fit M. Jacques dans un souffle.

Jeanne frissonna longuement…

L'un des deux hommes s'arrêta, puis, retournant sur ses pas, se perdit dans l'ombre des arbres.

L'autre, vivement, s'approcha de la porte et saisit le marteau qu'il laissa retomber deux fois.

M. Jacques saisit une main de Jeanne et murmura :

– Regardez !… C'est le roi !…

Et il s'apprêtait à saisir la jeune femme, à lui mettre la main sur la bouche pour l'empêcher de crier.

Mais Jeanne ne faisait pas un mouvement.

Seulement, elle avait d'un geste machinal retiré son loup…

Déjà Louis XV avait disparu dans la maison. La porte s'était refermée.

Et Jeanne, la tête baissée, pleurait… pleurait… son beau rêve d'amour pur et chaste à jamais évanoui…

Elle souffrait atrocement.

Oui ! c'était le roi !… c'était le Bien-Aimé !… C'était lui qui était entré là !…

Elle avait vu son visage un instant. Mais n'eût-elle pas aperçu ses

traits, qu'elle l'eût encore reconnu, rien qu'au pas, à la démarche, à l'attitude !…

C'était fini !…

Une plainte d'enfant malade vagissait doucement sur ses lèvres.

– Êtes-vous convaincue ?…

– Emmenez-moi, bégaya-t-elle, oh ! emmenez-moi… je souffre trop !…

– Venez donc !… Car nous avons à causer !…

Il reprit son bras. Elle voulut le suivre…

Mais alors, il lui sembla que sa force l'abandonnait… que la terre se dérobait sous ses pas… et, levant vers cet inconnu qui venait de lui faire tant de mal le regard douloureux de la biche aux abois, elle s'évanouit dans ses bras…

M. Jacques tira un sifflet de son sein et jeta dans le silence un appel assourdi…

Quelques instants plus tard, une voiture qui s'était tenue dissimulée sous les arbres, à une centaine de pas, s'approcha doucement…

M. Jacques y déposa Jeanne évanouie et y monta lui-même…

Une demi-heure après cette scène, Jeanne reposait dans un grand lit… au fond du mystérieux pavillon de la maison de la ruelle aux Réservoirs…

Près d'elle veillait la fille de chambre.

Et, à quelques pas du lit, sur une table, M. Jacques préparait soigneusement une potion calmante.

La malheureuse jeune femme avait la fièvre…

Elle délirait… des paroles entrecoupées venaient à ses lèvres brûlantes.

Et à travers ses paupières fermées, sur son visage pourpre, les larmes continuaient à couler lentement…

Chapitre 4

L’ÂME D’UN POÈTE

Nous laisserons maintenant ces divers personnages dans les situations respectives auxquelles ils ont été amenés : c’est-à-dire que le roi et Juliette Bécu – la fausse comtesse du Barry – continuent le duo d’amour si étrangement commencé ; le chevalier d’Assas est prisonnier au château de Versailles ; le comte du Barry, revenu de son magnétique sommeil, se demande ce qui lui est arrivé ; Jeanne lutte contre le délire ; et M. Jacques, enfin, attend à son chevet le moment où il pourra continuer son œuvre…

Et nous prierons le lecteur de vouloir bien nous accompagner à Paris où les faits et gestes de divers autres personnages qu’il n’a pas oubliés, sans doute, sollicitent toute notre attention : nous voulons parler de M. de Tournehem, d’Henri d’Étioles, de Damiens, d’Héloïse Poisson…

Et enfin, des deux inséparables qui avaient nom : Crébillon et Noé Poisson.

Si le bienveillant lecteur y consent, c’est justement à ces deux dignes amis que nous avons affaire pour le moment.

Donc, que devenaient Noé Poisson et Crébillon depuis l’enlèvement de Jeanne ?

Lorsque le carrosse emportant Mme d’Étioles au trot de ses deux vigoureux chevaux se fut ébranlé vers la route de Versailles, Noé Poisson, pâle, mais fier d’avoir aidé à sauver celle qu’il appelait sa fille, avait dit à son ami Crébillon :

– La voilà sauvée !… Ouf !… Nous avons eu du mal !…

Le poète avait murmuré :

– Sauvée ? Qui sait ?…

Puis il était rentré dans son logis après avoir échangé une poignée de main avec son ami Poisson.

Ce dernier, calme et tranquille comme le dieu de la sérénité, s'était éloigné de son côté.

Pendant quelques jours, le digne Noé se tint en repos dans son taudis de la rue de la Huchette : il avait de l'argent. Mais lorsque l'argent lui fit défaut, il se souvint tout à coup qu'il avait quelque part une femme, sa chère et tendre Héloïse, qui le houspillait un peu plus que de raison, mais qui consentirait peut-être à garnir son gousset vide, ce qui lui permettrait d'étancher la soif qui le talonnait et, par contre-coup, lui rendrait toutes ses idées : en effet, Noé dégrisé ne se sentait plus dans son assiette et broyait du noir avec une persistance qui l'inquiétait fort pour sa santé.

D'ailleurs il n'avait pas revu Crébillon et le poète lui manquait. Et puis… ne fallait-il pas recevoir les félicitations de sa femme ? Si sa fille Jeanne était encore vivante, n'était-ce pas à lui, Noé Poisson, à son intelligence, à son initiative, à son activité, qu'elle devait le salut ?

Tout cela ne méritait-il pas une récompense ? Et quelle plus belle récompense que quelques beaux louis d'or frappés à l'effigie du Bien-Aimé ? voire, à défaut, quelques écus ?

Et si Héloïse, son acariâtre moitié, se montrait rétive, lui, Noé, irait trouver M. de Tournehem ou M. d'Étioles : que diable ! le père et le mari de Jeanne ne refuseraient certes pas quelque reconnaissance monnayée à ce bon Noé qui avait sauvé la femme de l'un, la fille de l'autre.

Telles furent les réflexions de maître Poisson, lorsqu'il s'aperçut qu'il n'avait plus un sou vaillant.

Noé quitta donc la rue de la Huchette, et, sans tituber, étant à jeun, se dirigea incontinent vers le quai des Augustins, c'est-à-dire vers l'hôtel d'Étioles où Héloïse avait élu domicile.

Il fit une entrée qu'il pensait être imposante et majestueuse, ce qui n'empêcha nullement la matrone de lui faire un accueil plutôt rébarbatif : Héloïse, depuis la disparition de Jeanne, était sur les charbons ardents. Elle imaginait toutes sortes de choses, en devinait une partie, mais, en somme, ne décolérait pas.

– Te voilà ! s'écria-t-elle, ivrogne, sac à vin ! D'où viens-tu ? Tu as bu tout ton argent et tu viens en demander d'autre ?

Noé se bourra le nez de tabac, se grandit, se gonfla, et répondit,

très calme :

– J'ai bu, en effet, tout l'argent que j'avais ; mais sachez, madame, que tout ivrogne que je suis, vous me devez de la considération, je dirai même plus, du respect…

– Ouais !… grommela Héloïse, il faut que tu sois à jeun pour tenir des propos aussi dénués de sens.

– Je suis à jeun en effet, avoua en soupirant le triste Noé, mais, je sais néanmoins ce que je dis, ma mie, et je maintiens ce que j'ai avancé. Car enfin ce n'est pas vous, je pense, qui avez arraché notre fille Jeanne au terrible danger qu'elle courait.

Héloïse sursauta… Est-ce qu'elle allait enfin savoir…

– Un danger ? fit-elle palpitante. Jeanne ?… Que veux-tu dire ?…

– Simplement ceci : que Jeanne avait, paraît-il, des ennemis qui en voulaient à sa vie, et que si elle est hors de danger maintenant, c'est à moi Noé Poisson, son père, qu'elle le doit. Voilà !

– Jeanne avait des ennemis !… Qui t'a dit cela ?… Voyons, parle !

– Qui ?… M. Berryer en personne : un bien estimable personnage, madame !

– M. Berryer t'a dit ?… Oh ! Oh ! pensa la matrone, que veut dire ceci ? Et de quoi diable le Berryer s'est-il mêlé ?

Puis, tout haut, elle ajouta :

– Et c'est toi qui as sauvé Jeanne ?… Explique-toi.

– Moi-même, ici présent, répondit l'ivrogne, avec une modestie pleine de jactance.

– Comment ? Raconte-moi cela. Raconte vite et bien… N'oublie aucun détail si tu veux que je te garnisse ta bourse !

Alors Noé fit à sa femme, dans tous ses détails, le récit de l'enlèvement de Mme d'Étioles en ayant bien soin d'insister sur le rôle que lui, Noé, avait joué dans cette affaire.

L'ivrogne pensait que plus il donnerait d'importance à son intervention, plus forte serait la somme qu'il espérait arracher à sa femme.

Héloïse Poisson était une intrigante dénuée de tout scrupule, qui avait placé sur Jeanne des ambitions démesurées ; elle poursuivait avec ténacité un but mystérieux, mais parfaitement arrêté.

Il est vrai qu'elle ne savait rien depuis la visite qu'elle avait faite à la tireuse de cartes à laquelle elle avait dicté toutes les réponses faites à Jeanne.

Il est vrai qu'elle avait vainement parcouru Paris en tous sens.

Mais, maintenant, elle réfléchissait, et là où son imbécile de mari

n’avait rien vu, elle lisait, elle, à jeu ouvert.

Elle suivait, par la pensée, tout le complot auquel Noé avait innocemment prêté la main.

En rapprochant le récit de Noé de ses observations personnelles, de ses renseignements secrets, de ses menées tortueuses, elle arrivait à cette conclusion logique, irréfutable, que Jeanne avait été tout bonnement enlevée par Berryer pour le compte du roi.

Et qui sait ? certains faits qui lui revenaient à la pensée le lui faisaient croire, le roi lui-même avait peut-être prêté les mains à cet enlèvement.

Le roi lui-même !…

La matrone tressaillit de joie à cette pensée.

Jeanne était à Versailles, puisque le roi y était ; Jeanne, à cette heure, était la maîtresse du roi qui, sans doute, – les amoureux ne sont-ils pas tous les mêmes ? – cachait son bonheur dans quelque nid discret.

Jeanne maîtresse du roi, c’était la porte grande ouverte à tous les appétits, et elle, Héloïse Poisson, se réservait la bonne, la meilleure place à la curée.

Jeanne, il est vrai, n’était encore que la maîtresse secrète, inavouée, du roi, mais, vive Dieu ! elle était là, elle ! Et puisque le roi, ce timide, avait osé chose pareille, elle saurait bien l’amener à se déclarer publiquement ; et, ses conseils aidant, *sa fille* deviendrait la favorite, car la matrone ne doutait pas un instant que Jeanne n’eût cédé au roi…

Aussi la joie, l’orgueil l’étouffant, elle laissa éclater son secret et apprit à Noé, satisfait, roulant des yeux effarés, éblouis, ce qu’elle pensait être la vérité.

– Poisson, mon ami, ajouta-t-elle en terminant, notre fortune est assurée maintenant.

– Le roi !… c’était le roi !… murmurait Noé, et je l’ai aidé !…

– Sans t’en douter, il est vrai !

– Corbleu ! voilà qui va faire plaisir à Crébillon, songeait Noé ; je cours lui annoncer cette heureuse nouvelle.

Et, avec l’insouciance des ivrognes, Noé, pas méchant homme au fond, mais cerveau obscurci et âme oblitérée, Noé, qui n’avait guère le sens du *fas* et *nefas,* s’écria :

– C’est fort heureux pour nous, en effet, car j’espère bien maintenant que tu ne me refuseras pas quelques louis.

Tout Noé était dans ces mots.

Héloïse, cette fois, se montra généreuse.

– Tiens, dit-elle, prends… et surtout pas un mot à personne !…

Et la matrone tendit à son époux une bourse gonflée que celui-ci engouffra prestement dans une de ses poches.

Ayant obtenu ce qu'il désirait, Noé s'éclipsa rapidement sans que sa femme, tout à ses rêves dorés, songeât à le retenir.

Dehors, l'ivrogne soupesait la bourse.

– Hé ! hé ! fit-il avec une évidente satisfaction, voilà de quoi offrir pas mal de bouteilles de vin d'Anjou à cet excellent ami… Pas un mot à personne… soit ! Mais Crébillon, c'est moi… et moi, c'est Crébillon…

Noé n'avait donc pas mauvais cœur, puisque, dans sa joie, il ne cessait de songer au poète vers la demeure duquel il se dirigeait à grandes enjambées.

Suant et soufflant, il atteignit le carrefour de Buci et commença l'ascension des trois étages du poète aussi vite que le lui permettaient ses courtes jambes et son gros ventre.

Poisson entra comme une trombe.

Le poète travaillait à raturer le quatrième acte de *Catilina*.

À la vue du nouveau venu, la physionomie de Crébillon s'éclaira ; il déposa la plume, repoussa le manuscrit et s'écria :

– C'est toi, Poisson ? M'apportes-tu de l'argent ?

– De l'argent ? Fi donc ! fit le gros homme, rayonnant.

– Alors, que viens-tu faire ici ?…

Sans relever cette phrase peu hospitalière, tout à la joie qui l'étranglait, Noé continua :

– Pas d'argent, mon ami, de l'or ! Tant que tu en voudras, tant que nous pourrons en boire… Du bel or trébuchant et sonnant !…

Ce disant, il montrait la bourse que sa femme venait de lui remettre et la vidait sur la table, côté du bureau.

– Oh ! oh ! fit simplement Crébillon, les yeux écarquillés.

– Cent, quatre cents, cinq cents livres, comptait joyeusement Poisson ; deux cent cinquante livres chacun, ajouta-t-il en faisant deux parts, fraternellement égales.

– Oh ! oh ! répéta le poète. Faut-il ouvrir portes et fenêtres ?

– Pourquoi faire ? demanda naïvement Noé.

– Pour laisser entrer le Pactole qui me paraît vouloir couler ici.

– Je ne connais pas ce… ce gentilhomme.

– Le Pactole n'est ni gentilhomme, ni bourgeois, dit gravement Crébillon… Le Pactole, Noé, c'était un fleuve qui roulait de l'or et

qui parfois, bien rarement, se détournait de son cours pour visiter les poètes… Salut, Pactole, roi des fleuves !…

Ce disant, Crébillon rafla sa part d'écus et de louis…

– Maintenant, reprit-il, conte-moi d'où te vient tout cet or ; explique-moi ces mots que tu as prononcés et que j'ai entendus : « De l'or tant que j'en voudrai, tant que nous pourrons en boire », ou plutôt, attends, tes explications seront sans doute laborieuses, et si ta langue est sèche, je te connais, tu ne t'en sortiras plus ; ne me dis encore rien : je cours chercher quelques flacons de champagne.

Et Crébillon s'élança vers la porte.

Mais Noé, très inquiet, lui criait déjà :

– Du champagne ! Ingrat ! Voilà donc ce que tu appelles le roi des fleuves !… Du vin d'Anjou, Crébillon, du vin d'Anjou !

– Que la peste m'étrangle si je touche seulement du doigt à cet ignoble liquide ! répondit Crébillon.

– C'est qu'il le ferait comme il dit, clama Noé, et il boirait seul ?… Non ! je descends aussi.

Et Noé se rua dans l'escalier à la suite de Crébillon.

Quelques instants après, les deux inséparables remontaient chargés l'un d'un panier de champagne, l'autre de vin d'Anjou, puis, lorsqu'ils furent installés chacun devant sa bouteille, le verre en main :

– Là ! fit Crébillon, va, maintenant je t'écoute.

Et le poète, confortablement installé dans son fauteuil, contemplait amoureusement la mousse légère qui frangeait son verre tout en bourrant consciencieusement sa pipe.

Car il avait profité de la course pour acheter aussi du tabac, avec l'argent qu'il tenait de la libéralité de son ami.

Noé commença ainsi :

– J'ai dit, Crébillon, que nous aurions de l'argent tant que nous en voudrons.

– J'ai bien entendu… mais comment ?… M'aurais-tu trouvé un généreux éditeur ?

– Non, dit Poisson, j'ai trouvé mieux que cela : tu as cru, comme moi, du reste, que nous avions sauvé Jeanne d'un grand danger ?

– Mme d'Étioles ?… Sans doute ! C'est toi-même qui m'as…

– Eh bien ! nous nous sommes trompés.

– Plaît-il ? s'écria Crébillon au moment où il s'apprêtait à allumer sa pipe.

– Jeanne ne courait aucun danger… au contraire, reprit Poisson.

– Quel est ce mystère ?… T'expliqueras-tu ? fit le poète qui, le sourcil froncé, réfléchissait avec un commencement d'inquiétude.

– Voilà ! Il paraît qu'un seigneur, un très grand seigneur, – et Noé baissa la voix, – très épris de Jeanne, n'aurait pas trouvé d'autre moyen pour se rapprocher d'elle, et l'aurait tout bonnement enlevée, grâce à notre concours…

– Tout bonnement ! répéta machinalement Crébillon qui réfléchissait toujours, et qui reposa sur la table, sans y tremper ses lèvres, son premier verre de champagne auquel il n'avait pas encore touché.

– Et grâce à nous, insista Noé.

– Un grand seigneur ? dit Crébillon. Voyons. Comment dis-tu ?…

– Je dis : un très grand seigneur… tu peux m'en croire !

– Un très grand seigneur pour qui le lieutenant de police se dérange en personne !… Ce très grand seigneur ne serait-ce pas…

– Le roi, oui, Crébillon. Le roi lui-même !…

– Le roi ! Peste ! fit Crébillon qui pâlit et déposa sur la table sa pipe non encore allumée. Et tu dis que le roi a enlevé Mme d'Étioles…

– Grâce à nous, reprit Noé en se rengorgeant.

– Tu l'as dit et répété, fit Crébillon de plus en plus froid. Mais pourquoi le roi a-t-il enlevé Mme d'Étioles… grâce à nous ? se hâta-t-il d'ajouter voyant que Poisson allait répéter pour la troisième fois cette phrase à laquelle il paraissait tenir beaucoup.

– Je t'ai dit que le roi était amoureux de Mme d'Étioles.

– En sorte que ?… Achève, voyons, digne père !…

– En sorte que, maintenant, Jeanne est la maîtresse du roi ! fit Noé avec son orgueilleuse inconscience d'ivrogne.

– La maîtresse du roi ? C'est bien cela que tu as dit ?…

– Oui ! Je sais bien… le roi se cache… Mais, je te l'ai dit, il est tout à fait pris. Jeanne est diantrement jolie, elle est adroite, intelligente, et Mme Poisson espère, croit, que grâce à ses conseils, le roi se déclarera ouvertement, et que Jeanne d'ici peu sera…

– Reine de France ? fit ironiquement le poète.

– Oh ! non, dit modestement Noé, favorite seulement.

– Ah ! elle croit cela, cette chère Mme Poisson… cette digne mère !

– Elle en est sûre ! Tu comprends bien que dans ces conditions, nous qui avons assuré le bonheur du roi et celui de Jeanne, nous voilà à l'abri de tout ; nous pouvons demander tout ce que nous

voudrons ! Qu'en dis-tu, Crébillon ?

– Oui… en effet… nous pouvons demander tout… nous qui avons assuré le bonheur du roi… comme tu dis si bien, Poisson.

En parlant ainsi, Crébillon se leva. D'un geste brusque, il saisit la pipe toute bourrée, et, la laissant tomber sur les carreaux, l'écrasa du talon.

– Tout ce que nous voudrons !… répéta Poisson en vidant son sixième verre.

Crébillon, froidement, saisit le verre plein posé devant lui et l'envoya se briser dans la cheminée ; la bouteille de champagne suivit le même chemin.

Et comme Noé le regardait avec inquiétude, le poète se fouilla, sortit de sa poche tout l'argent que son ami lui avait remis et d'un geste brutal posa le tout – louis et écus – devant l'ivrogne ébahi…

– Ah ! nous avons fait cela, nous autres ! s'écria rageusement le poète ; voilà une méchante action que je ne pardonnerai de ma vie !

– Tu dis ? fit Poisson abasourdi.

– Je dis, répondit Crébillon d'une voix que l'indignation faisait trembler, je dis que tu peux reprendre ton argent ! Car je préfère mourir de faim que mourir de honte !… Je dis que je boirai de l'eau, de l'eau, entends-tu, – et ce mot semblait lui écorcher les lèvres, – si je n'ai que cet argent-là pour payer mon vin !…

– De l'eau ?… toi ? Crébillon ?… Oh !…

– Oui, moi !… De l'eau ! De l'eau jusqu'à la fin de mes jours, plutôt que de me savoir infâme !…

– Et moi qui croyais t'apporter une heureuse nouvelle ! gémit le gros homme épouvanté.

– Une heureuse nouvelle ! Ah ça ! mais tu n'as donc rien là ? et le poète se frappait la poitrine.

– Je… je… ne comprends pas… bredouilla l'ivrogne.

– Corbleu ! je le vois bien. Sans quoi, tu ne serais pas venu me dire en face de telles infamies. Si je me doutais que tu eusses compris, je te jetterais par la fenêtre !

– Par la fenêtre ! Moi ! ton ami ! ton frère ! larmoya Noé.

– Oui, morbleu ! Tu viens de me dire de si monstrueuses infamies que si je ne te connaissais pas aussi inconscient dans ton abjection, je t'aurais déjà passé mon épée au travers du corps ; car tu es trop lourd et ma fenêtre est trop étroite !

– Crébillon, tu m'assassines ! N'ai-je donc échappé à la pendaison ou à l'estrapade que pour mourir de ta main, moi… ton ami !

– Il n’y a plus d’amis ici. Sortez !…

– Tu me chasses !… Crébillon… écoute-moi… s’écria Poisson en versant des larmes sincères ; si je ne t’ai plus, que vais-je devenir ? avec qui boirai-je ?…

Crébillon, devant cette douleur naïvement grotesque mais vraie, laissa tomber sur son compagnon un regard de compassion et, haussant les épaules :

– Tu tiens donc bien à mon amitié ?

– Si j’y tiens ?… au point que, tiens, s’il le fallait, je boirais de l’eau avec toi… Ah !…

Une telle preuve d’amitié honorait-elle Crébillon ? Relevait-elle Poisson du degré d’infamie où l’ivrognerie l’avait conduit ?

Le lecteur en jugera. Toujours est-il que le poète se sentit ému.

– Eh bien ! s’il en est ainsi, dit-il, il faut m’aider à défaire ce que nous avons fait, malheureux ! Il ne faut pas que Mme d’Étioles soit la maîtresse du roi… par notre volonté, du moins !

– Je ferai ce que tu voudras : commande, j’obéirai ! assura Poisson avec fermeté.

– C’est bien, laisse-moi réfléchir…

– Crébillon ? interrogea l’ivrogne en voyant que son ami s’apaisait.

– Quoi ? Que veux-tu encore ?

– Si je consens à tout ce que tu voudras, prendras-tu ta part de cet argent ?

– Nous verrons plus tard ! Quand nous aurons réparé ! Quand cet or ne sera pas impur comme le plomb vil dont parle le grand Racine.

– Au moins, soupira Noé, consentiras-tu à boire du vin ? Tu ne voudrais pas, Crébillon, boire de l’eau… de l’eau, songes-y, c’est terrible, cela !

– En effet, murmura le poète épouvanté à son tour.

– Tu vois !… Tu frémis… Promets-moi de ne pas boire de l’eau.

– Soit, je te le promets, fit Crébillon magnanime, mais tu feras ce que je voudrai ?

– C’est juré ! Tu n’as qu’à parler !

– Alors, ramasse ton argent : nous en aurons peut-être besoin. Et pour réparer le mal, il pourra servir… Et, maintenant, allons à l’hôtel d’Étioles.

– À l’hôtel d’Étioles ! qu’allons-nous y faire ?

– Tu le verras : de là, nous irons à Versailles, s’il le faut…

– À Versailles ?… Je ne comprends pas !

– Imbécile ! Où est le roi ?

– À Versailles ! Tiens, c'est vrai !

– C'est donc là qu'il faut aller : puisque le roi s'y trouve, Mme d'Étioles doit y être aussi. Mais d'abord, à l'hôtel d'Étioles !…

Et les deux hommes, redevenus plus amis, plus unis que jamais, descendirent bras dessus, bras dessous, Noé poussant de gros soupirs en songeant à ses rêves envolés, mais se consolant à la pensée que son ami Crébillon lui restait… et qu'ils ne boiraient pas d'eau.

Chapitre 5

LE FINANCIER ET LE… POÈTE

Précédons à l'hôtel d'Étioles Crébillon et Noé Poisson, qui s'y rendent en toute hâte.

Henri d'Étioles se promène avec une certaine agitation dans une pièce de son appartement somptueusement meublée, à la fois boudoir et cabinet de travail.

La physionomie d'Henri, au moment où nous le retrouvons, semble animée par une grande satisfaction. Et cette joie intérieure qui éclaire ce visage pâle, qui anime ces traits fatigués et flétris par les vices, la lueur qui brille parfois dans ces petits yeux gris froids comme une lame d'acier, pourraient donner le frisson de la terreur.

Évidemment cet homme exulte ; on sent, on devine qu'il touche à un but mystérieux, ardemment poursuivi et finalement atteint.

De toute cette joie triomphante qui émane de ce petit corps chétif, il se dégage une telle impression d'horreur qu'instinctivement on se sent angoissé et qu'on plie les épaules, attendant la catastrophe et cherchant celui qu'elle va frapper, avec la crainte aussi d'en être soi-même la victime.

Il y a des joies qui animent et font tout rayonner autour d'elles. Certains bonheurs, au contraire, glacent et terrifient ceux qui les peuvent contempler et semblent être faits des deuils et des larmes d'innocentes victimes.

La joie de d'Étioles est de celles-là.

D'Étioles songe à Jeanne… à sa femme.

Et cet homme, ce mari qui devrait être l'appui, le soutien, le protecteur de celle qui porte son nom ; cet homme, comme *la mère,*

Héloïse Poisson, est là, hypnotisé par cette pensée monstrueuse : sa femme aux bras d'un autre… et cette vision le plonge dans une joie hideuse.

Ah ! c'est que cet autre qui étreint sa femme, celle qui devrait être son bien, sa vie, cet autre : c'est le roi.

Le roi ! C'est-à-dire la fortune, la toute-puissance !

Le roi ! Suprême dispensateur de gloire, de titres, de richesses !

Et cet homme est jeune ! Et il est riche ! Il est puissant, titré. Mais qu'importe ! Quand on a au cœur ce ver rongeur qui s'appelle l'ambition, est-on jamais assez riche, assez puissant, assez titré !…

Cette pensée qui a fait bondir d'indignation l'honnête homme qu'est ce pauvre poète : Crébillon, – un étranger, en somme, pour Jeanne –, cette pensée, lui, le mari, il la caresse, il la couve comme un trésor !…

Car c'est là, c'est à cela que tendaient les menées souterraines de cet homme digne en tout point de s'entendre avec la Poisson : jeter sa jeune femme, belle, innocente, aux bras du roi.

D'abord les honneurs !… Ensuite, on verra !

Qui sait ce que peut rêver ce gnome ! Qui sait les vengeances qu'il a à assouvir !…

En attendant, déjà, il songe à menacer le roi…

– Car, vive Dieu ! songe d'Étioles, je ne suis point un freluquet, moi ! Et si ma poitrine est étroite et chétive, le cœur qui bat là est fort et ses appétits sont vastes. Si on veut que je ferme les yeux, que je sois sourd, et muet, et aveugle ; si on veut que je sois le parfait modèle des maris complaisants, il faudra bien contenter ces appétits… sans cela, malheur à lui ! malheur à elle !…

D'Étioles n'a pas revu sa femme depuis quelques jours.

Mme d'Étioles est partie, disparue, évanouie. Où peut-elle bien être ?

Pardieu ! chez le roi. Ou du moins dans une de ces retraites que le roi, comme tous les roués et plus que tous les grands seigneurs, possède à Paris et à Versailles.

Mme d'Étioles est chez le roi. Henri en est sûr. N'a-t-il pas, avec une savante et infernale adresse, fait tout ce qu'il a pu pour la pousser là ?

Non, il n'y a pas à douter, c'est le triomphe final, c'est le rêve réalisé.

Voyons, que va-t-il *exiger* de Louis XV pour prix de sa complicité… occulte ?

D'abord une bonne et solide ferme. Il n'est encore que sous-fermier. Tournehem l'a écrasé de sa grandeur.

Il sait bien ce qu'un homme habile et intelligent comme lui peut pêcher dans l'eau trouble d'un tel vivier.

Ensuite un titre : un beau duché, avec une riche dotation et de solides apanages. Un hochet doublé d'un gâteau assez vaste pour assouvir l'appétit le plus robuste.

Enfin, pour satisfaire ce besoin de domination qui l'étouffe, pour lui permettre d'écraser de sa toute-puissance, à lui chétif, les grands et les puissants qui raillaient sa laideur et sa faiblesse, enfin un portefeuille, un ministère, modeste d'abord, plus tard la place de premier ministre !

C'est-à-dire le maître absolu, plus puissant, plus fort que le roi lui-même ; c'est-à-dire la France, ce pays si beau, si grand, si riche, la France tout entière dans sa main maigre et crochue, la France à mettre en coupe réglée, à dévorer morceau par morceau.

Tel est le rêve éblouissant que fait Henri d'Étioles au moment où un laquais vient lui demander si Monseigneur veut bien recevoir M. Jolyot de Crébillon et M. Poisson, qui ont, paraît-il, à l'entretenir de choses importantes.

Quoique fort contrarié d'être ainsi distrait dans ses rêves, M. d'Étioles fit signe au laquais d'introduire les deux visiteurs.

Henri connaissait le poète tragique : seul il ne l'eût pas reçu ; mais la visite de Poisson l'intriguait et un secret pressentiment lui disait qu'il allait être question de Jeanne, de sa femme.

Peut-être allait-il apprendre du nouveau, quelque chose de positif qui le tirerait d'indécision et lui dicterait sa conduite.

D'Étioles reçut donc ses deux visiteurs avec cette insolente bienveillance dont les grands financiers de cette époque, pareils à ceux de tous les temps, se croyaient obligés d'user vis-à-vis des poètes, quel que fût leur talent, voire leur génie.

Seuls, les grands seigneurs savaient encore traiter d'égale à égale la puissance de l'artiste.

– Bonjour ! Poisson, bonjour ! Asseyez-vous, monsieur de Crébillon : je suis toujours content de recevoir chez moi un poète de valeur et d'esprit.

– Monsieur, répondit Crébillon, qui au fond était médiocrement satisfait du ton et du sourire dont d'Étioles avait accompagné ses paroles de bienvenue, mais qui n'en laissait rien paraître ; monsieur, tout l'honneur est pour moi.

– Or çà ! mon cher poète, reprit d'Étioles toujours avec une imperceptible nuance d'ironique dédain, que diable vient faire un enfant des muses comme vous dans l'antre de Plutus ?

Et son petit œil gris et froid s'arrêtait légèrement narquois sur la mine plutôt dépenaillée du poète et sur les splendeurs qui encombraient la pièce qui les abritait.

– Ma foi, monsieur, tout au moins puis-je vous affirmer que si je viens chez Plutus, ce n'est pas dans l'intention de lui faire rendre gorge.

Le poète avait dit ces mots avec une affectation d'enjouement et de bonne grâce bien jouée. Le ton de bonhomie parfaite de Crébillon faisait passer l'injure sanglante qui se dissimulait dans le sous-entendu de sa phrase alambiquée.

La bonne face enluminée de Crébillon, ses habits fripés, endossés à la diable, portés avec un sans-façon tout particulier et qui paraissaient n'avoir jamais appartenu à aucune mode ; ses manières de rondeur, simples, sans gêne comme sans forfanterie ; ses yeux surtout, ses yeux profonds, franchement fixés sur les yeux fuyants de son interlocuteur ; enfin, le ton de parfaite égalité qui n'était pas dénué d'une certaine grandeur, tout cela indisposait étrangement d'Étioles contre lui.

De son côté, d'Étioles, avec sa face jaune, bilieuse ; ses yeux mi-fermés aux pupilles en perpétuel mouvement, évitant avec soin de se poser sur son interlocuteur ; ses lèvres minces, pâles ; la richesse exagérée de son costume ; ses manières hautaines, pleines d'une morgue qu'il s'efforçait d'adoucir et d'atténuer ; la fausseté du sourire, tout cet ensemble produisait sur Crébillon un effet à peu près identique.

Seulement, là où Crébillon déplaisait sans plus à d'Étioles, d'Étioles non seulement déplaisait à Crébillon, mais encore lui inspirait un sentiment qui ressemblait à du dégoût mélangé d'effroi.

D'Étioles comprit-il que Crébillon, dans sa phrase qui, par le ton, ressemblait à un compliment, faisait allusion à ses prévarications ?

On aurait pu le croire, car une lueur fugitive passa dans son regard mauvais.

Néanmoins il répondit avec enjouement :

– Et vous avez tort, mon cher poète, car, foi de gentilhomme, je suis un admirateur passionné de votre talent. Et lorsque Sa Majesté notre roi bien-aimé m'aura donné la ferme que je désire, – ce qui ne saurait tarder –, souvenez-vous, monsieur de Crébillon, que si vous

voulez bien de moi pour parrain, je serai heureux de mettre à votre disposition la pension à laquelle vous donne droit votre esprit. Et soyez tranquille, nous ferons cette pension assez large pour vous permettre de nous donner les chefs-d'œuvre que nous serons en droit d'espérer de vous lorsque vous serez débarrassé des soucis d'assurer votre existence matérielle.

L'offre était des plus séduisantes pour un pauvre diable de poète ayant un gosier toujours altéré. Noé Poisson, qui écoutait de ses vastes oreilles largement ouvertes, telles deux grandes voiles au vent, Noé Poisson se réjouissait en son for intérieur et déjà supputait le nombre de bouteilles de vin d'Anjou que cette bienheureuse pension promise allait lui permettre de vider avec son ami.

Pourtant il y avait dans le ton un je ne sais quoi d'indéfinissable qui faisait que Crébillon se disait à part lui :

– Oui, oui, si tu n'as jamais que cette pension-là, cornes du diable ! Crébillon, mon ami, tu risques de mourir de soif !…

D'Étioles, décidément, déplaisait de plus en plus à Crébillon qui, néanmoins, s'inclinait profondément, comme on doit devant un puissant protecteur, et répondait avec une humilité affectée :

– Ah ! monsieur, que de grâces… Il ne me reste plus qu'à souhaiter que le roi vous baille le plus promptement possible cette ferme… qui d'ailleurs est bien due à votre haut mérite.

– Alors, touchez-là, monsieur de Crébillon, car je vous l'ai dit : Sa Majesté ne tardera guère à nous octroyez ce que nous désirons : une bonne ferme… pour le moment.

– Pour le moment ? songea Crébillon. Peste ! voilà un petit gringalet qui me paraît avoir un robuste appétit. Et Dieu me pardonne, il dit *nous* de lui-même absolument comme le roi ou le premier ministre. Est-ce que ce petit monsieur aspirerait… ce serait curieux…

Et tout haut :

– Une petite ferme n'est pas à dédaigner en attendant un portefeuille, une surintendance, que sais-je ?…

Ceci était dit avec une telle simplicité, avec une si bonne figure réjouie, avec des yeux si remplis d'admiration et de désirs, que d'Étioles en fut dupe et répondit :

– Ma foi, vous voyez loin, monsieur de Crébillon, et si la politique vous tente, si vous désirez lui sacrifier le théâtre, je ne dis pas que je ne vous mettrai pas à même de vous passer cette fantaisie quand

je serai ministre… si toutefois je le deviens jamais, se hâta-t-il d’ajouter, craignant déjà de livrer son secret.

Mais il était trop tard.

Crébillon avait aperçu le bout de l’oreille.

– Eh ! eh ! songea le poète, je ne m’étais pas trompé ! Ce petit chafouin ambitionne la place de ministre et, par la mort-Dieu ! il en parle avec une désinvolture !… D’où lui vient donc cette assurance ? Bah ! ajouta-t-il en haussant les épaules, après tout, qu’est-ce que cela me fait ?… lui ou un autre…

Mais tous ces compliments que les deux interlocuteurs – nous allions dire les deux adversaires – se faisaient mutuellement commençaient à lasser Noé qui, d’ailleurs, avait soif et brûlait du désir de s’éloigner de cet appartement où ne se voyait pas le moindre flacon de vin.

Il jugea donc son intervention nécessaire pour rappeler à Crébillon l’objet de leur visite à l’hôtel d’Étioles, et le fit avec la grâce d’un éléphant qui s’inquiète peu de ce qu’il va écraser.

– Jeanne, commença-t-il, ma pauvre petite Jeanne…

Crébillon, qui décidément, avait une idée qu’il poursuivait, écrasa de son pied l’orteil de Noé assis à côté de lui, et la malencontreuse phrase s’étrangla en un hurlement de douleur que l’ivrogne ne put retenir.

– Oh ! pardon, cher ami, fit hypocritement le poète, vous ai-je fait mal ?

– Oui, par tous les diables ! c’est-à-dire non, non, ce n’est rien, larmoya Poisson interloqué par les yeux que lui dardait Crébillon tout en s’excusant.

– Au contraire ! dit à son tour en souriant d’Étioles. Vous disiez, Poisson ?… Vous parliez de votre fille, je crois ?

– Mon ami, répondit vivement Crébillon, allait, je crois, s’informer de la santé de Mme d’Étioles.

– Mais, répondit d’Étioles, je pense que Mme d’Étioles va bien. Elle est absente depuis quelques jours… absente, ajouta-t-il en s’assombrissant, c’est-à-dire…

– Comment, absente déjà ? s’écria Crébillon. De jeunes mariés ?… Et la lune de miel ?…

– Ah ! la lune de miel !… fit d’Étioles qui cherchait ce qu’il allait dire. Hélas ! mon pauvre poète ! Hélas ! mon cher Poisson !… Tenez, vous êtes tous deux dévoués à Jeanne… écoutez-moi… vous voyez en moi un homme profondément inquiet… Comment ! vous

ne savez rien ?… Eh bien ! voici la triste vérité : depuis quelques jours, Mme d'Étioles a disparu et je ne sais ce qu'elle est devenue. Je suis dans des transes mortelles.

« Allons donc ! pensa Crébillon, si tu es inquiet, ce n'est certes pas au sujet de ta femme ou je me trompe fort. »

– Oui, continuait d'Étioles qui paraissait avoir enfin trouvé une attitude, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Mme d'Étioles est introuvable pour moi et je commence à craindre un malheur. Ah ! s'il était arrivé quelque chose à ma chère Jeanne, je ne sais ce que je deviendrais, car, voyez-vous, cela est ridicule, inavouable, mais cela est pourtant, j'aime ma femme de toutes mes forces, follement, comme un bon bourgeois. Je sais, vous dis-je, que cela est ridicule de la part d'un homme de mon rang, mais l'amour ne se commande pas, et riez de moi, monsieur de Crébillon, si vous voulez, mais vous voyez en moi un mari amoureux de sa femme.

– Mme d'Étioles a disparu, et vous n'avez pas idée de ce qu'elle est devenue ? interrogea le poète.

– Aucune ! dit d'Étioles en sondant le poète du regard.

– Voilà qui est étrange, dit Crébillon.

– J'ai fait fouiller Paris sans rien découvrir.

– Serait-il sincère ? pensait Crébillon. Pourtant, tout à l'heure…

Puis, tout haut :

– Pourtant une jolie femme ne disparaît pas ainsi… Est-ce que quelque amoureux ?…

– Que voulez-vous dire ?… Voyons, parlez hardiment : les poètes sont bons conseillers en matière d'amour.

– Hum ! Mme d'Étioles est si jolie… si jolie… et les amoureux si entreprenants, si téméraires.

– Eh bien ! s'écria d'Étioles sans témoigner la moindre surprise, faut-il vous l'avouer ? J'y ai songé. Oui, je crains que Jeanne ne soit la victime d'un enlèvement…

– Ah ! ah ! Je crois que maintenant, vous vous rapprochez de la vérité, mon cher financier.

– Ah ! si cela était, continua d'Étioles, si je connaissais le ravisseur…

– Que feriez-vous ?

– Je le tuerais sans pitié, quel qu'il soit… si haut placé fût-il !

Crébillon demeura plus perplexe que jamais. Sans pouvoir rien préciser, des soupçons lui venaient, encore vagues, indéterminés. Son instinct, plus que le raisonnement, lui faisait flairer quelque

chose de faux et de louche dans l'attitude de ce mari qui se proclamait lui-même follement épris de sa femme.

Peut-être cette impression que ressentait Crébillon venait-elle tout simplement de la physionomie de d'Étioles qui lui était souverainement antipathique.

Quoi qu'il en soit, il *sentait* qu'il y avait quelque chose. Quoi ?… Il eût été bien embarrassé de le dire ; pourtant, un secret pressentiment lui disait qu'il devait se garder soigneusement. Aussi toutes les facultés du poète étaient-elles en éveil, à l'affût, pour ainsi dire, et leur sensibilité développée au plus haut point ; rien ne lui échappait, ni un regard, ni un geste, ni une intonation. Tout ce que disait d'Étioles était passé immédiatement au crible ; chaque phrase était instantanément analysée, disséquée, et malgré cette tension d'esprit, le poète gardait un sang-froid, une présence d'esprit admirables.

Cependant, il comprenait bien qu'il fallait parler et que d'Étioles attendait qu'on lui fît connaître le but de cette visite. Il prit donc un parti et aborda résolument la question avec d'autant plus de netteté et de vigueur qu'il s'était montré jusque-là inutilement loquace.

– Eh bien ! monsieur, dit-il brusquement, si je vous apprenais ce qu'est devenue Mme d'Étioles, que diriez-vous ?

– Vous ? s'écria d'Étioles avec une surprise qui cette fois n'avait rien de joué.

– Moi-même !

– Vous savez où est ma femme ?

– Vous dire exactement où elle est, cela je ne le puis, car je l'ignore moi-même. Mais si j'ignore l'endroit où se cache Mme d'Étioles, je puis vous dire du moins dans quelle ville elle se trouve, je puis vous dire comment elle a été enlevée et par qui.

– Jeanne a donc été réellement enlevée ?

De la tête, Crébillon fit signe que oui.

– Mais par qui ? demanda vivement d'Étioles.

Crébillon réfléchit une seconde et répondit lentement :

– Cet enlèvement a été opéré pour le compte d'un personnage par trois hommes, ses complices, conscients ou inconscients.

– Je rêve, fit d'Étioles en passant sa main sur son front. Quels sont ces trois hommes, le savez-vous ?

Crébillon, avec un sourire narquois, prit Noé par la main et, le montrant à Henri stupéfait, tout en se désignant lui-même :

– J'ai l'honneur de vous présenter deux des complices…

inconscients, dit-il, toujours souriant.

D'Étioles, abasourdi, se leva brusquement, envoyant rouler derrière lui le fauteuil dans lequel il était paisiblement assis. Il se demandait si cet homme qui lui souriait se moquait de lui et dans quel but.

Il était sûr, ou du moins il croyait être sûr de l'enlèvement de sa femme par le roi, et il aboutissait à cet autre enlèvement ridiculement imprévu. Mais pourquoi ?… pourquoi ?… Quoi ! alors qu'il pensait toucher à la réalisation de ses rêves, il échouait misérablement devant le geste d'un fou !… car Crébillon lui faisait l'effet d'un fou.

Un éclair terrible passa dans ses yeux glauques tandis que sa main se crispait sur la poignée de son épée richement ciselée.

Et suffoqué, haletant, anéanti, la gorge sèche, incapable de proférer un son, pris d'une rage terrible qui le faisait trembler, il regardait d'un œil flamboyant, sans trouver un mot, ces deux hommes qui venaient de renverser un échafaudage qu'il avait eu tant de mal à édifier et dont l'un, qui lui souriait là, venait de lui porter ce coup terrible, et il se demandait si ce n'était pas lui qui devenait fou.

Cependant Crébillon, devant le mutisme obstiné de d'Étioles, lui disait d'une voix toute confite en miel, avec son éternel sourire gracieux sur les lèvres :

– La stupéfaction vous coupe la parole, je le vois, monsieur, car sans cela, vous m'auriez déjà demandé le nom du troisième complice. N'oubliez pas, je vous prie, que je vous ai dit que nous avions opéré à trois.

– Le troisième complice !… répéta machinalement d'Étioles.

– Eh ! oui, cher monsieur, si je ne puis vous le présenter celui-là, je peux du moins vous dire son nom.

– Quel est-il celui-là ? demanda d'Étioles toujours anéanti.

Alors Crébillon laissa tomber lentement ce nom :

– Berryer !

Et son œil vif et profond se fixait, tenace, sur son interlocuteur.

Ce mot, ce simple nom tombé nonchalamment des lèvres de Crébillon produisit sur d'Étioles l'effet d'un violent révulsif.

Il était blême, affaissé, l'œil injecté de sang, et soudain l'œil s'éclaira, s'anima, reprenant avec la vie sa fugacité habituelle ; les pommettes se rosèrent vivement sous un afflux de sang.

Et Crébillon, toujours souriant, hochait doucement la tête comme

un homme enchanté de lui-même, pendant que d'Étioles, que ce nom de Berryer rendait à l'espoir, répétait doucement avec une vague interrogation dans le ton :

– Berryer ?…

– M. le lieutenant de police en personne…

– Berryer ?… répéta d'Étioles comme n'en pouvant croire ses oreilles ; Berryer ?… mais alors ?…

– Oui, fit Crébillon avec bonhomie, je vois ce que vous voulez dire : vous avez les noms des trois complices et vous désirez maintenant celui de l'auteur principal.

– Quel est celui-là ? fit d'Étioles en fermant les yeux comme le condamné qui se demande anxieusement si on vient lui annoncer sa grâce, c'est-à-dire la vie, ou le rejet de son pouvoir, c'est-à-dire la mort.

– Dame ! vous pensez bien, cher monsieur, que M. le lieutenant de police ne se donne pas la peine de mettre la main à la pâte lui-même pour le premier venu. M. Berryer ne se dérange que pour des grands personnages, répéta Crébillon en appuyant sur les mots.

Toutes ces circonlocutions ramenaient l'espoir dans l'âme de d'Étioles, et avec l'espérance, l'assurance lui revenait.

Maintenant qu'il attendait ce nom qu'il connaissait, il retrouvait une attitude, et c'est d'une voix ferme qu'il dit :

– Ce très grand personnage, quel est-il ? Vous en avez trop dit, monsieur de Crébillon, j'ai le droit de tout savoir.

Crébillon eut un geste qui indiquait qu'il ne songeait nullement à se dérober, et de sa voix la plus douce il dit :

– C'est le roi, monsieur. Je vous l'ai donné à entendre assez clairement.

– Le roi !… répéta d'Étioles qui tout en attendant ce nom ne savait s'il devait croire ou douter.

Et le poète, qui l'observait attentivement, ne put démêler s'il y avait de la joie, de la colère, de la surprise ou de la terreur dans l'intonation de d'Étioles qui s'était définitivement ressaisi.

Cependant Henri reprenait, sur le ton de quelqu'un qui ne saisit pas bien :

– Et pourquoi, s'il vous plaît, le roi aurait-il fait enlever Mme d'Étioles ?

– Parce qu'il en est amoureux, répondit laconiquement Crébillon.

– Le roi amoureux de Mme d'Étioles… allons donc !… Certes, Jeanne est jolie, mais la distance est tellement grande !…

– Les rois sont accessibles aux passions comme le commun des mortels, dit sentencieusement le poète. Et notre bon sire a prouvé plus d'une fois que sous ce rapport-là il était plus faible que plus d'un de ses sujets. D'ailleurs, il n'y a pas de distance pour un roi ; lorsqu'un simple mortel est trop loin, le roi l'élève jusqu'à lui et tout est dit.

– Soit ! j'admets un instant cette passion du roi pour Jeanne, car, en effet, il faut bien qu'il y ait passion violente pour que le roi se soit abaissé à un acte que ne répudierait pas un écolier amoureux. – Et, ce disant, d'Étioles, malgré lui, laissait percer une imperceptible satisfaction. – Mais si amoureux que soit le roi, pensez-vous qu'il n'y aurait pas regardé à deux fois avant de faire un affront aussi sanglant à un de ses plus humbles mais aussi de ses plus fidèles et dévoués sujets ? Je ne suis pas un petit bourgeois et, je vous l'ai dit, corbleu ! j'aime ma femme, moi.

– Mettons, si vous voulez, que le roi y a regardé à quatre fois, mais… il a passé outre tout simplement. Ce qui prouve, comme vous le faisiez fort judicieusement observer, que sa passion domine tout… même l'honneur d'un de ses plus soumis sujets.

– Oh ! oh ! fit d'Étioles, je rêve !… Quoi, il serait vrai ?… et vous avez trempé là-dedans, vous, monsieur le faiseur de vers, et vous avez l'audace de me le venir dire en face !… Vive Dieu ! savez-vous, maître rimailleur, que vous allez payer cher votre outrecuidance et qu'en attendant que je puisse frapper plus haut, votre échine pourrait bien faire connaissance avec le bâton de mes laquais ?

Devant cette sortie, prononcée d'un ton de fureur concentrée, Crébillon, toujours souriant, hochait doucement la tête comme quelqu'un qui dit :

– Bien !… Bien !…

Cependant que Noé, terrifié, regardait avec inquiétude autour de lui, cherchant un trou où se terrer, car il ne doutait pas qu'après Crébillon, il ne fît à son tour connaissance avec les gourdins des laquais.

– Ce serait parfaitement juste, en effet. Mais remarquez, je vous prie, que je vous ai dit tout d'abord que mon ami Poisson et moi n'avons été que des complices inconscients, répondit enfin Crébillon.

– Expliquez-vous, monsieur, fit Henri en se rasseyant de l'air d'un juge qui attend pour prononcer son jugement.

– C'est fort simple. Mon ami Poisson va vous expliquer tout cela,

dit Crébillon qui, se tournant vers Noé de plus en plus terrifié, pliant déjà l'échine devant les bâtons attendus, ajouta :

– Allons, Poisson, raconte à M. d'Étioles ce qui s'est passé entre M. Berryer et toi.

Alors le triste Noé, qui se fût bien dispensé de cet honneur que lui faisait son ami, raconta en bredouillant comment M. Berryer lui avait signalé que Jeanne était menacée de mort par des ennemis puissants et acharnés ; comment son ami Crébillon et lui, sur l'instigation et avec l'aide de Berryer, avaient machiné cet enlèvement qui devait mettre Jeanne à l'abri des coups qui la menaçaient.

– De sorte, fit d'Étioles lorsque Noé eut fini son récit, de sorte que vous avez cru rendre un grand service à ma femme en agissant comme vous l'avez fait. Je vous devrais en ce cas des remerciements, messieurs.

– Mon Dieu ! oui, fit Crébillon tandis que Noé, heureux de la tournure que prenaient enfin les choses, rayonnait, débarrassé de la menace des terribles gourdins.

– Mais, fit d'Étioles qui ne voulait pas paraître voir la trame de l'intrigue qu'il suivait cependant fort bien, mais je ne vois pas ce que vient faire le roi dans tout cela ?

– Ceci est tout aussi simple, reprit Crébillon, et c'est encore mon respectable ami qui va vous expliquer les choses.

Noé alors, mais cette fois avec plus d'assurance, toute crainte étant évanouie, raconta, en l'arrangeant à sa manière, la conversation qu'il avait eue avec sa femme et dans laquelle celle-ci lui avait révélé la vérité.

Crébillon prit à son tour la parole et dit :

– En apprenant de la bouche de sa femme la vérité sur notre intervention commune dans l'enlèvement de Mme d'Étioles, mon ami Poisson, qui est un honnête homme, ne fit qu'un bond chez moi et, dans son indignation, me raconta tout, me suppliant de faire appel à toutes les ressources d'intrigues auxquelles nous autres gens de théâtre sommes accoutumés, pour soustraire sa fille au déshonneur, ajoutant dans son désespoir que si je ne réussissais à sauver Mme d'Étioles, lui Noé, pour se punir d'avoir aidé innocemment la perpétration de ce crime, s'irait tout droit pendre haut et court à la plus solide branche du premier arbre qu'il rencontrerait.

À ces mots prononcés très sérieusement, le malheureux Noé faillit

s'évanouir de peur, regardant Crébillon avec des yeux arrondis par l'effroi, se demandant s'il ne venait d'échapper à la bastonnade que pour être menacé de la hart et voyant déjà en imagination son corps se balancer froid et rigide au bout d'une longue corde, perspective qui faisait claquer les dents du pauvre ivrogne.

Crébillon, sans paraître remarquer le désespoir comique de son compagnon, continuait imperturbablement :

– J'ai pensé, monsieur, que mon devoir était de venir tout dévoiler à vous, le mari de la victime, son défenseur naturel par conséquent. Et permettez-moi d'ajouter que mon ami Poisson et moi nous nous mettons à votre entière disposition et nous vous supplions d'user de nous comme bon vous l'entendrez.

– Ah ! messieurs, fit d'Étioles, qui paraissait violemment ému, que d'excuses et que de remerciements je vous dois ! ajouta-t-il en tendant ses deux mains aux deux amis.

« Soyez tranquille, mon brave Poisson, ajouta-t-il en se tournant vers Noé angoissé d'espérance, vous ne vous pendrez pas, car j'en jure Dieu, je saurai bien sauver ma femme du déshonneur.

« Messieurs, désormais je suis tout vôtre, c'est entre nous à la vie et à la mort. Et n'oubliez pas, s'il vous plaît, que ma bourse et mon épée, mon crédit et ma personne, tout vous appartient. »

Les deux amis s'inclinèrent. Noé, rayonnant, exultant, supputant déjà le nombre fantastique de bouteilles qu'il allait pouvoir vider en puisant sans scrupule dans une bourse aussi bien garnie que l'était celle de M. d'Étioles ; Crébillon, avec un sourire narquois aux lèvres.

– Mais pourquoi, diable ! reprit d'Étioles qui gardait au fond rancune au poète de l'avoir fait passer par des transes qui lui avaient donné le frisson de la mort, mais pourquoi diable ne m'avez-vous pas dit cela tout de suite ?

Crébillon pensa narquoisement :

– Ça, c'est une idée à moi, mon bonhomme… Maintenant, cher monsieur, reprit-il tout haut, en évitant de répondre à la question de d'Étioles, permettez-moi de vous demander ce que vous comptez faire ?

– Ce que je vais faire, répondit Henri en frappant sur un timbre : vous allez le voir.

Puis, se tournant vers un laquais accouru à son appel :

– Mon carrosse, mon habit de cérémonie, tout de suite.

Messieurs, reprit d'Étioles, lorsque le laquais eut disparu pour

exécuter les ordres de son maître, je vais voir le roi à Versailles, et je vous jure Dieu que justice me sera rendue !

– Disposez de nous, dit encore Crébillon.

D'Étioles eut l'air de réfléchir un instant, puis il dit, comme se parlant à lui-même :

– Non. Pour ce que je vais faire, mieux vaut que je sois seul. Laissez-moi votre adresse, ajouta-t-il en se tournant vers Crébillon ; si j'ai besoin de vous, je vous promets de faire appel à vous comme au plus dévoué des amis.

Les deux amis s'inclinèrent silencieusement.

D'Étioles alla à son bureau et griffonna quelques mots sur un feuillet détaché d'un carnet qu'il tendit d'instinct à Noé, qui le prit machinalement et dont les yeux pétillèrent à la lecture de ce chiffon de papier.

– Qu'est cela ? demanda Crébillon en désignant le papier que tenait toujours Noé rayonnant.

– C'est un bon de cinq mille livres payables sur ma caisse, répondit d'Étioles.

Et, comme Crébillon, vivement, arrachait le papier des mains de Noé douloureusement stupéfait, et le tendait à d'Étioles :

– Ah ! je vous en prie, fit celui-ci non sans une certaine dignité, pas de faux amour-propre, monsieur de Crébillon. Croyez-vous que j'ai eu l'intention de vous froisser ? Non, n'est-ce pas ? Mais je vais avoir besoin de vous, votre concours va m'être aussi précieux qu'indispensable : qui sait où vous allez être obligés de courir ?

Est-il juste que je vous fasse supporter les frais de démarches accomplies pour moi seul ? Et puisque ma caisse est, heureusement, bien garnie, il est juste et naturel que ces frais soient à ma charge. Acceptez donc, je vous prie, uniquement pour m'obliger. Les poètes ne sont pas riches, monsieur de Crébillon, et qui sait si avant peu vous ne regretteriez pas, pour moi et pour Jeanne, un mouvement de fierté excessive… que j'apprécie comme il convient d'ailleurs, ajouta-t-il.

– Ma foi, pensa Crébillon, il a raison… et c'est de bonne guerre. J'accepte donc, fit-il tout haut.

– Au revoir, messieurs, et encore une fois, merci.

Quelques minutes plus tard, d'Étioles, en habit de cérémonie, montait dans son carrosse pendant que le valet de pied disait au cocher :

– À Versailles !

Et tandis que le carrosse s'ébranlait vers la route de Versailles, Crébillon, qui avait assisté à ce départ, disait en prenant Noé par le bras :

– Allons vider une bouteille de champagne, compère, mes idées ne sont pas bien nettes quand je suis à jeun. Après, nous irons chez moi, assurer la pitance de mes enfants, – c'est-à-dire des animaux qu'il avait adoptés, – car je crois que nous allons voyager, mon ami.

– Voyager ! fit Noé effrayé. Et où allons-nous donc, bon Dieu ?

– À Versailles, d'abord, compère. Ensuite nous verrons.

– Et qu'allons-nous faire à Versailles ?

– Tu le verras, répondit laconiquement Crébillon qui de l'œil suivait le carrosse emportant d'Étioles.

Crébillon ajouta encore quelques mots, mais si bas, si bas, que Noé, qui pourtant avait l'oreille fine, ne put rien saisir de ce que disait le poète.

Chapitre 6

LE NORMANT D'ÉTIOLES

Dans son impatience, Henri Le Normant d'Étioles a ordonné à son cocher de brûler le pavé ; et les chevaux, deux bêtes superbes de vigueur, fouaillés à tour de bras, bondissent sur la chaussée du roi.

Le financier est nerveux, agité, inquiet.

C'est que la partie qu'il va jouer est formidable.

Un mot, un geste, un clin d'œil mal calculé ou mal interprété, peut la lui faire perdre.

Et cette partie perdue, c'est l'anéantissement de tous ses rêves. Avec l'écroulement d'un plan habilement conçu, laborieusement échafaudé, mené à bien avec une lente et implacable ténacité, ce peut être la ruine complète et absolue.

Une faute, une simple distraction peut lui coûter la vie, la liberté…

Car il va s'attaquer au roi, – c'est-à-dire à la toute-puissance –, lui chétif, sans titres, sans appui, sans autres armes que ses millions, inutiles en l'occurrence, et les ressources de son esprit inventif toujours en éveil.

Et un vaste soupir d'orgueil dilate sa maigre poitrine… car il ne doute pas du succès.

Un sourire de mépris lui vient aux lèvres en songeant à Crébillon…

Où diable l'honnêteté va-t-elle se nicher ?… et de quoi s'est-il mêlé, celui-là ?…

Et le sourire méprisant devient sinistre car les transes par lesquelles cet outrecuidant rimailleur l'a fait passer lui reviennent à

l'esprit, et il se promet bien de faire payer cher à son auteur son intempestive intervention.

– Heureusement, murmure-t-il, que m'en voilà débarrassé, sans quoi cet imbécile eût été capable de se jeter dans mes plans et de les bouleverser…

Mais bah ! me voilà tranquille de ce côté… si altéré que soit le gosier de ce maître ivrogne, cinq mille livres ne se boivent pas ainsi du jour au lendemain, et avant qu'il ait tout bu, mes affaires seront arrangées, et si le poète ivrogne veut se montrer méchant ou simplement importun…

Un geste sinistre compléta la pensée du ténébreux voyageur qui secoua les épaules comme quelqu'un qui se dit qu'il a bien d'autres chiens à fouetter pour le moment.

Le carrosse, lancé à une allure folle, approchait de Versailles, et d'Étioles rajustait sa toilette, calme, maître de lui, ayant reconquis tout son sang-froid et toute son astuce.

Devant le palais il descendit, donna un ordre à son valet de pied qui partit vivement pour l'exécuter, et il entra avec assurance, la tête haute, le jarret tendu, redressant sa petite taille, un sourire insolent aux lèvres… en véritable conquérant.

Et il se croyait tellement assuré du succès, toute la cour devait être tellement occupée – lui semblait-il – de l'honneur insigne que le roi lui avait fait, à lui d'Étioles, en lui prenant sa femme, qu'il éprouvait un certain étonnement à constater que nul ne faisait attention à sa personne et qu'il passait inaperçu au milieu de l'indifférence de la foule des courtisans qu'il s'attendait, naïvement cynique, à voir se ruer au-devant de lui, lui faisant cortège, le flattant, l'adulant ainsi qu'il convient à un personnage à qui échoit une fortune inouïe autant qu'inespérée.

Aussi son teint, habituellement pâle, prenait une teinte verdâtre, son œil cauteleux et fuyant s'abaissait haineusement sur ceux qui l'environnaient et, dépité, il murmurait en grinçant des dents :

– Patience !… tout cela changera… bientôt !…

Cependant, une désillusion plus douloureuse encore l'attendait.

Hypnotisé par cette idée que Jeanne, étant la maîtresse du roi, lui le mari, devenait, de par le fait de ce caprice royal, un puissant personnage, il avait cru naïvement mais sincèrement, qu'il lui suffirait de donner son nom pour être admis immédiatement auprès du royal amant de sa femme.

Aussi sa déconvenue et sa rage furent terribles lorsqu'il se heurta

à un huissier qui, fidèle observateur de l'étiquette, faillit presque rire au nez de ce petit traitant qui, ne doutant de rien, émettait là, tout bonnement, cette prétention monstrueuse de voir le roi, tout de suite, en particulier, sans autres formalités.

D'Étioles eut beau insister, prier, se fâcher, l'huissier resta intraitable et il dut, la mort dans l'âme, se résigner à faire ce qu'on lui demandait : c'est-à-dire une demande d'audience particulière rédigée en bonne et due forme.

Tout ce qu'il put obtenir, après avoir glissé sa bourse entre les mains du farouche gardien, ce fut la protection du laquais qui, après avoir soupesé la bourse et la jugeant sans doute convenablement garnie, voulut bien lui promettre de s'employer à lui avoir un tour de faveur.

Et, tout déféré par cet obstacle inattendu, la tête en feu, la rage au cœur, il dut s'éloigner, se perdre dans la cohue des courtisans, attendant avec une impatience fébrile d'être admis auprès de Sa Majesté.

Enfin, ce tour tant désiré arriva, grâce à la complaisance d'un laquais – ô ironie ! – et pâle, tremblant d'espoir mais néanmoins résolu, il fit son entrée dans le cabinet du roi et, selon l'étiquette, attendit que celui-ci voulût bien le voir et lui permît enfin de parler.

Le roi, lui, ne se pressait pas de lever la tête : il réfléchissait.

Sans se l'avouer à lui-même, il était beaucoup plus épris qu'il ne le croyait et l'image de Jeanne revenait sans cesse à son esprit, quelque effort qu'il fît pour l'en chasser.

En tant que roi, il n'était pas accoutumé à la résistance à ses désirs ; comme homme et comme amoureux, cette résistance avait exaspéré ses désirs et fait que ce qui n'eût été qu'un simple caprice, la conquête de Jeanne avait été facile, était devenu une véritable passion.

La disparition soudaine de Jeanne au moment précis où il croyait enfin la posséder avait éveillé en lui des sentiments qu'il se croyait totalement incapable d'éprouver.

Le roi avait disparu chez lui, l'amoureux seul restait et l'homme souffrait, car il était jaloux.

Oui, le roi, convaincu que Jeanne l'avait méprisé, dédaigné pour d'Assas, grondait intérieurement de fureur jalouse ; mais comme il voulait se faire illusion à lui-même, il jetait volontairement un voile sur sa jalousie et s'efforçait de se persuader que l'amour-propre seul était en cause.

En outre, si le cœur était touché dans ses sentiments, l'homme à bonnes fortunes qu'il était se sentait humilié et souffrait encore de se voir préférer un autre plus jeune… et peut-être plus beau… puisqu'il était préféré.

Sentiments en somme assez complexes où il entrait une bonne part d'amour vraiment sincère, de vanité froissée, d'amour-propre piqué au vif et, brochant sur le tout, de dépit royal étonné de se voir dédaigné.

Le dépit seul avait poussé le roi dans les bras de la fausse comtesse du Barry.

En s'adonnant aux caresses d'une autre, il avait agi instinctivement, comme tous les amoureux de tous les âges et de tous les temps, qui, avec cette belle logique qui les caractérise, se vengent des dédains de l'ingrate aimée en se pendant au cou d'une autre.

On conçoit aisément que, dans ces dispositions d'esprit particulières, le roi ne pouvait voir que d'un fort mauvais œil M. d'Étioles, c'est-à-dire le mari de l'ingrate, de la perfide Jeanne, et que sa jalousie surexcitée au plus haut point devait fatalement se détourner en partie sur la tête de celui qui, mari ou amant, avait eu le bonheur de presser entre ses bras la femme aimée.

Mais, sentiment bizarre et humain, en même temps que le roi sentait en lui une fureur jalouse contre ce mari, il éprouvait une âpre satisfaction à se dire que cet homme, comme lui, quoique d'une autre façon, était trompé et bafoué, et volontiers, si le rang ne l'eût retenu, il eût serré la main de ce confrère en infortune amoureuse, en lui disant sur un ton de condoléance :

– Mon pauvre ami !…

Toujours est-il que, pour ces raisons ou d'autres qui nous échappent, l'accueil du roi fut glacial et donna le frisson au malheureux d'Étioles.

Rassemblant tout son courage, le financier commença d'une voix qui tremblait un peu :

– Sire, je viens confier à mon roi un secret qui touche à mon honneur et plonge dans la douleur la plus profonde un des sujets les plus dévoués de Votre Majesté.

D'Étioles s'arrêta sur ce préambule.

Le roi ne fit pas un geste, ne dit pas un mot.

Toujours froid, impassible, l'air plutôt indifférent, il attendit.

D'Étioles continua donc :

– Je me suis marié tout récemment et je dois avouer à Votre Majesté que j'ai la faiblesse d'adorer ma femme… fort jolie, du reste…

Toujours même mutisme obstiné de la part du roi.

– Or, reprit d'Étioles légèrement interloqué, or cette femme, ma seule joie, mon honneur, ma vie ; cette femme objet de mon culte, – et des sanglots savamment gradués rythmaient ces mots –, cette femme sans qui la vie n'est plus rien pour moi, cette femme, Sire… elle a disparu !

Si maître de lui que fût le roi, il tressaillit imperceptiblement.

Son œil se fixa plus attentivement sur d'Étioles, cherchant à pénétrer la pensée secrète de cet homme.

Mais de même que le tressaillement du roi avait échappé à Henri, de même la physionomie de celui-ci, empreinte d'une douleur profonde, ne livra rien au roi qui, pourtant, rompit le silence qu'il avait gardé jusque-là et demanda sur un ton parfaitement indifférent :

– Ah ! mon Dieu ! serait-il arrivé malheur à Mme d'Étioles ?

– Hélas ! non, Sire !

– Comment, hélas ?

– Que Votre Majesté pardonne à ma douleur… à mon émotion… je me suis mal exprimé… j'ai voulu dire que Mme d'Étioles a été enlevée.

À son tour d'Étioles regardait fixement le roi.

Mais, au lieu du trouble qu'il s'attendait à voir sur sa physionomie, Louis XV répondit tranquillement :

– Enlevée !… Mme d'Étioles !… que me dites-vous là ?…

Et le ton sur lequel ces paroles étaient prononcées semblaient dire :

– Que voulez-vous que cela me fasse ?

Cependant le roi observait de plus en plus attentivement la face inquiète de son interlocuteur.

Henri, de son côté, sentait la colère le gagner en constatant le peu d'effet que ses paroles produisaient sur Louis XV.

Néanmoins il se contint et répondit sur un ton larmoyant :

– La vérité, Sire !

– Eh bien ?… fit Louis XV, que voulez-vous que j'y fasse ?…

Et l'œil du roi se fixait, légèrement narquois, sur d'Étioles qui frémissait, mais qui néanmoins répondit respectueusement :

– Sire, j'ai eu l'honneur de dire à Votre Majesté que j'avais le

malheur d'aimer follement ma femme, en sorte que… je tiens à la retrouver…

– Mais, fit le roi toujours goguenard, je n'y vois pas d'inconvénient… si c'est votre idée…

– Mais, pour retrouver Mme d'Étioles, encore faut-il que je sache où elle est…

– C'est assez juste, en effet, fit le roi… Eh bien ! mais… savez-vous où elle est, cette chère Mme d'Étioles ?…

– C'est ce que je viens demander à mon roi, répondit froidement d'Étioles qui pensait étourdir Louis XV par cette audacieuse réponse.

– Plaît-il ?… vous dites ?… fit le roi d'un air souverainement hautain.

– Je demande humblement à Votre Majesté qu'il lui plaise de me dire en quel endroit est cachée ma femme… ma femme que j'aime… répéta fermement d'Étioles qui pensait :

« Tire-toi de là, maintenant. »

– Holà ! fit tranquillement le roi, êtes-vous fou, mon maître ?… le chagrin d'avoir perdu cette chère Mme d'Étioles que vous aimez tant vous a-t-il troublé la raison à ce point ?… Vive Dieu ! suis-je donc chargé de la garde des femmes de mes sujets ?…

– Sire !… balbutia d'Étioles qui frémissait de rage.

– Prenez garde, monsieur, fit le roi d'un ton d'autant plus terrible qu'il paraissait plus calme, prenez garde… vous jouez un jeu dangereux… terriblement dangereux… je vous en avertis !

D'Étioles était complètement dérouté par l'attitude imprévue du roi. Une rage froide s'était emparée de lui devant les obstacles auxquels il se heurtait.

Il était convaincu que le roi jouait au plus fin, et comme il n'était pas disposé à se laisser jouer, il était formellement résolu à employer les grands moyens et à accuser catégoriquement le roi, si celui-ci s'obstinait à feindre ne pas comprendre à demi-mot.

Pourtant ce n'était là que le moyen suprême… bon à employer en dernier ressort… lorsqu'il sentirait la partie perdue…

Jusque-là il fallait se maîtriser et s'efforcer d'atteindre son but en employant la fourberie et la persuasion tour à tour.

C'est pourquoi, devant l'avertissement du roi, il jugea prudent de battre en retraite et répondit hypocritement :

– Je vois que j'ai eu le malheur de déplaire à Votre Majesté !…

– Vous, monsieur !… allons donc !… fit le roi avec un mépris si

évident que d'Étioles se sentit comme souffleté et devint blême. Enfin, monsieur, où voulez-vous en venir ? reprit le roi.

– Si je me suis permis de m'adresser directement au roi, fit d'Étioles, c'est que je connais le ravisseur de ma femme…

Et d'Étioles dévorait littéralement le roi des yeux, s'efforçant de lui faire comprendre par une pantomime bien réglée que s'il ne le disait pas, il savait du moins que le ravisseur de sa femme, c'était Louis XV lui-même.

Mais le roi resta impassible et répondit froidement :

– Au fait, monsieur, où voulez-vous en venir ? Qui accusez-vous ? Que voulez-vous ?

Devant ces questions nettes et catégoriques, il n'y avait plus à tergiverser ; il fallait répondre nettement et catégoriquement.

Accuser le roi lui-même !… il n'y fallait pas songer… c'était risquer bêtement sa tête, car l'assurance et l'impassibilité du roi étaient telles que le financier arrivait à se demander s'il n'avait pas fait fausse route et si le roi n'était pas vraiment étranger à l'enlèvement de Jeanne.

Mais alors ?…

Et les points d'interrogation se posaient multiples et précipités dans la cervelle de d'Étioles qui s'affolait.

Alors, qu'étaient donc venus lui raconter ces deux ivrognes ?

Alors, pour qui Berryer avait-il enlevé sa femme ?… pourquoi ?… dans quel but ?…

Et si les deux ivrognes avaient rêvé ?… si toute cette histoire n'était qu'une imagination, un conte trouvé dans les fumées du vin ?…

Si Berryer, comme le roi, était étranger à cet enlèvement ?…

Alors, par qui sa femme aurait-elle été enlevée ?…

Car enfin, il ne rêvait pas… il ne devenait pas fou… sa femme avait bien réellement disparu…

Toutes ces questions passèrent comme un éclair dans la tête du malheureux.

Cependant, il fallait répondre au roi séance tenante et de manière à lui prouver péremptoirement qu'il n'était pas dupe… au cas où Louis XV jouerait une comédie.

Sans hésiter, il répondit :

– Ce que je demande, Sire ?… Justice !… Qui j'accuse ?… Berryer !…

En faisant ces réponses avec une lenteur calculée, d'Étioles

observait le roi et se disait :

– Puisqu'il faut mettre les points sur les i, en voilà… Maintenant, Sire, vous voyez bien que je sais tout et qu'il faut compter avec moi.

Mais le roi, à cette accusation lancée contre Berryer, se contenta d'ouvrir des yeux où se lisait le plus complet ébahisse-ment et hochait la tête de l'air de quelqu'un qui se dit qu'il a affaire à un fou.

Et la mimique du roi était si expressive, sa tranquillité, son assurance si complètes, si absolues, que d'Étioles sentit une sueur froide lui mouiller l'épiderme.

Le roi, cependant, répéta, comme n'en pouvant croire ses oreilles :

– M. le lieutenant de police !… Ah ! pardieu ! voilà qui est particulier.

Au même instant, et comme s'il eût été appelé par quelque mystérieuse voix, comme s'il eût assisté, invisible, à cet entretien, et qu'il eût jugé son intervention opportune, à ce moment précis, le lieutenant de police fit son entrée dans le cabinet du roi et s'arrêta à quelques pas du bureau de son maître, attendant dans une attitude pleine de calme et de dignité.

– Ah ! pardieu !… fit joyeusement le roi, vous arrivez bien, Berryer, vous allez apprendre une nouvelle…

Berryer s'inclina sans répondre un mot.

Mais le regard qu'il jeta au roi fut tel que celui-ci eut la sensation très nette que son lieutenant de police avait assisté caché à tout cet entretien et qu'il était parfaitement au courant de la situation.

D'Étioles, lui, ne vit rien ; seulement il sentit vaguement que la partie était perdue pour lui, et à cette pensée, il sentait l'affolement le gagner.

Le roi continuait toujours en plaisantant :

– Savez-vous, Berryer, qu'on me demande votre tête ?…

– Oh ! oh ! fit Berryer, mais c'est que j'y tiens, moi, à ma tête… Mon Dieu oui, ajouta-t-il en souriant, j'ai cette faiblesse.

– Savez-vous de quoi on vous accuse ? reprit le roi en riant.

– On m'accuse… moi ?… fit Berryer en fronçant le sourcil.

Le roi fit signe que oui.

– Pardon, Sire, mais… qui m'accuse ?…

Toujours sans répondre, le roi montra d'Étioles.

Berryer alors se tourna vers le financier qu'il n'avait pas eu l'air de voir jusque-là, et le toisant avec une suprême impertinence, il

laissa tomber dédaigneusement du bout des lèvres :

– Monsieur ?…

Et, outrant l'impertinence, il tourna le dos avec désinvolture, comme si ce monsieur eût été un trop infime individu pour que lui, Berryer, lui fit l'honneur de s'occuper de lui et de prêter la moindre attention à ses accusations.

– Alors, fit-il au roi, je puis respirer tranquille… ma tête n'est pas près de tomber.

D'Étioles frémit sous l'outrage, et, malgré qu'il fût loin d'être brave, il crut devoir faire un pas vers le lieutenant de police qui se contenta de le regarder narquoisement en haussant les épaules.

– Ne riez pas, Berryer, reprit le roi qui, ce disant, souriait ironiquement, ne riez pas… c'est fort grave.

Puis, se tournant vers d'Étioles qui s'enfonçait les ongles dans la paume des mains avec rage :

– Or çà, monsieur, voici M. le lieutenant de police : répétez, je vous prie, ce que vous venez de nous dire.

D'Étioles se sentait perdu.

Néanmoins, faisant appel à toute sa volonté, il se campa devant Berryer d'un air arrogant et dit d'un ton ferme :

– Sire, je viens vous demander justice.

– Bien, monsieur, fit le roi gravement. Contre qui ?

– Contre… cet homme.

D'Étioles mit dans ces trois mots tout ce qu'il put trouver de dédain, pendant que sa main s'allongeait menaçante vers Berryer impassible, le regardant fièrement avec un mépris non dissimulé.

– Cet homme, fit le roi en insistant sur les mots employés par d'Étioles lui-même, cet homme, c'est M. le lieutenant de police, monsieur, songez-y.

D'Étioles s'inclina en signe qu'il maintenait son accusation.

– Bien, monsieur !… Et vous accusez M. le lieutenant de police de… ?

– J'accuse M. Berryer d'avoir enlevé ou fait enlever Jeanne Le Normant d'Étioles, ma femme, fit d'Étioles qui frémissait de terreur mais néanmoins tenait bon jusqu'au bout, ne voulant renoncer à la partie que lorsqu'il la jugerait irrémédiablement perdue.

– Ah ! ah ! monsieur Berryer, fit le roi en riant, je vous y prends là, mon maître… Qui aurait dit cela d'un homme aussi grave que vous… Comme on se trompe, mon Dieu, sur le compte des gens. Eh bien ! monsieur Berryer, ajouta-t-il très gravement, vous avez

entendu l'accusation de… monsieur… Qu'avez-vous à répondre ?…

– Oh ! Sire, fit Berryer avec une indignation bien jouée j'espère bien que le roi ne me fera pas l'injure de m'obliger à me disculper d'une accusation aussi… ridicule.

Et Berryer foudroyait d'Étioles atterré d'un coup d'œil insolent, pendant que celui-ci, rassemblant tout son courage, grondait, menaçant :

– Monsieur !…

– Holà ! fit le roi paisiblement, tout doux, monsieur le traitant…

Puis, se tournant vers Berryer :

– Faites entrer, dit-il simplement.

Berryer transmit l'ordre du roi à un officier de service et les portes, s'ouvrant aussitôt, le cabinet du roi se remplit de courtisans. Alors lorsque le roi vit là sous sa main tous les témoins qu'il désirait pour la leçon qu'il voulait infliger à d'Étioles, il se tourna vers lui et, fort gravement, lui dit :

– Il nous plaît, monsieur, de mettre sur le compte de la douleur qui vous égare les propos irrévérencieux que vous avez tenus ici et nous voulons bien les oublier. Mais, ajouta-t-il sur un ton menaçant, n'y revenez pas, mon maître… il y en a qui pourrissent à la Bastille pour moins que cela… ne l'oubliez pas !…

Puis, se tournant vers Berryer pendant que le malheureux d'Étioles foudroyé sentait se jambes se dérober sous lui :

– Monsieur Berryer, ajouta le roi, vous voudrez bien, je l'espère, oublier les propos incohérents de ce… malheureux, – du doigt il désignait d'Étioles, livide, anéanti.

– Sire, fit Berryer, le roi me donne l'exemple en oubliant lui-même.

– Mais ce n'est pas tout, continua le roi qui, se tournant vers d'Étioles, lui dit : Par égard pour le malheur qui vous frappe, nous voulons faire quelque chose pour vous… Berryer, il faudra aider ce malheureux époux à retrouver la femme qu'il aime.

– Sire, je suis aux ordres de Votre Majesté, répondit laconiquement Berryer.

– Très bien ! fit le roi d'un air satisfait.

Puis, se tournant vers d'Étioles :

– Allez, monsieur, allez en paix, époux infortuné… M. le lieutenant de police est un habile homme et il saura bien retrouver celle que vous aimez.

Et pendant que d'Étioles écrasé se retirait en chancelant, sans

trouver un mot, le roi, avant que le malheureux eût quitté la pièce, dit aux courtisans qui l'entouraient, avec une commisération admirablement jouée :

– Messieurs, plaignez M. d'Étioles… On vient de lui enlever sa femme… sa femme qu'il adore… et je crains bien que la douleur n'ait égaré la raison de ce pauvre homme.

Tout aussitôt les courtisans s'écartèrent devant d'Étioles comme s'il eût la peste, et le cynique personnage, la tête bourdonnante, les yeux vagues, effaré, livide, ayant vraiment l'air d'un fou, comme le roi l'avait donné à entendre, roulant déjà dans sa tête des projets de vengeance terrible, sortit en vacillant comme un homme ivre.

Alors le roi, se tournant vers les courtisans :

– Messieurs, dit-il, l'audience est levée… Monsieur le lieutenant de police, restez… nous avons à travailler.

Aussitôt le cabinet se vida.

– M'est avis, fit le roi, lorsqu'il fut seul avec Berryer, que ce qui désole le plus l'honnête mari qui sort d'ici, c'est que je ne sois pas l'auteur de l'enlèvement de sa femme.

– C'est ce que je pensais aussi, Sire ! dit froidement Berryer.

Chapitre 7

LES PENSÉES DE DAMIENS

La nécessité où nous sommes de raconter les événements qui se déroulent dans cette histoire dans leur ordre chronologique nous a obligé pendant quelque temps à laisser dans l'ombre un personnage important, que le lecteur n'aura sans doute pas oublié.

Nous voulons parler de cet homme sombre, triste, terriblement énigmatique : François Damiens.

Depuis qu'il est entré au service du sous-fermier, Damiens est resté constamment inoccupé : ses fonctions consistant, ainsi que le lui a dit son nouveau maître, à ne rien faire.

Damiens n'ignorait pourtant pas que cette inaction qui lui pesait pouvait cesser brusquement ; il savait qu'il devait se tenir prêt pour l'action… Quelle action ?… Il ne savait pas encore. Ce qu'il savait, par exemple, c'est que le jour où son maître ferait appel à ses services, son intervention devrait être terrible.

Et, sombre, farouche, replié en lui-même… il attendait…

Mais si le corps restait, chez lui, inactif, il n'en était pas de même de l'esprit.

Un monde de pensées, tantôt douces, tantôt cruelles : pensées d'amour humble et soumis, de haine formidable, de dévouement inébranlable, d'abnégation sublime… se croisaient, se heurtaient dans son cerveau surchauffé…

Un travail lent, mais tenace, continu, se faisait dans cette tête étrange, aux yeux d'une profondeur insondable, aux lèvres crispées par un rictus amer… Une tension d'esprit extraordinaire tenait cette intelligence hautaine en perpétuel éveil.

Damiens se souvient toujours de la nuit horrible – et douce aussi – où d'Étioles le prit par la main pour le conduire jusqu'à sa porte à *elle*…

Le malheureux frissonne encore lorsqu'il songe aux heures de tortures qu'il a passées là.

Ses dents grincent de fureur lorsqu'il se remémore l'abominable tentation à laquelle il a été exposé…

Mais une fierté lui vient – et alors il lève haut la tête, son œil s'illumine – lorsqu'il songe qu'il a pu pénétrer à temps la pensée cynique de son sinistre maître et que, prêt à devenir criminel, l'intelligence, chez lui, dominant la matière, il a su résister à la tentation… pénétrer un dessein d'une horreur insondable et s'arrêter à temps…

Et qui sait ?… en ne commettant pas l'abominable forfait auquel on le poussait, il a peut-être entravé pour plus tard il ne sait quel ténébreux projet qui échouera par le fait de son honnêteté…

Une joie ineffable, à cette pensée consolante, transfigure complètement cette face ravagée qui devient alors presque belle…

Et une infinie douceur repose ces traits tourmentés, cette figure habituellement sombre et fatale, lorsqu'il songe à la douce, à l'inoubliable minute où il a osé, lui… le misérable paria… s'agenouiller humblement, respectueusement, devant l'idole, et baiser dévotieusement le bas de sa robe blanche… blanche comme l'âme pure et candide de la vierge traîtreusement endormie et livrée à lui comme une proie… et qu'il a su respecter.

Damiens n'était ni un philosophe ni un penseur profond.

Nous l'avons entendu avouer lui-même son ignorance à Henri d'Étioles.

Mais il avait d'instinct le sentiment de ce qui est beau, bon, juste, loyal…

Damiens avait été sur le point de succomber ; et il se reprochait cette scène de défaillance avec autant d'âpreté et d'amertume que s'il eût réellement accompli la faute.

Une passion ardente s'était emparée de ce solitaire qui, jusqu'à ce jour, n'avait, pour ainsi dire, vécu que dans la compagnie d'idées étranges, trop lourdes pour son cerveau inculte.

Dès l'instant où Jeanne lui était apparue, elle était entrée dans son cœur en souveraine maîtresse et sa vie avait été fixée.

Certes, le malheureux se rendait compte de la distance infranchissable qui le séparait de celle qu'il adorait en secret… mais

quoi ?… peut-on empêcher l'humble fleur des champs de tourner son calice odorant vers le soleil rayonnant ?

Damiens n'attendait rien, n'espérait rien de celle qu'il aimait d'un amour immense, le premier, le seul amour que cet être énigmatique eût jamais éprouvé ; néanmoins son âme volait vers elle comme vers la source dispensatrice de chaleur, de lumière et de vie.

Il n'espérait rien… et pourtant sa passion était violente… et plus violente encore sa jalousie.

Qui savait si ce sentiment ne le pousserait pas un jour jusqu'à vouloir la mort de quiconque aurait à ses yeux défloré l'idole !

Cette profonde jalousie n'avait pas échappé à l'œil perçant d'Henri d'Étioles, et nous avons pu voir le sous-fermier l'exciter jusqu'à la fureur avec une habileté diabolique.

Tel était l'amour de Damiens pour Jeanne jusqu'au moment où nous l'avons vu résister à l'atroce tentation au-devant de laquelle d'Étioles l'avait précipité…

Plus tard, sous l'empire de l'horreur ressentie, se condamnant lui-même au châtiment et à la réparation, cet amour, tout en restant aussi complet, aussi vivace que par le passé, cet amour devait changer de face, s'affiner, se purifier, s'immatérialiser pour ainsi dire.

Pour se châtier d'une action basse et vile qu'il avait failli commettre, cet homme, doué d'un caractère de fer, d'une volonté inébranlable, eut la force d'arracher de son cœur tous les sentiments mauvais et mesquins – et pourtant, combien humains ! – qui flottaient à la surface de son amour comme des scories dans un métal précieux en ébullition.

Et ainsi dégagé de toutes les scories de la passion, il ne resta dans ce cœur qu'un amour fait de dévouement, d'abnégation, d'immolation ; un sentiment d'une beauté inaccessible aux seules natures d'élite ; un joyau plus transparent que le diamant… et plus solide aussi.

Dans les hauteurs sereines où il s'était élevé, Damiens pouvait maintenant se dire, avec fierté, qu'il cachait dans sa pensée un rêve d'une incomparable pureté.

Et Jeanne ne se doutait pas qu'elle avait à côté d'elle, vivant dans son ombre, un être prêt aux abnégations surhumaines… capable, sur un signe d'elle, de se sacrifier pour l'homme qu'elle eût aimé… et, dût son cœur en saigner, dût-il en mourir, capable de trouver la force de sourire au bonheur de Jeanne… ce bonheur lui fût-il

apporté par un autre !

Mais si l'amour de cet homme pour Jeanne s'était élevé à ces hauteurs, en revanche il avait été pris d'une haine farouche contre d'Étioles.

Son instinct, – son amour plutôt –, lui disait que celui-là était l'ennemi direct, le plus terrible et le plus acharné de la jeune femme, et par ce fait qu'il sentait que d'Étioles en voulait au bonheur de Jeanne, il haïssait d'Étioles de toutes ses forces… presque autant qu'il aimait Jeanne.

La disparition de Jeanne ne lui avait pas échappé.

La sérénité parfaite avec laquelle d'Étioles acceptait cette disparition lui faisait craindre un danger pour elle, et sa haine contre son maître s'exaspérait encore davantage en même temps que s'augmentait sa soif de sacrifice.

Et lui qui, quelque temps avant, savamment excité par le sous-fermier, se fût dressé farouche et le couteau à la main entre Jeanne et le roi, il se sentait maintenant capable, si le bonheur de Jeanne en dépendait, de se faire l'esclave du roi !

Ainsi le financier, qui croyait par la toute-puissance de son or de par les ressources de son esprit astucieux, s'être attaché un auxiliaire précieux, avait, au contraire, un ennemi formidable, d'autant plus dangereux qu'il était dans son entourage immédiat, mis sur ses gardes par une expérience acquise et lisant couramment dans le jeu de d'Étioles tandis qu'il dissimulait le sien.

Telle était l'état d'âme de Damiens lorsque le laquais, à qui d'Étioles en avait donné l'ordre en descendant de carrosse devant le palais du roi, vint l'avertir de se tenir prêt, le maître ayant besoin de lui.

Damiens avait frissonné antérieurement et s'était préparé pour la lutte imminente contre d'Étioles qui, décidément, jouait de malheur, car en prévenant ainsi Damiens, il lui donnait le temps de dresser ses batteries.

Damiens attendit donc son maître le cœur battant d'espérance à la pensée qu'il allait enfin apprendre ce qu'elle était devenue.

Cependant d'Étioles avait quitté le palais, assommé, anéanti par l'écroulement de ses rêves, n'ayant plus même la force de penser.

Il s'était jeté dans son carrosse, n'ayant qu'un désir :

Fuir ces lieux où il avait subi la plus sanglante des humiliations.

D'une voix rauque, il avait crié au cocher :

– À l'hôtel, à Paris !

Et il s'était laissé choir sur les coussins de la voiture.

Longtemps il resta hébété, anéanti, la cervelle vide, n'ayant même pas une idée.

Peu à peu il se ressaisit et essaya de voir clair dans la catastrophe qui le frappait.

– Joué !… je suis joué !… grondait-il… Il est évident que le roi n'est pour rien dans l'enlèvement de ma femme… et je suis allé stupidement… Mais alors, si le roi n'a rien à voir dans cette affaire, quel conte ces deux ivrognes sont-ils venus me faire ?… Je m'y perds… Pourtant leur attitude était sincère… D'autre part, le roi m'a paru de bonne foi… et puis, s'il était coupable, il n'aurait jamais osé… Alors, que signifie cette histoire d'une intervention de Berryer ?… Berryer aurait-il simplement prêté la main à un autre larron ?… ce n'est guère probable… et pourtant… Ce qu'il y a de clair, c'est que Jeanne a disparu… et que le roi n'est pour rien dans cette disparition… Mais alors qui ?… Oh ! je saurai !… je trouverai, dussé-je remuer ciel et terre et jeter l'or à pleines mains… et alors, malheur à celui qui m'a enlevé ma femme… celui-là, je veux le tenir pantelant sous mon talon… Et si tout cela n'était qu'une invention de Jeanne elle-même ?… Si Jeanne en aimait un autre ?… Si elle était allée librement retrouver celui-là, forgeant cette histoire de Berryer et du roi pour me donner le change ?… Oh ! alors, malheur à lui ! et malheur à elle !… Mais non, je suis fou, Jeanne aime le roi… Alors, quoi ?… Oh ! je trouverai… je trouverai… Et ce roi, cet insolent Berryer, comme ils se sont joués de moi !… comme ils m'ont écrasé, humilié… Ah ! je me vengerai… je me vengerai d'une manière terrible !…

Et un sourire effrayant lui venait aux lèvres, car, songeant à Damiens qui l'attendait sur son ordre, il songeait :

– De ce côté-là, du moins, je tiens ma vengeance !…

Et un geste de menace complétait la pensée de cet homme haineux qui, maintenant maître de lui, échafaudait des plans de campagne, prêt à lutter encore.

Mais son esprit inquiet revenait toujours au ravisseur inconnu de sa femme.

Ah ! celui-là !… celui-là !…

D'Étioles voulait bien, – il avait même fait tout ce qu'il avait pu pour cela – que sa femme devint la maîtresse du roi parce que le roi seul pouvait lui donner ce qu'il n'avait pas, ce qu'il désirait par-

dessus tout : les honneurs et les dignités…

Mais à un autre, non !… Jamais !…

Et toujours il pensait au misérable qui lui avait ravi cette Jeanne… et il cherchait sans trêve comment il se vengerait de lui… sans rien risquer pour sa précieuse personne.

Nous avons dit qu'il était lâche. Sa lâcheté en cette occurrence s'étalait dans toute sa hideur.

À force de ressasser dans son esprit comment il pourrait se venger sans risques pour lui, un nom finit par lui traverser le cerveau :

D'Assas !…

Eh ! oui, parbleu !… le cadet le vengerait… Pardieu ! il paierait ce qu'il faudrait pour cela et tout serait dit…

Peut-être même, en y réfléchissant, n'aurait-il pas besoin de délier les cordons de sa bourse pour cette besogne… Non qu'il fût ladre, il était prodigue ; mais il se rendait bien compte que le chevalier n'accepterait pas une pareille mission pour tout l'or du monde.

Voilà pourquoi il se disait que ce qu'il ne pouvait espérer de d'Assas en le payant, il l'obtiendrait sans doute pour rien… en rusant.

Oui ! oui ! tout cela s'arrangeait petit à petit…

Damiens pour le roi et Berryer aussi peut-être…

D'Assas pour l'autre…

Lui-même se chargerait de Jeanne !…

Allons ! allons ! il n'était pas aussi perdu qu'on voulait le croire, qu'il l'avait cru lui-même !

Avec un peu de patience, de la ruse, de l'astuce et de l'or répandu, il prouverait avant peu qu'il n'était pas à mépriser… qu'il fallait au contraire compter avec lui.

Il allait se mettre à l'œuvre tout de suite.

Et rasséréné, maître de lui, sachant encore une fois ce qu'il voulait et où il allait, il descendit dans la cour de son hôtel.

Sitôt qu'il fut dans son cabinet, il se composa un maintien, et donna l'ordre d'introduire Damiens.

Celui-ci entra, pâle, résolu à tout, et attendit dans une attitude digne, sans morgue comme sans déférence exagérée.

Enfin, d'Étioles leva la tête et regarda la figure ravagée par l'anxiété, les yeux cerclés de bistre, fatigués par les insomnies, et qui sait ?… peut-être par les larmes, de celui qui attendait son bon plaisir, et d'une voix doucereuse il dit :

– Asseyez-vous, mon maître, nous avons à causer.

Damiens, sans répondre, prit un siège et s'assit comme on le lui ordonnait.

– Vous savez, fit d'Étioles à brûle-pourpoint, que ma femme a disparu.

Les yeux de Damiens clignotèrent, dénotant l'émotion qui le bouleversait, et d'une voix blanche, lasse, il répondit :

– Oui, monsieur, je sais…

– Mais savez-vous aussi où elle se trouve en ce moment ?…

– Non, monsieur ! Comment voulez-vous que je sache cela ?

– Je vous avais pourtant recommandé de veiller sur elle !…

– C'est vrai, monsieur, mais vos ordres étaient de surveiller madame chez elle !… je ne devais pas quitter l'hôtel et m'y tenir constamment à votre disposition.

– C'est juste, fit d'Étioles… Aussi ne vous ferai-je pas de reproches… Enfin, ajouta-t-il en soupirant et en observant Damiens en dessous, ce qu'il y a de certain c'est qu'elle a disparu. Qu'est-elle devenue ?… Où est-elle ?…

Il prononçait ces derniers mots comme s'il se fût parlé à lui-même.

– Vous êtes-vous demandé où elle pouvait être ? reprit-il.

– Non, monsieur, répondit Damiens rougissant imperceptiblement à ce mensonge.

– Vous n'êtes pas curieux, mon maître, fit ironiquement d'Étioles à qui cette rougeur n'avait pas échappé.

Il ajouta en fixant Damiens :

– Il faudra donc que je vous l'apprenne… Car je ne veux avoir aucun secret pour vous, puisque vous devez connaître un jour toute ma pensée, toutes mes espérances et toutes mes haines !

Damiens tressaillit violemment, mais ne dit rien.

– Eh bien ! sachez donc que ma femme a été enlevée… Oui. Et ce que je vous dis, à vous, c'est à peine si j'oserais le répéter à mon propre confesseur !

– Enlevée ?… balbutia Damiens.

– Mon Dieu ! oui, tout bonnement. En sorte que Mme d'Étioles, en ce moment, file tranquillement le parfait amour… Oh ! mais je me vengerai !…

Damiens ne dit pas un mot, mais il devint très pâle. Il fut saisi d'un tremblement nerveux et il était visible que cet homme faisait un effort violent pour se contenir.

– Et le ravisseur vous le connaissez, maître Damiens, c'est ce

seigneur que vous avez vu dans le petit salon de l'Hôtel de Ville… c'est le roi… Je vous l'avais bien dit à ce moment que ma femme avait un amant… Je vous avais recommandé de veiller… ah ! mon instinct ne me trompait pas…

Et d'Étioles, distillant ses paroles lentement, cacha son visage dans ses deux mains comme s'il avait été accablé par la honte et la douleur.

En réalité, l'astucieux personnage laissait couler entre les doigts un regard aigu, étudiant âprement l'effet produit par ses paroles sur le visage de son confident.

– Vous m'aviez promis de veiller, Damiens, reprit-il après un court silence, et voilà où nous en sommes. Vous m'aviez promis aussi de me venger… Manquerez-vous aussi à cette promesse… comme vous avez manqué de vigilance ?…

Damiens fit un effort comme pour s'arracher à un songe, et d'une voix lente répondit :

– Vous m'avez pris à votre service ; vous m'avez payé largement pendant que je ne faisais rien pour gagner l'argent que vous me donniez : tout cela, monsieur, en prévision du moment où vous auriez besoin de moi… en prévision, aussi, du moment où vous feriez appel à mon bras… Ce bras, – ajouta-t-il d'un air farouche, – je l'ai vendu, vous l'avez acheté ; il vous appartient… Le moment est-il venu de frapper ?… parlez sans crainte… sans feinte… Je suis prêt… Ah ! vous n'avez pas besoin d'exciter ma haine, contre… celui que vous savez… Cette haine, vous ne pourrez pas l'augmenter… car elle a atteint son point culminant… Oui ! je le hais, cet homme, je le hais parce qu'il…

– Parce que ?… demanda d'Étioles, qui frémissait devant cette explosion, en voyant que Damiens s'arrêtait au moment où son secret allait peut-être lui échapper.

Mais Damiens s'était ressaisi.

Ce fut donc très naturellement qu'il répondit :

– Je le hais parce qu'il vous a fait du mal, à vous… et que vous me payez pour aimer ceux que vous aimez et haïr ceux que vous détestez.

D'Étioles hocha la tête comme quelqu'un qui dit :

– Il y a autre chose aussi.

– Vous m'avez reproché mon manque de vigilance, monsieur… Si le moment est venu d'agir, ordonnez… je vous réponds que vous n'aurez pas de reproches à me faire de ce côté-là !

– Vive Dieu ! fit d'Étioles que l'air de résolution farouche répandu sur toute la personne de Damiens remplissait d'aise ; vive Dieu ! vous êtes un terrible homme, mon maître, et il vaut mieux, je le vois, être de vos amis que de vos ennemis.

– Je le crois aussi, fit Damiens, sur un ton singulier, qui eût donné la chair de poule au sous-fermier s'il avait pu démêler la menace qui se cachait sous ces paroles d'apparence banale.

– Allons, fit d'Étioles, avec un jouteur de votre force il est inutile de finasser et le meilleur est d'aller directement au but.

Damiens fit un signe de tête qui signifiait que c'était aussi son avis.

– Voici donc ce que j'attends de vous, reprit d'Étioles.

Et d'Étioles parla longtemps.

Ce qu'il dit, ce qui fut arrêté entre ces deux hommes, les événements futurs se chargeront de nous l'apprendre.

Mais lorsque Damiens, muni des instructions du sous-fermier, se fut éloigné, d'Étioles, le visage illuminé d'une joie ardente, laissa tomber ces mots dans le silence de son cabinet :

– Le roi est mort.

Et, s'enveloppant d'un vaste manteau, il quitta l'hôtel en se disant :

– Maintenant, allons voir d'Assas… Ce cher chevalier me néglige trop décidément…

Chapitre 8

LES EXPLICATIONS DE BERRYER

Pendant ce temps, Crébillon, en compagnie de Noé, après avoir touché à la caisse du sous-fermier le bon de cinq mille livres qu'il devait à la libéralité reconnaissante ou, pour être plus juste, à un habile calcul d'Henri d'Étioles, Crébillon était rentré chez lui, avait mis ordre à ses affaires et confié ses *enfants* à une voisine complaisante qui, moyennant une légère rétribution, voulut bien se charger de donner la pitance à tout ce petit monde.

Puis, rassuré sur le sort de ses pensionnaires, toujours escorté de Poisson qu'il ne perdait pas de vue, il s'était mis en quête d'un véhicule qui les conduisit à Versailles.

Arrivés à destination, Crébillon, qui connaissait parfaitement la ville, tandis que Noé, au contraire, n'y avait jamais mis les pieds, se fit conduire dans une modeste hôtellerie où il avait logé autrefois et qui, précisément, était située à égale distance du Château et des Réservoirs.

L'hôtelier les conduisit, sur leur demande, à une chambre à deux lits assez spacieuse et les quitta après avoir apporté une table garnie de plats nombreux et variés, et flanqués d'un nombre respectable de flacons poudreux.

Crébillon endossa un costume tout flambant neuf pendant que Noé, pour se mettre en appétit, débouchait un flacon et vidait onctueusement quelques verres d'excellent vin tout en suivant des yeux les détails de la toilette minutieuse à laquelle se livrait son ami.

Lorsque la toilette du poète fut terminée, il se trouva que Noé

avait achevé de vider la bouteille.

Les deux amis s'assirent en face l'un de l'autre avec une égale satisfaction et, bravement, avec une ardeur non moins égale, ils donnèrent l'assaut au monceau de bouteilles et de victuailles qui encombraient la table.

Lorsque ce repas fut terminé, Crébillon contempla quelques instants Noé Poisson qui, contre son habitude, avait usé de quelque sobriété.

– Tu sais, dit alors le poète, que je vais voir Berryer… Nous ne savons pas ce qu'il adviendra de cette démarche… mais tu m'as formellement promis de ne pas bouger d'ici… et de ne pas te griser.

– Crébillon, je te le jure…

– Alors je puis partir tranquille ?… tu ne te griseras pas ?… Songe qu'il y va pour nous d'intérêts très graves !… dit Crébillon en quittant la table.

– Crébillon, ton manque de confiance m'offense outrageusement, fit Noé avec dignité.

– C'est bien, nous verrons si tu tiens ta promesse… Je pars.

– Que la fièvre quarte m'étouffe si je bouge d'ici !… que la peste m'étrangle si je vide plus d'une bouteille en t'attendant !…

– Allons !… à la garde de Dieu… ou du diable ! fit le poète qui sortit, laissant Noé Poisson en face de quelques flacons.

– Va ! va-t'en tranquille !… cria l'ivrogne ; un disciple de Bacchus, comme tu dis, n'a qu'une parole !… J'ai juré de ne pas boire plus d'une bouteille, je tiendrai ma promesse.

Crébillon se dirigea rapidement vers le château, se disant qu'après tout son absence ne serait pas très longue sans doute et que Noé n'aurait pas le temps de se griser au point de perdre la raison.

Crébillon, tout comme Poisson, avait besoin d'une demi-ivresse pour jouir de la plénitude de ses facultés… seulement, ce qui n'était qu'une demi-ivresse chez cet homme habitué à absorber des quantités effrayantes de liquide, eût fait rouler par terre un buveur ordinaire.

Le poète, mieux que personne, savait la dose de liquide qui lui était nécessaire. Voilà pourquoi, sur le point de tenter, près de Berryer, une démarche qu'il jugeait scabreuse et même dangereuse, il s'était fait servir un copieux repas qu'il avait arrosé suffisamment pour se monter l'imagination.

Voilà pourquoi, aussi, il craignait tant une ivresse complète de la part de son compère et pourquoi il lui avait recommandé si

instamment de ne pas bouger de l'hôtellerie tant que durerait son absence.

Au cas où il ne rentrerait pas, Noé avait besoin du peu d'intelligence que le ciel lui avait départi pour exécuter sûrement et surtout sainement les instructions détaillées que le poète lui avait données.

Après de longues heures d'antichambre, Crébillon fut enfin introduit auprès de M. le lieutenant de police.

Berryer se demandait, non sans curiosité, quel était le but de cette visite inattendue de l'auteur de *Rhadamiste*.

Néanmoins, l'impression qu'il avait emportée de sa visite, sous le nom de Picard, au carrefour Buci, avait été plutôt favorable au poète.

Aussi l'accueil qu'il lui fit fut-il très affable.

Sans finasseries, sans circonlocutions, celui-ci dit nettement ce qui l'amenait.

Pourquoi Mme d'Étioles avait-elle été enlevée ?… Quel était ce danger pressant, dont avait parlé M. Picard, qui la menaçait ?…

Pendant que le poète s'expliquait et posait des points d'interrogation, Berryer réfléchissait à ce qu'il allait dire et faire.

Berryer était un habile courtisan. En cette qualité il flairait toujours d'où venait le vent pour orienter sa barque.

Lorsqu'il avait cru s'apercevoir que le roi éprouvait pour Jeanne un sentiment beaucoup plus vif qu'il ne le croyait lui-même, il n'avait pas hésité à s'entremettre, se disant, non sans raison, que la reconnaissance du roi serait acquise à celui qui serait assez adroit ou assez heureux pour jeter dans ses bras la femme aimée.

La disparition subite et mystérieuse de Jeanne était venue bouleverser les plans du lieutenant de police.

Berryer, qui croyait à l'amour du roi pour Jeanne avait pensé que l'attitude de Louis XV vis-à-vis de la fausse comtesse du Barry ne tarderait pas à se modifier et qu'il reviendrait plus épris vers Mme d'Étioles… qu'il saurait bien trouver quand il serait nécessaire.

Mais, contre toute attente, le roi paraissait persister dans ses sentiments nouveaux pour la comtesse du Barry et ne parlait pas plus de Jeanne que si elle n'eût jamais existé.

La scène entre le roi et d'Assas que Louis, aveuglé par la jalousie et le dépit, lui avait racontée, en l'arrangeant à sa manière de voir, avait fait pénétrer en lui cette conviction, déjà fortement enracinée dans l'esprit du roi : d'Assas était l'amant de Mme d'Étioles !

Dès lors la conduite du lieutenant de police était toute tracée.

Berryer, connaissant le roi comme il le connaissait, se disait que jamais Louis, frappé dans son amour-propre, ne pardonnerait au chevalier et à Jeanne ce qu'il appelait leur trahison.

L'accueil fait à d'Étioles venant réclamer sa femme était venu confirmer le lieutenant de police dans ses résolutions et chasser de son esprit toute hésitation.

Le roi paraissant persister dans son caprice pour la comtesse du Barry, Berryer jugea prudent de changer immédiatement d'attitude et de faire sa cour à celle qui pouvait devenir une favorite.

Le roi persistant dans son mutisme au sujet de Jeanne, Berryer pensa qu'il serait imprudent à lui d'évoquer des souvenirs dangereux ; car le roi, piqué au vif dans son orgueil, était parfaitement capable de faire retomber sa mauvaise humeur sur la tête du malencontreux ami qui, de par son intervention malheureuse, l'avait exposé à une pareille déconvenue.

Aussi Berryer n'hésita-t-il pas à sacrifier Jeanne et à se faire, par convenance personnelle, l'auxiliaire inconscient mais précieux des menées de M. Jacques.

Voilà quelle était la situation d'esprit du lieutenant de police au moment où Crébillon lui parlait.

– Mon cher monsieur de Crébillon, fit Berryer, je n'ai aucune raison de vous cacher pourquoi Mme d'Étioles a été enlevée et quel danger la menaçait. Voici donc la vérité exacte sur cet événement… auquel vous avez pris part. Vous savez que Mme d'Étioles fut très remarquée par le roi au bal de l'Hôtel de Ville.

De son côté, l'attitude de Mme d'Étioles vis-à-vis du roi donna à supposer que cette dame était loin d'être indifférente aux galanteries de celui-ci. Or, il entrait dans les vues de certaines personnes puissantes de pousser le roi vers une autre personne… Mme d'Étioles, dans ces conditions, devenait un danger vivant qu'il fallait écarter à tout prix… la mort de Mme d'Étioles fut décidée.

– La mort !… sursauta le poète indigné.

– Il y a de la politique là-dessous, monsieur de Crébillon, et la politique – vous ignorez cela, vous, heureux homme de théâtre –, a parfois des nécessités terribles… Or, j'étais au courant de toute cette intrigue… Comment ?… c'est un secret que je ne puis divulguer… J'eus pitié de cette jeune femme si spirituelle et si belle et… je résolus de la sauver… Mais me heurter à ces personnages très puissants, je vous l'ai dit, c'était dangereux… je risquais d'être

broyé moi-même… pourtant, en y réfléchissant, j'arrivai à cette solution : Que désirent ces gens ?… écarter Mme d'Étioles du chemin du roi !… Pour cela, ce n'est pas besoin de supprimer une ravissante créature… il suffit de l'éloigner momentanément…

Plus tard, lorsque les plans de ces puissants personnages auront abouti, Mme d'Étioles pourra reparaître sans danger pour elle, n'étant plus elle-même un danger pour les autres, et même, en y regardant de plus près, il était probable que la reconnaissance de ces gens serait acquise à celui qui les aurait aidés dans leurs projets tout en empêchant un crime inutile. Comprenez-vous ?

– Mais c'est affreux, ce que vous me dites-là ! fit Crébillon tout pâle.

– La politique ! monsieur, la politique !…

– Mais pourquoi n'avoir pas signalé le danger à Mme d'Étioles ?

– Pourquoi ?… Parce que si ce qu'on disait était vrai… si Mme d'Étioles avait un faible pour le roi, en lui apprenant la vérité, je risquais de l'éblouir… Or, je la connais, Mme d'Étioles ! Sous une apparence frêle, elle cache une énergie rare et un courage indomptable… Qui sait si, éblouie, fascinée par ce qu'on lui aurait fait entrevoir, elle n'aurait pas volontairement risqué sa tête et non seulement refusé de s'éloigner, mais encore mis tout en œuvre pour conquérir le roi !

– C'est un peu vrai, ce que vous me dites-là, monsieur ; Jeanne est assez romanesque !… fit Crébillon que le ton de sincérité de Berryer ébranlait fortement, mais qui pourtant ne pouvait se résigner à admettre tout ce que lui disait le lieutenant de police.

– Vous voyez bien, fit simplement Berryer.

– Alors il s'agissait d'éloigner Jeanne du roi ?…

– J'ai eu l'honneur de vous le dire.

– Mais pourquoi ne m'avoir pas dit cela, à moi… lors de la visite de M. Picard ?…

– Mon cher monsieur de Crébillon, il est des secrets qui tuent plus sûrement qu'un bon coup d'épée si on commet l'imprudence de les confier… même à son bonnet de nuit.

– Oh ! oh ! fit Crébillon qui frémit tant l'accent de Berryer avait été juste et sincère. Mais alors, pourquoi parlez-vous aujourd'hui ?

– Parce que les personnages en question n'ont plus rien à craindre pour leurs projets.

– Ah ! ils ont réussi ?…

– Au contraire… ils ont échoué… et renoncent à la partie.

– Je ne comprends plus, fit Crébillon.

– Vous allez comprendre… Pendant que ces personnes luttaient contre Mme d'Étioles qu'elles croyaient être un danger…

– Eh bien ?… interrogea Crébillon voyant que Berryer s'arrêtait.

– Eh bien ! un troisième larron est survenu qui a mis tout le monde d'accord en confisquant à son profit l'objet du litige.

– Oh ! oh ! fit Crébillon en se grattant furieusement le nez. Et l'objet du litige, comme vous dites, c'est le…

– Chut ! fit Berryer, ne nommons personne.

– Et moi qui croyais… fit Crébillon de plus en plus ébranlé.

– Quoi donc… cher monsieur ?

– Ma foi, monsieur Berryer, vous me faites l'effet d'un galant homme. Je vais être sincère avec vous et je vous dirai tout net que je vous ai soupçonné d'avoir enlevé Mme d'Étioles pour le compte du roi.

– Pour le roi ! fit Berryer en éclatant de rire ; mais, mon cher monsieur, d'où sortez-vous donc ?… On voit bien que vous n'êtes pas homme de cour… sans quoi vous sauriez…

– Quoi donc ?…

– Pardieu ! répondit Berryer, il n'y a aucun inconvénient à ce que je vous dise ce que le premier gentilhomme venu du palais pourra vous apprendre comme moi… Le roi… monsieur de Crébillon, mais il n'est occupé que de Mme du Barry… tout le monde sait cela au château… bien qu'on ne le dise pas tout haut.

– Ah bah ! dit Crébillon qui se grattait de plus en plus le nez… Alors ma supposition… ?

Berryer haussa les épaules comme quelqu'un qui dit :

– Vous radotez.

– Me donneriez-vous votre parole, monsieur le lieutenant de police ?… Pardonnez-moi si j'insiste… mais c'est que, voyez-vous, j'ai trempé dans cet enlèvement, moi… et, mort de ma vie ! fit le poète en s'animant, si j'avais commis, même inconsciemment, cette abominable action de jeter entre les bras du roi cette enfant pour qui j'ai toujours eu autant d'affection que de respect, je ne me le pardonnerais jamais !

– Pardieu ! pensa Berryer, voilà un honnête homme !

Et tout haut, sincèrement ému par l'indignation qu'il voyait sur les traits de cet homme, il dit :

– Foi de magistrat, monsieur, je vous donne ma parole que le roi ne voit pas Mme d'Étioles, qui n'est pas, qui n'a jamais été sa

maîtresse !…

– C’est bien, monsieur, je vous crois… Encore une question, je vous prie, et je n’abuserai plus de votre bienveillante patience.

– Je suis à vos ordres, monsieur, dit civilement Berryer.

– Puisque Mme d’Étioles n’est pas chez le roi, avec le roi, où est-elle ?… le savez-vous ?… pouvez-vous me le dire ?…

– Je l’ignore complètement… Si je le savais, ajouta-t-il, voyant que Crébillon esquissait un geste, je me ferais un devoir de vous l’apprendre, monsieur, car je vous tiens pour un parfait galant homme… Je dis ce que je pense !… Et la preuve, c’est que si je ne puis vous dire où se trouve Mme d’Étioles, puisque je l’ignore, je puis au moins vous nommer quelqu’un qui pourra, je le crois vous renseigner à ce sujet.

– Quelle est cette personne ?

– M. le chevalier d’Assas.

– Le chevalier d’Assas ! fit Crébillon abasourdi. Comment le chevalier, que j’ai du reste l’honneur de connaître, peut-il savoir ce que vous ignorez, vous, monsieur le lieutenant de police ?…

– Par la raison très simple, fit Berryer en souriant, que le chevalier a rejoint Mme d’Étioles, lors de son enlèvement sur la route de Versailles, et que, depuis lors, tous deux sont introuvables… de sorte que, ne vous y trompez pas, si j’ai l’air de vous rendre un service en vous désignant le chevalier, en réalité je ne vous aide en rien, puisque le chevalier d’Assas, comme Mme d’Étioles, est disparu, évanoui.

– Disparus !… ensemble !… le chevalier et Jeanne !… Est-ce que… ?

– Dame, mon cher monsieur, dit Berryer toujours souriant, Mme d’Étioles n’a pas encore vingt ans, le chevalier les a depuis si peu de temps… l’un rejoint l’autre sur une route… tous deux disparaissent ensemble… concluez vous-même.

– Corbleu ! fit Crébillon, j’aimerais mieux ça !… Voyez-vous, fit-il, répondant à l’interrogation muette de Berryer, ce qui m’enrageait, ce n’est pas tant que Jeanne fût la maîtresse du roi, – la pauvre enfant est bien libre de ses actes et de ses sentiments, – mais bien qu’elle le fût par ma faute !… Alors vous comprenez que du moment que je n’y suis plus pour rien, Mme d’Étioles peut faire ce qui lui plaira… du diable si je m’en mêle !

Là-dessus, Crébillon prit congé de Berryer qui se disait :

– Cherche d’Assas… si tu le trouves, tu viendras me le dire !

Et tout comme d'Étioles, songeant à la bonne face d'ivrogne de Crébillon, à ses manières dénuées d'élégance, il dit :

– Où diable l'honnêteté va-t-elle se nicher !…

Chapitre 9

LE RÊVE D'UN IVROGNE

Noé Poisson, pendant que Crébillon discutait avec le lieutenant de police, était sagement resté dans la chambre où nous l'avons laissé.

Confortablement installé dans un vaste fauteuil, il était fortement excité par ses copieuses rasades. Noé, moins sage que Crébillon, n'avait pas eu la prudence de s'arrêter à temps dans ses amples libations.

L'ivrogne avait une idée fixe qui s'était emparée de son cerveau déjà plutôt obtus dans son état normal, et, en ce moment, de plus obstrué par les fumées de l'ivresse.

On aurait pu l'entendre grogner des phrases comme celles-ci :

– Je ne sortirai pas !… c'est juré.

Je ne boirai pas plus d'une bouteille !… Je l'ai promis.

C'était là son idée fixe, idée d'ivrogne, qui, lentement, s'emparait de lui et chassait toute autre pensée, toute autre préoccupation.

Or, il restait quatre flacons sur la table.

Il y avait longtemps que Crébillon était parti, longtemps que la première bouteille était vidée… longtemps que Noé avait soif.

L'ivrogne pourtant résista à la tentation.

Mais lorsque cette résistance eut duré un temps raisonnable, Noé Poisson, dont le visage s'éclaira soudain d'un large sourire, modifia tout à coup son refrain et s'écria :

– Je ne boirai pas plus d'une bouteille… à *la fois !*…

Et, enchanté de cet arrangement, il se répéta :

– À la fois !… à la fois !… mais du moment que je ne bois qu'une

bouteille *à la fois*, je tiens ma promesse… donc je puis boire tant que je voudrai… pourvu que je ne boive pas plus d'une bouteille à la fois.

Et Noé, convaincu par cette logique écrasante, s'empressa de décoiffer un deuxième flacon.

Crébillon ne revenant toujours pas, un troisième, puis un quatrième flacon suivirent.

Et, chose curieuse, à mesure qu'il buvait, son esprit, – tranquillisé sans doute par cette excuse qu'il avait ingénieusement trouvé d'un flacon à la fois, – son obsession prenait une autre forme, et il se disait :

– Tu ne sortiras pas !…

Tant et si bien que, ne tenant plus sur ses jambes que par un miracle d'équilibre, sans s'en rendre compte, sans savoir comment, tout en répétant : « Tu ne sortiras pas, » Noé se trouva dehors.

Le soir commençait à tomber, mais il faisait cependant suffisamment jour.

Pourtant, si solide que fût notre ivrogne, si habitué qu'il fût à des beuveries monstres, la dose de liquide qu'il venait d'absorber était effroyable et dépassait toute mesure.

Il allait comme un automate, ouvrant des yeux énormes, comme s'il eût voulu s'emplir la vue de choses que seul il voyait.

Mais il n'alla pas loin : la réaction produite par l'air frais du dehors lui produisit l'effet d'un coup de poing sur le crâne et il tomba comme une masse… vaincu peut-être par l'ivresse… frappé peut-être par une congestion.

Combien resta-t-il de temps affalé à l'entrée d'une ruelle étroite et sombre ?… Que lui arriva-t-il ?… Comment se releva-t-il ?… Comment retrouva-t-il son chemin ?… Autant de mystères qui vont s'élucider pour nous.

Toujours est-il que, sans savoir comment, comme il était sorti, Noé rentra au logis, guidé sans doute par cet instinct merveilleux des bons buveurs.

Il réintégra sa chambre sans se rendre compte de rien, il se laissa choir sur le parquet et s'endormit.

Lorsque Crébillon rentra, tard dans la soirée, il le trouva là, ronflant comme un bienheureux.

Le poète eut beau lui parler, le secouer, le traiter d'ivrogne et même lui administrer force bourrades, il n'en put rien tirer que des ronflements sonores.

Découragé, Crébillon finit par le laisser cuver son vin en paix, mais un cri d'indignation lui échappa en constatant que toutes les bouteilles étaient vides.

– Ah ! traître ! s'écria le poète, tu as bu mon vin de Champagne… et tu prétends ne pas l'aimer, scélérat !… Fiez-vous donc aux amis !… Heureusement que me voilà sain et sauf, pensa le poète, car si l'intervention de ce bélître de Poisson avait été nécessaire à mon salut, où serais-je !… Le malheureux ! dans quel état il s'est mis, fit-il, non sans une pointe d'admiration. Enfin, tout est bien qui finit bien, et je ne puis trop lui en vouloir, puisqu'en somme de deux choses qu'il avait promises il en a tenu une et n'est pas sorti !

Sur ce Crébillon, parfaitement tranquille, se coucha avec la satisfaction du devoir accompli et ne tarda pas à s'endormir.

Le lendemain matin, d'assez bonne heure, Crébillon fut réveillé par la voix dolente de Noé qui lui disait :

– Comment, tu es là, Crébillon ?… Je ne t'ai pas entendu rentrer… je dormais… ce voyage m'avait fatigué…

Et Noé, toujours étendu par terre, se mit péniblement sur son séant, huma une forte prise pour dégager son cerveau, considéra avec un orgueil non dissimulé le nombre effrayant des flacons qu'il avait vidés dans ce mémorable après-dîner, et, finalement, laissa tomber sur un ton de stupéfaction profonde :

– Je me suis peut-être grisé !…

– Comment, peut-être !… interrompit le poète indigné… Tu as bu jusqu'à mon champagne… mon champagne, entends-tu ?…

– En tout cas, fit Poisson, interrompant son ami pour détourner l'orage ; en tout cas, si je me suis grisé, du moins je ne suis pas sorti. Sur ce point j'ai tenu ma parole.

– Je n'en suis pas sûr ! fit Crébillon qui ne pensait pas si bien dire.

– Crébillon, ce doute est outrageant !… Mais écoute : figure-toi que j'ai fait un rêve… un rêve étrange : j'étais dans une petite rue que je n'avais jamais vue et que je vois encore comme si j'y étais… à preuve qu'il y a l'entrée une boutique de droguiste, avec des tas d'herbes et de plantes sèches pendus à une enseigne… et sur cette enseigne, un grand pavot en argent massif qui brillait tellement que j'en étais ébloui…

– Allons, dit Crébillon, tu as mal à la tête, mon pauvre Noé. Couche-toi et dors…

Mais Noé était tenace. De plus, son rêve l'avait sans doute

vivement frappé et il tenait à le raconter. Aussi, sans tenir compte de la recommandation du poète, continua-t-il imperturbablement :

– J’étais très fatigué et je m’étais assis sur une borne renversée à deux pas d’une porte… Tout en soufflant un peu, je regardais le marteau de cette porte qui était cassé ; figure-toi, Crébillon, que ce marteau était un cercle en fer forgé dont il manquait la moitié… Or, comme je regardais ce cercle brisé, la porte s’ouvrit et je vis trois hommes. L’un d’eux avait l’allure d’un gentilhomme et portait l’épée, le deuxième paraissait être un bon bourgeois et, le troisième, un valet. Celui qui avait l’air d’un gentilhomme dit au bourgeois :

– Alors, docteur, l’état de cette dame est inquiétant ?

– Très inquiétant, monsieur, répondit le bourgeois, aussi je ne saurais trop vous recommander de faire exécuter dès demain matin, à la première heure, l’ordonnance que je vous ai laissée. Le moindre retard pourrait être fatal à la malade.

– Soyez tranquille, docteur, vos instructions seront suivies à la lettre dès demain matin.

Là-dessus, le petit bourgeois s’était éloigné rapidement et les deux autres étaient restés sur le pas de la porte.

Crébillon s’était enfui dans la ruelle n’entendant que vaguement le récit de Noé qui, d’ailleurs, paraissait parler autant pour lui-même que pour son ami.

– Alors, reprit Poisson, le valet dit au gentilhomme :

– Morbleu ! il ne manquait plus que d’avoir cette petite Mme d’Étioles malade sur les bras !

Au nom de Jeanne, Crébillon tressaillit et malgré lui prêta une oreille moins distraite au récit de l’ivrogne qui continua :

– Ne trouves-tu pas que c’est curieux, Crébillon ?… Mais le plus curieux encore c’est que ce valet ajouta :

– Ne trouvez-vous pas, mon cher comte, que M. Jacques a des exigences inconcevables ?

Vois-tu, Crébillon, ce valet qui appelle familièrement un gentilhomme : mon cher comte !… il n’y a que dans les rêves qu’on voit de ces choses-là ! Et le comte répondait :

– Que voulez-vous, mon cher, notre maître a des desseins profonds qu’il n’est pas tenu de nous dévoiler et mieux est de lui obéir sans discuter.

– D’accord ! mais il n’en est pas moins vrai que le métier que je fais ici n’est pas très drôle et commence à me peser, et puisque cette petite d’Étioles…

– Chut ! mon cher, pas de noms, je vous prie.

– Puisque cette petite est gravement malade… sans que nous soyons pour rien dans cette maladie… il eût peut-être été plus prudent de la laisser se débattre… sans la secourir.

– C'est ce que j'ai dit aussi. Mais le maître prétend que cette dame n'étant plus à craindre pour nous… celui que vous savez ne songeant plus à elle… la laisser mourir sans lui venir en aide serait un crime inutile. »

Crébillon, de plus en plus intéressé par l'étrange récit que lui faisait Noé, s'était assis sur son séant et écoutait maintenant très attentivement son ami qui, flatté de cette attention soudaine, continuait :

« Le valet répondit :

– Excusez ma question, mon cher comte, mais depuis que je suis enfermé dans cette sorte de prison, je suis plus ignorant des choses de la cour que le plus provincial des hobereaux… Alors c'est bien vrai ?… le roi est tout occupé de la comtesse ?… »

Ici, Noé parut faire un effort de mémoire.

– C'est bizarre, reprit-il, le nom de cette comtesse ne me revient pas… je l'ai sur le bout de la langue… il y a du vin dans ce nom-là… baril… barrique…

– Du Barry ! fit Crébillon qui trouvait extraordinaire cette corrélation qu'il découvrait soudain entre les propos entendus dans un rêve par son ami et ce que lui avait dit le lieutenant de police.

– Du Barry !… C'est bien cela ! fit Noé rayonnant, tu as deviné du premier coup, toi.

– Continue ! répondit Crébillon qui semblait réfléchir profondément. Après, que s'est-il passé… dans ton rêve ?

– Après ?… Le gentilhomme a poussé un juron formidable et il a vertement relevé le laquais parce qu'il prononçait tout haut le nom du roi et de cette comtesse.

– Ensuite ?

– Ensuite le gentilhomme qui était dans l'intérieur est sorti vivement, suivi du laquais ; ils ont inspecté la rue et m'ont découvert sur ma borne.

– Et alors que s'est-il passé ?

– Le gentilhomme est venu à moi ; il m'a secoué… je crois même qu'il a dû me bâtonner quelque peu, car je me sens moulu comme si vraiment on m'avait battu cette nuit… Quel rêve !… Mais attends, Crébillon, ce n'est pas fini… Après m'avoir rossé de son mieux, le

gentilhomme dit au laquais :

– Il n'y a rien à craindre pour ce coup-ci, ce n'est qu'un ivrogne qui cuve son vin. Mais une autre fois, mon cher, soyez plus prudent.

Là-dessus il est parti pendant que le valet tout penaud rentrait et fermait la porte sur lui. Mais ne voilà-t-il pas un rêve extraordinaire ?

– Extraordinaire, en effet, répondit Crébillon qui sauta à bas du lit et qui, tout en s'habillant vivement, songeait : Tellement extraordinaire que je jurerais que mon sacripant de Noé est sorti et que ce rêve prétendu pourrait bien être une belle et bonne réalité. Je connais, du reste, cette boutique de droguiste, ce pavot d'argent… Où diable ai-je vu tout cela ?…

Tout en songeant ainsi, Crébillon s'était approché de Noé qu'il inspectait de très près – ce qu'il avait négligé de faire jusque-là – et il constatait que les vêtements de son ami étaient maculés de boue comme s'il avait roulé dans un ruisseau.

Cette découverte confirmait les soupçons qui venaient de se faire jour dans l'esprit du poète qui, répondant à une idée qu'il paraissait suivre obstinément, s'écria soudain, au grand ébahissement de Noé :

– J'y suis !… je sais où est ce pavot d'argent !… Par la mort Dieu ! j'en aurai le cœur net.

Et comme Noé le regardait avec un ahurissement profond, puisant machinalement dans sa tabatière de fortes doses de tabac qu'il se fourrait dans les narines, le poète ajouta sur un ton impératif :

– Allons ! leste ! debout !… nous sortons !

– Crébillon, fit la voix dolente de Noé, je suis bien malade… et j'ai bien soif pour sortir maintenant.

– Tu boiras et tu te soigneras en rentrant… Dépêche-toi, nous n'avons pas de temps à perdre.

Le ton impératif du poète, sa mine grave et soucieuse donnèrent sans doute à réfléchir à maître Noé, car sans plus rechigner, mais non sans pousser force soupirs, il se mit péniblement sur ses jambes vacillantes.

Alors le poète saisit une valise contenant des effets de rechange qu'ils avaient emportés, en sortit un costume complet appartenant à Noé et, le lui tendant :

– Habille-toi ! fit-il toujours laconique.

Et, pour aller plus vite, lui-même se mit à dévêtir son ami pièce à pièce.

– Tiens ! remarqua Crébillon, ton habit est déchiré.

– Pourtant, hier il ne l’était pas…

– Regarde toi-même, reprit le poète en mettant sous les yeux de Noé l’habit maculé qu’il venait de lui enlever.

– C’est ma foi vrai, fit Noé étonné, le galon est arraché aux revers… Pourtant hier…

– Arraché est le mot, pensa le poète. On dirait effectivement que ce galon a été arraché brutalement… Enfin, nous allons bien voir…

Aidé par Crébillon, Noé Poisson eut bientôt changé de costume, et les deux amis sortirent.

Sans hésitation, Crébillon prit le chemin des Réservoirs et entra dans la ruelle de ce nom, en se disant toujours tout bas :

– Nous allons bien voir.

Lorsqu’ils furent dans la ruelle, Crébillon s’arrêta devant la deuxième maison à droite, et comme il levait le nez en l’air, paraissant chercher quelque chose, machinalement Noé fit de même et resta bouche bée, les yeux écarquillés.

– Crébillon ?… fit-il. Oh ! comme c’est bizarre !…

– Quoi donc ? fit Crébillon qui l’observait du coin de l’œil.

– Cette enseigne, continua Noé, ces paquets d’herbes, ce pavot d’argent… ils ressemblent étrangement à ceux que j’ai vus dans mon rêve !… Comme c’est bizarre !…

– C’est un reste de ton ivresse d’hier, répondit Crébillon qui continua son chemin, entraînant Noé qu’il tenait toujours par le bras.

Mais quelques pas plus loin, nouvelle exclamation de l’ivrogne qui venait de reconnaître la borne renversée qu’il avait vue dans son rêve.

Et comme Crébillon haussait les épaules avec incrédulité, Noé reconnut aussi le marteau de porte cassé, bien mieux, il trouva et ramassa un morceau de galon qui traînait par terre et qui ressemblait diantrement au galon de l’habit déchiré qu’il venait de quitter.

Mais comme l’ivrogne poussait des exclamations intempestives, répétant toujours :

– Oh ! comme c’est bizarre !…

Crébillon lui dit en se croisant gravement les bras et de son air le plus sévère :

– Ceci vous prouve, monsieur Poisson, que non seulement vous vous êtes grisé hier, mais encore que vous êtes sorti… malgré le serment solennel que vous aviez fait… sans vous soucier de ce qu’il

pourrait advenir de moi, votre ami… en sorte que s'il m'était arrivé malheur, vous n'auriez pu me venir en aide, comme il était convenu… et si j'étais mort… car je pouvais être tué… arrêté… que sais-je ?… de quelle utilité m'auriez-vous été ?… d'aucune !… et je serais mort par votre faute, assassiné par vous… mon ami !…

À cette verte mercuriale, à cette évocation de son ami mort par sa faute, le pauvre Noé, tout honteux, sentit des larmes lui monter aux yeux, et d'une voix humble et soumise il murmura :

– Pardonne-moi, Crébillon… mon ami !…

Le poète secoua douloureusement la tête comme pour dire : Je n'ai plus d'ami !

– Que faut-il faire pour réparer… parle !

– Écoutez, monsieur Poisson, les dangers que j'ai courus hier et auxquels j'ai échappé je vais les courir encore… Ce soir votre ami Crébillon sera peut-être enfermé dans quelque cul de basse fosse… Vous seul pourrez peut-être me tirer de là… Aurez-vous la volonté nécessaire pour rentrer à l'hôtellerie, n'en pas bouger… ne pas boire ?…

Et tout en parlant, Crébillon s'était éloigné sans affection de la fameuse porte au marteau brisé, emmenant, naturellement, Noé avec lui.

Noé, sincèrement ému, répondit avec un empressement qui prouvait que son affection pour le poète était profonde et sincère :

– Je rentre à l'instant, Crébillon, et cette fois, si tu ne me retrouves pas tranquille et à jeun, passe-moi ton épée au travers du corps… je l'aurai mérité.

Et après avoir broyé énergiquement la main de son ami, Noé partit rapidement, sans tourner la tête, en secouant son gros ventre.

Crébillon, débarrassé de Noé, avisa une sorte de cabaret borgne qui se trouvait presque en face la porte au marteau, y entra, demanda une bouteille de vin et s'installa de façon à ne pas perdre de vue la mystérieuse maison.

Tout en buvant lentement son vin et en surveillant la porte, le poète songeait à Noé et reconstituait par la pensée ce qui avait dû se passer la veille pendant qu'il était chez le lieutenant de police.

– Pardieu ! se disait le poète, le drôle s'est enivré, puis il est sorti. Il se sera affalé devant cette porte… c'est ce qu'il appelle s'être reposé sur une borne… Il aura ainsi, à demi assommé par l'ivresse, assisté à la conversation de ces mystérieux personnages… Découvert, il a été saisi à la gorge par celui qui est comte ;

brutalement secoué, le galon de son habit est resté entre les mains de celui qui le tenait et qui, voyant dans quel état se trouvait l'homme qu'il voulait étrangler, l'aura laissé retomber lourdement sur la chaussée… c'est ce que Noé appelle avoir été roué de coups. Le malheureux ne se doute pas qu'il l'a échappé belle… à moins que tout le reste ne soit réellement qu'un rêve.

Tout en soliloquant, Crébillon poursuivait patiemment sa surveillance.

Neuf heures du matin sonnèrent et il y avait bien deux heures que le poète était aux aguets.

Il commençait à perdre patience lorsque soudain il tressaillit.

La porte d'en face venait de s'ouvrir et un minois de soubrette éveillée se montrait dans l'entrebâillement.

Crébillon aussitôt se leva, paya et sortit.

Sans affection il suivit de loin la soubrette qui venait de quitter la maison et ne cherchait nullement à se cacher. Il la vit entrer chez le droguiste.

Le cœur de Crébillon battit violemment.

– Est-ce que le rêve de Noé serait vrai jusqu'au bout ? songea-t-il.

Et, se dissimulant dans une encoignure, il attendit.

Au bout de quelques instants, la soubrette reparut chargée de petits paquets et de fioles, et se dirigea rapidement vers la fameuse porte qui s'ouvrit devant elle et se referma sans bruit.

Alors Crébillon, à son tour, entra chez l'herboriste et, moyennant l'achat de quelques pastilles et d'un sirop souverain pour la toux, à ce que prétendait le droguiste, grâce à quelques compliments adroitement faits, il apprenait que la soubrette venait ainsi chez ce droguiste depuis quelque temps, presque tous les jours, et que la personne malade était une dame qui recevait l'hospitalité chez les maîtres de la soubrette.

Il n'y avait plus de doute à avoir : Noé n'avait pas rêvé…

Restait à savoir si la dame malade était réellement Jeanne.

En quittant le lieutenant de police, le poète s'était dit que puisque Jeanne filait le parfait amour avec le chevalier d'Assas, il ne voyait pas pourquoi il irait les importuner.

Car Crébillon ne doutait pas que l'histoire que lui avait contée Berryer ne fût vraie.

Débarrassé du remords d'avoir livré Jeanne au roi, il s'était dit que le meilleur était de rentrer tranquillement à Paris ; ce qu'il aurait fait le matin même, si Noé ne l'avait arrêté par le récit de son

rêve.

La conversation entre ces étrangers, surprise par l'ivrogne dans son ivresse, était venue confirmer au poète la sincérité des dires du lieutenant de police.

Mais de deux choses l'une : ou Noé avait puisé dans les fumées de l'ivresse l'histoire qu'il avait racontée et, alors, cette coïncidence d'une femme malade précisément dans la maison reconnue par l'ivrogne n'était qu'une coïncidence extraordinaire, sans plus, ou le tout était vrai.

Alors la malade pouvait fort bien être Mme d'Étioles… ce qui ne lui était pas encore prouvé.

En tout cas, ce qui ressortait de plus clair pour le poète, de tout cet imbroglio, c'est que Jeanne courait un danger réel… qu'elle avait des ennemis puissants qui paraissaient s'acharner à sa perte, sinon à sa vie.

Dès lors, le devoir du poète lui paraissait tout tracé :

Découvrir Jeanne et l'arracher à ses persécuteurs.

Et puisque Berryer, qui n'avait pas menti sur tant de points si importants, prétendait que le chevalier d'Assas pouvait donner la clef de cette énigme : rechercher et trouver coûte que coûte le chevalier.

Telles étaient les réflexions de Crébillon tandis qu'il réintégrait la chambre de l'hôtellerie où l'attendait Noé.

Et le poète, qui le matin comptait rentrer à Paris, était maintenant fermement résolu à ne pas quitter Versailles tant qu'il n'aurait pas découvert la retraite de d'Assas et celle de Jeanne, tant qu'il n'aurait pas reçu l'assurance que rien ne menaçait cette dernière, et, enfin, tant qu'il ne saurait pas d'une manière exacte quelle était cette femme de qualité, malade dans la mystérieuse maison de la ruelle aux Réservoirs.

Chapitre 10

DE BERNIS À L'ŒUVRE

Nous laisserons, provisoirement, les différents acteurs de cette histoire évoluer suivant qu'ils sont poussés par les événements, leurs passions ou leurs intérêts, et nous reviendrons, si le lecteur le veut bien, à un personnage qu'il nous est impossible de laisser plus longtemps dans l'ombre : nous voulons parler de M. de Tournehem.

Armand de Tournehem avait contracté l'habitude de venir, chaque jour, voir sa fille à l'hôtel d'Étioles, voisin de son propre hôtel.

Lors de l'enlèvement de Jeanne, Henri d'Étioles étant en voyage, M. de Tournehem était dans l'ignorance des événements qui venaient de s'accomplir.

La matrone, pour gagner du temps, affirma à M. de Tournehem que Jeanne, mandée par d'Étioles, avait dû quitter l'hôtel en toute hâte pour rejoindre son mari.

Jeanne et Henri étaient nouveaux mariés. Devant Armand ils affichaient des sentiments passionnés ; l'excuse était donc plausible et fut admise par le père qui se consola en se disant que sa fille était heureuse et pardonna en songeant que le bonheur est égoïste.

Mais l'absence de Jeanne se prolongeait, contre toute attente.

En outre, elle gardait un silence inexplicable.

Enfin, d'Étioles était rentré seul.

Héloïse, fort inquiète et agitée, ne savait plus que penser ni à quel saint se vouer.

L'angoisse et l'inquiétude du père ne faisant que croître, Héloïse et Henri durent se résigner à lui apprendre une partie de la vérité.

Devant cet aveu tardif de la disparition de sa fille, la douleur du père s’exhala en reproches violents à l’adresse de la Poisson et de son neveu.

Mais les deux fins matois s’excusèrent en disant que l’intérêt qu’ils lui portaient les avait seul incités à lui cacher la vérité et qu’ils n’avaient eu d’autre but que de lui épargner une douleur qu’ils savaient devoir être profonde ; d’ailleurs, d’Étioles espérait retrouver rapidement sa femme avant même que son oncle ait pu concevoir la moindre inquiétude.

Que répondre à une pareille excuse ?… Rien évidemment !… au surplus Héloïse et Henri paraissaient sincères !…

Le malheureux père dut donc se résigner et, le désespoir dans l’âme, entreprit les démarches nécessaires pour retrouver sa fille bien-aimée.

Mais comme on s’était bien gardé de parler devant lui du roi ; comme on l’avait, au contraire, poussé à effectuer ses recherches dans Paris même, le résultat fut naturellement négatif, malgré que le financier n’eût épargné ni ses démarches, ni son or, ni son crédit, qui était considérable.

Jeanne était restée introuvable.

Devant le malheur qui le frappait, le désespoir du père devint immense et confina à la folie. En quelques jours le malheureux avait vieilli de dix ans.

Il errait, corps sans âme, dans les vastes pièces de son hôtel, cherchant vainement quelle démarche il pourrait tenter, à quelle personne il pourrait s’adresser, en quel endroit il pourrait courir pour retrouver sa Jeanne, sa fille, son trésor…

Et des réflexions sombres étaient venues l’envahir ; des pensées sinistres hantaient son cerveau… et, plus d’une fois déjà, l’idée d’en finir par un bon coup de poignard était venue le harceler…

Mais il avait repoussé cette idée de suicide.

Son amour paternel lui criait que sa fille avait besoin de lui, qu’il n’avait pas le droit de faillir à ses devoirs de père, et que, d’ailleurs, il aurait toujours le temps de trancher lui-même une existence qui lui devenait odieuse depuis qu’il était privé du sourire de son enfant… lorsque tout espoir serait irrémédiablement perdu.

Une autre considération l’avait arrêté dans cette voie du suicide où il s’était engagé : il s’était dit que cette douloureuse épreuve qu’il subissait, c’était peut-être le châtiment qui s’appesantissait sur lui, que c’était peut-être là le commencement de l’expiation du crime

qu'il avait commis autrefois… et qu'il était puni dans ce qu'il avait de plus cher au monde : son enfant, du lâche abandon dont il s'était rendu coupable envers la mère.

La douleur et le désespoir le rendant quelque peu fataliste, il se disait aussi que ce châtiment était juste et mérité et qu'il n'avait pas le droit de s'y soustraire par la mort.

Mais dans ses longues heures d'angoisse il avait repassé minutieusement tous les événements écoulés depuis le mariage de sa fille. Les moindres faits, le plus petit mot avaient été soigneusement étudiés, et cette conviction qu'il avait, en consentant à ce mariage, fait le malheur de sa fille s'était ancrée, tyranniquement tenace, dans son cœur déchiré d'amers regrets.

Que soupçonnait-il au juste ?… Il n'en savait trop rien lui-même.

Qu'avait-il à reprocher à son neveu Henri ?… Il ne voyait pas.

Mais un secret pressentiment lui disait que tous les maux de sa fille, et, par conséquent, son malheur à lui, venaient et viendraient de ce mariage.

Jusque-là, le lecteur s'en souvient peut-être, il n'avait eu que de vagues soupçons rapidement étouffés par les assurances de sa fille qui s'appliquait de son mieux à les chasser de son esprit.

Maintenant ses soupçons étaient changés en certitude et il devinait confusément il ne savait trop quelle souterraine trame ourdie contre le bonheur de son enfant… et dont ce mystérieux enlèvement n'était, sans doute, que le premier pas dans la mise à exécution.

Néanmoins, il continuait opiniâtrement ses recherches, toujours sans succès.

Tous les jours aussi, il se rendait à l'hôtel d'Étioles dans l'espoir d'y apprendre enfin du nouveau… et chaque jour amenait une nouvelle désillusion.

C'est ainsi que son neveu Henri, qui suivait à son égard un plan nettement tracé, lui avait appris qu'il s'était, en désespoir de cause, adressé au roi, lequel l'avait reçu très affablement et l'avait renvoyé au lieutenant de police qui, sur l'ordre formel du roi, avait promis de remuer ciel et terre pour retrouver la disparue ainsi que le ou les coupables.

Il faut dire ici que d'Étioles avait hésité un moment, se demandant s'il ne ferait pas bien de pousser son oncle à rendre visite au lieutenant de police, qui n'aurait pu se dérober devant l'importance d'un tel solliciteur.

Mais là où M. de Tournehem ne voyait que pièges et embûches tendus contre le bonheur de sa fille… et peut-être sa vie, d'Étioles, lui, restait fermement convaincu qu'il ne s'agissait que d'une aventure d'amour.

Et il se disait que, dans ces conditions, il saurait bien retrouver tout seul les traces de sa femme et de son ravisseur… Une aide fournie par un homme comme son oncle pouvant devenir une entrave au moment précis où il aurait besoin de toute sa liberté d'action pour tirer du ravisseur et peut-être de Jeanne elle-même la vengeance éclatante qu'il rêvait, il n'avait pas hésité et, sans pitié pour la douleur profonde de cet homme, il l'avait impitoyablement poussé dans de fausses directions, lancé sur de fausses pistes, leurré de chimériques espoirs.

Quant à Héloïse Poisson, qui d'un mot aurait pu rassurer le malheureux père sur le sort de sa fille, elle gardait aussi un silence obstiné, aussi intéressé que celui de d'Étioles, quoique pour d'autres causes.

Depuis qu'elle avait appris de la bouche de Noé que Jeanne avait été enlevée par le roi, elle était sans nouvelles. Elle avait habilement mis en branle toutes les personnes susceptibles de lui apporter un renseignement, mais vainement…

Elle aussi, comme d'Étioles, comme Tournehem, était plongée dans une cruelle indécision et dans des angoisses profondes. Elle se demandait avec un commencement d'inquiétude ce que pouvait bien cacher ce silence persistant de Jeanne, ainsi que cette disparition obstinément prolongée.

Mais elle se rassurait en se disant :

– Bah ! les amoureux brûlent leur chandelle par les deux bouts… Ils l'useront ainsi plus vite. Il viendra toujours bien un moment où ils seront las de leur mystérieux tête-à-tête… et alors !…

La matrone se consolait ainsi elle-même et s'efforçait de se raccrocher à cette douce conviction que Jeanne était bien la maîtresse du roi… ce dont elle arrivait à douter parfois quand elle constatait le néant qui couronnait ses recherches et le silence inquiétant de ceux qu'elle s'obstinait néanmoins à appeler les deux amoureux : le roi et Jeanne.

Telle était à peu près la situation d'esprit de ces différents personnages au moment où nous les retrouvons.

M. de Tournehem était, ce jour-là, dans son cabinet, occupé, comme toujours, à se demander quelle démarche il pourrait tenter

pour retrouver sa fille lorsqu'un valet vint lui annoncer que M. de Bernis, secrétaire intime de M. le lieutenant de police, sollicitait l'honneur d'être reçu, séance tenante, pour affaire de la plus haute gravité.

Tournehem connaissait vaguement ce Bernis, qui se faufilait dans tous les mondes. Mais peut-être ne l'eût-il pas reçu si la qualité de secrétaire du lieutenant de police, que le visiteur avait déclinée, peut-être sciemment, n'était venue éveiller en lui un secret espoir.

Aussi donna-t-il l'ordre d'introduire immédiatement le visiteur annoncé qui fit son entrée avec cette grâce et cette aisance particulière aux hommes de cour.

Après les compliments d'usage, qui furent d'autant plus longs et cérémonieux que les deux hommes paraissaient s'étudier mutuellement avec une attention soutenue, Bernis se décida à aborder le sujet qui l'amenait, non sans une imperceptible émotion, car le grand air du financier, son mâle et noble visage ravagé par la douleur lui en imposaient malgré lui.

– Monsieur, fit de Bernis, je suis, vous le savez, le secrétaire intime de M. le lieutenant de police, qui veut bien m'honorer d'une confiance telle, qu'il n'a pas de secrets pour moi. Cette situation exceptionnelle me met à même, parfois, d'être utile à mes amis et quelquefois, plus rarement, à quelque galant homme connu seulement de réputation et dont je m'honorerais de devenir l'ami… sans pour cela trahir en rien la confiance de M. le lieutenant de police.

Tournehem s'inclina poliment. Mais le désir ardent qu'il avait de savoir si ce visiteur lui apportait des nouvelles de sa fille, primant toute autre préoccupation, ce fut d'une voix étranglée par l'angoisse et par l'émotion qu'il interrogea :

– M. le lieutenant de police vous envoie-t-il pour m'apporter des nouvelles de mon enfant ?… Savez-vous enfin ce qu'elle est devenue ?… où elle est ?…

– Hélas ! non, monsieur, répondit Bernis, qui ajouta vivement, voyant que le père infortuné laissait échapper malgré lui un geste qui signifiait qu'en dehors de son enfant le reste le laissait indifférent : Mais je viens pourtant vous entretenir de votre fille.

– Vais-je enfin apprendre quelque chose ? murmura Tournehem.

– Peut-être, monsieur, répondit énigmatiquement Bernis ; en tous cas, je vous le répète, c'est de Mme d'Étioles que je vais avoir l'honneur de vous entretenir. De madame et, surtout, de

M. d’Étioles, ajouta-t-il lentement et en insistant sur ses dernières paroles.

– Parlez, monsieur, et pardonnez à mon impatience paternelle, mais… je vous en conjure… soyez bref.

– Je le serai autant que faire se pourra, monsieur. Voici donc : J’ai eu accidentellement entre les mains des papiers qui prouvaient qu’un fermier royal… de vos amis, était atteint et convaincu de prévarication.

– Un de mes amis prévaricateur !… Allons donc, monsieur ! s’exclama Tournehem avec indignation.

– Permettez-moi d’insister, monsieur, j’ai eu les pièces en mains… elles sont accablantes, plus que suffisantes pour envoyer leur auteur, la corde au cou, en chemise, faire amende honorable en place de Grève… Mais je n’ai pas dit que ce fermier, votre ami, fût coupable… il y a eu complot ourdi contre votre ami et ce complot a été si habilement machiné que s’il prenait fantaisie à son auteur d’envoyer quelques-unes des pièces que j’ai lues au roi… votre ami serait irrémédiablement perdu.

– Mais c’est horrible, ce que vous m’apprenez-là !

– Plus que vous ne le supposez, monsieur, car il ne s’agit pas d’un de vos amis comme je vous l’ai dit tout d’abord, mais bien de vous-même.

– Moi ?… fit Tournehem que l’émotion étranglait.

– Vous-même, monsieur.

– Oh ! murmura le financier en passant la main sur son front ruisselant de sueur, j’entrevois un abîme… Voyons, voyons ! ajouta-t-il en essayant de retrouver tout son sang-froid. Expliquez-vous, de grâce !

– C’est cependant très clair ! continua Bernis. Votre signature s’étale au bas des pièces qui prouvent clair comme le jour qu’il y a eu vol cynique et impudent au préjudice du trésor royal. Qu’une de ces pièces soit mise au jour et votre condamnation est certaine, inévitable, car, à moins que vous ne puissiez faire la preuve probante, irréfutable, d’une imitation parfaite de votre signature, jamais vous n’arriverez à prouver au roi ou à vos juges que le signataire de ces pièces accablantes en ignorait le contenu… et c’est pourtant la vérité… je le sais. En deux mots votre bonne foi a été surprise : on a, par des moyens tortueux et infâmes, capté votre confiance…

Vous avez, vous honnête homme incapable de soupçonner un

piège aussi vil, commis l'imprudence d'apposer votre signature sur des pièces en blanc… Or, ces pièces, on les a, après coup, remplies d'instructions tellement précises, d'une nature si délicate, si spéciale, que le moindre doute en votre faveur est impossible.

En outre, les ordres que vous aviez signés en blanc ont été exécutés avec une précision et une adresse telles que, en cas de procès, vingt personnes surgiraient pour attester, avec preuves à l'appui, qu'elles ont agi sur votre ordre exprès.

– C'est monstrueux !… murmura de Tournehem qui se demandait s'il n'était pas le jouet d'un affreux cauchemar. Et quel est le misérable qui… le savez-vous, monsieur ?

– Oui, monsieur, et je vais vous dire son nom si vous y tenez… Cependant il me semble que ce nom est très facile à trouver par vous-même… Une seule personne, dans votre entourage immédiat, étant en mesure de présenter à votre signature des pièces en blanc, une seule personne possédant toute votre confiance…

– Quoi ! ce serait Henri !… mon neveu !… lui qui me doit tout !… Horreur !… Mais non, c'est insensé, vous vous trompez… Et pourquoi ? dans quel but cette horrible machination ?…

– Remarquez, je vous prie, que vous avez nommé vous-même M. d'Étioles… parce qu'en effet lui seul était à même de perpétrer une action aussi vile… Il vous doit tout, dites-vous ?… Eh ! monsieur, c'est peut-être bien à cause de cela…

Chez certaines natures spécialement pétries, le bienfait évoque la haine… et M. d'Étioles me fait l'effet d'être de ces natures-là !… Dans quel but il aurait agi ?… je n'en sais rien, mais tenez pour certain que lui seul est l'instigateur de l'abominable complot dont vous seriez victime un jour ou l'autre… si je n'avais pensé qu'il était de mon devoir d'honnête homme de vous prévenir à temps.

– Non ! non !… c'est impossible ! Henri est incapable d'une pareille infamie !… Je ne doute ni de vos intentions ni de votre bonne foi… mais ce que vous me dites est si horrible, si monstrueux, que mon esprit se refuse à admettre une ingratitude aussi noire, une aussi odieuse perversité !

Et le financier, qui s'était levé, arpentait son cabinet avec une agitation fébrile.

De Bernis, qui l'observait attentivement, haussa les épaules et murmura :

– Incrédule !… Pensez-vous donc que je serais venu bénévolement jeter le trouble dans la conscience d'un galant

homme vers qui je me sens attiré par une respectueuse sympathie… pensez-vous que je serais venu lancer à la légère une accusation aussi effroyable ?…

– Avez-vous donc des preuves ? demanda Tournehem avec vivacité.

– Positives, matérielles, non… morales, oui… et elles sont concluantes… Vous allez en juger vous-même : c'était l'avant-veille du jour où fut célébré le mariage de M[me] d'Étioles. Un homme se présenta à l'hôtel de la lieutenance de police, demandant à parler à M. Berryer lui-même. M. Berryer étant absent, je reçus l'homme qui après bien des hésitations, sur l'assurance formelle que je lui donnai que le lieutenant de police me l'enverrait à moi, son secrétaire intime, se décida enfin à dévoiler l'objet de sa visite.

Cet homme me dit alors qu'il pouvait fournir les preuves de vols nombreux commis au préjudice du Trésor par un personnage haut placé, et qu'il se chargeait de livrer ces preuves si je donnais ma parole d'honneur de souscrire à certaines conditions qu'il me fit connaître et qui étaient les suivantes : l'homme avait en sa possession des papiers compromettant le personnage non encore désigné ; il manquait à ces papiers la preuve décisive, irréfutable des vols dont on l'accusait… cette preuve, il se faisait fort de l'avoir sous trois jours…

Pour me prouver qu'il ne s'agissait pas d'une accusation vague, il s'offrait à me laisser les papiers qu'il possédait et à la lecture desquels je me convaincrais que son accusation était sérieuse et fondée, mais en échange je prenais l'engagement d'honneur d'attendre trois jours, de ne donner aucune suite à l'affaire jusqu'à ce que le délai qui m'était imposé fût expiré, enfin, de restituer purement et simplement les papiers confiés à ma probité au cas où, par extraordinaire, la preuve irréfutable qu'il espérait posséder dans un délai très rapproché venant à lui manquer, il viendrait lui-même me redemander ces papiers.

Si, au contraire, il m'apportait la preuve convoitée, je serais libre de garder le tout, de donner à l'affaire telle suite qu'elle comportait, à la condition unique de ne jamais dévoiler le nom du délateur.

Cette sorte de marché qu'on me proposait était expliqué par les considérations suivantes : l'homme qui me parlait était un pauvre diable obscur. Le personnage qu'il accusait était au contraire riche et puissant.

Si les preuves fournies étaient jugées insuffisantes, si le

personnage se tirait indemne de l'aventure, lui le pauvre diable était perdu et serait impitoyablement broyé par son puissant adversaire… S'il réussissait, si le personnage était convaincu, condamné, exécuté, alors surgissait un autre danger pour l'homme…

Le personnage, en effet, avait une famille, des complices tout-puissants, qui même, en cas de condamnation du principal coupable, n'hésiteraient pas, dans un esprit de vengeance, à sacrifier impitoyablement le délateur… d'où nécessité pour lui de rester inconnu, dans une ombre prudente… En un mot, l'homme voulait bien dénoncer, mais sans risques pour sa personne…

C'était assez logique ; je n'hésitai donc pas et engageai ma parole, souscrivant pleinement aux conditions qui m'étaient imposées et qu'en bonne justice j'étais forcé de reconnaître rigoureusement nécessaires à la sécurité personnelle du délateur.

De Bernis s'arrêta un instant, autant pour reprendre haleine que pour étudier l'effet produit par son récit sur M. de Tournehem qui écoutait avec une attention profonde et s'était rassis machinalement.

Satisfait sans doute de son examen, le secrétaire de Berryer puisa dans une élégante tabatière en or une prise de tabac qu'il huma avec une satisfaction manifeste, secoua d'un geste gracieux le jabot sur lequel nul grain n'était tombé, et reprit :

– Pendant qu'il parlait, j'observais l'homme très attentivement : il me parut sincère dans l'accomplissement de sa tâche répugnante. Mais j'ai le bonheur d'être doué d'une mémoire extraordinaire et il me semblait que j'avais déjà vu quelque part cet homme qui, pour des raisons que je n'avais pas à rechercher, accomplissait cette lâcheté qu'est une délation…

Où l'avais-je vu ?… je ne pouvais arriver à préciser ; pourtant cette physionomie ne m'était pas inconnue… L'homme parti, emportant ma parole, assez intrigué je me mis à parcourir les papiers qu'il m'avait laissés et je vis alors que le personnage mis en cause, c'était vous, monsieur de Tournehem.

– Et ces papiers étaient probants ? interrogea le fermier royal qui haletait.

– Accablants, monsieur !… Il y avait là des preuves irréfutables en quantité plus que suffisante pour faire tomber votre tête… et je me demandai tout aussitôt quelle preuve autrement convaincante mon inconnu pouvait bien rechercher, quand je tenais là dans mes

mains des pièces aussi terribles.

Mais à force de chercher pourquoi cet homme ne s'en tenait pas à ces papiers plus que suffisants, – je ne saurais trop vous le répéter, – à force de voir votre nom s'étaler au bas de pages dont la plus insignifiante pouvait tuer le signataire plus sûrement qu'un solide coup de poignard, le voile qui couvrait ma mémoire se déchira soudain et je reconnus le misérable qui venait de vous livrer…

– Ah ! fit vivement M. de Tournehem, qui est-ce ?

– C'était une sorte de factotum, de secrétaire, de valet, qui devait être depuis peu au service de M. d'Étioles, mais qui depuis deux jours ne quittait pas plus que son ombre votre neveu qui se montrait partout toujours inévitablement flanqué de ce serviteur dont il paraissait s'être entiché… Je m'enquis discrètement et j'appris que mon homme s'appelait…

– Damiens ? fit de Tournehem.

– Damiens, c'est cela même ; qu'il était entré depuis peu au service de M. d'Étioles, auprès duquel il remplissait des fonctions vagues, indéfinies, qu'il était apparu soudainement sans que personne pût dire comment, ni qui il était réellement, d'où il venait, ce qu'il voulait…

– Étrange !… murmura le financier.

– Alors, continua Bernis, à force de réfléchir, de tourner et retourner les renseignements que j'avais recueillis, j'arrivai à cette conclusion : que ce Damiens n'était qu'un instrument qui agissait pour le compte d'un autre qui se tenait prudemment dans la coulisse, que tout ce qu'il m'avait débité n'était qu'une leçon répétée par cœur, qu'enfin il ignorait très probablement le contenu des papiers qu'il m'avait remis sans les avoir lus… si toutefois cet homme savait lire… et finalement que le véritable auteur de cette tragédie où l'on m'avait assigné un rôle ne pouvait être que le nouveau maître de ce Damiens, votre propre neveu, M. d'Étioles lui-même.

– Mais pourquoi ?… pourquoi ?…

– Un peu de patience, monsieur, tout s'élucidera, je l'espère. Je continue : les fonctions que j'exerce à la cour me permettent de connaître bien des gens et, très répandu, je suis parfaitement renseigné sur la valeur morale de bien des personnes qui ne me connaissent même pas.

C'est ainsi, monsieur, que, bien que n'ayant pas l'honneur d'être de vos amis, je savais cependant que le titulaire de la ferme de

Picardie était considéré par tous comme l'honneur et la probité même et que Sa Majesté elle-même l'avait en très haute estime… Ce n'est pas un compliment que je vous fais, monsieur, je vous répète simplement l'opinion de tous ceux qui vous ont approché et j'essaie de vous expliquer pourquoi et comment mon attention fut éveillée…

Vous tenant pour un parfait honnête homme, je vous laisse à penser quelle fut ma stupeur à la lecture des pièces qui prouvaient… le contraire. Mais si je suis doué d'une bonne mémoire, je le suis aussi d'un instinct qui m'a rarement trompé… Or cet instinct me disait que vous aviez le visage, les manières et surtout les idées d'un homme qui était sûrement l'opposé du misérable qui se révélait à moi à la lecture des papiers en question…

Vous avez sans doute oublié que j'eus l'honneur de vous être présenté chez Mme de Rohan, et que j'eus là un assez long entretien avec vous… Je me flatte d'être physionomiste… L'impression que vous aviez produite sur moi, jointe à votre réputation bien établie, fit que je vous fus acquis dès l'abord et que je résolus de réserver mon jugement sur votre compte… jusqu'à ce que les renseignements que je faisais recueillir adroitement de différents côtés fussent venus confirmer ou détruire cette impression qui vous était favorable…

– Ah ! monsieur, fit Tournehem en prenant la main de Bernis, que de grâces je vous dois !

– Attendez, fit Bernis en souriant, vous me remercierez après. Mes observations personnelles, jointes à mes renseignements particuliers, me donnèrent la certitude que ce Damiens n'était que l'instrument inconscient de M. d'Étioles…

Je fis en outre cette remarque qui me frappa que ces papiers – qui constituaient une sorte d'épée de Damoclès suspendue sur votre tête – m'étaient confiés justement l'avant-veille du mariage de d'Étioles avec votre fille : c'est-à-dire à un moment où plus que jamais vous deviez être sacré pour lui…

Cette coïncidence me parut plutôt bizarre… Mais ce qui me frappa davantage encore, ce fut que le lendemain même de ce mariage, ce Damiens qui devait revenir m'apporter une preuve plus terrible que les autres revint en effet… mais pour m'annoncer qu'il avait échoué dans ses recherches et me réclamer les papiers qu'il avait confiés à mon honneur et que je lui rendis… à regret, je

l’avoue.

Et malgré moi cette idée me vint, tenace, obstinée, que ces papiers étaient retirés de mes mains, que l’orage qui s’amoncelait sur votre tête était écarté parce que le mariage de d’Étioles avec votre fille était consommé, et que si cette union à la veille d’être conclue s’était brisée par une cause fortuite, on serait venu m’apporter une pièce absolument inutile avec une mise en demeure de faire mon devoir : c’est-à-dire remettre ces pièces entre les mains du roi… et alors vous étiez perdu… l’orage éclatait sur votre tête et vous broyait comme un fétu…

– Horrible ! horrible ! murmurait Tournehem anéanti et qui suait à grosses gouttes.

– Mais tout ce que je vous dis là, reprit Bernis, n’était que présomptions… Le mariage de votre fille, annoncé à grand fracas par d’Étioles, avait fait marcher les langues qui se demandaient comment une personne aussi charmante, aussi accomplie, pouvait consentir à une union avec un homme aussi peu assorti… présomption… l’évanouissement de la jeune épousée en pleine église après la cérémonie… présomption encore…

Certes tout cela me frappait étrangement, mais devais-je pour cela me laisser entraîner à bâtir une intrigue aussi noire ?… Je continuai mes recherches et c’est ainsi que j’appris que d’Étioles lui-même, dans un moment d’expansion, avait annoncé son mariage très prochain à une… jeune personne… qui parfois a quelques bontés pour votre serviteur…

Cette personne, par hasard, connaissait de vue la future Mme d’Étioles. Elle ne put s’empêcher de rire au nez de votre neveu, lui disant avec une franchise évidente, quoique cruelle, que jamais une charmante enfant ne consentirait à unir sa jeunesse et sa beauté à un être aussi laid que lui.

Cette appréciation parut piquer au vif d’Étioles, qui s’oublia jusqu’à déclarer textuellement « qu’il voulait cette charmante enfant pour lui et que de *gré ou* de *force* il l’aurait… que d’ailleurs ses précautions étaient prises et que si d’aventure sa cousine se montrait rebelle, elle déchaînerait *sur la tête d’une personne qui lui était chère* une catastrophe si épouvantable qu’elle n’aurait plus assez de ses jours pour pleurer le malheur irréparable qu’elle aurait causé… mais qu’il était bien tranquille là-dessus, que sa cousine était trop intelligente pour ne pas comprendre les choses, et *fille trop aimante et dévouée* pour hésiter un seul instant à sacrifier son propre

bonheur à la vie de son père et peut-être plus qu'à la vie ».

Vous comprenez, monsieur, que ces paroles, qui m'étaient répétées sans y attacher autrement d'importance, furent pour moi comme un éclair qui me fit voir clairement toute la trame ténébreuse qui avait été ourdie contre vous et votre fille.

– Ah ! malédiction sur moi ! rugit Tournehem ; moi aussi, je vois, je comprends… Ma fille, ma pauvre enfant s'est sacrifiée pour moi… pour sauver mon honneur et ma vie menacés… et je n'ai rien vu, rien compris, rien deviné, misérable père que je suis !…

– De grâce, monsieur, fit Bernis effrayé par cette explosion soudaine ; de grâce, calmez-vous, remettez-vous…

– Ah ! je vais… reprit violemment Tournehem qui se leva et se dirigea vivement vers la porte.

Mais, rapide comme l'éclair, Bernis s'était placé devant et lui disait sur un ton d'autorité dont on ne l'aurait jamais supposé capable :

– Où allez-vous ?… Que voulez-vous faire ?…

– Ce que je veux faire ? répondit Tournehem avec un rire qui sonnait la folie ; tuer le misérable qui…

– Des folies ! répondit froidement Bernis en haussant les épaules ; vous allez commettre… un acte irréparable… qui attirera sur votre tête et sur celle de votre enfant la foudre qui s'est écartée pour un moment.

À ces mots prononcés avec une conviction profonde et une souveraine gravité, Tournehem s'arrêta, balbutiant, interdit.

Sans lui laisser le temps de se remettre, Bernis continua :

– Écoutez-moi, monsieur, je vous en prie… Voyons, vous me devez bien cela, ajouta-t-il, voyant que Tournehem qui grondait de fureur hésitait encore.

À cette allusion directe au service qui venait de lui être rendu, le financier s'arrêta net comme le cheval qui sent le mors lui broyer la bouche, et faisant un effort violent pour se calmer :

– Pardonnez-moi, monsieur de Bernis, je n'ai même pas songé à vous remercier…

– Ne parlons pas de cela, fit vivement Bernis… Asseyez-vous… écoutez-moi… Vous pensez bien, cher monsieur, que je ne suis pas venu uniquement pour vous signaler un danger effroyable, et que l'homme qui a su pénétrer une aussi odieuse machination peut être de bon conseil…

– C'est vrai ! fit Tournehem. Ma tête se perd dans ce dédale

d'infamies.

– Je le vois, pardieu ! bien… Vous avez donc besoin d'un ami sûr et dévoué qui voie clair pour vous et vous indique la voie à suivre. Ce que je viens de faire pour vous vous prouve que, cet ami, je le suis.

– C'est vrai ! fit Tournehem dans un élan.

Et il ajouta :

– Monsieur de Bernis, le jour où il vous plaira de me demander ma vie, souvenez-vous qu'elle vous appartient.

– Laissons cela, je vous en prie, répondit Bernis que cette effusion reconnaissante paraissait gêner… Je suis amplement récompensé par la satisfaction que j'éprouve à rendre service à un galant homme comme vous… et tout le profit est encore pour moi, puisqu'en accomplissant mon devoir de gentilhomme, je me fais un ami dévoué…

– Jusqu'à la mort ! acheva Tournehem en serrant la main de Bernis.

– Votre situation est très claire pour moi et je vais la résumer en quelques mots : pour des raisons que j'ignore, votre neveu avait un intérêt puissant à devenir votre gendre… Laid, chétif, contrefait, il a pensé que ce mariage ne se ferait sans doute pas sans tiraillements. Comme cet homme est un misérable, il a abusé de la confiance que vous aviez en lui pour vous faire signer des papiers horriblement compromettants…

Lorsqu'il s'est senti suffisamment armé, il s'est adressé à votre fille et lui a donné à choisir : ou devenir sienne et vous étiez épargné, ou bien refuser de lui appartenir et alors c'était la mort et, pis encore, le déshonneur… Votre fille n'a pas hésité à se sacrifier pour vous.

– Ma pauvre enfant ! sanglota Tournehem.

– Le danger qui vous menaçait, continua Bernis, me paraît écarté momentanément… mais qui sait s'il ne reparaîtra pas plus menaçant que jamais ?… Qui peut savoir la réalisation de quels plans machiavéliques poursuit M. d'Étioles ?… Qui sait si cet homme n'aura pas demain un intérêt quelconque à vous briser ?…

– Alors, je suis perdu ! dit Tournehem accablé.

– Non, mordieu !… Il faut vous redresser, tenir tête à l'orage, vous défendre…

– Je vais me jeter aux pieds du roi, lui tout raconter, implorer son aide…

– Mauvais moyen ! fit Bernis en hochant la tête ; le roi est faible, léger, versatile ; qui sait si, adroitement circonvenu, il ne vous sacrifiera pas…

– Que faire alors ?… Et ma pauvre enfant… que deviendra-t-elle ?…

– Il faut, dit Bernis lentement, employer les mêmes armes que votre ennemi… car, ne vous y trompez pas, votre neveu est votre ennemi mortel, acharné… Il faut, comme lui, user de ruse, paraître confiant, être patient et tenace…

Et tenez, j'y songe, vous cherchez partout votre fille sans pouvoir la retrouver… Pendant ce temps que fait M. d'Étioles ?… qui nous dit que ce n'est pas lui qui a séquestrée sa femme ?…

Je prévois votre question : dans quel but ?… Eh ! si je le savais, je ne serais pas si inquiet pour vous… et pour elle…

– Alors, que faire ?… répéta une deuxième fois Tournehem.

– À mon avis, il faut dissimuler… Montrez la même confiance que précédemment à votre gendre… seulement attachez-vous à ses pas, soyez constamment dans son ombre, connaissez ses moindres actions, ses plus insignifiantes démarches, ses pensées si possible… cherchez et réunissez le preuves de la machination ourdie contre vous, de telle sorte que le jour où on voudra vous accabler par cette accusation infamante, vous puissiez en démontrer victorieusement l'inanité… car c'est là qu'est le danger le plus grave pour vous…

Quand vous aurez ces preuves en main, vous pourrez démasquer le fourbe sans crainte et frapper à votre tour impitoyablement… Mais, je vous le répète, pour en arriver à ce résultat il ne faut pas perdre de vue un seul instant d'Étioles, avoir l'œil constamment fixé sur lui, la nuit comme le jour, et peut-être aussi serait-il prudent de surveiller ce Damiens qui ne m'inspire que médiocre confiance…

Croyez-moi, monsieur de Tournehem, votre tranquillité, le bonheur de votre fille sont probablement au bout… et peut-être qu'en surveillant étroitement d'Étioles vous retrouverez plus tôt que vous ne croyez votre fille…

– Peut-être avez-vous raison, murmura Tournehem.

Alors, Bernis, le voyant ébranlé, entassa les arguments, les preuves morales, les faits probants pour le convaincre, et parla longtemps… longtemps…

Lorsque Bernis quitta l'hôtel de Tournehem, il avait sans doute réussi à accomplir une tâche difficile, car un sourire de satisfaction

errait sur ses lèvres.

D'un pas délibéré il se rendit tout droit rue du Foin où il fut admis immédiatement auprès de M. Jacques.

Celui-ci l'attendait sans doute impatiemment et attachait, sans doute aussi, une grande importance à la démarche de Bernis, car dès qu'il le vit il demanda vivement :

– Eh bien ?

– Eh bien, monseigneur, c'est fait !… À partir de ce moment, il ne lâchera pas d'une seconde la personne que vous savez… et je vous réponds que nous avons là un surveillant dont la vigilance ne sera jamais en défaut.

– C'est très bien, mon enfant, je suis content de vous.

Bernis s'inclina respectueusement, attendant de nouveaux ordres.

– Maintenant, mon enfant, reprit M. Jacques, reposez-vous quelques jours, vous l'avez bien mérité… puis ensuite, à l'œuvre… Il faut absolument savoir ce que veut ce Damiens… Je compte sur votre intelligence pour arriver à ce résultat… Moi, je vais m'occuper de nos deux ivrognes… Allez, mon enfant.

Et M. Jacques tendit sa main blanche que Bernis, un genou en terre, effleura respectueusement du bout des lèvres.

Puis, se relevant, il sortit à reculons.

Bernis parti, M. Jacques prit un monceau de notes et de rapports qu'il se mit à étudier attentivement.

Chapitre 11

LA MALADE DE LA MAISON DES RÉSERVOIRS

Crébillon se creusait vainement la cervelle à chercher par quel moyen il pourrait pénétrer dans la maison des Réservoirs et s'assurer *de visu* si la dame malade était bien Mme d'Étioles.

Le prétendu rêve de Noé s'était trouvé conforme à la réalité sur tant de points que le poète avait fini par se persuader que la mystérieuse malade et Jeanne ne pouvaient être qu'une seule et même personne.

Pourtant il pouvait se tromper ; l'étrange aventure de l'ivrogne, si rigoureusement exacte sur tant de points, pouvait être fausse sur ce point si important. De là nécessité impérieuse de pénétrer coûte que coûte dans cette maison et de se rendre compte par lui-même de l'identité de cette malade.

Mais comment ?… Par quel moyen ?… Voilà ce que le poète, malgré tous ses efforts d'imagination, n'arrivait pas à trouver.

Il avait d'abord songé à se présenter lui-même ouvertement, franchement, à la maison des réservoirs, à demander le maître de cette maison et, une fois mis en sa présence, à lui expliquer loyalement qui il était, ce qu'il voulait et ce qu'il attendait de lui. Mais il avait vite rejeté ce moyen très simple en effet, mais aussi très aventureux.

De deux choses l'une : ou bien Jeanne se cachait ou bien on la séquestrait.

Dans le premier cas, ayant ses raisons pour se dissimuler et ne plus donner signe de vie, – et il était évident que ces raisons

devaient être capitales, – Jeanne avait dû certainement prendre ses précautions en conséquences et ne se découvrirait pas elle-même… sinon quand elle le jugerait à propos.

Dans le deuxième cas, c'était plus grave : en effet, s'adresser bénévolement à ces inconnus, c'était se livrer naïvement soi-même, les mettre sur leurs gardes, leur donner le temps de prendre telles mesures convenables…

Qui sait même si cette démarche qui paraissait de prime abord si simple ne serait pas un danger pour celle qu'on recherchait ?

Qui sait si ces mystérieux personnages, ayant un intérêt puissant à garder leur proie, se sentant devinés, surveillés, ne la feraient pas tout simplement disparaître… pour toujours ?…

Décidément le moyen était mauvais dans le premier cas et pouvait être mortel dans le second : il fallait donc y renoncer, trouver autre chose.

La franchise pouvait être dangereuse pour Mme d'Étioles séquestrée ; la violence, s'il l'employait, pouvait être fatale à Crébillon et sans profit pour sa protégée… Restait donc la ruse.

Le poète se disait qu'il fallait de toute nécessité pénétrer dans cette maison par ruse… mais comment ?…

Cette question demeurait obstinément sans réponse.

Crébillon, cependant, ne restait pas inactif pour cela. Le soir même de ce fameux jour où il s'était rendu compte que Noé n'avait nullement rêvé, il s'était dirigé, à la tombée de la nuit, vers la ruelle et avait minutieusement inspecté les lieux. Il avait vite reconnu qu'une escalade nocturne était pour ainsi dire impossible.

La maison n'avait pas d'autre entrée apparente que celle donnant sur la ruelle ; elle était encadrée à droite et à gauche de deux maisons à peu près semblables ; le derrière donnait sur un terrain vague qui venait aboutir au mur de la maison.

De ce côté là, pas de portes, pas de fenêtres ; deux ou trois ouvertures étroites et basses étaient percées dans la muraille, encore ces ouvertures étaient-elles garnies de deux solides barreaux en forme de croix et situées presque au faîte de la maison. Rien à tenter par là.

Pour entrer il fallait de toute nécessité se ménager des relations dans la place, soit en y achetant une complicité, soit en bernant un des habitants pour en tirer une aide inconsciente.

S'il avait eu vingt ans de moins, Crébillon n'eût pas hésité à courtiser la petite soubrette et à tenter quelque chose de ce côté-là.

Mais il s'avouait franchement à lui-même que son âge, sa face luisante de bon ivrogne, ses manières dénuées d'élégance, tout cela lui interdisait formellement d'user de ce stratagème qui eût fatalement abouti à un échec lamentable.

Le seul moyen pratique qui lui restât était donc l'achat d'une complicité. Et, dès lors que l'argent entrait en ligne comme moyen d'action, il retrouvait toute son assurance : le poète était trop philosophe et désabusé pour ne pas savoir que rien ne résiste à ce levier puissant et, d'autre part, il était assuré de trouver, le cas échéant, la somme nécessaire, si considérable fût-elle.

En effet, Crébillon s'était demandé s'il n'était pas de son devoir de mettre M. de Tournehem au courant de ses projets en lui exposant ses soupçons et ses craintes. Mais, après mûre réflexion, il s'était décidé pour la négative.

Non pas qu'il eût, de ce côté, les mêmes répugnances, les mêmes doutes intuitifs qu'il avait eus devant d'Étioles, par exemple. Bien au contraire, le caractère élevé du véritable père de Jeanne lui inspirait une vive et respectueuse sympathie. Mais, connaissant l'immense tendresse qui se dissimulait sous l'abord grave et sévère du financier, il concevait aisément dans quel désespoir immense il devait être plongé, et la crainte d'apporter une fausse joie suivie d'une déconvenue douloureuse l'avait seul arrêté.

Mais s'il se faisait scrupule d'éveiller un espoir qui pouvait crouler aussitôt entrevu, il n'en était plus de même en cas de nécessité impérieuse, et il était fermement résolu à faire appel à la bourse du père si le besoin s'en faisait sentir.

D'ailleurs, il n'en était pas là, puisqu'il était riche : il lui restait, en effet, la plus grande partie des cinq mille livres de d'Étioles, et il ne faut pas oublier que cette somme était considérable pour l'époque.

Le poète cherchait donc un moyen d'entrer en relations avec un des habitants de la maison des Réservoirs et, guettant l'occasion, il passait la majeure partie de son temps dans cette auberge borgne où il était entré une fois, et où il avait élu domicile, y établissant son observatoire.

Noé, de son côté, avait reçu, pour consigne sévère, l'ordre de ne jamais approcher de la ruelle sous aucun prétexte ; la ruelle étant solitaire et fort peu fréquentée, le poète craignait de donner l'éveil aux habitants de la maison au cas où, par un hasard malencontreux, l'ivrogne serait reconnu comme étant le même qui avait surpris la

conversation des deux nocturnes causeurs.

De son poste d'observation, Crébillon avait vu le premier jour, de bon matin, la soubrette sortir et se diriger vers la boutique de l'herboriste d'où elle était revenue presque aussitôt chargée, comme la veille, de menus paquets, et avant même que le poète, pris à l'improviste, eût trouvé un prétexte plausible pour l'aborder, elle était rentrée, refermant la porte vivement.

Dépité d'avoir laissé échapper cette occasion, Crébillon s'était gratifié lui-même de quelques épithètes injurieuses et s'était promis d'avoir plus de décisions et d'à-propos la prochaine fois.

Le lendemain matin, la soubrette sortit encore, et cette fois le poète se lança sur ses pas, prêt à l'aborder quand elle sortirait de chez le droguiste.

Mais, cette fois encore, il en fut pour ses frais, car la soubrette ressortit presque aussitôt… en compagnie d'un vieillard aux allures paisibles, habillé tout de noir comme un clerc, s'appuyant sur une canne à pomme d'ivoire, les yeux abrités par des besicles et qui, tout en trottinant aux côtés de la soubrette, paraissait approuver de hochements de tête significatifs les explications qui lui étaient données avec volubilité par la jeune femme.

La soubrette et son compagnon marchaient assez vite, comme des gens pressés, mais rien dans leur attitude ne décelait qu'ils eussent quoi que ce fût à dissimuler. La soubrette parlait même assez haut pour que Crébillon pût entendre distinctement qu'elle donnait à son compagnon le titre de docteur.

Quoi qu'il en fut, ce tiers inattendu entravait toute tentative de la part de l'infortuné poète qui, tout furieux, grommelant de vagues invectives à l'adresse du malencontreux docteur, réintégra son observatoire en se disant qu'il serait peut-être plus favorisé la prochaine fois, tandis que soubrette et docteur entraient de leur côté dans la maison d'en face.

Au bout d'une heure environ, la porte s'ouvrit à nouveau et Crébillon, de son poste, put apercevoir le docteur qui s'éloignait de son pas menu et trottinant, pendant que la soubrette refermait la porte après avoir fait une gracieuse révérence.

Ce fut tout pour ce jour-là.

Le lendemain matin la porte s'ouvrit encore et la soubrette, les traits bouleversés, sortit précipitamment et s'élança en courant vers le droguiste, oubliant de refermer la porte derrière elle comme elle avait coutume de le faire.

Aussitôt, Crébillon sortit de son côté, mais comme il avait remarqué la figure décomposée de la soubrette et ce manque de précautions anormal, il se demandait avec angoisse si quelque malheur imprévu n'était pas survenu à la malade qui l'intéressait tant.

Hésitant, se demandant s'il ne fallait pas profiter de cet oubli et se faufiler par la porte entrebâillée, il restait sur place assez indécis lorsque, soudain, un grand cri déchira l'espace.

Instinctivement, il se tourna du côté d'où était parti ce cri douloureux et vit la soubrette étalée par terre.

Sans hésiter un seul instant, il s'élança et en quelques enjambées fut sur la jeune fille qui se lamentait.

– Mordieu ! pensait le poète, voilà un petit accident qui arrive fort à propos pour me mettre en relations avec cette charmante enfant.

Et, tout aise, il s'empressait de prendre dans ses bras et de relever la jeune fille qui, rougissante et confuse, le remerciait en souriant gentiment.

Crébillon, tout en la relevant, s'apprêtait à lui décocher un madrigal aussi galamment tourné que si elle eût été une duchesse pour le moins ; mais il n'en eut pas le temps, car la gentille soubrette ayant essayé de faire un pas, soutenue par Crébillon, laissa échapper un nouveau cri douloureux et, devenant toute pâle, s'abandonna défaillante dans les bras de son cavalier, fort embarrassé, et qui, perdant la tête, lui disait piteusement :

– Hé là !… tout doux, mademoiselle !… là !… là !… je vous en prie, ne vous trouvez pas mal !… chère mademoiselle !…

Comme si elle eût entendu cette prière pressante, comme si elle eût deviné l'embarras de son cavalier, la soubrette ouvrit les yeux et murmura d'une voix mourante :

– Le pied !… le pied !… oh ! je souffre horriblement !… Je vous en conjure, monsieur, posez-moi par terre, je ne puis rester debout !…

Crébillon s'empressa de faire ce qu'on lui demandait, prodiguant les paroles de consolation, se mettant à la disposition de la blessée, très sincèrement ému malgré lui par l'air de souffrance réelle répandu sur ce frais et gracieux minois.

La soubrette, cependant, pleurait à chaudes larmes et gémissait :

– Quel malheur ! mon Dieu ! quel malheur !

– Là ! là ! mademoiselle, calmez-vous… ce ne sera rien… une

petite foulure sans doute… un rien…

– Hé ! monsieur, gémit de plus belle la soubrette éplorée, il s'agit bien de moi… Madame !… cette pauvre madame !… elle est prise d'un terrible accès… le médecin l'avait bien prévu… et moi, sotte, qui vais me blesser stupidement… alors qu'une minute perdue peut être fatale à madame… Quel malheur !… je ne pourrai jamais aller jusque chez le droguiste… Que faire, mon Dieu ?… que faire ?… Et mon maître qui est absent… S'il arrive malheur à madame, je serai chassée…

Et, faisant un effort violent, la courageuse enfant se redressa, essaya de marcher, mais ses forces la trahirent ; elle poussa un sourd gémissement et retomba en sanglotant :

– Je ne pourrai jamais…

– Mais, mademoiselle, fit Crébillon, je vous en conjure, ne vous désolez pas ainsi. Dites-moi plutôt ce qu'il faut faire chez ce droguiste, et j'y vais de ce pas, puisque vous ne pouvez marcher.

– Quoi, monsieur, vous consentiriez ?… Oh ! c'est la providence qui vous a placé sur mon chemin !…

– Allons ! allons ! disposez de moi, ma belle enfant… Et, puisque le danger est pressant, dites-moi vite ce que je dois faire.

– C'est très simple… et puisque vous avez la bonté de me venir en aide… allez chez le droguiste, dites-lui que vous venez chercher le médicament pour la crise prévue… il doit être prêt… peut-être trouverez-vous le docteur… il avait promis de venir surveiller lui-même l'exécution de son ordonnance… alors vous le ramènerez avec vous…

– C'est bon, fit Crébillon sans en écouter davantage, j'y cours !…

Et laissant là la soubrette qui gémissait toujours, il prit ses jambes à son cou et gagna en quelques enjambées l'herboristerie où il se heurta effectivement au petit vieillard qu'il avait vu la veille avec la jeune camériste.

En quelques mots, il lui raconta l'accident survenu ainsi que le danger pressant que courait la malade.

Le vieux médecin le suivit aussitôt en poussant des exclamations émues.

Tous deux revinrent à la blessée, qui, voyant le docteur, s'écria en joignant les mains :

– Vite ! vite ! docteur, madame est très mal !… courez !

– Mais, ma chère enfant, répondit le médecin, je ne puis vous laisser ainsi…

– Oh ! docteur, je vous en prie, ne vous occupez pas de moi… allez, allez… s’il arrivait un malheur en l’absence de monsieur, je ne me le pardonnerais pas… il est si bon, monsieur !… quel chagrin pour lui !…

– Non pas, fit le docteur, nous ne sommes pas à une minute près, Dieu merci !… Allons, faites voir ce peton… Oh ! oh ! comme il est enflé !… Vous ne pouvez rester ici, reprit le vieillard avec autorité.

Et se tournant vers Crébillon :

– Monsieur, reprit-il, puisque le hasard vous a mis si fort à propos sur notre route, mettez le comble à vos bontés… aidez-moi, je vous en prie, à transporter cette enfant jusqu’à la maison, là, tout près… à deux pas…

– Mais de grand cœur ! répondit le poète qui se baissant aussitôt, enleva dans ses bras encore robustes ce léger fardeau et, précédé du médecin, se dirigea vers la fameuse maison, rayonnant de joie à la pensée qu’il allait pouvoir y pénétrer d’une manière aussi simple.

Le médecin pendant ce temps grommelait à l’adresse de la jeune fille :

– Petite imprudente !… une foulure, ça peut être très grave, savez-vous ?…

– Docteur ! docteur ! gémit la petite imprudente… aïe, que je souffre !… Je vous en prie, occupez-vous de madame !…

– Mais oui… tenez-vous en repos… je suis là, moi… sac à jujube !… Il ferait beau voir qu’un malade osât trépasser sans mon consentement… Ne vous agitez donc pas ainsi !…

Cependant les trois personnages étaient entrés et se trouvaient dans un couloir assez étroit.

– Où faut-il déposer mademoiselle ? demanda le poète.

– Par ici, s’il vous plaît, répondit le médecin qui se dirigeait vers une porte.

Mais la blessée s’écria vivement :

– Non ! non ! pas ici, docteur… là-haut !… là-haut !… dans la chambre de madame !…

– Mais puisque je vous dis que je suis là, reprit le docteur, qu’il n’y a rien à craindre…

– N’importe ! je veux être là… je veux voir… je vous en supplie, monsieur, montez-moi là-haut… dans la chambre de madame !…

– Ah ! la petite entêtée, murmura le docteur en refermant la porte qu’il avait déjà ouverte. Allons, monsieur, reprit-il en s’adressant à Crébillon, je suis confus d’abuser ainsi… un tout petit étage… Ah !

les femmes ! les femmes !

– Oh ! fit le poète dont le cœur battait violemment, car il sentait qu'il touchait au but. Oh ! disposez de moi… je monterai où vous voudrez.

Arrivé au premier, le vieux médecin qui marchait le premier, ouvrit une porte et s'effaça pour laisser entrer Crébillon et son fardeau.

Le poète se trouvait dans une chambre à coucher faiblement éclairée par une veilleuse, car les volets étaient poussés et les rideaux tirés pour éviter que le jour n'incommodât la malade qui reposait là.

Le docteur approcha un fauteuil dans lequel Crébillon déposa la jeune carriériste qui répétait toujours stoïquement :

– Madame !… voyez madame !…

Mais le docteur, très calme, sans se presser, prit une chaise, la plaça devant la jeune fille, et malgré ses protestations ne consentit à s'occuper qu'après avoir déposé les jambes de la petite entêtée, comme il répétait sans cesse, allongées sur la chaise.

Alors seulement il s'approcha d'un grand lit et tira les rideaux.

Les yeux de Crébillon se portèrent de ce côté-là.

Dans le lit reposait une dame d'une cinquantaine d'années, pâle, défaite, les joues creuses, rigide. On eût juré un cadavre si un spasme léger qui soulevait de temps en temps la poitrine n'eût démontré que toute vie ne s'était pas encore retirée de ce corps amaigri.

Les yeux étaient fermés et des lèvres pincées s'échappait un mince filet de salive sanguinolente. La malade ne gémissait pas et paraissait être évanouie. Le vieux docteur souleva les lèvres : les dents, dessous, étaient nerveusement serrées.

Toujours très calme, méthodiquement, sans se presser, le docteur prit un instrument dans une trousse qu'il sortit de sa poche en même temps qu'un minuscule flacon, versa quelques gouttes dans une cuillère et, s'adressant au poète :

– Monsieur, dit-il, si j'osais…

– Dites, monsieur, je suis à vos ordres, répondit Crébillon, voyant qu'il hésitait.

– Voici, reprit le docteur, pendant que je vais desserrer les dents de la malade, auriez-vous l'extrême obligeance de verser les quelques gouttes que voici dans sa bouche.

– Mais très volontiers, répondit le poète qui s'approcha, prit la

cuillère que lui tendait le docteur et se tint prêt à faire ce qu'on lui demandait, tout en songeant : Corbleu ! j'ai fait fausse route !… c'était bien la peine de me donner tant de mal pour arriver à un résultat aussi piteux… Allons, décidément, il me faut rechercher et retrouver à tout prix ce chevalier d'Assas… puis que lui seul pourra me faire retrouver Jeanne.

Cependant la malade avait ingurgité les quelques gouttes que le poète avait introduites dans sa bouche. Elle eut un soubresaut violent, ouvrit et referma les yeux à plusieurs reprises, puis ses traits crispés se détendirent, les spasmes disparurent, la respiration s'égalisa et elle parut s'endormir doucement.

– Là ! fit le docteur en se redressant, tout ira bien.

– Docteur, madame est sauvée, n'est-ce pas ? interrogea anxieusement la soubrette.

– Ma foi, mon enfant, je ne réponds de rien ; toutefois nous avons de grandes chances de nous en tirer. Maintenant, à nous deux, petite entêtée.

– Oh ! docteur, il ne faudrait pas abuser de la complaisance de monsieur.

Et la gentille soubrette désignait Crébillon.

Celui-ci, fort déçu, furieux d'avoir trouvé une étrangère là où il s'attendait à voir Mme d'Étioles, ne demandait pas mieux que de partir, aussi saisit-il la balle au bond pour se retirer.

Le docteur cependant avait sonné et donnait l'ordre à un valet accouru de reconduire le poète déconfit, s'excusant de ne pas l'accompagner lui-même, la petite entêtée ayant besoin de soins immédiats.

Crébillon se retira donc, reconduit par le valet, non sans avoir reçu les remerciements du docteur et de la petite soubrette qui avait insisté pour que ce galant inconnu laissât son nom et son adresse, affirmant que son maître à son tour tiendrait à lui porter ses remerciements lui-même, car il avait, par son heureuse intervention, peut-être sauvé la vie de la malade qui était une parente très affectionnée.

Le poète rentra donc à son hôtellerie, où l'attendait Noé fidèle au poste, de fort méchante humeur, furieux d'avoir perdu un temps précieux à courir une piste illusoire, et se disant qu'il fallait maintenant retrouver à tout prix le chevalier d'Assas.

Deux jours après il recevait la visite d'un homme d'un certain

âge, très simplement mis, de manières affables et très douces, qui, parlant avec un fort accent tudesque, se disait le maître de la maison des Réservoirs, lui annonçait que sa parente était hors de danger grâce à son aide généreuse, lui adressait de vifs remerciements, lui faisait force politesses, le priant de faire état de lui et de lui faire l'honneur de le venir visiter ainsi que sa parente, et se retirait enfin en lui laissant un nom barbare que le poète ne pouvait arriver à prononcer.

Et tout en rendant politesse pour politesse, Crébillon se disait :

– Que la peste m'étrangle si je remets jamais les pieds chez toi, Teuton de malheur !

Le poète était rancunier ; il ne pardonnait pas à cet inconnu d'avoir perdu trois jours à surveiller inutilement sa maison, alors qu'il avait de si sérieuse besogne à accomplir.

Il était furieux aussi contre Noé qui avait sottement mêlé le rêve à la réalité, et furieux surtout contre lui-même qui avait accepté bénévolement, pour de bonnes réalités, les billevesées d'un ivrogne. Et il se disait pour s'excuser lui-même :

– Mais aussi, comment n'être pas frappé par des coïncidences aussi extraordinaires !

Pourtant, si le pauvre Crébillon avait connu toute la vérité, il eût été bien plus furieux encore… mais pour d'autres causes.

Cette vérité, nous la connaissons, nous, et nous allons la dévoiler au lecteur, s'il veut bien.

Chapitre 12

CE QUI SE PASSAIT DANS LA MAISON DES RÉSERVOIRS

Nous reprendrons M. Jacques où nous l'avons laissé : au chevet de Jeanne, attendant patiemment que la jeune femme fût en état de reprendre l'entretien qu'il voulait avoir avec elle.

Jeanne avait la fièvre et délirait, mais M. Jacques était bien convaincu que son état n'avait rien d'alarmant.

La potion calmante, qu'il avait soigneusement préparé lui-même, devait procurer à la malade quelques heures d'un repos réparateur suffisant, croyait-il, sinon à la remettre sur pied, du moins à lui rendre une partie de ses forces et à chasser la fièvre.

Certes la secousse avait été effroyable, surtout pour une nature aussi fine et délicate que celle de Jeanne, et de longs jours s'écouleraient sans doute avant qu'elle fût remise complètement du trouble occasionné par l'écroulement de ses rêves secrets et par la perte de ses illusions les plus chères.

Longtemps encore la douleur étreindrait cette âme subtile et raffinée, troublerait cette intelligence souple et déliée… Mais cela importait peu à cet homme terrible que rien ne pouvait détourner du but poursuivi. Au contraire, l'affaiblissement moral de la jeune femme arrivait à point nommé pour servir ses desseins… il pourrait ainsi plus facilement pétrir à son gré cet esprit volontaire et hautain qui, dans la plénitude de ses moyens, lui eût sans doute échappé !

Tout étant pour le mieux, M. Jacques s'était retiré attendant un mieux qu'il espérait très prochain.

Mais le coup avait été trop rude, au-dessus des forces de la jeune

femme.

Le lendemain, au lieu du mieux espéré, l'état avait gravement empiré : la fièvre avait redoublé d'intensité et le délire persistait, tenace et effrayant.

Assez inquiet, M. Jacques dut se résigner à faire venir un médecin qui fut d'ailleurs choisi parmi les affiliés de la redoutable compagnie dont il était le chef suprême.

Ce médecin ne cacha pas que l'état de la malade, qu'on ne lui avait pas nommée, était des plus graves et qu'il ne pouvait répondre de la sauver.

M. Jacques resta fort perplexe à cet aveu tout franc et tout net que le docteur venait de lui faire sur son ordre même.

Alors le comte du Barry était intervenu.

L'âme de cet homme, pétrie de fange et de fiel, s'était dévoilée là dans toute sa hideur. Et, cyniquement, il avait déclaré ouvertement que, selon lui, le mieux était de profiter de la maladie qui venait de se déclarer si fort à propos : laisser la patiente se débattre seule contre le mal, ne lui apporter aucune aide de façon à ce qu'elle succombât infailliblement.

C'était tout bellement un assassinat que le comte proposait là, mais il colorait l'infamie de l'action proposée par ce raisonnement spécieux : Mme d'Étioles serait morte ainsi naturellement sans que personne y eût prêté la main.

Les raisons qu'il donnait pour justifier sa proposition étaient que : le roi n'était pas suffisamment épris de la comtesse ; qu'un retour vers Mme d'Étioles était toujours à craindre surtout si le roi, d'aventure, apprenait dans quel état fort alarmant sa conduite avait mis la belle énamourée ; bref… la malade étant un danger vivant, le mieux était de profiter de l'occasion et de la laisser disparaître, car, ajouta-t-il en terminant :

– Morte la bête, mort le venin !

Telles étaient les raisons que le comte du Barry avait données tout haut.

Mais il en avait d'autres qu'il gardait par devers lui et qui étaient les suivantes :

Le chevalier d'Assas était féru d'amour pour cette péronnelle qui, décidément, tournait la tête à tout le monde ; or, puisqu'à la suite d'il ne savait encore quelle étrange aventure, il avait sottement manqué ce d'Assas qu'il croyait si bien tenir, quelle plus belle vengeance pouvait-il rêver que celle de se donner l'immense

satisfaction d'aller annoncer lui-même au beau jouvenceau désarmé la mort de sa donzelle.

Voilà ce que dans sa haine féroce il avait trouvé.

M. Jacques avait écouté froidement les raisons invoquées par le comte pour motiver la nécessité de ce meurtre.

Nous ne voulons pas faire cet homme plus mauvais qu'il n'était, nous devons le présenter impartialement en laissant à la conscience du lecteur le soin de prononcer un jugement.

M. Jacques n'était pas une brute sanguinaire comme le comte du Barry.

Il était plutôt d'un naturel doux et paisible ; il ne faisait pas le mal pour le mal ; il n'avait ni amis ni ennemis : c'était, pour ainsi dire, une entité vivante.

Le mal ou le bien, pour lui, c'était ce qui secondait ou paralysait les intérêts de sa société. Il n'avait ni haine ni amour, ni pitié ni méchanceté. Il n'avait qu'un but qu'il devait atteindre ; au-devant de ce but, des obstacles ; autour de lui, des concours plus ou moins dévoués ou désintéressés.

Les concours, il les récompensait suivant leur mérite, sans joie, sans gratitude, uniquement par nécessité, la récompense étant obligée si on veut faire durer les concours.

Les obstacles, il les brisait sans faiblesse, sans remords, mais sans haine, uniquement par nécessité aussi. Si l'obstacle était une existence humaine, il essayait d'abord de l'écarter de son chemin. S'il ne réussissait pas, alors, mais alors seulement, il frappait. Mais, même en frappant, inexorable comme le destin, il n'était pas incapable d'un sentiment de pitié ou d'admiration si l'obstacle supprimé était digne de l'une ou de l'autre.

Il avait donc écouté sans broncher et sans indignation le comte du Barry, calculant froidement de quelle utilité la mort de Mme d'Étioles pourrait lui être, soupesant, par contre, quelle gêne et quelles entraves elle pourrait apporter à ses desseins s'il la laissait vivre. Et le résultat de ses réflexions avait été que cette mort ne pouvait lui être d'aucune utilité, tandis que Jeanne vivante pouvait encore lui servir à l'accomplissement de ses desseins.

Il déclara donc que l'existence de Jeanne était indispensable à la réussite de ses plans et qu'il entendait que chacun fit l'impossible pour la tirer du danger qu'elle courait.

Et, comme il avait démêlé une intention haineuse dans les paroles du comte, il eut soin de lui faire comprendre qu'il entendait être

obéi ponctuellement.

Le comte, comprenant la menace qui se dissimulait sous les paroles de ce maître qu'il craignait de jour en jour davantage, s'était incliné, promettant de bonne foi d'obéir.

Jeanne était donc sauvée momentanément de ce côté-là !

Nous disons momentanément : en effet, M. Jacques n'avait pas donné sa pensée tout entière. Fidèle à ses principes, il s'était dit qu'il serait toujours temps de recourir à un meurtre plus tard… si le besoin s'en faisait sentir.

En attendant, le mal subit dont la jeune femme venait d'être atteinte servait et contrariait, tout à la fois, les projets de cet homme redoutable.

Il les servait en ce sens que la maladie inattendue de sa rivale laissait le champ libre à la comtesse du Barry.

Il les contrariait en ce sens qu'il lui était impossible d'arracher à la malade les renseignements dont il avait besoin pour étayer ses plans futurs, de même qu'il lui était impossible de faire son œuvre de pression sur elle pour l'engager dans la voie où il la voulait voir.

Mais il était dit que cet homme aurait, dans cette affaire, tous les bonheurs et qu'il verrait les atouts s'accumuler dans son jeu comme à plaisir.

Il advint que, le délire persistant malgré des soins énergiques et intelligents, Jeanne lui en apprit plus long dans ses divagations qu'il n'eût jamais osé espérer lui en faire dire si elle eût eu sa raison.

La malheureuse ne cessait de parler du roi, et son amour vibrant et sincère s'exhalait en plaintes déchirantes. Et cette passion débordante était si pure, si dégagée de tout sentiment mesquin, si ardemment dévouée que M. Jacques se sentait pris d'une respectueuse admiration pour sa victime et frémissait en recueillant avidement les pensées les plus intimes de cette âme douloureuse et aimante que la fièvre arrachait à ce corps gracile et tant joli.

Son respect et son admiration allaient à ce sentiment si pur et si désintéressé, tandis que ses craintes s'éveillaient sourdement, car il connaissait trop le cœur humain pour ne pas pressentir quels miracles un tel amour était capable d'accomplir ; il connaissait trop le roi pour ne pas sentir quelle flamme superbe une passion aussi ardente et communicative était susceptible d'allumer dans le cœur léger et foncièrement égoïste de Louis.

En effet, si on se rappelle avec quelle facilité Louis XV s'était laissé prendre à une comédie habilement jouée par cette

comédienne incomparable qu'était la comtesse du Barry, qui avait su simuler des sentiments qui chatouillaient délicatement l'amour-propre de ce caractère personnel mais timide, impertinent mais faible… si on songe que le roi était d'une ténacité rare dans ses habitudes qui lui tenaient lieu d'affections, on comprendra que le danger le plus grave résidait tout entier dans cet amour, capable par sa sincérité de faire une impression profonde sur l'esprit du roi et de faire pénétrer dans son cœur sec et hautain des sentiments inconnus jusque-là et susceptibles de s'élever au niveau de cette passion.

De toutes ces considérations il ressortait pour M. Jacques qu'il fallait à tout prix laisser tout le monde dans l'ignorance de la retraite de Mme d'Étioles et cacher non moins soigneusement l'état alarmant de sa santé.

Qu'un hasard malencontreux apprît à un de ses amis le lieu de cette retraite, que cet ami, à son tour, apprît au roi que celle qu'il croyait traîtresse et parjure se mourait d'amour pour lui, et le roi, immensément flatté de cette preuve d'amour évidente, les yeux enfin dessillés, accourait aussitôt, était obligé de se rendre à l'évidence.

Il serait impossible alors de lui faire croire que la pauvre créature qu'il voyait, là, si douloureusement frappée de son abandon, pouvait être infidèle et traîtresse.

L'odieuse calomnie qui consistait à faire de Jeanne la maîtresse du chevalier d'Assas, habilement entretenue dans l'esprit de Louis par tout un monde de complices volontaires ou inconscients, tombait d'elle-même devant la matérialité des faits. Avec elle tombait aussi la jalousie aveugle et féroce qui avait poussé et maintenu, plus que tout autre sentiment, le roi dans les bras de la comtesse du Barry… et c'en était fait des plans si laborieusement échafaudés, tout croulait… Et Mme d'Étioles sortait alors de cette lutte souterraine triomphante et toute puissante… Et couverte par l'affection sincère du roi, elle échappait à toute tentative ultérieure… était placée si haut que les coups ne la pouvaient plus atteindre.

Il fallait donc louvoyer prudemment jusqu'au rétablissement complet de la malade, qui ne serait, alors, plus à craindre.

D'abord, parce que, d'ici là, le roi aurait eu le temps de changer sa liaison éphémère avec la comtesse du Barry en une habitude déjà assez profondément enracinée pour que cette habitude lui tînt lieu d'affection et qu'un changement répugnât à sa nature indolente et

quelque peu bourgeoise…

Ensuite, parce que, rétablie, Mme d'Étioles perdait le meilleur de son prestige et de son charme et qu'on s'arrangerait alors de manière à fournir au roi des preuves de sa liaison avec d'Assas, tellement irréfutables qu'elle serait sûrement et infailliblement battue d'avance et qu'il lui serait impossible d'approcher le roi, d'essayer de le convaincre.

Voilà pourquoi, un meurtre inutile répugnant à sa nature, raffinée et délicate par certains côtés, M. Jacques avait ordonné qu'on donnât à la malade les soins les plus minutieux et les plus vigilants. Voilà pourquoi aussi il avait recommandé les précautions les plus grandes pour que nul ne soupçonnât la présence de Mme d'Étioles, gravement malade, dans la mystérieuse demeure de la ruelle aux Réservoirs.

Mais si Jeanne, dans son délire, avait mis son âme à nu en ce qui concernait son amour pour le roi, elle avait donné aussi des indications précieuses à son ennemi qui en avait habilement profité et avait tout aussitôt dressé ses batteries en conséquence.

C'est ainsi qu'elle avait parlé de son père, M. de Tournehem, de d'Étioles, de Damiens, qui l'effrayait sans qu'elle sût trop pourquoi, de bien d'autres…

La fièvre lui avait donné une sorte de divination de tout ce qui se machinait contre le roi et elle avait parlé sans cesse, apportant la lumière sur bien des points restés obscurs dans l'esprit de M. Jacques, lui forgeant des armes qui devaient se retourner contre elle.

C'était elle qui avait éclairé d'un jour brutal les agissements de d'Étioles et mis ainsi en garde l'esprit toujours aux aguets de M. Jacques qui, jusqu'à ce jour, n'avait fait que soupçonner le sous-fermier et qui, sans elle, allait commettre la faute de dédaigner cet adversaire qui, maintenant, lui apparaissait comme redoutable et digne de retenir toute son attention.

C'était elle encore qui avait raconté dans tous ses moindres détails à la suite de quelle effroyable pression elle avait dû consentir à ce mariage qui lui répugnait ; elle, toujours, qui avait dit l'horrible machination ourdie par son misérable cousin contre son oncle, son père à elle.

Nous avons vu, dans un précédent chapitre, comment M. Jacques avait mis à profit ces révélations importantes et qu'il avait dépêché de Bernis auprès de M. de Tournehem sans perdre de temps.

De Bernis avait fait au père de Jeanne un récit où il entrait autant de fiction que de réalité, et il avait habilement réussi à capter la confiance du financier et à faire de ce galant homme un espion inconscient attaché à la personne de d'Étioles.

Par Tournehem, de Bernis était assuré de connaître les moindres actions du mari de Jeanne, M. Jacques ayant un intérêt capital à être renseigné sur les actes de ce personnage qu'il savait, maintenant, capable de se jeter à la traverse de ses projets et de lui occasionner des tracas qu'il jugeait plus prudent de prévenir.

C'était sur ces entrefaites que le valet Lubin et le comte du Barry, accompagnant le docteur mandé en toute hâte auprès de Mme d'Étioles, avaient commis l'imprudence d'échanger sur le pas de la porte les quelques paroles surprises par Noé dans son ivresse.

Le vicomte d'Apremont, ou, pour lui laisser le nom qu'il tenait à garder lui-même, Lubin, s'était oublié, dans un accès de mauvaise humeur, jusqu'à prononcer des noms propres. Or, par fatalité, le malheur voulait qu'un ivrogne se fût trouvé dans cette ruelle, où ne passaient pas dix personnes dans la journée, juste à point nommé pour surprendre une conversation qui n'aurait jamais dû être tenue dans cet endroit et cela juste au moment où le maître venait de recommander la plus grande prudence, la plus étroite vigilance autour de Mme d'Étioles. C'était vraiment jouer de malheur !

Lubin, furieux contre lui-même, n'en avait pas dormi de la nuit. Il était à peu près certain que cet ivrogne n'avait rien entendu, rien compris ; n'importe ! quelle diantre de mouche l'avait piqué là d'aller bavarder comme une vieille commère sur le pas d'une porte !

Oh ! le comte avait bien eu tort de ne pas étrangler tout à fait ce maudit ivrogne qui avait eu la malencontreuse idée de se venir vautrer devant leur porte juste au moment où lui, Lubin, avait la sottise de lâcher son caquet imprudent.

Ah ! si le maître apprenait la chose, Lubin ne donnerait pas deux liards de sa peau. Il fallait à tout prix racheter cet oubli impardonnable par une surveillance incessante.

Dans ces dispositions d'esprit, le valet était descendu le lendemain de grand matin, se postant derrière le judas de la porte, surveillant la rue.

Le raisonnement de Lubin était très simple ; il s'était dit :

– Si mon ivrogne est un ivrogne véritable amené là par un hasard fatal, il est certain que je ne verrai rien d'anormal. Si, au contraire, l'homme était un faux ivrogne, ou si même véritablement il a

surpris quelques mots et qu'il veuille en avoir le cœur net, il est non moins certain qu'il viendra rôder par ici… Alors je le verrai, je le reconnaîtrai, je le devinerai… et je verrai ce que j'aurai à faire.

Ce raisonnement était assez juste. En tout cas il devait être couronné de succès.

Au bout de quelques heures d'une faction patiente et tenace, Lubin était récompensé de sa peine en voyant Crébillon et Noé qui s'arrêtaient devant la porte.

Dire que Lubin reconnut Noé, non. Il n'avait fait que l'entrevoir dans l'obscurité, et nous avons vu que le poète avait eu l'idée de lui faire endosser un autre costume.

En outre, Crébillon avait eu la prudence de s'éloigner le plus vite possible de la fameuse porte, entraînant à sa suite Noé, dans la crainte qu'il avait que celui-ci ne fût reconnu.

Malheureusement cette prudente retraite avait été effectuée trop tard. Le valet, derrière sa porte, avait eu le temps de les dévisager et, toute sa prudence étant déjà en éveil, il ne les avait pas perdus de vue.

Malheureusement aussi, les exclamations bruyantes de l'ivrogne en reconnaissant tour à tour la borne et le marteau brisé, et en retrouvant le galon de son habit, ses jeux de physionomie, très significatifs, suffirent amplement à le trahir, à donner l'assurance au valet qu'il avait été bien inspiré, qu'il avait là devant lui son ivrogne de la veille et que cet ivrogne avait certainement surpris quelque chose puisqu'il revenait là le matin même avec ce compagnon à face d'ivrogne et qui lui était inconnu.

Lubin, tout en continuant sa surveillance, se demandait ce qu'il allait faire, mais ne trouvait rien.

Cependant son ivrogne repassait devant la porte, retournant sans doute d'où il venait ; quant à son compagnon, il le vit entrer dans la petite auberge, presque en face, et un sourire de satisfaction lui vint aux lèvres à cette constatation.

Lubin quitta aussitôt son poste d'observation, grimpa quatre à quatre les degrés qui conduisaient à l'étage supérieur, monta plus haut, jusqu'au grenier, s'approcha avec précaution d'une lucarne, fit entendre une sorte de modulation bizarre produite en soufflant dans un minuscule instrument qu'il avait sorti de sa poche, et attendit.

Quelques instants plus tard la même modulation bizarre, venant de la maison d'en face, parvint à ses oreilles.

Alors il s'écarta de la lucarne, et, ayant accompli sans doute une

besogne importante, car il paraissait très content de lui-même, il s'assit dans un coin, sans se soucier de la poussière, et se mit à réfléchir.

Lubin n'était sans doute pas très inventif ou bien ce qu'il voulait faire était peut-être très difficile, car au bout d'un quart d'heure il se redressait, n'ayant rien trouvé ; puis, prenant, comme on dit, son courage à deux mains, il redescendait, et, tout penaud, se présentait devant le maître : M. Jacques.

Une fois en présence de son supérieur, Lubin se mit humblement à genoux et confessa sa faute avec une entière franchise, n'omettant pas, bien entendu, de faire valoir ce qu'il avait fait depuis le matin pour racheter sa faute.

C'était là tout ce que l'infortuné Lubin, terrifié à l'idée du courroux qu'il allait déchaîner et du châtiment exemplaire qui allait s'abattre sur sa tête, avait trouvé.

Et s'il avait pu voir le coup d'œil terrible de son maître pendant qu'il parlait la tête basse, s'il avait pu voir la crispation de ses doigts fins et aristocratiques sur le velours du fauteuil, il eût été bien plus terrifié encore.

Mais, tandis qu'il parlait, M. Jacques réfléchissait et, après avoir maudit intérieurement la sotte imprudence de ce sous-ordre, il en avait vite pris son parti et dressé tout un plan.

Aussi, quand il eut fini, au lieu des reproches sanglants auxquels il s'attendait, Lubin fut-il tout surpris d'entendre le maître qui lui demandait avec douceur :

– Avez-vous songé à prévenir en face, mon enfant ?

– Oui, monseigneur. L'homme, depuis qu'il est entré, est en observation. Pas une de ses paroles, pas un de ses gestes ne nous échappera. Quand il sortira, il sera suivi et nous saurons qui il est, où il demeure, et quels sont les moyens dont il dispose.

– Bien, mon enfant, c'est parfait ! Relevez-vous.

Lubin, qui était resté tout ce temps à genoux, se releva, se demandant s'il rêvait.

– Mon enfant, reprit M. Jacques, je devrais vous punir sévèrement, car vous avez commis une faute… une grave faute… malgré mes ordres formels… mais à tout péché il y a miséricorde… D'ailleurs, votre repentir sincère, l'aveu rapide et franc de votre faute m'incitent à la clémence… Allez donc en paix, mon enfant, vous êtes pardonné… pour cette fois-ci… Mais, reprit-il avec un calme et une douceur plus terribles qu'une menace, mais ne péchez

plus !… Allez !… j'ai besoin de réfléchir.

Lubin, abasourdi par cette clémence à laquelle il était loin de s'attendre, sortit, enchanté, au fond, d'en être quitte à si bon compte et se promettant bien, à l'avenir, de veiller sur sa langue et de racheter ce moment d'oubli par une soumission aveugle.

Quelques instants plus tard, la soubrette, munie d'instructions précises, sortait ostensiblement pour aller chercher des médicaments et remettait au droguiste un billet plié d'une façon particulière que celui-ci prenait des mains de la fille de chambre et dépliait avec un respect manifeste.

Ce billet contenait des instructions à l'adresse du droguiste qui était un affilié et qui, après avoir lu, le brûlait devant la jeune femme, en disant simplement :

– Dites que les ordres seront exécutés.

La soubrette réintégrait la maison et Crébillon avait à peine quitté l'herboristerie que M. Jacques recevait deux rapports succincts émanant l'un de l'aubergiste, l'autre du droguiste, et dans lesquels les paroles, les faits et gestes du poète étaient minutieusement relatés.

Le soir même, un autre rapport, plus détaillé, dévoilait à M. Jacques les noms de Crébillon et de Noé Poisson, l'endroit où ils habitaient, quand ils étaient arrivés à Versailles et ce qu'ils y avaient fait depuis leur arrivée. La visite de Crébillon à Berryer y était signalée.

M. Jacques aussitôt faisait appeler de Bernis et lui donnait ses instructions.

Dans la nuit même, de Bernis lui racontait par le détail la conversation que Crébillon avait eue avec le lieutenant de police et qu'il n'avait pas eu de peine à lui arracher, tant Berryer avait été frappé de l'attitude si extraordinaire – pour le courtisan – de ce pauvre diable de poète qui se permettait d'être un honnête homme.

M. Jacques était fixé. Il savait ce que voulait cet homme et ce qu'il cherchait. Il était tranquille. Celui-là, du moins, s'il cherchait Mme d'Étioles, ce n'était pas dans l'intention de la pousser dans les bras du roi.

Et un certain respect lui venait pour ce brave homme de poète, plus honnête dans sa pauvreté que tous les seigneurs fringants mais vils qu'il voyait autour de lui se ruer à la curée, et aussi comme une gêne, comme un ennui de le trouver sur son chemin et, qui sait ?… d'être obligé de le briser peut-être.

Car, pour les raisons que nous avons expliquées, il ne fallait pas que le poète retrouvât Mme d'Étioles. Et puisque la faute d'un inférieur, secondée par un hasard vraiment extraordinaire, l'avait mis sur la piste de celle qu'il avait un intérêt si grand à ne pas laisser découvrir, il fallait prouver adroitement à ce Crébillon qu'il s'était trompé, qu'il avait fait fausse route, que tout ce que son ami lui avait raconté, ou du moins tout ce qui concernait Mme d'Étioles, n'était qu'une imagination d'ivrogne puisée dans les fumées de l'ivresse.

On a vu comment il y était arrivé et comment le poète avait été berné par la soubrette, adroitement stylée et secondée par quelques comparses qui avaient joué chacun le rôle qui lui était dévolu avec un naturel parfait.

Chapitre 13

LE PORTRAIT

Nous revenons à la petite maison des quinconces où le roi, accompagné du seul Lebel, son valet de chambre et ordonnateur suprême de la galante retraite, se rend mystérieusement toutes les nuits.

Le roi continue très régulièrement le duo d'amour si étrangement commencé, sans que Juliette, qui l'étudié très attentivement, puisse savoir si elle a avancé dans le cœur de son royal amant.

Louis lui-même ne pourrait dire à quel sentiment il obéit.

Presque chaque nuit il vient là, mais sans plaisir, sans entrain, parfois même comme à regret, avec des velléités de rebrousser chemin et de rentrer au château.

Plusieurs fois déjà, Lebel, qui semble obéir à des instructions mystérieuses, a dû user de toute sa diplomatie pour rappeler discrètement au roi qu'il était attendu ; plusieurs fois déjà, le valet de chambre a dû prendre sur lui de tout préparer pour l'équipée nocturne, sans en avoir reçu l'ordre de son maître, et, sans ces interventions adroitement déguisées, la comtesse eût, souvent, vainement attendu Louis qui, néanmoins, obéissant à sa nature timide et irrésolue, se résignait en bâillant, cédait en grommelant à l'habile et secrète pression de son serviteur et allait à ces bizarres rendez-vous d'amour comme à la plus charmante des corvées.

Mais si, par faiblesse et par habitude déjà contractée, il se résignait assez facilement à ces entrevues nocturnes, le roi en revanche s'obstinait aux précautions les plus méticuleuses pour cacher cette liaison naissante et s'était, jusque-là, dérobé à toute

tentative faite pour l'amener ouvertement à la petite maison, ce qui eût été un acheminement rapide à la reconnaissance officielle de la situation de la comtesse du Barry.

Malheureusement pour lui, M. Jacques avait pris ses dispositions en conséquence, et nous avons pu voir que Louis prenait là une peine bien inutile, puisque son secret, qu'il croyait bien gardé, était, grâce à d'habiles indiscrétions colportées de bouche en bouche, comme celui de polichinelle, connu de tout le monde au château.

Il ne faudrait pas conclure de tout ceci que les entrevues de Louis et de Juliette fussent maussades pour cela. Loin de là, et la fausse comtesse n'avait nullement lieu de désespérer de l'avenir.

Lorsqu'il arrivait à la petite maison, le roi ne laissait rien voir de sa contrainte et de son ennui, uniquement par galanterie.

Mais la comtesse opérait sur lui un charme bizarre et déconcertant.

Insensiblement, sans qu'il s'en rendit compte, les propos galants dictés au roi par cette politesse dont il ne se départait jamais devant une femme, prenaient, sous l'empire de ce charme, une tournure plus passionnée, plus vibrante, presque sincère.

C'est que la comtesse était d'une beauté remarquable ; ses manières aisées étaient d'une élégance rare ; sa conversation, tour à tour enjouée et mélancolique, savait effleurer tous les sujets avec un tact parfait ; enfin, aux heures intimes, elle savait jouer la comédie de la passion avec une fougue et un emportement doublés d'une science incomparable de toutes les choses de l'amour, science qu'elle devait à son ancien métier de fille galante.

Par sa beauté et sa conversation fine et spirituelle, elle commençait à fondre la glace dont se blindait l'esprit du roi ; par ses baisers savants et raffinés, elle achevait son œuvre de conquête en s'emparant de ses sens qui vibraient alors, exacerbés.

Et c'était là, tout à la fois, sa force et son point faible : elle réussissait facilement à s'emparer des sens et de l'esprit du roi, mais son cœur sec et froid échappait constamment à toute emprise.

Et ce qu'il y avait de dangereux pour elle dans cette situation bizarre, c'est que Louis, aussi habile comédien qu'elle-même, par une prudence toute instinctive, parvenait aisément à lui dissimuler l'état réel de son cœur.

Or, comme elle voyait le roi tout vibrant près d'elle, elle commettait cette faute de prendre pour une réelle passion ce qui n'était en réalité qu'un état d'éréthisme particulier ; la fibre

purement sentimentale, jamais effleurée, restait immuablement morne, sans vibrations. En sorte qu'elle se croyait beaucoup plus avancée qu'elle ne l'était en réalité.

C'était là une erreur qui pouvait avoir des conséquences funestes, aussi bien pour elle que pour ceux qui la guidaient et la poussaient.

Ceci explique pourquoi Louis, après s'être livré aux baisers de cette charmeresse avec une fougue qui le surprenait lui-même, se détachait sans effort de son étreinte morale lorsque ses sens étaient rassasiés, et s'en retournait comme il était venu… las et mécontent, se jurant à lui-même de briser cette liaison qui le laissait indifférent et glacé, – dès lors qu'il était loin de la comtesse, – et… y retournant le soir-même, quoi qu'il en eût et malgré son serment.

C'était généralement au retour d'une de ces expéditions amoureuses que la pensée de Jeanne s'imposait tenace à son esprit et que quelque chose comme un remords venait l'étreindre. Mais alors, il revoyait l'élégante et fière tournure d'un de ses officiers, et cette évocation du chevalier était comme un dérivatif qui faisait enfuir la tant douce image de l'aimée, ouvrait toutes grandes les écluses de la jalousie, chassait tout remords et faisait grincer ses dents de fureur.

Au moment où nous la retrouvons, la comtesse du Barry était dans le grand salon-atelier du premier étage, assise devant une toile à peine ébauchée.

Cette toile représentait un portrait de Louis XV, que Juliette s'efforçait de faire de mémoire, pensant toucher le cœur du roi par cette délicate attention et lui prouver ainsi que les heures passées loin de sa présence, elle les employait à penser à lui.

Le portrait, sur son chevalet, était devant elle, mais les pinceaux et la palette gisaient, dédaignés, à terre.

La comtesse tenait sur ses genoux un grand carton sur lequel s'étalait une feuille blanche ; elle paraissait observer fixement un modèle absent qu'elle voyait en imagination et elle crayonnait fébrilement. Mais, chose étrange, le portrait qu'elle dessinait ainsi avec une attention profonde ne ressemblait en rien au roi.

Sur la feuille de papier se détachait nettement une élégante silhouette d'officier… et cet officier ressemblait d'une manière frappante au chevalier d'Assas.

À cette heure de la journée où elle était sûre de n'être surprise par personne, – le roi ne venant que la nuit et nul ne la venant visiter, – elle délaissait le portrait du roi à peine ébauché et

dessinait avec amour celui du modeste officier de fortune. Car, elle avait fini par se l'avouer à elle-même, cet officier si jeune, si loyal, si chevaleresquement brave, elle l'aimait d'un amour pur et sincère, ardent et passionné, elle, la courtisane, la maîtresse du roi…

Il était né, cet amour, de la pitié.

Sans le connaître, elle avait entendu parler autour d'elle de ce d'Assas beau comme un Antinoüs, brave comme un preux, loyal comme son épée, fier comme un roi, amoureux, avec ça, comme un page, et elle s'était intéressée à lui.

Plus tard, elle l'avait vu alors qu'il occupait, dans la ruelle aux Réservoirs, le pavillon en face du sien. Et, de le voir si impatient, si agité, si triste, si vibrant de passion pour une autre, l'intérêt qu'elle lui portait s'était changé en compassion en même temps que, sans s'en rendre compte, elle enviait sourdement l'heureuse femme qui avait su s'emparer de ce cœur et y régner en souveraine maîtresse.

Puis elle avait été mise au courant de ce qui se tramait contre le chevalier, et une immense pitié s'était emparée d'elle ; elle s'était dit qu'elle le sauverait.

Et, en effet, nous l'avons vu risquer sa vie pour aller le mettre sur ses gardes.

Lorsqu'elle dut, autant pour obéir à ceux qui la poussaient qu'à sa propre ambition, passer aux actes décisifs, l'émotion violente qu'elle ressentit pendant tout le temps que dura sa substitution à Mme d'Étioles ne lui laissa pas le loisir de songer à lui et de se demander ce qu'il était devenu.

Mais lorsque, après le départ du roi, elle crut la partie gagnée, toute son inquiétude lui revint, et à l'agitation qui s'était emparée d'elle, elle dut reconnaître que le sentiment qu'elle éprouvait pour d'Assas n'était plus de l'intérêt simple, mais bel et bien de l'amour.

Certes, elle n'accepta pas sans combat ce sentiment nouveau pour elle et qui constituait un danger mortel, si par malheur il venait à être découvert de du Barry, de M. Jacques ou du roi. Mais ce danger, très réel, fut un attrait de plus.

Le mal, du reste, était beaucoup plus avancé qu'elle ne le pensait, et elle dut constater avec un trouble effarant, mais délicieux, que renoncer à son amour, à l'espoir de se faire aimer, lui était aussi impossible que de renoncer à la lumière du jour.

Alors, le cœur étreint par une indicible angoisse, elle s'informa habilement, avec une adresse rare, et apprit que celui qu'elle aimait était prisonnier au château, et cette nouvelle, qui pourtant n'avait

rien de rassurant en soi, lui causa une très vive joie.

Dieu merci, le chevalier avait échappé aux coups de du Barry, et tant qu'il serait prisonnier, il n'aurait rien à redouter de cet ennemi qu'elle savait haineux et traîtreusement acharné. Le mieux était donc de le laisser sous ces verrous protecteurs… Plus tard, elle verrait à le tirer de là.

Plus tard !… que de rêves elle édifiait avec ces deux mots pour point de départ !…

D'abord le roi ignorait qu'elle connût le chevalier. Il lui serait donc facile de lui arracher sa grâce sans éveiller sa jalousie plus tard… quand elle le tiendrait bien : elle n'était pas suffisamment sûre de son empire pour le moment.

Puis, quand elle l'aurait tiré de là, devenue toute puissante, elle l'élèverait si haut, si haut, – là où il méritait d'être, – qu'il serait grand parmi les grands. Elle le placerait tellement au-dessus des autres hommes, elle l'entourerait de tant de dévouement, elle aurait tant d'amour pour lui, qu'elle finirait bien par lui arracher du cœur l'image de cette petite d'Étioles et par s'y implanter à sa place.

Après tout, elle valait bien cette petite mijaurée !… Elle avait bien su la supplanter dans le cœur du roi !… Et si elle avait réussi ce tour de force alors qu'elle n'était guidée que par l'ambition, de quoi ne serait-elle pas capable lorsqu'elle serait guidée par son amour ?… Là où le roi avait succombé, quelle apparence que le chevalier résistât ?… Allons donc ! elle était sûre d'elle-même ! elle était trop sincèrement éprise pour n'être pas assurée du triomphe définitif, et d'Assas serait à elle… elle le voulait, elle l'aurait !

En attendant, il fallait à tout prix prévenir le prisonnier, le rassurer, le tranquilliser, en lui faisant connaître que quelqu'un de puissant veillait sur lui, qu'il n'était pas seul et abandonné, qu'il y avait quelque part un cœur ardemment épris qui prenait sa part de ses joies et de ses peines…

Comment arriverait-elle à ce résultat ? Elle ne savait pas encore, mais elle y arriverait certainement, dût-elle pour cela jeter l'or à pleines mains, dût-elle se donner elle-même…

Et puis cette entreprise hasardeuse qu'elle méditait de tenter la tirerait de l'énorme ennui et de la morne solitude qui pesaient lourdement sur elle dans cette sorte de claustration à laquelle elle était peut-être condamnée pour de longs jours encore.

Tout en échafaudant des plans qui convergeaient tous à prévenir d'Assas, à tenter de le voir au besoin, la comtesse continuait son

dessin avec une attention tellement profonde, qu'elle tressaillit violemment en entendant la voix de la caméristе qui, à quelques pas derrière elle, disait :

– Que madame veuille bien m'excuser. J'ai frappé plusieurs fois… madame ne répondait pas… je commençais à être inquiète…

– J'étais très actionnée, dit Juliette sans quitter son travail que la fille de service ne pouvait voir de l'endroit où elle était.

Ceci était dit avec un mouvement de tête qui expliquait le silence de la maîtresse, en même temps qu'il signifiait que l'indiscrétion de la servante était excusée. Puis elle ajouta :

– Qu'y a-t-il donc, ma fille ?

– Madame, c'est un homme… une sorte de petit bourgeois qui n'a pas voulu donner son nom, affirmant qu'il était inconnu de madame… Il a tellement insisté pour être admis auprès de madame que j'ai cru devoir…

– Un bourgeois ? fit avec humeur la comtesse. Si c'est pour des offres de services, voyez vous-même, Nicole. Je n'ai pas le temps.

– Bien, madame !

Sans plus s'occuper de la soubrette elle s'était remise à son travail, lorsqu'une voix douce et humble dit derrière son dos :

– Daignez excuser mon indiscrète insistance, madame. L'affaire qui m'amène est très importante et je puis vous assurer que vous ne regretterez pas de m'avoir entendu.

La foudre tombant sur elle à l'improviste n'eût pas produit un effet plus saisissant que ces quelques paroles tombant sur la tête de la jeune femme.

Elle demeura pétrifiée, la tête tournée vers son interlocuteur, les yeux hagards, les doigts convulsivement crispés sur le carton étalé sur ses genoux.

L'homme, pourtant, n'avait rien de bien effrayant.

C'était un bon petit bourgeois, d'aspect bonasse, tout souriant et respectueusement courbé en deux, ce qui lui permettait de contempler de plus près le dessin qui s'étalait à deux pouces de son visage.

L'homme s'était redressé et son œil s'était posé un instant sur la soubrette, qui tout aussitôt s'était éclipsée, comme si ce regard eût contenu un ordre muet.

Maintenant, la comtesse était agitée d'un tremblement nerveux très apparent et, pâle comme une morte, son carton à la main, se tenait debout, dans l'attitude d'un coupable pris sur le fait.

Ce paisible bourgeois, qui entrait ainsi chez elle comme dans un moulin, et juste à point pour la surprendre dans une besogne secrète ; ce bourgeois qui, chez elle, paraissait plus à son aise qu'elle-même ; ce bourgeois enfin qui, devant elle, donnait des ordres muets si promptement exécutés, c'était M. Jacques lui-même.

Lorsqu'il se fut assuré que Nicole était bien partie, M. Jacques prit un fauteuil, s'assit tranquillement, et d'un ton très calme, comme s'il eût été désormais le maître dans cette maison, il dit avec douceur :

– Remettez-vous, mon enfant, je vous en conjure. C'est ma visite qui vous trouble : vous craignez que la domesticité ne s'en empare et ne la dévoile au roi… Rassurez-vous, mes précautions sont bien prises. Je suis pour tout le monde ici un joaillier qui veut vous offrir quelques pierres précieuses. Ces pierres, les voici, je vous les donne, et tout à l'heure, en sortant, je remettrai à votre camériste quelques centaines de livres pour la récompense d'avoir mis l'honnête artisan que je suis à même de traiter une affaire importante avec vous. Car ces pierres, je vous les ai vendues, bonne affaire pour moi, vous pourrez le dire au roi en les lui montrant… Vous voyez donc bien que vous n'avez rien à craindre.

Et ce disant, toujours calme et souriant, M. Jacques sortait de sa poche un écrin contenant un collier de toute beauté qu'il déposait sur un meuble.

En l'écoutant parler, Juliette se reprenait peu à peu. Mais le malencontreux dessin qu'elle avait à la main la gênait terriblement et elle ne savait comment faire pour le dissimuler sans avoir l'air de le cacher.

Enfin, ayant reconquis tout son sang-froid, elle se décida à poser très naturellement le carton debout contre un meuble, en ayant soin de placer le dessin du côté du meuble.

Mais alors M. Jacques, avec un naturel parfait, dit :

– Vous dessiniez, je crois, mon enfant ?

– Oh ! fit Juliette, qui sentit la sueur lui perler à la racine des cheveux. Oh ! quelques ébauches informes seulement.

– Bien, bien, mon enfant, mais je vous en prie, reprenez votre place, continuez votre travail… Vous comprenez, ajouta-t-il avec bonhomie, on pourrait trouver étrange qu'une aussi grande dame que vous se dérangeât pour un pauvre diable d'artisan comme moi. Reprenez donc vos occupations… il le faut.

La comtesse, devinant l'ordre formel dissimulé sous ces paroles prononcées d'un ton paternel, dut se résigner.

Elle reprit donc sa place et le malheureux carton, sentant bien que le meilleur parti était de paraître montrer ostensiblement ce qu'elle ne pouvait cacher.

M. Jacques cependant s'était approché et considérait le travail presque entièrement achevé d'un air où il eût été impossible à l'observateur le plus attentif de démêler la moindre signification.

Même, après avoir dit par pure politesse :

– Vous permettez ?

Il prit le dessin des mains de Juliette qui attendait, calme en apparence, mais le cœur bondissant dans la poitrine. Il le considéra longuement en hochant la tête d'une manière approbative et le rendit en disant, toujours très calme, sans laisser paraître la moindre trace de contrariété :

– C'est bien, c'est parfait ! la ressemblance est frappante… Je vous fais mes compliments, ma chère enfant ; si vous réussissez aussi bien le portrait du roi que celui de ce petit d'Assas, Sa Majesté aura lieu d'être satisfaite.

Ce fut tout.

M. Jacques se rassit, joua machinalement avec une modeste tabatière en argent, y puisa une prise et finalement la remit dans sa poche avec le geste de quelqu'un qui dit qu'il est venu pour des choses autrement importantes, et demanda à la comtesse stupéfaite :

– Eh bien, où en sommes-nous, mon enfant ?… que dites-vous ?…

– Je dis, monsieur, que le roi ne se déclare pas vite, que je m'ennuie à mourir ici, et que ce n'est pas là l'existence que vous m'aviez fait entrevoir.

Comme on le voit, Juliette employait la tactique familière à toutes les femmes. Craignant des reproches qu'elle sentait mérités, elle prenait les devants et se faisait agressive.

Placidement, M. Jacques répondit :

– Patience ! patience ! tout cela va changer d'ici peu.

– Patience ?… cela vous va bien à dire, à vous. En attendant, moi, je suis séquestrée ici, il m'est interdit de sortir, puisque selon vos instructions, j'ai fait croire au roi que j'avais écrit au comte du Barry qu'étant malade il m'était impossible de venir le rejoindre à Versailles et qu'il fallait de toute nécessité renvoyer mon départ à une date indéterminée. Je comprends parfaitement qu'il fallait sauver les apparences aux yeux du roi, qui eût pu s'étonner de voir le comte, que je lui ai donné comme fort jaloux de ma personne,

rester paisiblement ici sans s'inquiéter de moi alors qu'il avait annoncé lui-même au roi mon arrivée pour le lendemain ou le surlendemain.

J'ajoute même que Louis a paru se divertir beaucoup de ce qu'il a appelé un bon tour à jouer à ce pauvre comte, et qu'il a promis de faire en sorte, de son côté, de retenir le comte au cas où celui-ci aurait eu des velléités de venir s'assurer par lui-même de l'état de ma santé. Tout cela est très bien, mais il n'en est pas moins vrai que je suis prisonnière ici, que je ne puis sortir, que nul, en dehors du roi, ne vient me voir, et que je m'ennuie, je vous le répète, à mourir !

– Tout ce que vous me dites là est parfaitement juste et je comprends en effet que cette sorte de claustration pèse douloureusement à une aussi jolie femme que vous. Mais je venais justement vous annoncer que cette prudente réserve qui nous était imposée par les circonstances n'avait plus sa raison d'être. Nous touchons au but, ma chère enfant ; d'ici peu cette solitude qui vous pèse tant cessera. Peut-être même recevrez-vous tant de visites intéressées que vous la regretterez alors, mais ceci ne me regarde pas. En attendant, puisqu'il vous serait si doux d'aller et de venir, sortez, ma chère enfant, sortez tant qu'il vous plaira.

– Quoi ! fit Juliette étonnée d'obtenir si facilement une chose à laquelle elle tenait pour de toutes autres raisons que celles qu'elle donnait, quoi ! vous permettez ?…

– Mais certainement, ma chère enfant. Si le roi vous y autorise toutefois… en prenant des précautions pour ne pas être reconnue, vous pourrez sortir tant que vous voudrez… Dès ce soir si vous voulez.

– Ah ! vous êtes bon ! s'écria la comtesse dans un élan de gratitude qui lui venait du cœur, car elle songeait que, libre d'agir à sa guise, libre de sortir enfin de cette cage dorée où elle étouffait, elle allait pouvoir s'approcher enfin de d'Assas, tenter quelque chose pour lui.

– Je ne suis pas bon, je suis juste simplement et je vous veux voir heureuse. Maintenant, mon enfant, que nous sommes d'accord, contez-moi par le menu où vous en êtes avec le roi.

Juliette lui fit alors un récit très exact de sa situation et des espérances qu'elle concevait, se basant sur l'attitude du roi à son égard.

M. Jacques écouta très attentivement, prenant mentalement des

notes, corroborant les dires de la jeune femme avec ses renseignements particuliers et triant du tout des conclusions qui approchaient de plus près la réalité que celles de la comtesse.

Lorsqu'elle eut terminé, M. Jacques approuva pleinement.

– Nous approchons du but, je vous l'ai dit. Le roi est travaillé de différents côtés ; d'ici peu, je l'espère, vous serez présentée officiellement à la cour d'abord, à la reine ensuite… j'en fais mon affaire… De votre côté, il ne serait peut-être pas mauvais que vous poussiez un peu le roi. Donc à dater de maintenant, au lieu de la prudente réserve que je vous avais recommandée, au lieu de la résignation, témoignez quelque impatience, faites sentir que cette solitude vous pèse, réclamez le grand jour, tout cela graduellement bien entendu, avec toute la discrétion désirable ; je me charge du reste.

Et, avec une précision remarquable, il continua de donner des instructions détaillées à la jeune femme qui écoutait très attentivement.

Quand il eut terminé, M. Jacques se leva pour se retirer et instinctivement la comtesse se redressa pour le reconduire ; mais il dit vivement :

– Vous n'y songez pas, ma chère enfant ! reprenez votre travail. N'oubliez pas que je ne suis qu'un modeste joaillier pour qui une femme de votre rang ne se dérange pas. Et à propos, je vous rappelle que vous pouvez montrer sans crainte le joyau que je vous ai apporté au roi et lui avouer que vous en avez fait l'acquisition… et ne craignez pas d'annoncer un prix élevé, car ce bijou vaut toute une fortune. Maintenant je me retire ; appelez, je vous prie, votre camériste… Ah ! attendez… décidément ce portrait du petit d'Assas est vraiment fort bien… Mais j'y songe, Mme d'Étioles, dans ses heures de captivité ici, a dû, comme vous, se distraire en faisant de la peinture, du dessin, que sais-je ?… A-t-elle laissé quelques toiles, quelques feuilles ébauches ou autres ?

– Mais oui, fit Juliette assez surprise, il y en a là tout un carton.

– Ah ! ah ! voulez-vous me montrer cela ?

– Tenez, le voici, fit-elle en apportant un carton à dessin.

M. Jacques le prit et le compulsa assez attentivement. Il y avait là quelques esquisses, des ébauches, des dessins représentant différents sujets, mais presque tous inachevés.

Cependant, dans le tas, M. Jacques découvrit un ou deux dessins plus poussés et portant pour toute signature un J souligné d'un

paraphe très simple. Il les garda quelques instants dans la main et demanda :

– Le roi a-t-il vu ce carton ?

– Non, pas que je sache… Mais pourquoi ?…

À cette question, l'énigmatique personnage répondit par une autre :

– Tenez-vous beaucoup, ma chère enfant, à signer vos œuvres vous-mêmes ?

– Moi ?… je ne sais ! Je ne comprends pas !… Pourquoi ?…

– Parce que si, par fortune, vous n'étiez pas douée d'un amour propre d'auteur excessif, vous mettriez au bas de ce remarquable portrait du petit d'Assas un J et un paraphe semblables à ceux-ci… voyez comme ils sont faciles à imiter… Vous placeriez ensuite ce dessin dans ce carton, au milieu des autres, et vous vous arrangeriez ensuite de manière à ce que le roi fouillât dans ce carton et vit surtout ce portrait signé d'un J.

– Je comprends, interrompit Juliette ; le roi croirait que ce portrait a été fait par Mme d'Étioles qui serait alors…

– Irrémédiablement perdue… Vous êtes très intelligente, ma chère enfant, fit M. Jacques avec une imperceptible pointe d'ironie…

– Et comme mon nom commence aussi par un J, poursuivit Juliette qui avait son idée, on ne pourrait pas m'accuser d'avoir fait un feux. Eh bien, reprit-elle avec une pointe d'hésitation où perçait une évidente satisfaction, eh bien, faut-il vous l'avouer ?…

– Avouez, ma chère enfant, dit M. Jacques en fixant son œil clair sur celui de la jeune femme qui ne broncha pas.

– Eh bien, ce portrait, je l'avais fait dans cette intention.

Pendant quelques secondes l'homme fixa étrangement la femme qui supporta ce regard aigu en souriant, impénétrable.

Ne parvenant pas à lui faire baisser les yeux ni à pénétrer sa pensée, il s'inclina en disant :

– Alors j'ajouterai : Vous êtes forte !… très forte !

Sûre d'elle-même, certaine de l'avoir convaincu, elle frappa sur un timbre, reprit paisiblement son ouvrage et dit à Nicole accourue :

– Reconduisez monsieur.

Lui, de son côté jouant son rôle jusqu'au bout, sortit à reculons en faisant force révérences et se confondant en remerciements.

Mais quand la porte fut fermée, M. Jacques se redressa, le front

barré par une ride profonde, l'air très soucieux.

La caméiste le reconduisant jusqu'à la porte de sortie, avant de franchir le seuil il glissa une bourse à la fille en lui disant quelques mots à l'oreille.

Celle-ci fit disparaître prestement la bourse, exécuta une gracieuse révérence et répondit à voix basse :

– Soyez sans inquiétude, monsieur, vous serez content de moi.

M. Jacques sortit sur ces mots et se rendit directement au château où nous le retrouverons bientôt.

Chapitre 14

LES PRISONS DU CHÂTEAU

Le château de Versailles n'était nullement aménagé pour servir de prison. Cependant, à cette époque du « bon plaisir », la prison était comme le complément nécessaire, obligé pour ainsi dire, de toute demeure royale, et on eût plutôt oublié chambres et salons que cet accessoire indispensable.

Donc, sans avoir de prison au sens strict du mot, le château n'en possédait pas moins ses locaux disciplinaires parfaitement aménagés pour cet usage particulier.

À cet effet, on avait distrait un certain nombre de pièces du dernier étage, on avait mis de solides barreaux aux fenêtres, de forts verroux aux portes, et on s'était ainsi trouvé en possession d'un certain nombre de cellules qui, pour n'avoir rien de commun avec le traditionnel cachot garni de paille humide, n'en constituaient pas moins une retraite sûre où l'on pouvait méditer tout à son aise sur les inconvénients d'avoir déplu au roi ou, plus simplement, d'avoir manqué à la discipline militaire, mais d'où il était superflu de songer à s'évader, car le tout était sérieusement gardé et à l'abri des tentatives de messieurs les prisonniers, gens généralement fort inventifs et ingénieux, surtout quand il s'agit de reconquérir cette chose illusoire qui s'appelle la liberté et qu'on n'apprécie jamais mieux que lorsqu'on en est privé.

Ces cellules étaient tout uniment des chambres à coucher assez vastes, confortablement meublées, et ceux qui les occupaient y étaient fort convenablement traités aux frais du roi : d'abord, parce que le séjour y était en général de courte durée, soit que le

prisonnier fût élargi, soit qu'il fût transféré dans une habitation plus propice, comme la Bastille ou le donjon de Vincennes ; ensuite, parce que ces prisonniers étaient toujours des gens de qualité à qui on ne ménageait pas les égards dus à leur rang.

Ces chambres servaient aussi de locaux de discipline, réservés aux officiers condamnés aux arrêts de rigueur pour un temps plus ou moins long.

Il avait été établi, par surcroît de prudence, une sorte de corps de garde occupé par une dizaine de soldats et un sergent commandés par un officier auquel on avait réservé un petit appartement.

Officier et soldats étaient relevés tous les quinze jours de cette garde, considérée comme une assommante corvée, car il leur était formellement interdit de quitter le château, pendant tout ce temps, en sorte que les gardiens se trouvaient, de ce fait, presque aussi prisonniers que ceux dont ils avaient la garde.

La corvée était encore supportable quand les cellules étaient inoccupées, ce qui arrivait le plus souvent ; mais dès qu'il y avait un seul occupant, elle devenait lamentable, car la consigne était impérieuse et formelle.

Dans ce cas-là, à moins d'ordres spéciaux, le commandant de poste s'enfermait avec son prisonnier et tous deux se tenaient mutuellement compagnie.

Lorsque le prisonnier était un officier comme lui, le chef de poste se mettait en quatre pour le camarade appelé peut-être un jour ou l'autre à lui rendre le même service. Il mangeait à sa table, faisait son jeu s'il le désirait, se chargeait volontiers de ses menues commissions s'il avait une maîtresse, allant même jusqu'à autoriser la visite de quelques camarades, se bornant à assister à ces entrevues qui se terminaient en général par un repas bruyant et animé où l'on vidait force coupes à la libération prochaine du détenu.

Bref, il s'efforçait, par tous les moyens compatibles avec la discipline, d'adoucir les rigueurs de la captivité à un camarade, ne lui demandant que sa parole de ne pas chercher à fuir.

Il est juste de dire que le même officier, qui se montrait si conciliant et de si bonne composition, n'eût pas hésité à tuer impitoyablement son prisonnier à la moindre tentative de fuite. Il est vrai, aussi, qu'un gentilhomme avait au plus haut degré le respect de la parole donnée et que par suite d'un hasard ou d'une complicité, les portes de sa prison se fussent-elles ouvertes toutes

grandes devant lui, il eût stoïquement refusé de profiter de l'occasion plutôt que de faillir à sa parole.

L'engagement d'honneur pris par un détenu constituait donc pour l'officier de service une garantie morale des plus sérieuses ; mais en dehors de cette garantie, il y en avait d'autres, purement matérielles, qui n'étaient nullement à dédaigner et, ici, une description des lieux très succincte s'impose.

Les prisons étaient situées au fond d'un vaste couloir immédiatement au-dessous des combles. Toutes les pièces étaient en enfilade et séparées les unes des autres par des cloisons épaisses. Il y avait d'abord le corps de garde, vaste pièce où se tenaient toujours les hommes au complet. Au fond du corps de garde une porte en chêne massif, avec de solides verrous et percée au centre d'une ouverture de vingt centimètres de côté environ et munie elle-même de deux barreaux épais disposés en forme de croix. Cette porte donnait sur un étroit couloir éclairé, sur la gauche, par trois vastes fenêtres garnies de solides barres de fer très rapprochées ; sur la droite, sept portes de chêne plein dont six agrémentées de forts verrous ; au milieu, une petite échelle raide aboutissant à une trappe.

La première porte, la seule qui ne fût pas munie de verrous, ouvrait sur l'appartement du chef de poste composé d'une minuscule antichambre, d'un salon et d'une chambre à coucher.

Les quatre suivantes donnaient chacune sur une chambre à coucher très confortablement meublée et dont le lit très vaste occupait à lui seul une bonne moitié.

Les deux dernières, enfin, donnaient chacune sur un petit appartement composé d'un salon et d'une chambre à coucher, le tout réservé aux personnages de marque, les seigneurs de moindre importance devant se contenter d'une chambre seulement.

Chaque pièce était aérée par une fenêtre soigneusement garnie d'épais barreaux.

La trappe située au milieu de ce couloir aboutissait à une sorte de terrasse située au faîte du toit et sur laquelle les détenus avaient le droit de venir respirer et se promener deux heures le matin et deux heures le soir.

Le tout était situé sur les derrières du château et donnait sur la campagne.

Par cette disposition, on voit qu'il était difficile de s'échapper. La seule issue aboutissait au corps de garde où il eût fallu passer sur le

corps à onze hommes solidement armés. La terrasse était à une hauteur telle que sauter de là eût été s'exposer à une mort certaine. Restaient les planchers, mais les étages du dessous étaient occupés par une multitude d'officiers et de gentilshommes de service, en sorte que le moindre bruit insolite eût infailliblement attiré l'attention et donné l'éveil.

L'officier commandant le poste, enfermé comme ses prisonniers, surveillait ses hommes par l'étroite ouverture pratiquée à cet effet dans la porte du corps de garde et, lorsqu'il voulait sortir, était obligé de se faire reconnaître pour se faire ouvrir, ce qui rendait une substitution de personne impossible. On comprend que dans ces conditions il pouvait sans grands risques se montrer accommodant et humain.

Tels étaient les lieux dont le chevalier d'Assas était l'unique occupant et où il avait été enfermé à un moment où il eût tout donné pour être libre et protéger Jeanne.

On lui avait donné la chambre située à côté du logement de l'officier et qui portait le numéro 1.

Le roi n'ayant donné aucune indication spéciale concernant ce détenu qui avait grade d'officier, le commandant du poste, un gentilhomme nommé de Verville, en inféra naturellement que ce camarade était puni pour quelque manquement à la discipline militaire et qu'il sortirait de là après quelques semaines de réclusion. Aussi lui fit-il un accueil très franc, très cordial, le pria de lui faire l'honneur de dîner à sa table, de considérer son appartement comme le sien propre, se mit à son entière disposition et laissa toutes les portes ouvertes, à part, bien entendu, celle du corps de garde qui restait soigneusement verrouillée.

Il lui fit visiter les locaux, admirer le joli point de vue dont on jouissait sur la terrasse, et, après cette visite, qu'il appela plaisamment le tour du propriétaire, descendit se mettre à table avec son prisonnier dont la mine franche et loyale lui avait inspiré une vive sympathie dès le premier abord.

Pendant ce premier dîner, de Verville, devinant la tristesse profonde du chevalier, lui versa rasade sur rasade pour l'étourdir, débitant mille sottises, lui conta cent anecdotes scandaleuses pour le distraire et, avec ce tact et cette délicatesse qui caractérisaient les vrais gentilshommes, évita avec soin toute allusion à la situation présente de son convive ainsi qu'à la faute qui lui avait valu cette situation.

Cependant, malgré tous ses efforts, le chevalier, tout en rendant politesse pour politesse, n'arrivait pas toujours à dissimuler le voile de tristesse qui pesait lourdement sur lui, et son hôte, qui s'en apercevait, de plus en plus persuadé que d'Assas n'était qu'un officier aux arrêts pour quelque vétille, s'imaginait tout bonnement que cette tristesse provenait de quelque liaison amoureuse brutalement interrompue par ces arrêts intempestifs, redoublait d'amabilités, renouvelait avec une engageante cordialité ses offres de services que le chevalier déclinait tout en remerciant chaleureusement, demandant comme grâce de faire passer un mot à son ami le comte de Saint-Germain, ce qui lui était accordé sans difficulté.

Vers la fin du repas, le chef de poste annonça incidemment, et sans y attacher autrement d'importance, qu'il comptait sur la parole du chevalier de ne tenter aucune évasion, seule garantie qu'il réclamait pour accorder sans scrupules et sans soucis toutes les petites privautés que pourrait réclamer ce gentil compagnon qui décidément lui plaisait de plus en plus.

Mais, à sa grande stupéfaction, le prisonnier refusa net ce qu'on lui demandait.

Et comme l'officier se récriait, disant que c'était une folie, et insistait vivement, le chevalier, avec cette loyauté qui le caractérisait, le tira de son erreur, avouant qu'il n'était pas le prisonnier sans importance que son hôte croyait, mais qu'il avait bel et bien la garde d'un prisonnier d'État qui ne sortirait probablement de là que pour aller à la Bastille, à moins qu'on ne le livrât au bourreau.

Ces paroles dites sans jactance, avec une mâle tranquillité, firent blêmir le malheureux officier qui murmura :

– Diable ! diable !… C'est si grave que cela ?… Je comprends maintenant pourquoi vous êtes si soucieux !… Mais une évasion ici !… allons donc !…

Et il haussa les épaules, tant cette idée lui paraissait absurde.

D'Assas, très calme, attendait que son gardien prît une décision.

Celui-ci s'était levé et se promenait avec agitation en marmottant :

– Diable ! diable !… ça change les choses, tout cela.

Machinalement il avait ouvert la porte et allait dans le couloir ; en passant et repassant il inspectait ses hommes, considérait les barreaux des fenêtres, mesurait même du regard la distance qui les

séparait du sol, comme s'il eût voulu se convaincre que son prisonnier ne pourrait surmonter tous ces obstacles.

Enfin, après avoir bien réfléchi, il prit un parti, revint vers d'Assas et, avec une certaine émotion, lui dit :

– Écoutez, chevalier, vous avez un air qui me revient tout à fait. Parole d'honneur ! je me sens porté d'amitié pour vous et, mordieu ! je veux vous le prouver. On ne m'a pas donné d'instructions spéciales sur votre compte. À moins d'ordres contraires, vous êtes et resterez pour moi un prisonnier ordinaire ; je ne changerai donc rien à ce qui était convenu et vous resterez libre d'aller et de venir dans cet espace. Seulement, dans ces conditions, il m'est impossible de vous laisser communiquer avec le dehors ; vous comprenez, n'est-ce pas ?… Quant à fuir d'ici, croyez-moi, renoncez-y… car à moins de voler comme un oiseau… c'est de la folie !…

D'Assas, très ému, serra la main de ce brave homme et, après l'avoir remercié, ajouta avec sa franchise coutumière :

– N'oubliez pas que non seulement je ne m'engage pas, mais encore que je ferai l'impossible pour fuir… si je peux… Ainsi donc, cher ami, faites ce que votre conscience vous dictera.

– Ce qui est convenu est convenu et je ne me dédis pas. Mais puisque vous vous obstinez, n'oubliez pas de votre côté qu'à la moindre tentative de votre part je serais forcé de vous passer mon épée au travers du corps et, mordieu ! je ne me pardonnerais jamais votre meurtre, car vous êtes un trop gentil garçon… Mais je suis bien tranquille… Vous échapper d'ici… heu !… cela me paraît bien difficile !

Les deux officiers ne revinrent plus sur cette conversation, mais en revanche se lièrent d'amitié, ce qui n'empêchait pas d'Assas de chercher continuellement un moyen d'évasion et son nouvel ami de le surveiller de très près, tout en faisant de son mieux pour le distraire.

À quelque temps de là, de Verville annonça qu'il allait être relevé d'ici peu et qu'il passait la garde au baron de Marçay qui était, d'après lui, un chafouin doucereux et papelard duquel d'Assas devait se défier comme de la peste ; puis il ajouta :

– Maintenant, cher ami, si je puis vous être utile, faites état de moi.

D'Assas demanda pour la deuxième fois de faire connaître à Saint-Germain le lieu de sa détention, ce que son nouvel ami lui promit de faire le jour même.

Le chevalier ne savait pas lui-même quel secours il espérait du comte de Saint-Germain ; mais sans pouvoir dire pourquoi, il se sentait plus calme, plus sûr de lui, depuis qu'il avait l'assurance que le comte saurait prochainement qu'il était arrêté et détenu provisoirement au château de Versailles.

Chapitre 15

LE MOUCHOIR

Les scènes que nous narrons s'étant déroulées à des endroits différents et presque simultanément, nous sommes obligé d'aller de l'un à l'autre lieu et de suivre les différents acteurs de cette histoire dans leurs multiples évolutions qui, alors même qu'elles paraissent le plus étrangères les unes aux autres, n'en sont pas moins reliées entre elles par un lien solide, quoique secret, ainsi que le lecteur pourra s'en rendre compte s'il veut bien nous suivre et nous prêter une bienveillante attention.

Nous retournons donc à la maison de la ruelle aux Réservoirs.

C'était le jour même où le brave Crébillon était magistralement mystifié par cet incomparable metteur en scène qu'était M. Jacques.

Le valet de chambre Lubin était occupé à mettre en ordre les affaires du chevalier, qui avait quitté précipitamment le pavillon pour aller rôder autour de la maison des Quinconces.

Maître Lubin, en accomplissant consciencieusement ses fonctions de valet de chambre, avait mis la main sur un mouchoir de fine batiste fleurant encore la verveine.

Depuis qu'il avait commis une grave imprudence qui aurait pu lui coûter cher, si, grâce à son initiative aidée par un peu de chance, il n'avait pu réparer à temps sa bévue, Lubin s'était juré d'être prudent à l'avenir et de racheter par un zèle inlassable la faute commise.

Dans tout autre moment il n'eût probablement attaché aucune importance à cette trouvaille. Mais au moment où elle se produisait, son esprit soupçonneux toujours en éveil avait une tendance à voir

des périls partout et à grossir démesurément le moindre fait qui prenait à ses yeux les proportions d'un événement.

La découverte de ce mouchoir, qui ne ressemblait en rien à ceux du chevalier, le plongea donc dans un abîme de réflexions profondes. Et le résultat de ces réflexions fut qu'il s'en alla tout droit porter sa trouvaille à son maître. On a déjà pu voir que dans un cas embarrassant il n'avait trouvé que ce moyen de se tirer d'affaire. Cela lui ayant réussi une fois, il n'hésita pas à employer une deuxième fois ce même moyen qui pouvait être encore bon.

M. Jacques, après l'avoir congédié et remercié, se mit à étudier attentivement ce mouchoir qu'il n'eut pas de peine à reconnaître attendu qu'il était de tout point semblable à ceux qu'il avait achetés lui-même lorsqu'il s'était donné la peine de constituer le trousseau de Juliette Bécu, future comtesse du Barry.

Alors il s'était posé à lui-même une foule de points d'interrogation, auxquels il avait répondu de son mieux, si bien que, de question en réponses, il était arrivé à cette conclusion logique :

Ce mouchoir avait appartenu à la comtesse, il le reconnaissait formellement, il portait d'ailleurs ses initiales surmontées de la couronne comtale. Il avait conservé un reste de parfum à la verveine : or lui-même avait conseillé à la comtesse d'adopter ce parfum qui était préféré du roi en ce moment.

Mais comment et pourquoi ce mouchoir se trouvait-il chez d'Assas ?

M. Jacques était un profond penseur. Il savait que rien n'est si fragile et si dur tout à la fois, rien n'est si romanesque et si indéchiffrable au monde que le cœur d'une femme. Il savait aussi qu'un imperceptible grain de sable suffit pour faire crouler un édifice laborieusement échafaudé. Aussi avait-il pris depuis longtemps l'habitude de ne dédaigner et de ne négliger aucun détail, si futile qu'il parût de prime abord.

Dans la situation de Juliette Bécu cherchant à conquérir de haute lutte les faveurs du roi, aidée de ses conseils à lui, l'hypothèse la plus folle, la plus inadmissible était de penser que cette femme, intelligente et énergique pourtant, risquât de compromettre une situation merveilleuse, d'entraîner dans une chute mortelle et stupide – puisque recherchée comme à plaisir – ceux qui la poussaient, la portaient pour ainsi dire vers un but splendide, en s'amourachant sottement d'un jeune homme obscur et pauvre.

Plus cette hypothèse lui paraissait folle et inadmissible, plus, lui

semblait-il, il devait la croire possible.

Juliette Bécu, comtesse du Barry, sur le point de devenir favorite d'un roi puissant et redouté ; Juliette Bécu, il en eût juré, était amoureuse de qui ?… du chevalier d'Assas.

Sans cela, comment admettre la trouvaille de ce mouchoir chez le chevalier qui ne la connaissait pas ?

Juliette était donc allée chez d'Assas ?

Comment ?… pourquoi ?… Peu importait !

L'essentiel était de savoir qu'il y avait là un danger formidable, imminent ; que cette femme, en l'énergie et la rare intelligence de laquelle il avait placé des espérances démesurées, venait subitement d'être prise d'un coup de folie qui pouvait avoir pour lui des conséquences effroyables et qu'il fallait, coûte que coûte, l'arrêter dans cette voie fatale où elle paraissait vouloir s'engager.

Mais ne se trompait-il pas ? Hardiment il eût répondu non. Il était prudent toutefois de s'assurer de la réalité du fait et de prendre immédiatement des mesures urgentes pour parer à une catastrophe.

M. Jacques fit donc appeler le comte du Barry, et, quand celui-ci fut devant lui, demanda :

– Mon cher comte, vous qui vous intéressez au chevalier d'Assas, pourriez-vous me donner quelques explications sur le lieu où ce jeune homme est détenu et sur les mesures qui sont prises habituellement pour garder les prisonniers du château ? Vous devez savoir cela ?

Du Barry, à ces paroles du maître redouté, – car le comte était décidément maté – se troubla, se demandant où l'autre voulait en venir.

Mais M. Jacques, à qui ce trouble n'avait pas échappé, fit un geste d'impatience, et très sèchement reprit :

– Ne cherchez pas dans mes paroles autre chose que ce qu'il y a en réalité, et répondez-moi… mon temps est compté.

Le comte alors fit connaître à son maître les détails que nous avons rapportés dans le précédent chapitre.

Lorsqu'il eut terminé, M. Jacques, qui avait écouté très attentivement, dit :

– En sorte que ce jeune homme passe son temps à boire, à manger et à jouer avec son gardien, c'est parfait !… Et pas d'espoir de réussir une évasion ?…

– Oh ! fit du Barry avec un sourire sinistre, de ce côté-là… je suis tranquille.

– Bien !… Je m’en rapporte à vous… Quand la garde actuelle sera-t-elle relevée ?

– Après-demain.

– Parfait !… Eh bien, mon cher comte, il faut, – et il insista sur ces deux mots, – *il faut* que l’officier qui prendra la prochaine garde soit le baron de Marçay… Allez !

– Monseigneur ?

– Allez, vous dis-je… Il n’y a pas un instant à perdre… Au reste, vous pouvez être tranquille, il ne s’agit pas cette fois-ci de tirer le chevalier de sa geôle.

Rassuré sur ce point auquel il attachait sans doute une grande importance, le comte partit aussitôt pour exécuter l’ordre qu’il venait de recevoir.

Quant à M. Jacques, il se rendit immédiatement à la petite maison des Quinconces, où il arriva à point pour surprendre Juliette, occupée à dessiner de mémoire le portrait de d’Assas et où nous l’avons vu à l’œuvre.

En quittant la comtesse du Barry, M, Jacques s’était rendu directement au château.

Il trouva, comme par hasard, en arrivant à la grille, le comte du Barry qui le conduisit aussitôt jusqu’à la porte extérieure du corps de garde des prisons, où il le laissa, sa mission consistant à piloter son supérieur et surtout à faire tomber les consignes devant lui.

M. Jacques frappa à la porte et, au soldat qui s’informait à travers un petit guichet qu’il tenait entrebâillé, demanda fort poliment à parler au baron de Marçay.

Le soldat, après avoir toisé ce petit bourgeois qui lui parut sans doute un personnage sans importance, pirouetta sur ses talons sans daigner répondre un mot, alla à la porte qui donnait sur le couloir intérieur, frappa trois coups sonores du pommeau de son sabre et cria d’une voix retentissante à travers l’ouverture :

– Officier !… Une visite !

À cet appel, le nouveau commandant du poste, qui avait pris son service le matin même, sortit de son appartement, se fit reconnaître de son subordonné, qui lui ouvrit aussitôt, traversa le corps de garde d’un pas las, ennuyé, en coulant des regards furtifs sur ses hommes immobiles qu’il n’avait pas l’air de voir. Arrivé à la porte opposée, ayant reconnu d’un coup d’œil oblique la tenue plus que modeste et l’allure humble de celui qui le dérangeait, il laissa

tomber dédaigneusement du bout des lèvres :

– C'est vous qui me demandez ?… Que voulez-vous ?…

Une voix blanche et doucereuse répondit de l'autre côté :

– Monsieur l'officier, j'ai l'honneur de solliciter de vous la faveur d'un entretien particulier.

L'officier considéra un instant le solliciteur avec un dédain de plus en plus accentué, et sans doute allait-il le congédier avec impertinence, lorsqu'il remarqua avec étonnement que, tout en parlant, cet importun esquissait rapidement quelques signes mystérieux.

Il considéra alors plus attentivement ce visiteur, qui lui parut sans doute digne d'une certaine considération, car il fit un signe à un soldat qui s'empressa d'ouvrir serrures et verrous.

Toujours dédaigneux, l'officier dit laconiquement :

– Venez, monsieur, et tourna le dos avec désinvolture, le visiteur n'étant décidément qu'un infime personnage.

Sans se déconcerter, celui-ci entra courbé en deux, et suivit, comme on le lui avait ordonné, non sans faire force révérence à droite et à gauche aux soldats qui le considéraient d'un air gouailleur.

Arrivé chez lui, le baron ferma prudemment toutes les portes, laissa tomber les portières et conduisit, toujours sans mot dire, le petit bourgeois jusque dans sa chambre qui lui paraissait sans doute une retraite plus sûre. Là, il se laissa choir nonchalamment dans l'unique fauteuil, et, sans offrir un siège à cet humble visiteur, il demanda en esquissant à son tour quelques signes cabalistiques :

– Vous avez des instructions à me transmettre ?… Parlez, mon ami.

Mais avant de répondre, M. Jacques traça rapidement dans l'air quelques signes mystérieux.

À cette vue, la morgue hautaine du gentilhomme tomba comme par enchantement. Il se redressa aussitôt avec déférence et dit, cette fois fort poliment :

– Un supérieur !… Excusez-moi, monsieur, votre air modeste… D'ailleurs les signes que vous avez ébauchés avant d'entrer dénotaient un inférieur… alors…

– Vous êtes tout excusé, mon ami, fit à son tour M. Jacques, qui s'assit tranquillement dans le fauteuil que venait de quitter le baron, lequel resta debout, attendant que ce singulier visiteur voulût bien s'expliquer.

– Mon ami, commença M. Jacques après s'être recueilli un instant, le rang modeste que j'occupe dans la hiérarchie laïque de notre ordre ne me permet pas de connaître les desseins profonds des pères vénérés qui nous dirigent. Comme vous, je ne suis qu'un instrument passif et dévoué aux ordres du conseil supérieur – qui est la tête d'un corps formidable dont nous sommes les bras actifs et résolus, – et de notre saint et vénéré général – qui est, lui, le cerveau puissant et fécond de cette tête et à qui je souhaite longue et brillante vie pour la plus grande gloire de Dieu.

– Amen ! répondit onctueusement le baron qui, suivant l'exemple de M. Jacques, se signa dévotement.

– Notre ordre, mon ami, a un intérêt puissant à ce que le prisonnier actuellement confié à votre garde ne puisse s'enfuir et disparaisse à tout jamais, et une partie de ma mission consiste à m'assurer auprès de vous si quelque danger est à redouter de ce côté-là ?

L'officier eut un sourire de confiance et répondit :

– Vous pouvez rassurer nos supérieurs… Je vous réponds que, tant que je serai là, mon prisonnier sera bien gardé !

– Il faut tout prévoir !… et en cas de tentative de fuite, l'ordre formel est de tuer impitoyablement le prisonnier.

Froidement, le baron répondit :

– L'ordre sera exécuté le cas échéant… d'autant plus qu'il concorde parfaitement avec les prescriptions de la consigne militaire que je suis chargé de faire exécuter ici… Si c'est là le seul but de votre visite, on peut être tranquille.

– Comprenez-moi bien… Le conseil ne veut pas la mort de ce chevalier d'Assas… Qu'il disparaisse à tout jamais, cela suffit… Cependant, sans rien tenter pour amener cette mort… si une occasion qu'on n'aurait pas cherchée se présentait… il faudrait être prêt…

– Je comprends… Je veillerai.

– Bien ! Le conseil compte sur votre vigilance. J'arrive maintenant à la deuxième partie des instructions que je suis chargé de vous transmettre.

– J'écoute, monsieur.

– Le conseil a lieu de croire que des tentatives vont être faites… dans un temps très rapproché… pour arracher le prisonnier à votre surveillance… Il faudra favoriser ces tentatives de tout votre pouvoir.

– Je ne comprends plus, fit l'officier étonné.

– Il est inutile que vous compreniez… l'essentiel est que vous obéissiez, mon ami.

– Cependant, fit le baron choqué par cette appellation doucereuse de : mon ami, qu'affectait à son égard cet inconnu d'un rang peu important quoique supérieur au sien, cependant, ma responsabilité…

– Hé ! mon ami, il ne s'agit pas de laisser aboutir ces tentatives… il s'agit simplement de les favoriser… quitte à les arrêter net quand le moment sera venu… Ce moment, on vous le fera connaître en temps utile.

– Ah ! ah !… Je commence à deviner.

– Mon ami, fit froidement M. Jacques, vous cherchez trop à pénétrer la pensée de vos supérieurs… ce défaut vous fera tort dans leur esprit, je vous en avertis… Je me résume : à dater de maintenant vous allez vous lier intimement avec votre prisonnier, vous vous ferez son ami, son confident si possible, et en outre, vous lui accorderez tout ce qu'il vous demandera… tout, vous m'entendez ?… S'il veut écrire, vous vous chargerez de faire parvenir ses billets à leur adresse… si on lui écrit par un moyen détourné, vous fermerez les yeux et laisserez faire… Il se pourrait que plusieurs personnes, hommes ou femmes, femmes surtout à ce que l'on croit, sollicitassent de vous la faveur de communiquer avec le prisonnier… Vous accorderez cette faveur en la justifiant à leurs yeux par un mobile qu'on vous laisse le soin de trouver.

– Et, fit ironiquement l'officier que le ton autoritaire de ce petit bourgeois choquait de plus en plus, et si le prisonnier me demande de lui ouvrir la porte de sa prison, faudra-t-il le laisser partir ?

– Hormis cela, vous accorderez tout ce qu'on vous demandera, répondit froidement M. Jacques.

Le baron de Marçay grommelait quelques mots que l'autre feignit de ne pas entendre, continuant imperturbablement de ce ton autoritaire qui humiliait et froissait tant de gentilshommes :

– J'arrive maintenant à la partie la plus importante, la plus délicate aussi de ma mission auprès de vous. Je n'ai pas d'instructions spéciales à vous donner concernant les hommes qui pourraient intervenir dans cette affaire. On a lieu de croire toutefois qu'un homme seul se présentera à vous. Cependant, on ne sait jamais et il vaut mieux tout prévoir ; que vous ayez affaire à un ou plusieurs hommes, peu importe ; vous accorderez ce qu'ils vous

demanderont sous différents prétextes. Voilà tout pour le côté masculin. Reste le côté féminin ; les femmes – elles seront deux probablement, – nécessitent des instructions spéciales. Si vous avez affaire à quelque fille de chambre, vous agirez comme pour les hommes, mais si vous avez affaire à la personne que voici, ce sera tout différent.

Sur ces mots, M. Jacques sortit de sa poche une ravissante miniature qu'il tendit au baron de Marçay en disant :

– Regardez attentivement ce portrait. Gravez ces traits dans votre mémoire de façon à reconnaître au premier coup d'œil l'original de ce portrait, qui se présentera sans doute à vous sous un déguisement quelconque. Est-ce fait ?…

Le baron rendit la miniature en disant :

– Je reconnaîtrai cette dame, quel que soit le déguisement qu'elle aura choisi.

– Bien, dit M. Jacques en faisant disparaître le portrait. Voici ce que vous aurez à faire en ce qui concerne cette dame.

Et alors le redoutable personnage, baissant la voix, donna des instructions mystérieuses.

Mais sans doute ce qu'il demandait était d'une nature très délicate, car le baron de Marçay, qui s'était penché pour entendre les paroles qu'on lui chuchotait à l'oreille, se redressa très pâle, la sueur au front, et murmura :

– C'est une infamie que vous me demandez là… je n'obéirai pas à cet ordre…

L'œil de M. Jacques lança un éclair et, tourmentant le chaton de la bague qu'il avait au doigt, il répondit impérieusement :

– Vous obéirez !… il le faut !…

– Excusez-moi, monsieur, ma conscience m'interdit…

– N'est-ce que cela ? fit dédaigneusement M. Jacques.

– Je ne pourrais obéir à un tel ordre que s'il m'était donné…

– Par qui ?… interrogea M. Jacques voyant qu'il hésitait et tournant déjà insensiblement le chaton de sa bague en dehors.

– Par un père, répondit le baron. Un religieux seul pourra tranquilliser ma conscience et m'absoudre d'avance… Or, vous êtes laïque comme moi.

Un pâle sourire de satisfaction passa sur les lèvres minces de M. Jacques. Il rentra tout à fait en dedans le chaton de la bague et répéta pour la deuxième fois :

– N'est-ce que cela ?… que ne le disiez-vous plus tôt, mon fils ?…

Voyez !…

Ce disant, il découvrait sa poitrine et montrait au baron stupéfait, saisi de respect, un minuscule insigne d'or, suspendu à une chaîne de même métal et portant gravé au centre quelques signes cabalistiques.

Le baron de Marçay, depuis qu'il s'était trouvé en présence de ce visiteur inconnu, avait passé tour à tour de la morgue la plus insolente à une sorte de déférence, de la déférence à l'impatience, à l'ironie, puis finalement à la révolte. Maintenant il témoignait le respect le plus profond et le plus sincère. À la vue de ce joyau, il tomba à genoux et, baissant la tête, joignant les mains, il dit humblement, avec contrition :

– Absolvez-moi, mon père ! car… je vais pécher !

– M. Jacques, en le voyant à ses pieds, se redressa et transfiguré, méconnaissable, avec un geste d'une indicible majesté, il prononça la formule sacerdotale :

– *Ad majorem Dei gloriam !… Absolvo te in nomme Patris* et *Filii* et *Spiritus Sancti.*

– *Amen !* répondit le baron en se frappant la poitrine avec une contrition parfaite.

– Maintenant, mon enfant, il me reste à vous faire deux recommandations importantes : la première, c'est d'oublier que je suis un père de notre sainte mère l'Église et de ne voir en moi que le modeste bourgeois que je parais être.

– Bien, monsieur, vous serez obéi, répondit le baron en se relevant.

– La deuxième, c'est de ne jamais reconnaître plus tard la personne dont je viens de vous entretenir. Quel que soit l'endroit où vous la retrouviez, en quelque circonstance que ce soit… et si haut placée qu'elle soit… vous ne la connaissez pas, vous ne l'avez jamais vue… à moins d'ordre contraire… Jurez-le, mon enfant ?

– Je le jure ! fit le baron.

– C'est bien, je n'ai plus rien à faire ici, je me retire… N'oubliez pas que je ne suis qu'un pauvre bourgeois, traitez-moi en conséquence dès maintenant, fit M. Jacques qui se leva et reprit son petit air modeste.

– Encore un mot, monsieur, je vous prie, fit l'officier décidément vaincu et maté. Devrais-je surveiller la correspondance et les entrevues du prisonnier ?

– C'est inutile, mon enfant, je sais à qui il pourra écrire et ce

qu'on pourra lui dire. Adieu, mon enfant.

Le baron se dirigea vers la porte, appela un de ses hommes, et, de son air dédaigneux, laissa tomber :

– Laissez passer cet homme !

M. Jacques sortit comme il était entré, en faisant force révérences.

À l'étage du dessous, il retrouva du Barry qui l'attendait impatiemment.

– Mon cher comte, fit M. Jacques en le voyant conduisez-moi vers… – ici un nom murmuré à l'oreille de du Barry. – Vous serez libre ensuite.

Docilement, le comte le conduisit jusqu'à la porte du personnage désigné où il le laissa entrer, et se retira définitivement.

Le personnage que M. Jacques venait visiter ainsi avait le grade de lieutenant-général dans les armées du roi. Il avait de plus un poste à la cour puisqu'il occupait un appartement au château. Ce personnage reçut pourtant son visiteur avec les marques d'un respect évident.

M. Jacques pourtant ne lui dit que quelques mots qu'il laissa tomber comme un ordre :

– Marquis, vous avez sous vos ordres le baron de Marçay. Ce jeune homme me paraît avoir des scrupules… Surveillez-le de très près… Vous me répondez de lui.

Sur cet ordre bref, le mystérieux bourgeois quitta à son tour le château.

Chapitre 16

AUTOUR DU PRISONNIER DU CHÂTEAU

Après le départ de M. Jacques, la comtesse du Barry était restée plongée dans une angoisse profonde.

Elle avait appris à connaître le maître redoutable qu'elle s'était donné par ambition, et maintenant qu'elle n'avait plus qu'à étreindre solidement le but qu'elle touchait déjà, cette tutelle occulte, mais formidable, qui ne la laissait même pas maîtresse de ses pensées, lui pesait lourdement, l'obsédait comme un cauchemar affreux et la plongeait parfois dans des crises de rage impuissante.

Le calme apparent de cet homme passé maître dans l'art de la dissimulation n'était pas fait pour la rassurer et elle n'en avait pas été dupe complètement.

Elle était trop intelligente pour ne pas s'être rendu un compte exact des dangers que sa passion pour le chevalier pouvait lui faire courir. Et si l'amour qui la possédait était assez violent pour lui faire oublier toute autre considération, elle comprenait parfaitement, en revanche, qu'il n'en était pas de même pour ceux qui la faisaient agir et qui, n'ayant pas à attendre de cet amour les mêmes satisfactions qu'elle, ne devaient voir que le péril imminent auquel il les exposait et devaient nécessairement lutter de toutes leurs forces pour le contrarier en supprimant au besoin celui qui en était l'objet.

Le calme parfait de M. Jacques l'effraya donc beaucoup plus que ne l'eussent pu faire colères et menaces. Elle sentait confusément qu'il n'avait pas cru un mot de l'explication qu'elle lui avait fournie en affirmant qu'elle ne faisait le portrait de d'Assas que pour

l'attribuer à Mme d'Étioles, dans l'intention de la perdre irrémédiablement dans l'esprit du roi. Et elle eut l'intuition vague qu'il allait se tramer contre elle et d'Assas quelque ténébreuse machination où, si, par intérêt, elle était ménagée, il serait, lui, l'innocent, infailliblement broyé.

Cette pensée la révolta et elle résolut d'agir sans perdre une minute.

Personnellement, elle ne craignait pas grand'chose. Elle se sentait trop indispensable à la réalisation des projets de son ténébreux protecteur pour se croire menacée ; d'ailleurs le roi, pensait-elle, saurait bien la protéger, le cas échéant.

Toutes ses appréhensions étaient pour d'Assas qui, seul et prisonnier, allait être exposé à des coups redoutables qu'il serait impuissant à parer.

C'était une femme énergique et résolue que Juliette Bécu, on a pu s'en rendre compte ; elle résolut de lutter opiniâtrement et de tenter l'impossible pour arracher celui qu'elle aimait aux coups qui le menaçaient.

En ce moment, M. Jacques ne lui inspirait plus ni respect ni terreur. Elle se sentait prise d'une haine violente, implacable contre cet homme qui, non content de la tenir en son pouvoir, se dressait comme une menace vivante entre elle et le seul être qu'elle eût aimé au monde.

En attendant, l'arrivée soudaine de M. Jacques bouleversait toutes ses résolutions.

Il ne s'agissait plus de tergiverser. Elle connaissait trop son adversaire pour savoir qu'il ne perdrait pas de temps, lui. Il lui fallait donc agir aussi promptement, mais comment ?… dans quel sens ?…

S'adresser directement au roi, lui arracher la grâce du chevalier ?… c'était un moyen qu'elle ne pourrait employer que plus tard, quand le courroux du roi serait apaisé et quand son pouvoir à elle serait solidement assis. Mais, pour le moment, c'était bien chanceux !… et il n'y avait pas de temps à perdre.

La seule solution possible était de faire fuir le chevalier.

Certes, ce n'était pas là chose aisée, mais avec de l'argent, – ses bijoux représentaient une fortune –, de l'intelligence et de la ruse ; avec, par là-dessus, le charme tout-puissant d'une beauté comme la sienne, il lui semblait que ce n'était pas impossible.

Indépendamment de ces ressources dont elle appréciait la valeur,

elle possédait une arme puissante qu'elle ne faisait pas entrer en ligne de compte, parce qu'elle était latente en elle, sans qu'elle s'en rendît compte : c'était l'absence complète, mais inconsciente, de tout préjugé et de sens moral. Car il ne faut pas oublier que Juliette Bécu, lorsque M. Jacques était venu la prendre par la main, exerçait la profession de fille galante, et ce passé ignominieux n'était pas encore assez loin pour qu'elle eût pu s'abstraire de certaines tares inhérentes à sa profession, s'élever jusqu'à la compréhension de choses vaguement entrevues, et encore moins à l'assimilation de délicatesses insoupçonnées.

Le danger couru par d'Assas lui paraissait certain et imminent. Décidée à l'arracher aux griffes des ennemis qu'elle avait elle-même déchaînés sur lui, elle passa le reste de la journée et une partie de la nuit à dresser son plan.

Le lendemain matin elle appela sa camériste, Nicole, dont elle avait résolu d'acheter le concours, n'ayant qu'une confiance très limitée dans le dévouement de cette fille dont elle avait dû acheter la complicité lorsqu'elle s'était introduite dans la maison.

Afin de sauver les apparences, elle raconta une histoire dans laquelle le chevalier, qu'elle ne nommait pas, du reste, devenait son propre cousin, était aimé d'une de ses amies qui se désolait de ne pouvoir correspondre avec lui, et dans laquelle elle devenait elle-même la fée bienfaisante qui s'était chargée de permettre aux deux amoureux de correspondre entre eux. Mais pour arriver à ce résultat, il lui fallait le concours intelligent et, sinon dévoué, du moins intéressé d'une personne qui pût aller partout sans éveiller des soupçons.

Lorsque la soubrette lui eut affirmé qu'elle pouvait compter sur elle, lorsqu'elle crut avoir suffisamment excité la cupidité de cette fille pour être certaine de ne pas être trahie, elle se décida à parler plus ouvertement, avec prudence, et en ne disant que ce qu'il était indispensable de dire pour la réalisation de son plan :

– Voici, ma fille : il s'agit de M. le chevalier d'Assas, actuellement détenu au château. Il faudrait t'informer discrètement, et savoir où sont exactement les prisons, comment elles sont gardées, par qui, et s'il ne serait pas possible de faire passer quelques billets à ce pauvre garçon qui doit bien s'ennuyer. Tu vois que ce n'est ni très difficile ni très compromettant… L'essentiel est que nul ne devine pour le compte de qui tu prends ces informations… Quand tu auras ces renseignements, j'aviserai.

– Madame, je sors à l'instant, et à mon retour j'aurai tous les détails que madame désire.

– Comment t'y prendras-tu ?

– Que madame ne s'inquiète pas !… Il y a des militaires au château… on n'est point trop laide ni trop sotte… les amoureux ne manquent pas et… il faut bien qu'ils se rendent utiles s'ils veulent gagner quelques douceurs.

– Bien, ma fille !… Je ne te demande pas tes petits secrets, fit Juliette en souriant des mines conquérantes de sa camériste. Va donc, et n'oublie pas que, si tu me sers avec… discrétion, tu sers récompensée royalement.

– Madame sera contente de moi. Je puis le lui affirmer.

Quelques minutes plus tard, Nicole sortait, enveloppée d'une mante foncée, et, d'un pas rapide et léger, se dirigeait vers le château en se retournant de temps en temps pour s'assurer qu'elle n'était pas suivie, car c'était une fille très prudente et qui suivait à la lettre les recommandations de sa maîtresse.

Mais, arrivée au château, au lieu d'y pénétrer, elle en fit tout simplement le tour et, par des voies détournées, vint aboutir dans la ruelle aux Réservoirs.

Là, elle jeta un dernier coup d'œil derrière elle, et sans hésiter, elle entra dans cette fameuse droguerie dont le pavot d'argent avait si fort impressionné notre ami Noé, l'incorrigible ivrogne.

Au droguiste qui s'empressait, elle dit :

– Je désire un baume pour un mal de dents que j'ai. Le plus vite possible, car je souffre beaucoup.

– Quel baume désirez-vous, ma belle enfant ? nous en avons de toutes sortes.

– Celui de M. Jacques… On m'a dit qu'il était souverain.

– En effet, c'est le meilleur. Entrez là un instant, je vais vous le préparer de suite.

Le droguiste en parlant ouvrait une porte et faisait entrer Nicole dans une sorte de réduit encombré d'herbes et de médicaments.

La camériste s'assit et attendit.

Au bout de cinq minutes, une porte qui se trouvait à l'opposé de celle par où elle était entrée s'ouvrit et M. Jacques lui-même parut.

Nicole lui raconta mot pour mot tout ce que sa maîtresse venait de lui dire, ainsi que la mission dont elle s'était chargée.

Quand elle eut fini, M. Jacques lui donna des instructions très précises et la congédia.

Comme elle allait sortir, après une imperceptible hésitation qui n'échappa pas à l'œil pénétrant de cet homme qui semblait doué d'une sorte de divination, il l'arrêta et demanda :

– À propos, combien ta maîtresse a-t-elle promis de te donner quand tu lui apporteras les renseignements qu'elle désire ?

– Cinq mille livres, monsieur, répondit impudemment la soubrette.

– C'est peu ! fit dédaigneusement M. Jacques. Voici des valeurs qui représentent le double de cette somme… Va ! et n'oublie pas mes recommandations.

Nicole empocha les papiers qu'on lui tendait du bout des doigts, fit une révérence qui ressemblait à une génuflexion et sortit en se disant :

– Ma fortune est faite, si ce jeu dure quelque temps dans les mêmes conditions.

Et faisant des rêves dorés dans lesquels elle se voyait vivant grassement, à l'abri du besoin, libre de toute contrainte et de toute attache grâce à cet argent honnêtement acquis, elle reprit le chemin de la petite maison des Quinconces où nous la laisserons.

M. de Verville, commandant le poste des prisons au moment où d'Assas y était entré, était un homme de trente-cinq ans environ ; il était de petite noblesse et n'avait, pour toute fortune, que sa solde d'officier. D'ailleurs, soldat dans l'âme et rien que soldat, il n'avait rien du courtisan et était de ce fait – il le savait bien – destiné à végéter dans les grades inférieurs, ce dont il avait philosophiquement pris son parti depuis longtemps.

Ce loyal soldat s'était pris d'une franche et solide amitié pour ce jeune camarade confié à sa garde.

D'Assas ne lui avait pas dit pourquoi il était prisonnier et, par discrétion, ne voulant pas forcer une confidence qu'on ne lui faisait pas spontanément, il n'avait rien demandé. Mais pendant les quinze jours qu'il avait passés en tête à tête avec le chevalier, il avait pu apprécier l'énergie rare de ce compagnon qui, à la fougueuse impétuosité de ses vingt ans, savait allier une prudence et une réserve fort au-dessus de son âge, et il s'était dit que, pour qu'un tel homme jugeât sa situation présente comme il le faisait, il fallait en effet que celle-ci fût des plus graves.

D'autre part la loyauté évidente, la chevaleresque franchise de son prisonnier parlaient trop haut en sa faveur pour qu'il ne fût pas

convaincu qu'il n'avait rien fait pour mériter son infortune actuelle et qu'il était victime des circonstances, si ce n'était de la méchanceté des hommes.

Quoi qu'il en fût, de Verville se sentait vivement attiré vers d'Assas et il eût donné beaucoup pour le tirer du mauvais pas où il était, ou, tout au moins, pour lui venir en aide.

Dans ces dispositions, il avait été vivement frappé de l'importance que d'Assas paraissait attacher à ce que le comte de Saint-Germain connût son arrestation et le lieu où il était incarcéré.

De là à conclure que ce comte de Saint-Germain pouvait apporter à son jeune ami une aide puissante, sans doute, il n'y avait qu'un pas qui fut vite franchi.

Si bien qu'après avoir donné sa parole, de Verville en vint rapidement à se dire qu'exécuter la commission dont il s'était chargé serait bon, mais que l'exécuter le plus promptement possible serait meilleur.

De sorte qu'après avoir remis la garde à son successeur, ce baron de Marçay qui lui déplaisait tant, après s'être assuré qu'il n'avait aucun service commandé pour ce jour-là, il se rendit tout droit aux écuries, se fit seller un cheval et partit aussitôt pour Paris où il arriva à l'heure du dîner, c'est-à-dire vers deux heures de l'après-midi.

De Verville se rendit dans une auberge où il se fit servir à dîner, se disant qu'il serait incongru de se présenter chez ce comte à l'heure où il allait se mettre à table, lui aussi, tandis qu'en y allant sur le coup de trois heures et demie, il avait des chances de le trouver avant son départ pour la promenade ou le spectacle.

Son modeste repas achevé il se dirigea pédestrement vers l'hôtel du comte de Saint-Germain, situé place Louis-XV, et sans doute le comte avait-il donné des ordres en conséquence, car il fut introduit séance tenante auprès de celui-ci, dès qu'il eut dit qu'il venait de la part du chevalier d'Assas.

Après les civilités et congratulations alors obligatoires entre gens de qualité, de Verville s'acquitta avec force détails de la commission dont il s'était chargé, ajoutant :

– Le chevalier m'a paru attacher une importance si grande à ce que vous fussiez averti que, sitôt mon service terminé, je suis accouru vers vous.

Le comte avait écouté attentivement sans manifester ni surprise ni émotion. On eût dit qu'il s'attendait à ce que l'officier venait de

lui dire.

Il répondit donc tranquillement, mais en accentuant la cordialité du sourire et du regard en faveur de cet inconnu qui lui plaisait probablement :

– En attendant que ce pauvre chevalier puisse vous remercier lui-même de l'empressement que vous avez mis à l'obliger, je vous prie d'agréer mes remerciements personnels et de me faire l'honneur de me compter au nombre de vos amis.

– Comte, répondit Verville en s'inclinant, tout l'honneur est pour moi.

– Et comme j'ai l'habitude de ne pas me gêner avec mes amis, continua Saint-Germain, je vous demanderai la permission de m'absenter quelques instants.

– Comment donc, comte ? fit Verville en se levant vivement.

– Non pas, restez, je vous prie… Je vous dirai à mon retour ce que je compte faire… En attendant, cette maison est la vôtre. Vous voilà mon prisonnier ! ajouta Saint-Germain en riant, pas pour longtemps d'ailleurs…

Avant de sortir le comte sonna et commanda à son valet d'apporter des rafraîchissements et du café – fort à la mode en ce moment – et ne se retira que lorsqu'il se fut assuré que son hôte ne manquerait de rien pendant son absence.

C'était à peu près vers ce moment que M. Jacques se rendait aux prisons, où il devait avoir avec le baron de Marçay l'entretien que nous avons relaté.

Au bout d'une heure, le comte vint retrouver de Verville qui l'attendait patiemment.

Il était toujours aussi calme et souriant, seulement il paraissait très fatigué.

– Mon cher monsieur de Verville, dit Saint-Germain, je vous emmène au spectacle, nous souperons ensemble, vous coucherez ici et demain matin, à la première heure, nous partirons ensemble pour Versailles. Vous voudrez bien me conduire, j'espère jusqu'aux prisons, où je prierai le farouche de Marçay de me laisser communiquer avec notre ami.

– Oh ! oh ! fit de Verville en hochant la tête, je doute fort que ce maître cafard vous accorde cette faveur.

– Allons toujours ! dit Saint-Germain en souriant avec assurance. Dites-moi seulement où vous avez laissé votre cheval ; un de mes laquais ira le chercher, à seule fin que vous le retrouviez demain

matin.

Et bras dessus, bras dessous, comme deux amis, ils sortirent.

Le lendemain matin, vers dix heures, Saint-Germain frappait à la porte de garde et demandait à voir le prisonnier au baron de Marçay qui, après avoir fait quelques objections pour la forme, le conduisait dans la chambre de d'Assas qui tomba dans ses bras en sanglotant comme un enfant.

Discrètement le baron avait voulu se retirer, mais Saint-Germain s'y était opposé vivement, disant :

– Songez donc, baron, si le chevalier réussissait à s'évader, vous pourriez croire que c'est moi qui, profitant de votre absence et de votre gracieuse autorisation, en ai abusé pour lui en faciliter les moyens. Je tiens trop à votre estime pour m'ex-poser à un tel soupçon.

Sans se faire prier, de Marçay était donc resté, tandis que le pauvre d'Assas lançait à Saint-Germain un coup d'œil chargé de reproches que celui-ci n'eut pas l'air de remarquer.

Le comte cependant, avec une aisance parfaite, s'était assis et, coupant court aux expansions qu'il devinait sur les lèvres du jeune homme, sortait une feuille de papier qu'il tendait au chevalier en disant :

– Chevalier, je vous rapporte le plan de votre invention, que vous m'aviez communiqué. Elle est admirable, votre invention, d'une simplicité enfantine ; elle ne nécessite pas de frais, quelques accessoires seulement, et elle présente cet avantage considérable de pouvoir être utilisée par tout le monde sans danger aucun, à la seule condition d'être doué d'un peu de sang-froid et de volonté. Mes compliments sincères, chevalier, c'est trouvé.

Tout en parlant, Saint-Germain appuyait sur le pied de d'Assas pour lui faire comprendre qu'il devait se taire et approuver.

– Baron, reprit-il en riant, je ne vous montre pas cette feuille de papier, c'est le secret du chevalier, mais vous pouvez vous assurer qu'elle ne contient ni échelle de corde, ni lime, ni poignard, ni aucun engin susceptible d'aider à l'évasion d'un prisonnier… Et, cependant, n'en doutez pas, mon cher baron, cette simple feuille de papier, c'est la liberté de notre prisonnier qu'elle contient… Mon Dieu oui !… car le roi ne pourra faire moins qu'accorder sa liberté à l'inventeur… Mais, mon Dieu, qu'avez-vous donc, baron ?…

– Je… je ne sais… un malaise…

– Ah ! mon Dieu !… vite, chevalier… un peu d'eau…

Ce disant, Saint-Germain ne quittait pas des yeux le baron de Marçay qui se renversait, défaillant, dans son fauteuil, et comme le chevalier effaré lui tendait un verre d'eau :

– Inutile, fit-il simplement, il dort… Maintenant, vite, mon cher enfant, vous avez entendu, vous avez compris ce que j'ai dit au sujet de la feuille de papier que je vous ai remise… la liberté est là… À l'œuvre, d'Assas, marchez sans crainte… je réponds du succès… Surtout, mon cher enfant, défiez-vous de cet homme qui est là… gardez-vous de lui comme du pire de vos ennemis… vous m'entendez ?… Ah ! j'oubliais !… à dater d'aujourd'hui, il y aura constamment deux chevaux frais qui vous attendront derrière le château, et quand vous serez libre, rappelez-vous que vous ne trouverez nulle part une retraite aussi sûre que chez moi… Ne perdez pas de temps, agissez promptement, et surtout pas de défaillance, pas de vertige… vous m'avez compris ?… Dans quelques jours il serait trop tard !…

Et pour couper court à des remerciements et à des explications, le comte passa sa main sur le front du baron de Marçay qui paraissait évanoui, et aussitôt celui-ci ouvrit les yeux en disant :

– Merci ! comte, cette eau fraîche m'a fait du bien. C'est bizarre, ce singulier malaise !

– Allons ! allons ! fit Saint-Germain, ce ne sera rien que cela…

– Oh ! je suis complètement remis… mais vraiment je suis confus !…

– Allons ! je vous laisse… À propos, baron, le chevalier aura sans doute besoin pour des expériences de quelques menus objets… oh ! un rien !… quelques bouts de bois… une ou deux cordes… soyez tranquille, très courtes… trop courtes pour tenter la descente d'ici à terre… Aurez-vous l'obligeance…

– Mais comment donc !… J'ai eu l'honneur de me mettre à la disposition du chevalier, j'espère qu'il voudra bien s'en souvenir.

Saint-Germain eut un coup d'œil vers d'Assas comme pour dire : « Vous voyez ?… profitez de cette bonne volonté ! » À quoi d'Assas eut un geste résolu qui signifiait : « Soyez tranquille ! » Et tout haut :

– Mille grâces, baron ! J'userai de votre gracieuse bonne volonté… sans en abuser.

– Usez et abusez, chevalier, sans quoi vous me désobligeriez.

– Vous verrez, baron, l'invention du chevalier… quelle merveilleuse invention !… Et puis, entre nous, ce sera une grande

satisfaction, pour un homme de cœur comme vous, de vous dire que vous aurez contribué à rendre la liberté à ce pauvre chevalier qui est bien le meilleur et le plus inoffensif garçon de la terre…

Allons, adieu, chevalier !… Baron, je dépose à vos pieds l'expression de ma vive gratitude… ne vous dérangez pas, je vous en prie.

Et tout confit en douceurs et en politesses, le comte sortit en laissant le baron assez intrigué de cette visite en apparence si insignifiante et si banale, et le chevalier bouillant d'impatience de déplier et d'étudier cette feuille de papier si fragile qui, pourtant, à ce que prétendait Saint-Germain, contenait un trésor inestimable : la liberté.

Chapitre 17

LE PLAN DE M. JACQUES SE DESSINE

Dans l'après-midi du même jour, le chevalier reçut une autre visite.

Cette fois, c'était de Bernis qui s'était présenté à la porte du corps de garde et avait demandé au baron de Marçay la permission de tenir compagnie quelques instants à son prisonnier.

Obéissant aux ordres qu'il avait reçus, cet officier, non sans s'être fait prier comme il avait fait le matin même pour Saint-Germain, consentit enfin à autoriser cette seconde visite et, de même que pour Saint-Germain, se retira discrètement.

Mais, à l'opposé du comte qui avait gracieusement insisté pour qu'il assistât à son entretien avec le chevalier, de Bernis laissa le baron se retirer sans rien faire pour le retenir, et attendit même prudemment qu'il fût rentré dans son appartement, pour entamer la conversation.

– Chevalier, fit de Bernis après les compliments d'usage ; chevalier, j'ai appris votre arrestation et j'ai vainement essayé d'arriver jusqu'à vous. Ce diable de Verville était un cerbère plus farouche à lui seul que tous les cerbères de la mythologie… Enfin ! heureusement que de Marçay est de meilleure composition… car j'ai des choses très graves à vous apprendre.

– Je vous écoute, monsieur, répondit d'Assas avec une pointe de froideur.

En effet, le chevalier se sentait pris de soupçons vagues. De Verville était un soldat qui exécutait strictement sa consigne, mais en même temps, c'était un ami, de fraîche date il est vrai, qui n'en

était pas moins sincère et dévoué. La preuve en était dans l'empressement qu'il avait mis à prévenir Saint-Germain dès qu'il avait été libéré de toute entrave et de toute contrainte vis-à-vis de son ex-prisonnier.

Or, de Verville, un ami, avait, paraît-il, refusé quelques faveurs qu'il jugeait incompatibles avec la consigne reçue, alors que ce de Marçay accordait, dès le premier jour, tout ce que l'autre avait cru devoir refuser.

Pourquoi ?… dans quel but ?…

D'une part, de Verville, l'ami nouveau, lui avait conseillé de se défier de ce Marçay. Jusqu'à quel point y avait-il lieu de tenir compte de cette recommandation ?… Un secret pressentiment lui disait que cet ami était sincère et que son avis, très sérieux, n'était pas à dédaigner…

D'autre part, Saint-Germain, qui lui avait sauvé la vie, en qui il avait une confiance aveugle, lui répétait le même avertissement en termes presque identiques ; c'est donc qu'il y avait réellement quelque chose et que la confiance qu'il se sentait disposé à accorder à de Verville était méritée.

S'il en était ainsi, que venait faire là ce petit poète avec ses insinuations ?…

Bernis, il est vrai, lui avait rendu un service très grand. Mais en y réfléchissant bien, ce service n'était-il pas plus apparent que réel ?… Car, enfin, il semblait que ce Bernis l'avait amené à Versailles juste à point pour le remettre aux mains de cet énigmatique M. Jacques qui s'était servi de lui comme d'un instrument inconscient, travaillant à sa propre perte pour le plus grand profit de projets ténébreux dont il sentait confusément que Mme d'Étioles et lui-même étaient les premières victimes.

Ce Bernis avait-il été sincère en lui dévoilant la retraite de Jeanne ?… ou bien avait-il été un adroit complice ?…

Longtemps il avait cru à cette sincérité et voilà que tout à coup des soupçons lui venaient parce que son visiteur se montrait bienveillant à l'égard d'un homme dont il devait se méfier.

Le chevalier se tenait donc sur ses gardes, cependant que Bernis qui l'observait se disait, de son côté, qu'il allait falloir jouer très serré avec cet adversaire prévenu et disposé à la plus grande méfiance.

C'est pourquoi, pendant que le premier se tenait dans une prudente réserve, le second redoublait de cordialité.

– Ah ! quel malheur, chevalier, que je n'aie pas appris plus tôt tout ce que je sais maintenant… vous ne seriez pas ici, mon pauvre chevalier !…

– Comment cela ?… Expliquez-vous, de grâce !

– Vous souvenez-vous de cette petite Suzon dont je vous ai parlé et dont je suis acoquiné, du diantre si je sais pourquoi, par exemple ?… C'est elle qui m'a tout appris, pour son malheur et le mien !

– Mais enfin, monsieur, que vous a-t-elle appris cette Suzon ?… et de quel malheur voulez-vous parler ? fit le chevalier impatienté.

– Chevalier, je veux parler des événements incompréhensibles qui ont amené votre arrestation ; je veux parler des ennemis puissants qui sont attachés à votre perte… et à la mienne aussi… en sorte qu'il se pourrait qu'avant peu je fusse incarcéré comme vous… Ah ! les femmes ! les femmes !…

– Voyons, je vous en prie, parlez clairement, monsieur de Bernis. Je ne suis qu'un soldat et j'avoue ne rien comprendre à toutes les finesses du beau langage. Venez au fait, s'il vous plaît.

– Vous êtes-vous demandé, reprit imperturbablement Bernis, pourquoi vous étiez ici ?

– Pardieu !… Je ne fais même que me poser cette question depuis que j'y suis.

– Et vous n'avez pas trouvé ?… Je comprends cela… Eh bien ! je vais vous éclairer… Vous êtes ici tout bonnement parce que le roi a cru que vous aviez voulu vous jouer de lui.

– Moi ?… Allons donc !… Je suis allé, au contraire, vers Sa Majesté, pour lui signaler un danger auquel…

– Précisément… le danger en question n'existait pas… le roi le savait et voilà pourquoi il a cru que vous vous moquiez de lui… Le roi avait, en outre, un motif plus grave d'être furieux contre vous…

– Comment, fit d'Assas au comble de l'étonnement ; comment, le danger n'existait pas ?… Pourtant…

– Mme d'Étioles l'a cru ?… Elle s'est trompée ou plutôt on l'a trompée… Et, de très bonne foi, elle vous a fait partager l'erreur dans laquelle on avait su habilement la faire tomber… En sorte que c'est elle qui, sans le vouloir, vous a envoyé au-devant d'une arrestation certaine, inévitable… surtout après la scène de la route de Versailles.

– Mais pourquoi ?… comment ?… Je ne comprends pas.

– Savez-vous d'où venait Sa Majesté lorsque vous l'avez

rencontrée à la porte du château ?

– Non ! Comment voulez-vous que je sache ?…

– Le roi venait paisiblement, sans avoir couru l'ombre d'un danger, de cette maison des Quinconces où vous veniez l'avertir de ne pas mettre les pieds parce qu'il y serait exposé à un péril grave, lui disiez-vous. Il en revenait à l'instant même, sain et sauf… Comprenez-vous ?…

– Je commence à comprendre, en effet… Et je me souviens maintenant que Sa Majesté a particulièrement insisté sur ce point, à savoir si elle aurait été exposée à un danger pour le cas où elle se serait rendue cette nuit-même dans la maison en question… En sorte, si je vous comprends bien, que le roi aura cru que je voulais l'effrayer par la perspective d'un péril imaginaire… peut-être même a-t-il cru que j'avais un intérêt personnel à l'empêcher d'aller là…

– C'est cela ! c'est cela même !… et les événements se sont chargés de confirmer le roi dans cette conviction puisque… depuis votre avertissement, il y est retourné tous les soirs… toujours sans courir aucun risque.

– Et dans quel but aurais-je voulu empêcher le roi d'aller là où il lui plaisait ?…

– C'est ici que nous abordons le point le plus délicat et que nous aboutissons à ce motif qu'avait Sa Majesté d'être furieuse contre vous et dont je vous parlais tout à l'heure… Le roi, mon cher chevalier, vous croyait, et vous croit encore l'amant de Mme d'Étioles…

– Moi ?… fit le chevalier indigné, moi ?… mais c'est une infamie !…

– Attendez, réservez votre indignation, vous en aurez besoin tout à l'heure, car vous n'êtes pas au bout… Vous comprenez, n'est-ce pas, que, certain que vous étiez l'amant de Mme d'Étioles, le roi a cru que cette histoire que vous lui racontiez était inventée à plaisir pour l'empêcher de venir troubler votre tête-à-tête amoureux et que, furieux d'avoir été ainsi joué par Mme d'Étioles et par vous, il a ordonné votre arrestation immédiate, en attendant…

– Mais c'est odieux !… Qui peut faire croire au roi que je sois…

– L'amant de Mme d'Étioles ?… Sa Majesté ne le croit pas, elle en est sûre… on lui en a fourni les preuves matérielles, indéniables.

– Je m'y perds ! murmura le chevalier anéanti. Quelles preuves peut-on avoir donné de ce qui n'est pas ?

– Vous êtes naïf, chevalier, fit Bernis en haussant les épaules.

Lorsque Mme d’Étioles a quitté la maison des Quinconces, qui a-t-elle trouvé l’attendant à la porte ? Vous… Qui l’a emmenée ? vous encore… Avec qui a-t-elle passé cette nuit-là ? Avec vous toujours ! Vous êtes jeune et amoureux, Mme d’Étioles est jeune et jolie à rendre jalouses les beautés les plus réputées de la cour… À qui ferez-vous accroire que vous avez passé une nuit en tête à tête sans… surtout lorsque vingt témoins affirment le contraire !… et que celui à qui ils affirment cela, le roi, est dans un état de fureur jalouse qui lui ferait accueillir, les yeux fermés, un indice moins plausible ?

– Le roi est-il donc si jaloux de moi ? dit d’Assas avec amertume.

– Vous avez ce dangereux honneur.

– En tout cas j’espère que le roi, si aveuglé par la jalousie qu’il soit, n’hésiterait pas entre la parole d’un loyal gentilhomme comme moi et les dires de quelques misérables faux témoins, valets ou filles de chambre sans doute.

– Erreur ! erreur grave !… D’abord le roi n’a pas hésité en effet… puisqu’il vous a fait arrêter séance tenante sans vous demander d’explications… Ensuite qui vous dit que ceux qui vous accusent ne sont pas gentilshommes comme vous ?…

– Allons donc !… un gentilhomme s’abaisserait à mentir aussi vilement…

– Eh ! mon cher, le même gentilhomme qui ne recule pas devant un assassinat, et vous devez en connaître de cette force, n’hésitera pas devant un petit mensonge, s’il doit perdre un ennemi… croyez-moi !

D’Assas tressaillit violemment à ces paroles qui lui rappelaient la sinistre vision de du Barry pétrifié par la toute-puissance de Saint-Germain, dans la pose d’assassin aux aguets.

Et, tout en se demandant comment de Bernis pouvait connaître un détail qui n’avait pas eu de témoin apparent, il commençait à attacher une importance plus considérable aux propos de son interlocuteur et à se croire sérieusement pris dans les mailles de quelque ténébreuse intrigue qui le menaçait autant que Mme d’Étioles.

Mais dès l’instant qu’il crut voir que Jeanne était menacée autant, sinon plus, que lui, il retrouva toute sa lucidité d’esprit et tout son sang-froid, et résolut de tout mettre en œuvre pour pénétrer la pensée secrète de son visiteur et lui arracher par n’importe quel moyen les renseignements dont il avait besoin pour étayer son plan

de défense, car il était fermement résolu à lutter sinon pour lui, du moins pour Jeanne.

Aussi ce fut avec un calme parfait qu'il dit :

– Si je vous comprends bien, nous serions, Mme d'Étioles et moi, les victimes d'une machination habilement préparée ?

– Hélas !

– Bien !… Mais par qui et pourquoi ?… Je ne vois pas…

– C'est cependant très simple. Je réponds à votre question : Pourquoi ? Parce que Mme d'Étioles était un danger pour la réussite de certains projets et qu'il fallait l'écarter à tout prix.

– Comment Mme d'Étioles était-elle un danger ?

– Mme d'Étioles, vous le savez mieux que personne, avait été remarquée par le roi… Elle-même, – je vous demande pardon, chevalier, – avait paru n'être pas insensible aux attentions du roi… Or, certains personnages avaient décidé de capter les faveurs de Sa Majesté… Mme d'Étioles paraissant aller sur leurs brisées avec des chances de succès, ces personnages se sont dit qu'il fallait écarter ce danger à tout prix… Vous me suivez ?…

– Allez !… Allez !…

– Un assassinat eût été dangereux…

– Comment, un assassinat !… fit d'Assas en sursautant.

– Oh ! vous ne connaissez pas les gens à qui vous avez affaire… Je dis donc : un assassinat eût été dangereux, en ce sens qu'il eût peut-être éveillé l'attention du roi… On chercha et voici ce qu'on trouva : on fit parvenir au roi un billet dans lequel on lui disait que Mme d'Étioles s'ennuyait dans la petite maison. Ce qui était une manière déguisée de lui dire d'accourir… On s'arrangea de manière à ce que le roi ne put être là qu'à minuit, et, avant son arrivée, une femme – celle qui était poussée et soutenue par ces personnages, la rivale de Mme d'Étioles en un mot – s'introduisit dans la maison, joua une comédie savamment préparée et réussit à persuader Mme d'Étioles qu'un danger très grave menaçait le roi s'il mettait les pieds dans la maison… Or, Sa Majesté pouvait arriver d'un instant à l'autre… Craignant pour les jours du roi, Mme d'Étioles partit immédiatement… c'était ce qu'on voulait. Elle laissait ainsi le champ libre à sa rivale qui devait recevoir le roi en son lieu et place.

– Je commence à comprendre, murmura d'Assas qui écoutait attentivement.

– D'autre part, on s'était arrangé de façon à vous faire trouver

devant la porte juste à point nommé pour vous permettre de rencontrer Mme d'Étioles ; de façon aussi à vous mettre dans l'obligation de lui offrir l'hospitalité dans une maison expressément préparée à cet effet… En sorte que lorsque Sa Majesté se présenta à la petite maison, croyant y trouver Mme d'Étioles, elle fut reçue par l'autre dame qui lui apprit que Mme d'Étioles était partie quelques heures plus tôt avec le chevalier d'Assas… dans une maison qu'on désignait et où dix personnes dignes de foi les avaient vus ensemble… Par dépit, le roi resta avec cette dame, fort belle d'ailleurs… Quant à vous et à Mme d'Étioles, vous ne deviez pas sortir vivants de votre retraite… ce qui était la meilleure manière de vous empêcher d'apporter un démenti à cette trame soigneusement ourdie.

– Je comprends, fit le chevalier en passant sa main sur son front ruisselant de sueur… Et Jeanne ?… Mon Dieu ! pourvu…

– Rassurez-vous, chevalier, Mme d'Étioles est vivante, bien vivante !…

– Ah ! vous me rendez la vie !… Elle est donc sortie de là saine et sauver ? On a donc fait un miracle pour elle, comme pour moi ?…

– Un miracle ?… Que voulez-vous dire ?…

– Comment ! vous ignorez que j'ai failli être assassiné dans cette maison, cette nuit même où j'y suis entré avec Jeanne ?… Vous… si bien renseigné !

– Parole d'honneur ! je l'ignorais, fit Bernis avec émotion. Ah ! ce cher comte a essayé !…

– N'avez-vous pas dit tout à l'heure que je ne devais pas sortir vivant de cette maison ?…

– Oui. Mais vous sachant vivant quoique prisonnier, j'avais pensé qu'au dernier moment on avait reculé devant un assassinat…

– On a bel et bien tenté de m'assassiner et je ne m'en suis tiré que par miracle, je vous l'ai dit.

– Comment cela ?… Racontez-moi cela.

– Plus tard… l'essentiel est que me voilà bien portant… Revenons à Mme d'Étioles… Vous m'affirmez qu'elle aussi a échappé aux coups qui la menaçaient ?

– Sur mon honneur, je vous jure qu'elle est vivante… Mais où est-elle ?… voilà ce que je ne sais… enlevée, disparue, séquestrée… je ne sais, mais vivante j'en réponds !

– C'est l'essentiel ! Je saurai bien la retrouver, fit le chevalier avec une superbe confiance, et alors malheur à ceux qui ont osé… Mais

qui vous fait supposer qu'elle soit saine et sauve ?

– Pour plusieurs raisons que je vous ferai connaître tout à l'heure… mais vous pouvez être rassuré sur ce point, mes renseignements sont exacts.

– Ainsi, reprit d'Assas comme se parlant à lui-même, le but de toute cette infernale machination était d'empêcher Mme d'Étioles d'être la… la… maîtresse du roi pour permettre à une autre de prendre sa place !…

– C'est cela même !… J'ajoute, si cela peut vous intéresser, que cette autre a pleinement réussi… et que nous aurons, demain ou après-demain, une favorite officiellement affichée.

– Mais alors je…

– Je vous comprends, fit vivement de Bernis ; vous vous dites que ces gens-là vous ont finalement rendu service en empêchant… ce que vous craigniez tant de la part de Mme d'Étioles, n'est-ce pas ?…

– C'est vrai, fit d'Assas en rougissant ; sans le vouloir, ils m'ont rendu là un service qui compense une partie du mal qu'ils ont voulu me faire.

– Mon pauvre chevalier… comme vous êtes jeune ! Ces gens-là, d'Assas, n'ont qu'une crainte : c'est que vous arriviez à prouver que vous avez été injustement accusé.

– Moi ?… Et pourquoi essaierai-je de prouver cela au roi ?… pour le faire renaître à l'espoir ?… pour le lancer bénévolement à la recherche de celle que j'aime et qu'il me dispute ?…

– Non, chevalier, non, pas pour cela… mais pour échapper à la Bastille où vous serez transféré d'ici peu… pour échapper au bourreau à qui vous serez peut-être livré…

D'Assas frissonna, mais néanmoins répondit presque gaîment :

– Bah ! que m'importent la Bastille et le bourreau, pourvu que…

– Pourvu que le roi n'ait pas Jeanne ?… c'est bien cela, n'est-ce pas ?… Mais, naïf que vous êtes, si on vous jette dans un cachot, si on fait tomber votre tête, à vous qui êtes le moins à craindre… songez-vous à ce qu'on pourra lui faire, à *elle ?*… elle autrement dangereuse que vous, surtout quand vous ne serez plus là pour la protéger… de toutes les façons…

– C'est vrai, fit d'Assas ébranlé, je n'avais pas songé à cela !

– Vous voyez bien qu'il faut vous défendre avec acharnement… car en vous défendant, c'est elle que vous sauvez… et même si vous donnez au roi des espérances qu'il a perdues… vous saurez bien, j'imagine, défendre votre bien plus tard.

– Vous avez raison. J'étais fou… Mais comment ?… Il faudrait sortir d'ici !…

– Nous y aviserons, fit énigmatiquement de Bernis ; l'important est que vous soyez armé… que vous connaissiez bien vos ennemis… Où ils vont, ce qu'ils veulent, cela, vous le savez maintenant. Ce qu'ils peuvent, qui ils sont, je vais vous le dire.

– Vous le savez donc aussi ? fit vivement d'Assas.

– Parbleu !…

– Qui est-ce ?…

– Les ennemis ou, pour mieux dire, l'ennemie, – car c'est une femme qui est à la tête de toute cette affaire ténébreuse, – l'ennemie qui vous a accablés de ses coups, vous et Mme d'Étioles, c'est la comtesse du Barry, aujourd'hui encore maîtresse occulte du roi et demain probablement favorite proclamée devant toute la cour… La comtesse, aidée en cela par son très digne époux, le comte du Barry.

– Lui ! lui que j'ai surpris un poignard à la main, embusqué comme un assassin !… Ah ! j'aurais dû m'en douter !… Et si je sors d'ici, malheur à eux !

– Vous en sortirez, chevalier. Mais vous voilà prévenu… Si vous les trouvez sur votre route, elle ou lui, croyez-moi, écrasez-les sans pitié… elle surtout, car tant que cette femme-là vivra, il n'y aura pas de tranquillité possible pour vous et surtout pour Mme d'Étioles qu'elle tient en son pouvoir, cachée dans une retraite que j'ignore, mais que nous découvrirons bien un jour ou l'autre… Ah ! cette femme !… cette misérable !… quand je songe qu'hier encore c'était une fille galante, vendant ses faveurs au plus offrant et dernier enchérisseur, et que demain elle nous gouvernera tous par le roi qu'elle tient… tenez, on sent le vertige vous envahir !…

– Eh quoi !… que dites-vous là ?… que m'apprenez-vous ?…

– Je dis ce que plus d'un sait à la cour… et ailleurs… La comtesse du Barry, maîtresse du roi, s'appelait, avant d'être la femme du comte, si tant est qu'elle le soit, Juliette Bécu, dite l'Ange, et trafiquait de son corps dans son taudis situé rue des Barres. Voilà ce que je dis et ce que plus d'un sait comme moi.

– Et c'est une pareille créature qui…

– Qui séquestre Mme d'Étioles, qui menace son existence et la vôtre aujourd'hui, et demain régnera despotiquement sur tous en notre pays de France… oui, chevalier.

– Mais comment savez-vous tout cela, vous ? demanda d'Assas qui était frappé par les apparences de réalité qu'il avait relevées

dans toutes les assertions du pseudo-poète, mais qui néanmoins conservait quelques vagues soupçons.

– Oh ! d'une façon toute simple : je vous ai dit que j'étais amoureux d'une soubrette attachée à la personne de Mme d'Étioles dans la petite maison…

– Suzon !… oui, je me souviens.

– Suzon, c'est cela… Le concours de Suzon étant nécessaire à la du Barry, elle essaya de l'acheter… Suzon est une fine mouche, elle feignit d'accepter et, par ce qu'on lui dit, par ce qu'elle put surprendre à droite et à gauche, enfin par ce qu'elle devina, elle put reconstituer toute cette histoire qu'elle me raconta tout au long. Naturellement, je l'engageai vivement à refuser énergiquement son concours à une telle infamie, et je me promis de courir immédiatement vous informer de ce qui se tramait contre vous et Mme d'Étioles… Malheureusement, cette confidence arrivait trop tard, j'ignorais où vous étiez logé à Versailles… et le lendemain j'apprenais au château votre arrestation… qui me prouvait tout au moins que vous aviez échappé aux coups qui vous étaient destinés ; j'apprenais la disparition de Mme d'Étioles et, ce qui me fut plus douloureux, vous comprenez, cher ami, la disparition subite de ma petite Suzon…

– Comment, cette enfant a disparu aussi ?…

– Hélas ! oui… Vous comprenez : la comtesse voyant qu'on lui refusait un concours précieux et craignant une indiscrétion, a jugé prudent de faire disparaître un témoin gênant… Et je ne vous cache pas que, devant les agissements de cette femme, je suis loin d'être rassuré… car si Suzon laisse échapper un seul mot me concernant, je suis perdu… j'aurai tôt fait de venir vous tenir compagnie.

– Et c'est pour moi !… fit d'Assas ému. Mais si cette enfant vous aime, elle sera prudente et ne prononcera pas votre nom…

– Ah ! chevalier, je le sais bien… on n'arrachera pas un mot à Suzon… mais il y a les imprudences dans le genre de celle-ci, par exemple.

Ce disant, de Bernis sortit un papier froissé, chiffonné, maculé, et le montra à d'Assas en disant :

– Lisez.

Le chevalier le prit et lut à haute voix les lignes suivantes :

« Je suis bien portante en compagnie de Mme d'E… On nous conduit vers une destination inconnue… Sommes très surveillées, mais avec égards… je vous informerai du lieu de notre retraite dès

que je le pourrai.

« Signé : S… »

– Maintenant, fit Bernis, voyez la suscription. D'Assas retourna le billet et lut :

« À monsieur de Bernis, secrétaire de M. le lieutenant de police, au château de Versailles. Cinq louis de récompense à qui remettra ce billet. »

Le tout était écrit au crayon.

– Vous comprenez, reprit de Bernis en remettant le billet dans son portefeuille, la petite Suzon a griffonné ces lignes en route, dans un carrosse sans doute, – vous avez remarqué que l'écriture était tremblée, incorrecte, – et elle a laissé tomber ce papier par la portière, à la garde de Dieu… Mais je frémis quand je songe qu'il pouvait aussi bien tomber entre les mains de ses gardiens… je frémis quand je songe que le prochain ne m'arrivera, peut-être pas aussi heureusement… Enfin, vous comprenez pourquoi j'ai pu vous affirmer tout à l'heure que Mme d'Étioles était saine et sauve… il n'y a pas plus de quatre jours que j'ai reçu ces lignes.

– Ah ! cher ami, je ne sais comment vous remercier !…

– Ne parlons pas de cela, fit Bernis, nous verrons cela plus tard… car j'espère que vous allez agir de façon à ne pas moisir ici… Vous n'avez pas, je suppose, l'intention de laisser longtemps Mme d'Étioles aux mains d'une femme comme la du Barry et de son digne acolyte le comte ?… Songez que je suis intéressé à vous voir libre… En retrouvant Mme d'Étioles, vous retrouverez du même coup ma charmante Suzon.

– Soyez tranquille, je ferai en sorte de ne pas moisir ici, comme vous dites… Quant au comte du Barry et à sa… compagne, nous avons un compte terrible à régler ensemble et je vous réponds qu'il le sera…

Les deux jeunes gens causèrent encore longtemps ensemble, d'Assas demandant toutes sortes de détails et de renseignements que Bernis lui donnait avec une complaisance remarquable, accumulant les faits probants, les détails précis, les preuves les plus irréfutables de la sincérité de ses dires et réussissant une fois de plus dans ses ténébreux projets, parvenant enfin à faire croire au chevalier que la comtesse était la seule coupable, qu'elle seule avait tout fait et qu'à elle seule devaient aller son mépris et sa haine.

Cependant, au moment où il allait sortir, un reste de soupçon fit que le chevalier demanda malgré lui, en fixant attentivement son

interlocuteur :

– Suzon ne vous a pas parlé d'un certain M. Jacques ?

De Bernis ne sourcilla pas. Il eut l'air de chercher un instant et répondit avec un naturel admirablement joué :

– Un M. Jacques ?… non !… pourquoi ?… qu'est-ce que c'est que ça ?…

– Rien, fit d'Assas, une idée à moi.

Là-dessus, les deux jeunes gens échangèrent une dernière poignée de main, et de Bernis, reconduit par le baron de Marçay, quitta le chevalier avec un sourire de satisfaction qui dénotait qu'une fois de plus il avait heureusement rempli une mission difficile et délicate.

Après le départ de Bernis, le chevalier dit au baron :

– Baron, pourriez-vous me procurer quelques menus objets qui me sont nécessaires pour une expérience que je veux faire.

– Ah ! oui, votre fameuse invention !… volontiers… Que vous faut-il ?

– Quatre portants en bois très solides de deux mètres de long environ, deux cordes assez fortes de quatre mètres de long et deux autres de même grosseur et de trois mètres de longueur… c'est tout… Ah ! je vous demanderai la permission de prendre un drap au lit d'une des chambres qui avoisinent la mienne.

– Faites donc !… Vous aurez vos accessoires dans le courant de la soirée… Si ce n'était indiscret, je vous demanderais la permission d'assister à vos expériences… cette invention m'intrigue, je l'avoue…

– Mais comment donc, baron ! très volontiers… seulement je vais être obligé de réinstaller pendant quelque temps sur la terrasse… je ne puis dans ma chambre, faute d'espace…

– Bon ! qu'à cela ne tienne : nous monterons sur la terrasse.

– Entendu, baron !…

– Dès que j'aurai les objets que vous m'avez demandés, je viens vous chercher.

– Baron, vous êtes le plus aimable et le plus charmant gardien que j'aie jamais connu.

Chapitre 18

LA FAUSSE SOUBRETTE

La soubrette Nicole était rentrée à la petite maison des Quinconces où sa maîtresse l'attendait avec impatience.

C'était à peu près vers le même moment que de Bernis était en conférence avec le chevalier d'Assas.

Avec force détails, qui dénotaient chez elle une imagination féconde, Nicole rendit compte de la mission dont elle s'était chargée.

Mais sans doute les renseignements qu'elle apportait à la comtesse n'étaient pas du goût de celle-ci, car, après avoir congédié la soubrette élevée au rang de confidente, elle resta longtemps songeuse et indécise.

Sans doute il résultait de ces renseignements la nécessité d'une action scabreuse, dangereuse peut-être, que la comtesse n'envisageait pas sans une certaine appréhension qui ressemblait presque à une révolte intérieure, car elle passa le reste de la journée et une partie de la nuit dans une perplexité et une agitation extrêmes.

Le lendemain matin, son parti paraissait bien arrêté, car, après avoir sonné la femme de chambre, elle donna ses ordres sans hésitation, avec une sorte de résolution farouche.

Sans manifester la moindre surprise, Nicole l'habilla des pieds à la tête, et quand elle sortit des mains de la fille de chambre, la comtesse était costumée exactement comme une soubrette de bonne maison.

Elle n'avait eu besoin que de reprendre ce fameux costume copié

sur celui de Suzon, et qu'elle avait conservé, pour arriver à ce résultat.

Elle s'enveloppa soigneusement dans une vaste mante, sortit résolument avec un air de bravade répandu sur toute sa personne et, sans hésiter, prit le chemin du château.

Immédiatement, sur ses talons pour ainsi dire, Nicole sortit à son tour et se dirigea rapidement du côté des Réservoirs.

Comme nous savons quelle tâche de trahison allait accomplir la servante, nous la laisserons pour suivre sa maîtresse.

La comtesse arriva sans encombre jusqu'aux prisons, grâce à la complaisance d'un jeune sergent, à l'allure conquérante, que le hasard – ou plutôt une puissance occulte qui paraissait ne négliger aucun détail – avait placé sur son chemin, comme exprès pour la guider sûrement dans le dédale des escaliers innombrables du château.

Le galant sergent la quitta à la porte du corps de garde, en réclamant pour récompenser un baiser qu'on lui laissa prendre dans le cou.

Le cœur lui sautant dans la poitrine, elle frappa à la porte et traversa le corps de garde, sous le feu des prunelles allumées des soldats qui retroussaient frénétiquement leurs moustaches, en enviant sournoisement leur officier qui n'allait certes pas s'ennuyer avec un beau brin de fille comme cette splendide créature.

Introduite immédiatement dans l'appartement de l'officier par de Marçay lui-même, qui était venu la reconnaître selon l'usage, elle parla de suite avec volubilité, s'efforçant de prendre le ton et les manières du personnage dont elle avait pris le costume.

Ce qu'elle dit, ce que répondit le baron, quelles conditions il imposa inexorablement, suivant l'ordre qu'il avait reçu de M. Jacques, cela, nous n'avons pas à le dire ici.

Toujours est-il qu'environ une heure plus tard, le baron sortait de son appartement en une tenue plutôt débraillée, se dirigeait rapidement vers la chambre de d'Assas, et, après avoir frappé, sans entrer toutefois, disait :

– Chevalier, passez donc chez moi, je vous prie, j'ai quelque chose à vous communiquer.

Sans attendre de réponse, de Marçay faisait demi-tour et réintégrait son appartement, suivi de très près par d'Assas assez intrigué.

Cependant le chevalier était entré et, ne voyant personne dans le

salon, se dirigeait tranquillement vers la chambre à coucher dont la porte, d'ailleurs, était grande ouverte.

Mais il s'arrêta sur le seuil, cloué sur place à la fois par l'étonnement et par un cri de surprise indignée qui venait de retentir à deux pas de lui.

Au milieu de la pièce, le lit défait montrait ses draps et ses oreillers ravagés. Debout devant une glace, à moitié nue, se rhabillant avec une précipitation maladroite, dans le soin qu'elle prenait à cacher son visage, était une jeune et fort belle femme : celle qui venait de pousser le cri qui avait arrêté d'Assas. Assis dans son fauteuil dans une tenue équivoque, souriant d'un sourire contraint, dans une pose qu'il s'efforçait de rendre narquoise et conquérante, mais qui, en réalité, était atrocement gênée, était le baron.

L'inconnue cependant, rouge de honte et de confusion, criait à d'Assas :

– Par grâce, monsieur, n'entrez pas !…

Et à de Marçay, avec un accent de fureur indignée :

– Misérable ! c'est indigne ce que vous faites là… abuser ainsi de la confiance d'une femme… lâche !… lâche !…

Voilà ce que d'Assas vit d'un coup d'œil rapide, voilà ce qu'il entendit.

Le chevalier, devant la prière insistante de cette jeune femme, avait vivement reculé de deux pas et, avec une grâce qui donnait un charme tout particulier à ses paroles, il dit doucement :

– Mademoiselle, je vous prie d'agréer mes très humbles excuses !…

Puis au baron, d'un ton sec et tranchant :

– Je m'étonne, baron, que vous vous permettiez d'appeller quelqu'un chez vous quand vous avez l'honneur d'y recevoir une dame… Ce sont là procédés de manant et non de gentilhomme.

Et sans attendre de réponse, laissant de Marçay interdit et tremblant de rage sous l'affront, il pirouetta sur ses talons et sortit.

Mais dans l'antichambre il fut rejoint par l'officier qui s'était élancé d'un bond furieux et qui, pâle de fureur, les dents serrées, lui dit en plein visage :

– Holà ! monsieur le donneur de leçons, vous partez bien vite !… Pardieu, monsieur, je serai assez curieux de savoir si vous oseriez répéter à deux pouces de mon épée ce que vous venez de me dire là ?… si vous étiez libre, bien entendu !

– Si j'étais libre, monsieur le malappris, vous auriez déjà reçu la correction que vous méritez… non avec une épée, mais avec un bon bâton, puisque c'est ainsi qu'on châtie les laquais et qu'aussi bien vous agissez comme un vil laquais en insultant une femme.

Le baron paraissait être dans un état d'énervement extrême. On eût dit qu'il cherchait une querelle comme un dérivatif susceptible de calmer par une action violente une exaspération produite par la conscience qu'il avait du rôle indigne qu'on lui faisait jouer.

Aux dernières paroles que le chevalier venait de prononcer avec un calme parfait, de Marçay eut un geste instinctif pour chercher et tirer son épée, et ne la trouvant pas à son côté, il leva la main.

Mais avant que cette main se fût abattue sur lui, le chevalier l'avait saisie, happée au passage ; en même temps, il empoignait l'autre main du baron et les broyait, les tordait dans une robuste étreinte, sans un tressaillement de ses muscles puissamment tendus, parfaitement maître de lui, et le geste inachevé se changea en un sourd gémissement que la douleur arrachait au baron.

D'Assas, cependant, redoublait son effort, resserrait son étreinte jusqu'à ce que de Marçay vaincu s'abattit lourdement sur les genoux.

Lorsqu'il le tint dans la position humiliante où il le voulait, sans lâcher prise, sans colère, un léger sourire aux lèvres, il lui dit :

– Avec la vilenie d'un laquais, il était clair que vous deviez en avoir aussi la lâcheté… Vous menacez un prisonnier… un homme qui est en votre pouvoir… fi donc ! monsieur… allez, je vous fais grâce de la correction que vous mériteriez !…

Et, d'un geste brusque, il l'envoya rouler à deux pas.

À ce moment la soubrette, qui s'était rhabillée tant bien que mal, parut, et, d'une voix grave et profonde que l'émotion faisait trembler légèrement, dit :

– Voilà au moins un vrai gentilhomme !… Merci, chevalier !

Ces paroles étaient dites sur un ton de dignité qui contrastait étrangement avec l'humble, quoique coquet costume que portait celle qui les prononçait et qui ajouta, en se tournant vers le baron, avec un mépris écrasant :

– J'ai rigoureusement exécuté les… conditions que vous m'aviez imposées, monsieur ; en retour puis-je compter que vous tiendrez votre promesse ?…

Le doute qui perçait à travers ces paroles était comme un soufflet administré sur la face livide de de Marçay…

Cependant l'officier s'était ressaisi. La rude leçon que venait de lui infliger son prisonnier avait agi sur lui comme une douche d'eau glacée venant le rappeler à une plus saine appréciation de ses actes et de ses paroles. Il répondit donc avec un reste de gêne honteuse :

– Vous avez ma parole, mademoiselle, vous pouvez donc avoir avec monsieur l'entretien que vous sollicitiez… s'il y consent toutefois.

– Un entretien avec moi ?… fit d'Assas étonné.

La soubrette très émue, n'ayant pas la force de parler, fit un signe affirmatif de la tête.

– Je suis à vos ordres, mademoiselle, reprit le chevalier en s'effaçant pour la laisser passer.

– Un instant, monsieur, s'il vous plaît ! dit à son tour de Marçay. Je me suis oublié tout à l'heure ; de cela, de cela seul, je vous fais mes excuses… Pour le reste, nous avons un compte à régler dont j'irai vous réclamer la liquidation le jour où vous sortirez d'ici… si toutefois vous en sortez, ce que je souhaite maintenant fort vivement, croyez-le.

– À la bonne heure, baron !… De mon côté je vous promets de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour sortir d'ici le plus promptement possible, à seule fin de ne pas trop vous faire attendre ce règlement de compte auquel je tiens autant que vous.

– Oh ! fit de Marçay en s'inclinant, je m'en rapporte à vous.

– Mademoiselle, dit d'Assas à la soubrette qui attendait, si vous voulez bien me suivre…

Et tous deux gagnèrent la chambre du chevalier pendant que le baron réintégrait la sienne.

Une fois dans sa chambre, d'Assas s'assit, désigna un siège à la soubrette, et demanda en souriant :

– Or çà, ma belle enfant, qu'avez-vous donc de si important à me dire ?…

Le ton et les manières du chevalier, sans impertinence, étaient néanmoins plutôt cavalières, et à ceux qui pourraient s'étonner de ce changement dans l'attitude de cet homme qui, l'instant d'avant, témoignait du respect à cette inconnue pour laquelle il s'était mis insouciamment un duel sur les bras, nous rappellerons qu'à cette époque le domestique était un être inférieur qui ne comptait pas pour un homme de qualité.

Pourtant, cette nuance à peine perceptible n'échappa pas à la fausse soubrette qui répondit sur un ton de reproche :

– Ah ! chevalier, vous me méprisez sans doute à cause de… ce que vous avez vu tout à l'heure !…

– Et où prenez-vous cela, ma belle enfant ?

– À vos manières, chevalier, qui ne sont pas les mêmes que tout à l'heure.

– C'est que, répondit franchement le chevalier, tout à l'heure vous étiez une femme qu'un malappris outrageait et, vous venant en aide, vous aviez droit, naturellement, à mon respect. Tandis que maintenant…

– Maintenant je redeviens ce que je suis, une humble servante, et je n'ai plus droit qu'à la banale politesse qu'un homme de votre rang accorde à une personne de ma condition… C'est bien cela, n'est-ce pas, chevalier ?

– Mais… j'avoue que oui, fit le chevalier assez étonné des exigences de cette personne qu'il venait de surprendre dans une posture qui ne lui permettait pas d'avoir une haute opinion de sa vertu, et qui, de plus, remarqua alors, pour la première fois, que cette étrange soubrette négligeait de faire précéder son titre de chevalier du mot « monsieur », tout comme s'il eût été son égal.

– Les apparences sont souvent trompeuses, reprit l'inconnue.

– En ce cas, si vous n'êtes pas ce que vous paraissez être, et si vous tenez, de ma part, aux égards qui sont dus à un rang supérieur à celui que vous affichez, dites-le franchement.

– Eh bien ! oui, je ne suis pas ce que je parais être. Mais…

– Madame, fit vivement le chevalier qui tout aussitôt se leva, il suffit… Je ne vous demande pas de trahir l'incognito qu'il vous a plu de garder. Vous agirez à ce sujet comme bon vous semblera… Toutefois, je tiens à vous dire que vous pourrez vous confier en toute assurance à ma loyauté et à ma discrétion.

– Je le sais, aussi n'hésiterai-je pas à me faire connaître… quand le moment sera venu.

Le chevalier se contenta de s'incliner, attendant patiemment qu'il plût à l'inconnue de s'expliquer.

– Ce qui me paralyse maintenant, reprit la soubrette comme se parlant à elle-même, c'est l'humiliante posture dans laquelle ce misérable officier m'a placée.

Ceci était dit avec un accent douloureux si sincère que le chevalier, ému malgré lui, s'écria :

– Parlez sans contrainte, madame ! je vous jure que j'ai oublié pour toujours le délicat incident auquel vous faites allusion… je ne

vous ai jamais vue… je ne vous connais que depuis que vous m'avez fait l'honneur de pénétrer ici.

– Merci, chevalier… Vous êtes brave, loyal et… bon… tel que je vous concevais… Pourtant, quelle que soit ma honte, il faut bien que je vous dise que c'est pour vous que j'ai été exposée à cet outrage.

– Pour moi ? s'exclama le chevalier.

– Eh ! oui… pour vous !… Il fallait que je vous visse, il le fallait coûte que coûte, et ce misérable en a abusé pour m'imposer… Oh ! mais celui-là, je le retrouverai, et alors, malheur à lui !…

Ces dernières paroles étaient dites avec un accent de haine farouche si terrible que d'Assas frissonna.

Cependant un tel aveu fait avec cette impudeur cynique – ou inconsciente – le plongeait dans un état de malaise irritant, en même temps que, sans le vouloir, sans même s'en rendre compte, son visage prenait une expression de froideur caractérisée.

– Hé ! bon dieu ! madame, qu'aviez-vous donc de si urgent et de si important à me dire qui valût un tel… sacrifice de votre part ?

– Fallait-il donc vous laisser mourir ?… Vous ignorez sans doute que vous avez des ennemis puissants acharnés à votre perte ?

– J'entends bien, reprit d'Assas très calme et de plus en plus froid… mais le sacrifice que vous avez fait n'est pas banal… et je ne m'explique pas à quel sentiment vous avez obéi en…

– En vous faisant le sacrifice de mon honneur ?… en foulant aux pieds toutes les pudeurs ?… en me livrant passive à l'étreinte d'un inconnu ?… Hé ! monsieur, demandez-moi donc aussi à quel sentiment j'ai obéi en risquant ma vie pour venir vous avertir de ne jamais mettre les pieds dans le petit pavillon situé en face du vôtre dans cette mystérieuse demeure de la ruelle aux Réservoirs ?… car le fantôme masqué qui vous a apparu une nuit…

– C'était vous ? s'écria d'Assas stupéfait.

– Oui, c'était moi !… Est-il besoin de vous dire maintenant quel est le sentiment qui m'a guidée ?… ne le devinez-vous pas ?… Faut-il vous dire que l'amour que j'éprouve pour vous est tellement absolu, tellement au-dessus de tout que ni la mort ni l'infamie n'ont pu me faire reculer ?

– Ah !… pauvre femme ! fit le chevalier sincèrement ému.

– Vous me plaignez ?… et moi je suis heureuse et fière d'avoir fait ce que j'ai fait pour vous !… Je vous aime… je vous aime ardemment, vous le savez, vous le sentez maintenant…

Je vous ai aimé dès le moment que je vous ai vu, si jeune, si loyal, si beau, entouré d'embûches et de pièges, pris dans un mystérieux et infernal réseau où vous pouviez, où vous deviez laisser vos jours…

Et cet amour fait d'abnégations et de sacrifices, – je vous le jure, d'Assas, – cet amour est entré si avant dans mon cœur que moi qui, comme vous, suis aussi entourée de dangers terribles, moi qui suis dans la main de gens sans scrupules et doués d'un pouvoir immense, moi qui pourrais être brisée comme un verre si on soupçonnait seulement l'intérêt que je vous porte, je n'ai pas hésité à tout braver pour vous sauver…

Ah ! je le sais, votre cœur est pris ailleurs… mais qu'importe ! Regardez-moi, d'Assas, moi aussi, je suis jeune, je suis belle… et puis, qu'est-ce que je vous demande, moi ?… rien !… Vivez d'abord, sortez de la tombe anticipée où l'on veut vous ensevelir, nous verrons bien après…

Je sais bien qu'un cœur comme le vôtre, lorsqu'il s'est donné, ne se reprend pas aisément… mais je vous aime tant… Voyez si j'ai hésité à me sacrifier… et puis, je saurai si bien vous envelopper de tendresse et de dévouement… je serai si humble, si soumise, je tiendrai si peu de place dans votre vie… je vous ferai si grand, si envié, je vous entourerai si bien de tous les bonheurs, de toutes les joies, qu'il faudra bien qu'un rayon de pitié, pour l'esclave que je serai, pénètre en votre âme…

Qu'est-ce que je vous demande en échange de ce sacrifice constant que je vous offre ?… rien… que le bonheur de vous voir de temps en temps, de vous exprimer mon amour… rien qu'un peu d'amitié et de reconnaissance pour la pauvre femme dévouée que je suis… Le reste viendra après… plus tard, longtemps plus tard… quand vous aurez enfin oublié l'autre… et vous m'aimerez alors… car vous m'aimerez, d'Assas… vous m'aimerez, il le faut… je le veux… Votre amour, c'est toute ma vie !…

Pendant toute cette tirade décousue mais vibrante de passion sincère, d'abord ému, puis pris d'un soupçon qui s'enracinait en lui au fur et à mesure que la femme parlait, le chevalier était devenu d'une froideur de glace, et, avec un mépris qu'il ne chercha même pas à dissimuler, comme si ses soupçons se fussent changés en certitude, il s'écria sur un ton sourdement menaçant :

– Vous êtes la comtesse du Barry ?

– Je suis la comtesse du Barry, en effet, répondit Juliette sans

remarquer le ton singulièrement menaçant de cette question posée avec un calme glacial et surprise seulement de se voir reconnue.

– La maîtresse du roi ?… La favorite de demain ? insista le jeune homme comme s'il eût voulu ne conserver aucun doute, et sur un ton cinglant comme un coup de cravache.

Mais la comtesse était trop absorbée par sa propre passion et du reste, nous l'avons dit, était trop inconsciente de l'abjection de son état pour ce qu'il y avait de souverainement méprisant dans l'intonation du chevalier pût la frapper.

Au contraire, elle crut produire une impression favorable sur lui en se parant de ce titre de favorite du roi qui était alors synonyme de grandeur et de toute-puissance.

Ce fut donc avec une sorte d'orgueil inconscient dans son cynisme qu'elle répondit :

– Oui, je suis la favorite du roi !… Comprenez-vous maintenant, chevalier, que ce que je vous promettais tout à l'heure n'était pas un leurre ?… Je vous aime et je veux vous voir au rang que vous méritez, je vous veux au-dessus de tous… je vous ferai grand parmi les plus grands.

Ce que je vous promets, je puis le tenir… le roi n'a rien à me refuser… et il faudra bien, tôt ou tard, qu'il m'accorde votre grâce entière… il faudra bien qu'il vous couvre de ses faveurs…

En attendant, c'est la liberté que je vous apporte… la liberté avec la vie – car si vous restez ici, vous êtes perdu, vos ennemis l'ont décidé et ils sont puissants et adroits puisqu'ils ont su déchaîner la colère du roi contre vous. Prenez donc ce que je vous donne en attendant la vie de splendeurs, de gloire et de toute-puissance que mon amour saura vous créer… et, en échange, accordez-moi un peu d'amitié… l'amour viendra par la suite et alors, chevalier, je vous le jure, vous serez l'homme le plus heureux et le plus envié de la terre.

Comme s'il n'eût pas entendu une seule de ces paroles, le chevalier répéta sur un ton étrange et qui aurait donné le frisson à la comtesse si, moins aveuglée par ses propres sentiments, moins distraite par les rêves qu'elle faisait tout haut, elle avait pu donner une attention plus grande aux paroles de son interlocuteur et étudier plus froidement les jeux variés de cette physionomie loyale sur laquelle se réfléchissaient, comme en un miroir, toutes les sensations éprouvées intérieurement :

– Ah ! vous êtes la favorite du roi ?… Enfin ! je vous tiens !…

Une fois encore la comtesse se méprit au sens de ces paroles et

crut l'avoir ébloui par ses offres. Elle dit donc très doucement, sincèrement convaincue :

– Oui ! je vois que vous doutez de mon pouvoir, vous craignez que ce que je vous ai dit ne soit qu'un jeu… Mais regardez dans mes yeux, vous y lirez l'amour immense que je ressens pour vous… Et si vous doutez de mes promesses, parlez, dites quelles garanties vous demandez… je ferai ce que vous désirez.

– Allons donc ! madame, éclata enfin d'Assas, peut-il y avoir rien de commun entre vous et moi ?… Vous êtes la maîtresse du roi, madame, et vous osez vous parer de ce titre honteux comme d'un titre de gloire… vous qui n'avez même pas l'excuse d'aimer ce roi à qui vous appartenez… Favorite ! courtisane !… la première des courtisanes de France, soit : courtisane quand même… Restez ce que vous êtes et cessez de m'injurier par des propositions que je vous aurais déjà rentrées dans la gorge si vous étiez un homme !

La comtesse fut pétrifiée par cette explosion subite. Elle devint pâle comme une morte : elle s'était levée dans l'animation des paroles qu'elle avait dites ; elle dut s'appuyer au dossier d'une chaise, ses jambes se dérobant sous elle, et d'une voix éteinte, où il y avait plus de surprise douloureuse que d'indignation, elle gémit :

– Vous m'insultez !… vous ?… vous ?… Oh ! ! !

– Vous insulter, vous ! est-ce possible ? reprit le chevalier avec une véhémence grandissante ; vous insulter, vous ?… la comtesse du Barry ?… vous qui avez aidé le comte, votre soi-disant époux, dans l'accomplissement de sa tâche d'assassin ?… Car il a voulu m'assassiner, et Dieu seul sait par suite de quel miracle j'ai pu échapper à son couteau !… car vous l'avez aidé dans l'accomplissement de cette tâche homicide, si toutefois vous ne l'avez pas guidé et poussé vous-même ?…

– D'Assas !… Vous oubliez que j'ai risqué ma vie pour venir vous crier de vous tenir sur vos gardes ! clama la malheureuse, sans se rendre compte qu'elle avouait tacitement sa complicité dans cette tentative d'assassinat qu'on lui jetait à la face.

– C'est, pardieu ! vrai, madame. Vous avez essayé de trahir votre complice, et ceci vous complète… mais il était bien temps ; j'étais alors en son pouvoir pieds et poings liés… grâce à vous, grâce à votre aide, à votre instigation peut-être.

– Ce n'est pas vrai !… c'est faux !… jamais je n'ai été l'instigatrice d'un aussi monstrueux forfait… Vous faire assassiner, moi ! moi !… mais, mon Dieu, je donnerais ma vie pour vous !… car je vous

aime !…

Elle avait lancé cette protestation avec une telle énergie et une sincérité si évidente que d'Assas la crut.

– Soit, fit-il très froidement, instigatrice non ; mais complice oui. Cela, vous ne le niez pas, j'espère ?

Honteuse, mais franche, elle baissa la tête, accablée.

– Et cela n'est rien, cela, je vous le pardonnerais volontiers… Mais vous avez osé tramer je ne sais quelle odieuse machination contre cette enfant si pure, si candide : Mme d'Étioles… que j'aime, entendez-vous ?… Vous avez osé l'attirer dans un guet-apens où elle devait laisser sa vie et son honneur, vous détenez encore l'un et l'autre dans votre main et vous n'ouvrez pas cette main ?… et vous osez parler d'insultes, vous… vous qui avez par des moyens tortueux et infâmes capté la confiance et la faveur du roi ?… Allons donc !… tenez, vous me faites rire !

Et d'Assas, en effet, éclata d'un rire furieux.

Elle cependant sentait la colère la gagner. Elle s'était attendue à de la résistance : elle rencontrait la violence et, sinon l'injure elle-même, du moins, ce qui était plus terrible encore, des accusations plus injurieuses que des épithètes violentes, d'autant plus sanglantes qu'elle devait les reconnaître vraies et fondées.

Cette véhémente colère du chevalier l'irritait ; ses accusations si nettes la fouillaient dans son orgueil de favorite de fraîche date : son amour-propre de jolie femme souffrait aussi de ce mépris écrasant, de cet aveu dédaigneusement fait d'un amour pour une autre.

Ce n'était pas une nature sentimentale que celle de Juliette Bécu. C'était, au contraire, une nature violente et désordonnée, doublée d'un certain sens positif.

Autant elle s'était sentie attirée vers d'Assas par un amour d'autant plus violent qu'il était le premier, et vraiment sincère et désintéressé ; autant elle eût accepté les pires humiliations pour cet amour si un espoir, si vague fût-il, de le faire partager lui était apparu, autant elle était capable de renier cet amour devant la résistance aussi opiniâtre ; autant le mépris et le dédain qu'on lui montrait pouvaient changer cet amour en une jalousie féroce qui n'eût rien épargné, même l'objet de cet amour lui-même, la jalousie poussée à de certaines limites atteignant les apparences de la haine la plus violente.

Elle était toute prête pour la révolte franche et ouverte, pour la

lutte violente et acharnée, mais une lueur de raison la retint, un espoir vague lui conseilla la douceur et la résignation, car elle sentit nettement qu'une parole de colère pouvait amener l'irréparable et qu'une fois lâchée, elle-même ne saurait plus se contenir, et tout serait irrémédiablement perdu.

Elle eut donc la force de se maîtriser et de refouler en elle les paroles de révolte et de menaces qui lui venaient aux lèvres.

Lui, cependant, continuait de sa voix stridente :

– Et vous osez venir me parler de votre amour !... Vous osez m'offrir je ne sais quelles garanties !...

– Il doute encore de mon amour, après ce que j'ai fait pour lui !... Mais si cela ne vous suffit pas, parlez, d'Assas, quelle preuve réclamez-vous ?... je suis prête à vous la donner.

– Vous voulez que je crois à votre amour ? fit-il en la saisissant par le poignet ; vous voulez que je vous demande une preuve de cet amour que vous proclamez ?

Elle eut une lueur d'espoir et, haletante, le cœur bondissant, les mains jointes, elle implora :

– Oh ! oui... parle... demande... quelle que soit cette preuve, je te la donnerai !... peut-être alors me croiras-tu.

– C'est bien, fit-il très calme, rendez la liberté à Mme d'Étioles... défaites le mal que vous avez fait... alors je croirai à votre sincérité... alors je vous promets sinon l'amour que vous espérez... mon cœur est pris et ne se reprendra jamais... du moins je puis vous promettre le pardon et l'oubli.

– Vous rendre Mme d'Étioles ? fit-elle hagarde, comme folle ; voilà ce que vous me demandez ?...

– Pas autre chose... décidez-vous... j'attends !...

– Jamais !... cria-t-elle dans une révolte de tout son être, jamais !... J'aimerais mieux m'arracher le cœur là, devant vous, que de vous rendre cette rivale que je hais... oui, que je hais autant que je vous aime !

– Vous voyez bien ! fit-il avec mépris, en laissant retomber sa main qu'il tenait encore.

Juliette aurait pu dire qu'elle ne pouvait rendre la liberté à Mme d'Étioles, par la raison toute simple que cette dernière n'était pas en son pouvoir comme le chevalier paraissait le croire. Elle aurait pu dire la vérité sur ce point capital aux yeux de d'Assas et, qui mieux est, prouver cette vérité.

Elle ne voulut pas le faire.

Elle devinait confusément que la partie était perdue pour elle, qu'elle n'avait rien à espérer de la résolution farouche du jeune homme, que son cœur était pris à jamais par cette rivale et que, quoi qu'elle dît ou fît, elle n'arriverait jamais à en forcer l'entrée ; et elle éprouvait une âpre satisfaction, une joie sauvage à le laisser dans son erreur, à lui faire croire qu'elle tenait sa rivale dans sa main, et du même coup faire saigner horriblement ce cœur tout à une autre et qui lui était réfractaire.

Voilà pourquoi elle n'essaya pas de le détromper et ce fut une faute de sa part, car si elle eût parlé, si elle eût fourni des preuves, peut-être fût-elle parvenue à convaincre d'Assas de sa sincérité et, sans réussir à capter son cœur, peut-être eût-elle pu, en disant la vérité, rompre les mailles du filet dans lequel l'avait prise M. Jacques, secondé par de Bernis et de Marçay ; peut-être eût-elle ainsi évité les paroles haineuses, les menaces inoubliables ; peut-être enfin eût-elle pu conquérir une partie de l'estime et de la reconnaissance du chevalier, à défaut de sentiments plus vifs.

Au lieu de se disculper sur ce point précis, comme elle eût pu le faire aisément, elle confirma le chevalier dans sa croyance, en répondant :

– Demandez-moi tout ce que vous voudrez, mais pas cela !… Comment voulez-vous que je vous rende cette femme quand je vous dis que je vous aime ?… Je vous aime, entendez-vous ?… et je vous veux !…

D'Assas se mit à rire. Et son rire était plus terrible que la plus véhémente colère, plus insultant qu'une injure sanglante et, avec une ironie formidable, il dit :

– Vous m'aimez ?… Vous me voulez, quand je vous dis que mon cœur est à une autre ?… oui-da !… Ah ça ! madame, me prenez-vous pour le roi de France ?…

– Que voulez-vous dire ? balbutia Juliette interdite.

– Ceci simplement : que du chevalier d'Assas, simple cornette, à Juliette Bécu, dite l'Ange, exerçant naguère encore *l'honorable*métier de fille galante, rue des Barres, la distance est trop grande…

Un roi peut élever une Juliette Bécu jusqu'à lui… mais moi, je suis un trop mince personnage… il me faudrait descendre pour aller jusqu'à vous… et descendre si bas, si bas, dans un cloaque tellement fangeux, que toute l'eau de la Seine serait impuissante à me laver d'un tel contact… et je tiens à rester propre.

Voilà ce que je dis !…

La foudre tombant aux pieds de la comtesse n'eût pas produit un effet plus saisissant que ces paroles.

Folle de terreur et d'épouvante, elle hoqueta :

– Qui vous a dit ?… qui vous a appris ?…

– Peu importe ! fit dédaigneusement d'Assas, je sais, et cela suffit, je pense, pour vous faire comprendre que vous n'avez rien à espérer ici… que vous n'avez rien à y faire…

Car, lors même que mon amour pour Mme d'Étioles viendrait à s'éteindre, soyez assurée que mon cœur n'irait jamais… jamais à vous… car le mépris et le dégoût sont incompatibles avec l'amitié ou l'amour…

Voilà ce que j'avais à vous dire… et remerciez le ciel que je n'ai point trop oublié que vous êtes, malgré tout, une femme… Quant à votre acolyte… le comte du Barry, il ne perdra rien pour attendre… il recevra la correction qu'il mérite.

Ayant dit, d'Assas se recula de deux pas, croisa ses bras sur sa poitrine et attendit, très calme, dans l'attitude de quelqu'un qui entend montrer sa volonté de briser un entretien qui lui pèse.

Juliette était écrasée. Une rage folle l'envahissait ; un désespoir sans fin, lui semblait-il, l'étreignait.

Ainsi, tous les rêves d'amour qu'elle avait faits aboutissaient à cela… à ce résultat imprévu !… Ainsi l'amour qu'elle offrait était outrageusement dédaigné !… Elle avait consenti inutilement à une complaisance abjecte, elle s'était exposée bénévolement à la perte d'une situation qui avait été le rêve de tant d'années de misère, exposée aussi aux coups d'un maître redoutable et puissant, pourquoi ?… pour aboutir à quoi ?…

À se voir bafouée, dédaignée, méprisée irrémédiablement par le seul être l'estime duquel elle eût tenu !…

À se voir dédaigneusement jeter à la face des vérités infamantes, plus outrageantes dans leur sinistre et douloureuse réalité que les plus sanglantes injures…

Et c'était d'Assas qui lui jetait ainsi l'opprobre et le mépris ; d'Assas – elle le savait bien, et son cœur en saignait – un des très rares gentilshommes qui avaient au plus haut point le respect infini de cet être de faiblesse et de charme qui est une femme.

Était-elle donc réellement tombée si bas pour qu'il eût pu trouver la force de lui dire les affreuses choses qu'il avait dites ?

Fallait-il donc que la seule femme au monde, peut-être, susceptible d'être outragée et méprisée de lui, ce fût elle

précisément ?… Ah ! misère !…

Jusqu'à la fatalité qui s'était tournée contre elle et son amour… la fatalité aveugle et stupide qui, grâce à la complicité d'un soudard ivre sans doute, sinon de vin, du moins de vanité outrée à la vue de la *conquête*qu'il venait de faire, avait voulu qu'un incroyable hasard amenât juste à point pour la surprendre dans l'accomplissement d'une besogne honteuse, celui-là même pour qui cette besogne était accomplie, celui précisément qui seul eût dû l'ignorer toujours : d'Assas… Ah ! malheur !

Car il faut dire que l'idée ne lui vint pas, ne pouvait pas lui venir, d'une machination dont M. Jacques était le promoteur, habilement exécutée par de Bernis et de Marçay, et dont elle était la victime désignée d'avance.

Maintenant c'en était fait, l'irréparable était accompli : plus d'espoir, plus de but !…

Ou plutôt si, un but, mais non le but radieux et clair de l'amour reposant et régénérateur, mais le but sombre et tortueux de la haine et de la vengeance, avec son cortège d'embûches sournoises, de vilenies et… qui sait ?… de remords peut-être…

Maintenant rien… rien que les affres de la jalousie effrénée, instigatrice des pires résolutions, incitatrice aux plus dégradantes besognes.

Voilà à quoi elle aboutissait.

Que dire ?… Que faire ?…

Rien ! Elle le comprit en voyant le visage de glace et la pose dédaigneuse et méprisante de celui vers qui elle était venue le cœur débordant d'amour.

Aussi, sans rien dire, ramassa-t-elle vivement sa mante qu'elle avait jetée sur une chaise, elle s'en enveloppa dans une hâte fiévreuse et se dirigea vers la porte sans qu'il eût dit un mot, fait un geste.

Mais, avant de sortir, elle se retourna, et d'une voix rauque que la colère et la déconvenue faisaient trembler, elle dit :

– Chevalier d'Assas, j'étais venue à vous la main tendue, le cœur ouvert ; vous avez repoussé l'une et dédaigné l'autre qui s'offrait ; j'étais venue à vous des paroles d'amour aux lèvres, et vous m'avez répondu par des injures, vous le preux… à moi une femme !… C'est bien !…

J'étais une amie pour vous, maintenant c'est une ennemie qui sort d'ici… une ennemie acharnée qui ne vous lâchera pas… et c'est

vous qui l'avez voulu, bien voulu, dites-vous cela… Gardez-vous bien, car je serai implacable, je me vengerai d'une manière terrible de vos outrages et de vos dédains… Malheur à vous, chevalier d'Assas !… à vous et à elle !…

– Allons donc ! fit le chevalier en haussant les épaules, allons donc, madame !… je vous préfère ainsi… Vrai Dieu ! la menace et la haine vont mieux à Juliette Bécu… et, en tout cas, m'honorent plus que les paroles d'amour et les offres honnêtes qu'elle me faisait cyniquement tout à l'heure !

Elle le regarda un instant avec des yeux flamboyants, eut un mouvement de tête résolu, comme pour se dire encore une fois :

– Vous le voulez ?… Soit !…

Elle répondit simplement :

– Adieu ! chevalier d'Assas… au revoir !… Et sortit.

– Allons, allons ! murmura le chevalier une fois seul, il n'y a pas de temps à perdre maintenant… Cette furie va se déchaîner contre Jeanne… il faut que ce soir je sois hors d'ici.

Il monta aussitôt sur la terrasse et résolument se mit à l'œuvre.

Quelle besogne hâtive il accomplit ? À l'exécution de quel engin dont le plan lui avait été remis par Saint-Germain il procéda ? À quoi devait servir cette mystérieuse invention que le comte lui attribuait ?

C'est ce que le lecteur apprendra par la suite.

Chapitre 19

LE CARTON À DESSINS

Après avoir quitté d'Assas, la comtesse avait repris précipitamment le chemin de la petite maison des Quinconces.

Elle était dans un état de surexcitation extrême qui ne lui laissait pas la faculté d'envisager sainement la situation dans laquelle elle s'était mise elle-même et encore moins de se rendre un compte exact des sentiments réels qu'elle éprouvait.

Ce qui dominait en elle, c'était une sorte de stupeur douloureuse devant l'écroulement de rêves longtemps caressés.

C'était aussi un étonnement effaré produit par l'attitude incroyable de ce petit officier qui repoussait comme une insulte ce que de hauts et puissants seigneurs eussent accepté avec empressement et reconnaissance, et qui se mêlait d'avoir des idées et des sentiments incompréhensibles, qui la déroutaient complètement.

Mais ceci n'était que le côté sentimental, et, bien qu'elle lui payât un large tribut, bien que son cœur se fondît à la pensée que celui qu'elle aimait ne l'aimerait jamais, était à jamais perdu pour elle, il y avait aussi plusieurs autres côtés plus matériels qui la touchaient plus directement et qui primaient tous les autres, étouffaient toute velléité de faiblesse ou de générosité, et chassaient toute idée de renoncement à des projets de vengeance.

L'amour-propre avait reçu un rude coup et elle n'arrivait pas à s'expliquer comment on avait pu résister au charme de sa beauté réelle, comment on avait pu résister au désir de presser entre ses bras ce corps merveilleux qui s'offrait, et, dans son humiliation

profonde de cet échec, elle en arrivait à se croire laide.

D'autre part, le milieu spécial dans lequel elle avait vécu ayant oblitéré chez elle, le sens de la délicatesse, elle ne pouvait comprendre pourquoi et comment un jeune homme de vingt ans, pauvre, n'ayant pour fortune que son épée, avait pu refuser les offres qu'elle lui faisait et qui eussent ébloui de plus riches, de plus blasés et de plus haut placés que lui.

Elle se demandait sincèrement si d'Assas n'était pas fou ou s'il n'était pas victime d'un sort jeté par Mme d'Étioles.

Enfin, et par-dessus tout cela, le chevalier paraissait admirablement renseigné sur son compte, et cela était plus grave que tout le reste, car elle ne songeait pas un instant à renoncer au roi, l'amour, chez elle, marchant de pair avec l'ambition sans qu'elle eût pu dire elle-même lequel de ces deux sentiments eût été le plus fort le cas échéant.

Cette connaissance de son passé, proche encore, que possédait d'Assas l'inquiétait sourdement pour l'avenir, à cause du roi, en même temps qu'elle l'exaspérait et l'humiliait dans le présent.

Envisageant la question à ce point de vue, il était clair que d'Assas était un danger vivant pour elle. De là à conclure à la suppression du danger, il n'y avait qu'un pas.

Ce pas, le franchirait-elle ?

Voilà ce qu'elle se demandait elle-même non sans angoisse.

Et c'est ici qu'entraient en lutte les deux sentiments dont nous avons parlé : l'amour et l'ambition.

Lequel des deux l'emporterait ?

Sous le coup de l'humiliation récente et de l'échec douloureux, il lui semblait qu'elle n'hésiterait pas et sacrifierait impitoyablement l'amour à l'ambition. Mais cette résolution s'affirmerait-elle par la suite, quand le sang-froid lui serait revenu ?

Voilà ce qu'elle n'aurait su dire.

Pour le moment, elle ne rêvait que vengeance.

Son cœur, profondément humilié, étreint par une jalousie féroce, lui semblait brisé à tout jamais ; l'amour s'était enfui, impitoyablement frappé par celui-là même qui en était l'objet ; la haine, seule, maintenant, l'occupait tout entier.

De même qu'on l'avait repoussée, méprisée, frappée dans son amour, de même elle repousserait toute pitié, rendrait haine pour mépris, frapperait à son tour férocement, son intérêt, à défaut de tout autre sentiment, lui commandant impérieusement d'être

inexorable.

Voilà ce qu'elle se disait, s'excitant elle-même à la haine, pendant qu'elle regagnait sa demeure, et, croyant être parvenue à se convaincre, elle ruminait des tas de projets de vengeance dont la première victime était toujours Jeanne, sa rivale exécrée.

S'ensuit-il que son amour avait réellement fait place à la haine ?

Non pas, certes !

Mais elle le croyait et ne se rendait pas compte que l'exaltation seule la guidait.

En ce moment elle eût étranglé de ses propres mains sa rivale si elle l'eût rencontrée, elle eût aveuglément frappé d'Assas s'il se fût dressé entre elle et cette rivale.

En serait-il de même plus tard, après quelques jours de calme et de réflexion, lorsque toute cette agitation serait enfin calmée ?

C'est ce que l'avenir nous apprendra sans doute.

Elle rentra chez elle dans cet état d'esprit.

Nicole s'empressait autour d'elle avec un zèle hypocrite, la déshabillait et la rhabillait lestement, tout en s'informant sournoisement du résultat de ses démarches et en observant les traits décomposés, l'air morne et farouche de celle qu'elle était chargée de surveiller, tout en la servant.

– Madame a-t-elle réussi ? Ses deux protégés pourront-ils se donner mutuellement de leurs nouvelles ?…

Juliette avait bien envie d'imposer brutalement silence à cette fille qui l'obsédait de son caquet, mais elle réfléchit qu'elle lui devait un mot d'explication, sinon de remerciement. Somme toute, sa fille de chambre l'avait aidée et ce n'était pas de sa faute à elle si elle avait échoué.

Puis, qui sait si, plus tard, elle n'aurait pas besoin de faire appel de nouveau aux services intéressés de cette fille.

Elle se contraignit donc et répondit :

– Non, ma fille… J'ai échoué… honteusement, fit-elle avec amertume en songeant à d'Assas.

– Ah ! les pauvres jeunes gens !… Quel dommage !… Alors M. de Marçay a été intraitable ?… Fi ! le vilain homme !… J'avais prévenu madame des exigences de ce baron… un paillard, le baron !… je pensais bien que madame ne consentirait jamais à des exigences pareilles à celles de ce monsieur… Mais c'est vraiment dommage pour les deux amoureux.

Au nom de Marçay, l'œil de la comtesse jeta un éclair et se posa

soupçonneux sur la soubrette qui supporta d'autant mieux le regard de sa maîtresse qu'elle parlait au hasard, sans savoir au juste, M. Jacques lui ayant donné une leçon à répéter sans entrer dans des explications, comme bien on pense.

Heureusement la toilette de la comtesse était terminée et elle put enfin se débarrasser de sa caméristе après lui avoir donné, pour la remercier de son concours, une bague garnie de brillants, qui valait bien deux ou trois mille livres, et que Nicole prit avec force protestations de dévouement et de grands remerciements, cependant que la fille rapace songeait à part soi que le petit bourgeois de la ruelle aux Réservoirs était plus généreux.

Enfin Nicole se retira, laissant la comtesse libre de penser à la vengeance qu'elle rêvait de tirer des affronts du chevalier, ce qui était en ce moment son idée fixe.

Longtemps elle resta ainsi à dresser des plans qu'elle détruisait à mesure, pleurant des larmes brûlantes sans qu'elle eût pu dire si c'était la douleur ou la honte qui la faisait ainsi pleurer.

Soudain, son œil se fixa sur les cartons à dessins placés sur un meuble ad hoc.

La vue de ces cartons lui rappela le portrait du chevalier qu'elle avait dessiné de mémoire et, du même coup, elle se souvint aussi des paroles de M. Jacques lui suggérant l'idée d'attribuer ce dessin à Mme d'Étioles pour achever de la perdre dans l'esprit du roi.

Elle se leva, prit le portrait du chevalier ainsi que le carton contenant les dessins de Jeanne, se mit à étudier le monogramme, très simple du reste, qui se dissimulait en un coin de page de quelques-uns de ces dessins.

Jusqu'à ce jour elle avait hésité à montrer au roi ces dessins et ce portrait, ainsi qu'on le lui avait conseillé, non qu'elle voulût épargner Mme d'Étioles, non que ce moyen lui répugnât, mais simplement parce que la crainte que le roi ne fit retomber sa colère sur la tête du modèle autant que sur celle du peintre l'avait arrêtée.

Maintenant elle revenait à ce moyen à portée de sa main et se disait qu'elle n'avait qu'à imiter un J semblable à ceux qu'elle avait sous les yeux, mettre carton et portrait sous les yeux du roi, exciter la jalousie jusqu'à la fureur et qu'avant peu, grâce à ce stratagème, elle serait probablement vengée des dédains de d'Assas, débarrassée à tout jamais de cette petite d'Étioles maudite.

Oui, c'était très simple et très facile…

Pourtant elle hésitait…

Signerait-elle ?… ne signerait-elle pas ?

Voilà la question qu'elle se posait en contemplant tour à tour le portrait du chevalier et la signature de sa rivale.

Elle ne savait à quel parti se résoudre et serait restée sans doute longtemps encore indécise si Nicole n'était entrée soudain pour dire :

– Madame, c'est le même petit bourgeois de l'autre jour qui sollicite l'honneur d'être reçu.

M. Jacques !… C'était M. Jacques !… Que venait faire ce démon à cette minute suprême ?

Telle était la question qu'elle se posait.

Si elle consignait sa porte ?…

Mais non, c'était impossible… il serait entré quand même.

Elle se résigna passivement, fit signe d'introduire. Seulement, cette fois, elle ne songea pas un instant à dissimuler le portrait de d'Assas qu'elle avait à la main et qu'elle garda ostensiblement, comme par bravade.

M. Jacques fit donc son entrée, en jouant le rôle de bon commerçant qu'il s'était assigné lui-même, avec sa prudence accoutumée.

Puis, lorsqu'il se fut assuré que nulle oreille indiscrète n'était à portée de sa voix, il dit de son petit air doucereux et paternel :

– Eh bien, mon enfant, avez-vous satisfait votre désir ?… êtes-vous sortie, ces jours-ci, comme vous en brûliez d'envie ?

Ce disant, il observait attentivement la jeune femme, comme si la réponse qu'elle allait faire eût eu une grand importance à ses yeux.

Celle-ci, dans la crise effrayante qu'elle subissait, ne songea nullement à mentir, et, d'un geste las de la tête, elle fit signe que oui.

Cette réponse, l'air morne et accablé de Juliette, ses yeux encore bouffis de larmes, tout cela avait sans doute un motif secret d'être du goût de M. Jacques, car il eut, à son tour, un geste de satisfaction, sans qu'il fût possible de dire si cette satisfaction provenait de l'état lamentable où il la voyait, et qui était sans doute conforme à ses désirs, ou, tout simplement, s'appliquait à la réponse elle-même.

Hochant doucement la tête, puisant, par contenance, de nombreuses prises dans sa tabatière qu'il ouvrait et refermait d'un geste machinal, il reprit, toujours avec douceur :

– Le comte du Barry a reçu l'ordre de vous présenter à la cour.

Cette présentation aura lieu incessamment… le roi vous en parlera sans doute lui-même cette nuit. Vous voilà enfin assurée du triomphe définitif…

Vous allez sortir de cette prison qui vous pesait tant ; vous allez être libre, riche, puissante ; vous régnerez en souveraine sur cette cour, la plus brillante de l'Europe… Vous touchez enfin à la réalisation de vos rêves, mon enfant, et ce résultat éblouissant vous le devez à votre intelligence, à votre énergie et surtout à la patience que je n'ai cessé de vous prêcher…

Vous voyez que tout vient à point à qui sait attendre et que j'aurai tenu plus que je n'avais promis… Vous allez donc être heureuse… comme vous l'entendez.

La comtesse eut un éclair de joie, mais ce fut tout.

Elle resta muette, indifférente en apparence à cette nouvelle qui, un jour plus tôt, l'eût transportée de joie.

Il était impossible de ne pas paraître frappé de cet accablement et de cette indifférence ; M. Jacques le comprit et dit avec sollicitude :

– Mais qu'avez-vous donc, mon enfant ? Vous paraissez triste, soucieuse ; cette nouvelle que je vous apporte semble vous laisser indifférente… Seriez-vous malade ?… Vous serait-il arrivé quelque chose ?…

– En effet, répondit tristement Juliette, il m'est arrivé un malheur… un très grand malheur…

– Ah ! mon Dieu ! fit M. Jacques avec une indifférence parfaite, est-ce que votre petite sœur ?… Juliette fit non, de la tête.

– Bon, reprit l'énigmatique personnage avec flegme, je vois ce que c'est, alors. Vous êtes sortie, m'avez-vous dit ; vous êtes allée voir d'Assas… le petit chevalier s'est montré intraitable… il vous a chassée, peut-être… c'était prévu, mon enfant… Vous êtes encore sous le coup des émotions diverses par où vous a fait passer ce petit officier sans fortune : honte, douleur, révolte, colère, jalousie, haine… que sais-je encore ?… Cela se calmera, mon enfant.

Pendant que M. Jacques parlait ainsi en adoucissant le plus qu'il pouvait son regard et son sourire, la comtesse le regardait d'un œil hagard et, bouche bée, muette de saisissement, hébétée, stupide d'étonnement et de terreur, elle restait pétrifiée, semblable à la statue de la stupéfaction.

Et dans son cerveau qui, sous les coups violents et répétés dont il était accablé depuis le matin, lui semblait prêt à éclater, une crainte superstitieuse se glissait sournoisement, s'étalait, s'emparait de

toutes ses facultés mentales près de sombrer.

En même temps, à son oreille retentissait encore, en imagination, la voix de du Barry disant, avec une nuance de respect et de terreur frappante chez cet homme qui ne respectait rien et ne reculait devant rien :

– *Il sait tout… Il voit tout… Il entend tout…*

Et, comme s'il eût deviné précisément ce qui se passait dans cette tête exaspérée par la violence des passions, M. Jacques, de sa voix douce et autoritaire à la fois, disait justement au même instant :

– Cela vous surprend que je sache une chose que vous croyiez si bien cachée ?… Mais dites-vous bien, mon enfant, que je sais tout, je vois tout, j'entends tout.

Ces paroles, tombant à cet instant précis, furent comme le coup de grâce, l'assommoir définitif qui la lui livra docile, vaincue, incapable de tenter l'ombre d'une résistance ; et il le comprit bien, car il reprit en donnant une inflexion plus douce à sa voix :

– Voyez où votre manque de confiance en moi vous a conduite, à quel échec lamentable, à quelles humiliations… quelles insultes peut-être… il vous a fait aboutir !… Si vous aviez eu confiance, si vous m'aviez tout avoué, comme à un père… ou un confesseur… je vous eusse avertie, conseillée… Je vous aurais dit que vous n'aviez rien à espérer du chevalier, je vous aurais prouvé qu'il ne pouvait pas vous accueillir autrement qu'il a fait… vous m'auriez cru, – car tout ce que je vous aurais dit, je vous l'aurais prouvé, – et vous vous seriez évité une déconvenue humiliante… vous ne seriez pas dans l'état de désespoir violent où je vous vois.

Elle écoutait, comme bercée par cette voix douce, par ces intonations caressantes, gagnée aussi par son air de pitié profonde et sincère.

Et il lui semblait en effet qu'il avait raison, qu'il était comme un père qui l'eût protégée et défendue contre elle-même, et un besoin immense, irrésistible, lui venait de confier sa peine, de pleurer ouvertement, de crier son désespoir et son humiliation.

Et, lorsqu'il dit :

– Allons, mon enfant, courage… racontez-moi tout… le mal n'est peut-être pas aussi irréparable que vous le croyez.

Elle se laissa tomber dans un fauteuil en vagissant comme un petit enfant, et en paroles précipitées, entrecoupées de sanglots, elle dit tout.

Lorsqu'elle eut fini, à son tour il prit la parole, et avec une

adresse admirable, une habileté incomparable, tout en ayant l'air de la consoler et de la plaindre, il appuya impitoyablement sur la plaie saignante de son cœur meurtri, il excita la jalousie jusqu'à la fureur, raviva le feu de l'ambition qui paraissait vouloir céder le pas à l'amour, souffla sur la haine près de capituler devant le pardon et la pitié, la secoua, la galvanisa pour ainsi dire.

Lorsqu'il s'arrêta, elle n'était plus la même.

Ses yeux brillaient d'un feu sombre, toute son attitude dégageait un air de résolution farouche ; plus d'hésitations, plus de larmes, plus d'anéantissement !

Le germe de haine, le désir de vengeance timide et irrésolu, qui voulait mais n'osait et reculait instinctivement devant l'action, les sentiments mauvais et malsains, encore à l'état embryonnaire, brillaient en elle, telle une faible étincelle que le moindre souffle peut emporter au loin.

Cette étincelle, il sut la découvrir, avec une adresse infernale il sut l'aviver, l'agrandir, en faire un brasier ardent qui la dévorait.

Qu'avait-il dit ?… Quelles fibres secrètes avait-il fait vibrer ?… Quel avenir prestigieux avait-il fait entrevoir ?…

Peu importe ici.

Ce qu'il y a de certain, c'est que son but était atteint ; et maintenant c'était une autre femme, pétrie à sa volonté, qui était là devant lui, et cette femme, c'était une furie déchaînée, prête à marcher résolument dans la voie où il l'avait engagée.

Ce portrait de d'Assas devant lequel elle avait hésité si longtemps, elle le prit résolument et d'un coup de crayon ferme et décidé apposa au bas le monogramme de Jeanne parfaitement imité.

Le chevalet supportant le portrait du roi, qu'elle avait soigneusement caché jusqu'à ce jour – pour lui en faire la surprise quand il serait achevé – fut placé par elle-même, avec sa toile inachevée, au milieu du salon, en pleine évidence ; les cartons à dessins furent adroitement distribués, de manière à forcer l'attention du roi quand il viendrait, et celui contenant les dessins de Mme d'Étioles, habituellement mis de côté, de façon à ce qu'il fût ouvert un des premiers sans qu'il fût possible de soupçonner qu'il avait été mis là tout exprès.

Et quand cette sorte de mise en scène, agencée avec art, fut terminée, bien certain que cette fois-ci elle ne reculerait plus, M. Jacques se leva et sortit, un sourire de satisfaction aux lèvres.

La nuit commençait à tomber quand il rentra chez lui.

Il s'assit devant un bureau, griffonna quelques lignes au bas desquelles il apposa un cachet mystérieux et qu'il enferma dans une enveloppe portant le même cachet, puis il glissa le tout dans une deuxième enveloppe ne portant aucun signe apparent.

Ceci fait, il sonna, et, au valet accouru :

– Eh bien ! baron, êtes-vous allé où je vous avais dit ? Le valet à qu'il donnait le titre de baron répondit :

– Oui, monseigneur, et M. de Crébillon a été si bien convaincu qu'il quitte Versailles. Demain matin il rentrera à Paris.

– Le poète n'a pas soupçonné en vous le vieux médecin de l'autre jour ?

– Oh ! fit le valet en souriant, j'étais si bien déguisé l'autre jour… et aujourd'hui je lui ai mâché un français agrémenté d'un accent tudesque… qui faisait frémir ses oreilles… Bref, le résultat est qu'il part demain matin.

– C'est parfait !… J'aime mieux cela… pour lui, pensa M. Jacques qui reprit tout haut :

– Vous pouvez faire cesser la surveillance de ce côté.

– Je l'avais bien pensé… j'ai donné des ordres en conséquence.

M. Jacques eut un signe de tête approbatif, puis il demanda :

– Le comte est-il là ?

– Il vient d'arriver, monseigneur.

– Veuillez me l'envoyer, je vous prie.

Quelques instants plus tard, le comte du Barry était introduit auprès de son redoutable maître.

– Mon cher comte, dit celui-ci en lui tendant la lettre qu'il venait de cacheter, faites parvenir ceci au baron de Marçay, séance tenante.

Et comme du Barry donnait des signes d'inquiétude, comme cela lui arrivait toujours chaque fois qu'il était question directement ou indirectement de d'Assas, il ajouta en sortant :

– Soyez tranquille… Je recommande tout spécialement votre *protégé* au baron à qui je donne l'ordre de le surveiller étroitement… le temps des douceurs et des privautés est passé pour lui… il ne faut pas que le chevalier recouvre sa liberté et je vous réponds qu'il n'échappera pas maintenant.

Le comte prit la missive avec un rictus de satisfaction et s'empressa d'aller porter au château ces instructions si importantes à ses yeux.

Lorsqu'il y arriva, la nuit était tout à fait venue.

Du Barry avait sans doute des raisons particulières de ne pas porter lui-même au baron les ordres de son supérieur, car il se dirigea tout droit du côté des communs et, avisant un palefrenier qui bayait aux corneilles, lui donna un écu et le chargea d'aller porter au corps de garde des prisons la lettre qu'il lui remit.

Le palefrenier s'empressa d'empocher l'écu et partit aussitôt ; ce que voyant, le comte, tranquille et satisfait, quitta la cour et rentra chez lui.

Mais le hasard voulut que le commissionnaire improvisé rencontrât deux camarades à qui il s'empressa de montrer l'écu qu'on venait de lui remettre et de conter la commission dont il était chargé.

Les deux camarades, aussitôt, s'empressèrent de lui démontrer par toutes sortes d'arguments irrésistibles que la commission serait bien mieux faite après qu'elle aurait été préalablement arrosée.

Ces arguments parurent frapper vivement le palefrenier, qui se dit qu'après tout un verre était tôt vidé et qu'il serait toujours temps de porter sa lettre après. En sorte que les trois compères s'en furent séance tenante changer le fameux écu, et que de verre en verre, de bouteille en bouteille, il y passa tout entier.

Si bien que la soirée était fort avancée lorsque le peu scrupuleux palefrenier se décida enfin à s'acquitter de la commission pour laquelle il avait été payé d'avance.

Mais alors un autre incident imprévu surgit à son tour.

Le corps de garde étant endormi lorsque le palefrenier titubant vint frapper à la porte, le soldat qui prit la lettre se demanda s'il était bien utile d'aller réveiller son officier pour la lui remettre et, n'osant se prononcer lui-même, s'en fut tout droit réveiller le sergent à qui il la remit en lui contant comment elle lui était parvenue.

Le sergent, à son tour, considéra l'enveloppe, et, ne voyant aucun sceau, aucun cachet officiel, le porteur étant un modeste palefrenier, il en conclut que cette lettre ne concernait en rien le service, provenait probablement d'un camarade ou d'une amie de son officier et qu'en conséquence il n'y avait pas nécessité de le réveiller et que la lettre serait tout aussi bien remise le lendemain matin.

Et, ayant ainsi arrangés les choses, sergent et soldat se recouchèrent, la conscience tranquille.

Et voilà comment, ainsi que le lecteur pourra s'en rendre compte

par la suite, l'ivrognerie d'un misérable valet d'écurie et l'attention trop zélée de deux soldats vinrent détruire brutalement ce que M. Jacques avait eu tant de mal à édifier, et renverser un plan savamment conçu et lentement exécuté.

Dans la nuit de ce même jour, la comtesse travaillait, toutes les bougies allumées, à son fameux portrait du roi, et c'est ainsi occupée que Louis la trouva.

Naturellement, le roi se répandit en remerciements pour cette agréable surprise, et en compliments sur la ressemblance parfaite, sur la finesse du dessin et sur le talent de l'auteur qui, disait-il, pouvait rivaliser avec M. Boucher, et protestant galamment parce qu'on lui avait caché ce talent si longtemps.

La comtesse accueillit les remerciements avec une fausse modestie charmante. Et, désignant d'un signe de tête les cartons qu'elle avait savamment disposés à cette intention quelques heures plus tôt, elle dit :

– Puisque vous voulez bien me dire que mes modestes ébauches ne sont pas trop mal, voyez là, mon roi, si vous trouvez quelque chose qui vous plaise.

Louis prit un carton et se mit à le compulser complaisamment.

Penchée sur lui, le bras nonchalamment appuyé sur son épaule, ses fins cheveux effleurant sa joue, dans une pose pleine de charme et d'abandon, elle le guidait dans ses recherches, passant rapidement d'un dessin à un autre et, sous prétexte qu'il ne contenait que des ébauches informes, elle ferma brusquement le carton et en prit vivement un autre qu'elle ouvrit devant lui, disant :

– Vous verrez, Louis, il y a des choses dont je ne suis pas trop mécontente là-dedans… Tiens !… mais, qu'est cela ? Ah ! folle que je suis, je me suis trompée.

Elle dit cela en riant, avec un naturel parfait, et, tout en parlant et riant comme pour s'assurer qu'il y avait bien réellement erreur, elle feuilletait vivement jusqu'à ce que le portrait de d'Assas fût sous les yeux du roi.

Elle lui laissa le temps de bien le reconnaître et, s'étant assurée du coin de l'œil que son attention se portait sur ce dessin, elle fit un geste pour fermer le carton.

Mais alors Louis l'arrêta et, prenant le portrait pour le voir de plus près, il dit en s'efforçant de rester calme :

– Mais il est très bien, ce portrait… Un de mes officiers… je le reconnais… la ressemblance est frappante… Tous mes compliments, comtesse… décidément, vous réussissez à ravir le portrait.

– Fi, le vilain taquin ! fit-elle avec une moue adorable de mutinerie, le méchant roi qui veut m'humilier en me faisant des compliments qui s'adressent à l'œuvre d'une autre… Ce n'est pas bien, Louis, vous gâtez tout mon bonheur… Je vous ai dit que je m'étais trompée : ce carton ne m'appartient pas.

– Plaît-il ? fit le roi qui peut-être n'avait réellement pas entendu ; vous dites que ce carton ne vous appartient pas… À qui est-il donc ?

Et le roi ne lâchait toujours pas le portrait qu'il dévorait des yeux.

Et comme la comtesse baissait la tête avec confusion, évitait de répondre tout en essayant vainement de lui enlever le dessin, il reprit, impatienté, sur un ton d'autorité et avec une froideur glaciale :

– Je vous ai demandé, madame, à qui appartenait ce carton et ce… portrait… N'avez-vous donc pas entendu ?

– Sire, répondit-elle en prenant avec affectation l'attitude respectueuse que l'étiquette imposait devant le roi, puisque Votre Majesté l'ordonne !… ce carton appartient à… à Mme d'Étioles.

Elle avait savamment gradué l'embarras, de façon à lui faire comprendre la répugnance qu'elle éprouvait à parler de la rivale délaissée et à lui laisser deviner un reste de jalousie.

Lui, cependant, demanda, sans paraître remarquer ni cet embarras ni l'insistance avec laquelle elle appuyait sur les formules d'étiquette :

– En êtes-vous bien certaine ?

– Votre Majesté n'a qu'à voir la signature… elle sera convaincue.

Et sa gêne s'accentuait de plus en plus, et l'attitude de plus en plus raide et compassée protestait tacitement contre la contrainte qu'il lui imposait.

Louis, sans se soucier d'elle, cherchait dans le tas, comparait les signatures, et quand il se fut bien assuré qu'elle ne se trompait pas, qu'elle ne mentait pas, il s'exclama :

– C'est, pardieu ! vrai…

Et comme il n'ajoutait plus rien, paraissant réfléchir profondément, elle prit une pose qui disait clairement :

« Fidèle observatrice des lois de l'étiquette, j'attends qu'il plaise à Votre Majesté de m'autoriser à parler. »

Cette scène muette se prolongea pendant quelques minutes qui

leur parurent, à elle longues comme des heures, à lui rapides comme un éclair.

Enfin, le roi se ressaisit non sans effort. Il remit le portrait dans le carton qu'il ferma tranquillement, et adoucissant son sourire, il dit avec un calme apparent :

– Ma foi, comtesse, je vous fais mes excuses, vos dessins sont incontestablement supérieurs à ceux de cette… petite d'Étioles.

Ce fut tout.

Et comme elle s'inclinait silencieusement et cérémonieusement, il reprit, en souriant gracieusement et comme pour se faire pardonner sa brusquerie :

– Allons, Chiffon, ne boudez pas ainsi ou sinon… je ne vous dis pas une nouvelle qui va faire caqueter la cour en même temps qu'elle fera plaisir à une belle personne… qui n'est pas loin… et qui serait bien attrapée si je me taisais.

Moitié souriante, moitié boudeuse encore, elle demanda :

– Quelle nouvelle ?… dites.

– Mais, fit malicieusement le roi, je veux parler de la présentation officielle à son roi d'une certaine comtesse du Barry de ma connaissance, et qui aura lieu avant la fin de la semaine… le roi ayant donné des ordres formels ce matin.

– Vrai ?… s'écria la comtesse en frappant des mains avec joie. Vrai ? Ah ! Louis, que je vous embrasse !… et comme je vous aime !…

Le premier soin du roi, en rentrant au château, fut de dire à son capitaine des gardes :

– Monsieur, vous ferez transférer à la Bastille, dans la matinée, M. le chevalier d'Assas, actuellement détenu au château. Le prisonnier sera mis au secret… Allez, monsieur !

Le lendemain matin le sergent remit au baron la lettre apportée la veille au soir, en lui expliquant comment elle était parvenue et pour quelles raisons il ne l'avait pas remise immédiatement.

De Marçay, croyant comme son subordonné que cette lettre d'apparence banale provenait d'un camarade, fit un mouvement de tête approbatif et se retira dans sa chambre pour la lire.

Mais quand il eut déchiré l'enveloppe et reconnu le cachet qui s'étalait au bas de cette missive qui lui avait paru insignifiante, il pâlit légèrement ; quand il eut lu les instructions qu'elle contenait, qui lui recommandaient de surveiller de très près son prisonnier et

de le garder enfermé dans sa chambre en attendant l'ordre de transfert, signé du roi, qui ne pouvait tarder, il ne put retenir une exclamation furieuse à l'adresse du sergent à qui il n'avait rien dit l'instant d'avant.

Cependant il ne concevait aucune inquiétude et sa mauvaise humeur provenait uniquement de n'avoir pu exécuter immédiatement les ordres qui lui étaient transmis ; il se tranquillisa donc en se disant que, somme toute, il obéissait dès la réception de l'ordre et qu'il n'était pas responsable du retard apporté dans la communication de cet ordre.

Il prit donc le temps de brûler entièrement cette missive compromettante et se dirigea, sans se presser vers la chambre occupée par d'Assas, dans l'intention de lui faire connaître qu'il venait de recevoir des instructions formelles lui prescrivant de mettre son prisonnier au secret, et le prier de l'excuser personnellement de la rigueur de ces ordres qui n'émanaient pas de lui et qu'il était simplement chargé de faire exécuter.

Après avoir vainement frappé, il se décida à ouvrir la porte et constata que le chevalier n'était pas là ; en outre, du premier coup d'œil, il remarqua que le lit n'était pas défait.

Sans trop savoir pourquoi, il se sentit pris de soupçons et, vaguement inquiet, il se rua vers la terrasse :

Personne !

Commençant à craindre une fuite extraordinaire, la sueur de l'angoisse au front, il redescendit plus précipitamment qu'il n'était monté et se mit à visiter une à une toutes les pièces, appelant de temps en temps :

– Chevalier !… chevalier d'Assas !…

Point de réponse… Personne nulle part !…

Le chevalier avait disparu.

Désespéré, anéanti, ne songeant même pas à donner l'alarme, il se laissa tomber lourdement sur un siège, se demandant s'il ne devenait pas fou, tant cette fuite le déconcertait.

Il fut tiré de cette prostration passagère par les appels réitérés d'un soldat qui lui criait que le capitaine des gardes de Sa Majesté avait un ordre à lui communiquer et demandait à le voir.

Pâle comme un marbre, flageolant sur ses jambes comme un homme ivre, il reçut le capitaine qui venait réclamer d'Assas, et dut lui avouer une évasion à laquelle il ne pouvait se résoudre à croire.

Le capitaine, le voyant dans cet état lamentable, tortillait

nerveusement sa moustache et dit enfin laconiquement :

– Diable ! diable !… justement le roi paraît s'intéresser tout particulièrement à ce chevalier d'Assas… Mauvaise affaire pour vous, mon cher !

Et laissant le baron toujours hébété et anéanti, il s'en fut rendre compte de sa mission et prendre les ordres du roi.

Chapitre 20

LA MACHINE VOLANTE

Si le lecteur veut bien le permettre, nous reviendrons, pour quelques instants, à l'auteur de *Rhadamiste* et de *Catilina,* le poète Crébillon, et, par conséquent, à son inséparable, l'ivrogne Noé Poisson. En sortant de la maison des Réservoirs, où il avait été si magistralement joué par cet incomparable metteur en scène qu'était M. Jacques, le poète était rentré à son hôtellerie où Noé l'attendait, fidèle au poste.

Le poète, connaissant mieux que personne le degré d'intelligence de son compère, avait dédaigné de lui fournir une explication. Mais il s'était livré devant lui à une sorte de monologue où revenait toujours, comme un obsédant refrain, la phrase que voici :

– Il faut trouver à tout prix ce diable de d'Assas !

Pourquoi fallait-il trouver ce d'Assas ?… Noé ne le comprenait pas très bien ; mais comme il avait conscience de la supériorité intellectuelle de son ami et que celui-ci, de toute évidence, attachait une importance considérable à la découverte du lieu où se cachait ce d'Assas que tous deux connaissaient à peine, pourtant, Noé, de confiance, en hochant la tête d'un air entendu, répétait comme un écho :

– Évidemment, il faut trouver ce d'Assas.

Crébillon s'était mis, sans perdre de temps, à explorer Versailles et ses environs, en pure perte d'ailleurs.

Versailles était, à cette époque, nous l'avons dit, une sorte de gros bourg que le poète, en une seule journée, put facilement fouiller dans tous ses coins et recoins.

Noé, très consciencieusement, l'aidait dans ses recherches.

Seulement, tandis que Crébillon s'évertuait en pas et démarches parfaitement raisonnés quoique obstinément infructueux, Noé, lui, se grisait outrageusement et, quand il était abominablement ivre, il sortait, déambulait au hasard dans la campagne ou bayait aux corneilles dans les rares rues de la ville, en se répétant, avec un air profondément soucieux et convaincu :

– Il faut cependant trouver à tout prix ce diable de d'Assas. Voilà comment Noé aidait son ami.

Il y avait surtout un endroit où Noé allait de préférence quand il sortait chercher d'Assas, comme il disait. Cet endroit était situé derrière le château, en pleine campagne, et notre ivrogne y cuvait son vin avec délices.

Pourquoi là plutôt qu'ailleurs ?… Mystère !…

Simple prédilection d'ivrogne sans doute. À moins que cette prédilection ne vint tout bonnement de la découverte qu'il avait faite d'une sorte de hutte à l'orée du bois et dans laquelle, à l'abri du vent et de la pluie ou du soleil, étendu sur un lit de feuilles sèches, il pouvait dormir sans crainte d'être dérangé ou rêver à son aise en contemplant par l'étroite ouverture la masse de pierres du château.

Au bout de deux jours de recherches vaines, Crébillon s'était dit qu'il n'était pas possible que d'Assas fût à Versailles ; que, s'il était vrai qu'il filât le parfait amour avec Jeanne dans quelque retraite soigneusement cachée, cette retraite ne pouvait pas être là ; que les deux amoureux devaient être tout simplement à Paris et que, par conséquent, c'était à Paris qu'il devait retourner et effectuer ses recherches.

Après le départ du sous-ordre de M. Jacques, venu soi-disant pour le remercier de son intervention à laquelle sa parente devait la vie, il avait donc annoncé à Noé que tous deux rentreraient le lendemain matin à Paris.

Poisson, qui voyait son ami de plus en plus soucieux, se disait avec amertume que tous ces ennuis, tous ces va-et-vient provenaient de cet introuvable d'Assas que la peste aurait dû étrangler.

Et tout en songeant mélancoliquement, il vidait bouteilles sur bouteilles, si bien que, lorsqu'il fut ivre à rouler par terre, il se leva et, de ce pas raide et automatique qu'il avait dans ces moments-là, il sortit en marmottant avec force soupirs :

– Allons ! cherchons cet introuvable d'Assas !

Une fois dehors, machinalement il prit une fois encore son chemin de prédilection et bientôt fut à proximité de la hutte qu'il avait adoptée pour y cuver à l'aise son vin.

Mais au lieu d'y entrer directement, il pénétra sous bois et s'approcha, en prenant toutes sortes de précautions, d'une petite clairière où l'on apercevait au loin les derrières du château.

Attachés à un arbre, broutant paisiblement, étaient deux chevaux tout sellés, deux bêtes superbes, et pas de gardien, visible du moins. L'une de ces deux bêtes avait le portemanteau de voyage, des fontes garnies et une solide rapière pendue à l'arçon de la selle.

La vue de ces deux magnifiques bêtes parut plonger notre ivrogne dans une perplexité profonde.

Il se laissa choir doucement sur le gazon, masqué par un gros tronc d'arbre, sortit sa tabatière et se bourra frénétiquement et coup sur coup le nez de tabac à priser, ce qui était chez lui l'indice de réflexions graves et soutenues, et il murmura tout en fixant les deux chevaux avec des yeux arrondis par la curiosité :

– C'est bizarre !... les chevaux sont là... et personne pour les garder... C'est bizarre ! ! !

Et dans sa faible cervelle, affaiblie encore par les fumées de l'ivresse, la présence de ces deux bêtes, banale en somme, prenait les proportions d'un événement mystérieux qui retenait son attention et le clouait sur place, uniquement occupé à regarder avec des yeux ahuris, ayant l'air de réfléchir profondément et... ne pensant à rien.

Et, sans songer à dormir, pendant des heures il resta assis à la place même où il s'était laissé choir, retenant son souffle et répétant de temps en temps, avec un ahurissement intense :

– C'est bizarre !...

Cependant la nuit venait insensiblement et Noé ne s'en apercevait pas, dévorant toujours des yeux les deux bêtes paisibles.

Soudain, il tressaillit.

Un homme en livrée très simple et de nuance indécise s'était approché avec précaution des deux chevaux, les avait détachés et, les prenant par la bride, les emmenait en prenant toutes sortes de précautions pour étouffer le bruit de leurs pas et éviter un hennissement.

Comme s'il eût été mû par un ressort, Noé se leva et suivit à son tour, de plus en plus intrigué.

L'homme, à l'entrée du bois, attacha de nouveau les deux bêtes et

sortit de son abri, se dirigeant vers le château, courbé en deux, rasant le sol pour ainsi dire, s'efforçant d'avancer sans attirer l'attention et, le nez en l'air, paraissant regarder attentivement quelque chose de très intéressant qui se passait dans les nuages.

Sa curiosité excitée au plus haut point, sans hésiter Noé le suivit de loin, en marmottant à part lui :

– Tiens ! ce n'est pas un voleur puisqu'il laisse les chevaux… alors, qu'est-ce que c'est ?… Que diantre regarde-t-il ainsi en l'air ?… Je ne vois rien, moi.

Noé, en effet, regardait attentivement en l'air de son côté ; mais, comme la nuit était venue, il n'apercevait rien, si ce n'est comme une sorte de grande aile blanche qui paraissait planer et s'agiter là-bas, au loin, sur le toit du château.

– Je ne pense pas que ce soit cette voile qu'il regarde ainsi, pensait Noé ; elle n'a rien d'extraordinaire, cette voile… du moins je ne vois rien, moi… Tiens !… tiens !… qu'est-ce cela ?… Oh ! comme c'est bizarre ! ! !…

Voici ce qui motivait les exclamations de l'ivrogne :

En approchant du château, malgré la nuit qui s'épaississait, Noé remarquait que la voile, comme il disait, était accrochée au haut d'une perche.

Comme si elle eût été portée par un être invisible, la perche, ayant sa voile à son sommet, s'était trouvée soudain plantée à l'extrême bord du toit.

Alors Noé, renversé de stupéfaction, se frottant les yeux, se demandant s'il rêvait ou veillait, avait vu, avait cru voir un homme, un être mystérieux se dresser debout au bord du toit, lever les bras au ciel et, soudain, la voile détachée, tomber, descendre, doucement, obliquement, en pente très sensible, emportant avec elle ce fantôme, cet être, cet homme qui planait, volait comme un oiseau.

Et à ce moment précis, comme si c'eût été là ce qu'il attendait, le valet, se redressait et courait au-devant de cette voile blanche qui descendait rapidement… semblait venir à sa rencontre.

Et de plus en plus stupide d'un étonnement auquel se mêlait une sorte de terreur superstitieuse, comme poussé par une force supérieure, Noé se redressait à son tour et, sans plus songer à se cacher, se lançait, lui aussi, et derrière le valet, à la rencontre de cette fantasmagorique apparition.

Car il n'y avait plus de doute possible maintenant.

La voile, la machine extraordinaire s'approchait de plus en plus. Noé distinguait nettement un corps humain suspendu à des cordes au-dessous de cette chose étrange, inimaginable… qui volait.

Après le départ de la comtesse du Barry, d'Assas, avons-nous dit, était monté sur la terrasse réservée aux prisonniers et s'était mis résolument à l'œuvre.

Il y avait, sur cette terrasse, préparées d'avance, une perche solide, longue de deux mètres environ, quatre traverses de bois sur lesquelles était solidement appliqué un drap de lit ; plus, de grosses cordes de différentes longueurs.

En un clin d'œil le chevalier attacha solidement les quatre cordes aux quatre angles de ce bizarre appareil et les réunit autour d'un fort piquet.

Ceci fait, il fixa son engin au sommet de la perche au moyen d'une corde assez forte pour supporter le tout, assez faible pour être aisément cassée grâce à une secousse énergiquement appliquée, et assujettit la perche au bord de la balustrade de la terrasse.

La machine, ainsi suspendue au-dessus du vide, affectait la forme d'un trapèze, et la longueur inégale des cordes qui pendaient, supportant le piquet court et gros, lui imprimait une légère inclinaison vers la terre.

Lorsque tout fut prêt à son idée, d'Assas monta résolument debout sur la balustrade, le dos tourné au vide ; il saisit à deux mains le piquet qui pendait, brisa d'une violente saccade la corde qui maintenant l'appareil au haut de la perche, en même temps que d'un solide coup de pied il s'écartait de la muraille, et se laissa tomber en arrière, suspendu à ce fragile appareil par la force des poignets, en murmurant, à cette minute suprême, un mot, un nom :

– Jeanne !…

La machine fila d'abord très rapidement en suivant une inclinaison très sensible qui l'éloignait de plus en plus du château.

Puis le centre de gravité se fixa, elle acquit une sorte de stabilité, plana pendant quelques secondes et, enfin, reprenant son mouvement de descente avec lenteur, conservant toujours une pente inclinée de plus en plus accentuée, alla toucher terre assez loin du château.

Tel était l'appareil dont le plan lui avait été donné par Saint-Germain, et grâce auquel le chevalier put recouvrer fort à propos, et au moment où il était le plus menacé, une liberté qui lui était si

nécessaire pour protéger celle qu'il aimait.

Cependant le valet s'était précipité au-devant de la machine volante et arrivait à temps pour saisir le chevalier et l'aider à se débarrasser de son appareil qui menaçait de lui tomber dessus.

Tout en l'aidant adroitement et prestement, le mystérieux domestique demandait respectueusement :

– C'est bien monsieur le chevalier d'Assas que j'ai l'honneur d'aider ?

Et comme d'Assas le regardait d'un œil soupçonneux sans répondre, il ajouta vivement :

– Depuis deux jours j'attends monsieur le chevalier avec deux bons chevaux, sur l'ordre de mon maître, Mgr le comte de Saint-Germain.

D'Assas, tout étourdi encore par la prodigieuse descente qu'il venait d'effectuer si heureusement, se demandait déjà quel était ce complaisant inconnu qui lui venait obligeamment en aide, si c'était un ami ou un ennemi ; si une indiscrétion, un appel malencontreux n'allait pas attirer l'attention sur lui.

Les paroles de cet inconnu le rassurèrent et il respira plus librement, tout en adressant un bref remerciement, car on conçoit qu'il avait hâte de s'éloigner.

Au reste, le valet l'entraînait déjà vers les chevaux et lui disait, tout en marchant très vite.

– J'ai reçu l'ordre de mon maître de me mettre à l'entière disposition de monsieur le chevalier pour tout ce qui lui plaira de me commander.

– Allons d'abord jusqu'à ce bois… nous verrons là ! fit d'Assas qui, malgré toute son énergie et son courage, n'avait pas toutes ses idées bien nettes et avait en effet besoin de se ressaisir.

À ce moment, tout en marchant très vite, les deux hommes perçurent dans l'obscurité une masse de chair bedonnante et roulante qui accourait à leur rencontre, les bras au ciel et poussant des exclamations étonnées. C'était Noé que, dans leur hâte et l'émotion qui les étreignait, ils n'avaient pas remarqué jusque-là.

D'Assas s'arrêta net en crispant les poings ; le valet se fouilla précipitamment, sortit de sous ses vêtements un poignard et un pistolet, et les lui tendit en disant laconiquement :

– Il est chargé, monsieur le chevalier, j'en ai un autre tout pareil pour moi.

D'Assas prit le pistolet qu'il passa à sa ceinture et mit le poignard dans sa poche en disant à demi voix :

– Laissez-moi faire… Cet homme est seul, il n'y a pas besoin d'armes ici, puisque lui-même ne paraît pas en avoir.

Puis à haute voix, d'un ton ferme, il cria :

– Qui va là ?…

Une voix essoufflée, sur un ton de joyeux étonnement, répondit :

– Hé ! bon Dieu !… mais on dirait que c'est…

– Passez au large ! interrompit le chevalier.

– Mais oui, mais oui, répondit la voix, c'est ce diable de d'Assas !… Oh ! comme c'est bizarre !

– Au large ou je fais feu ! cria d'Assas qui, dans l'obscurité toujours croissante, essayait vainement de découvrir le visage de cet inconnu qui le connaissait.

À cette brève menace, la voix répondit avec un tremblement qui dénotait la terreur :

– Holà ! chevalier, de grâce, ne tirez pas… c'est un ami qui vous parle.

D'Assas n'avait parlé que pour intimider celui qu'il pensait être un assaillant. Le pistolet dont il le menaçait était resté tout bonnement à sa ceinture, à portée de la main.

Cependant Noé s'était tout à fait approché de lui et disait avec étonnement :

– Comment ! vous ne me reconnaissez pas ?

– Qui êtes-vous ? demanda plus doucement d'Assas qui cherchait à se remémorer où il avait vu cette face d'ivrogne pacifique.

– Poisson… Noé Poisson… le père de Mme d'Étioles.

– Ah ! mon Dieu ! s'exclama d'Assas ému.

– Ah ! vous me remettez maintenant, fit triomphalement l'ivrogne. Vrai Dieu ! chevalier, vous nous en avez donné du mal… il y a assez longtemps que nous vous cherchons.

– Vous me cherchiez, moi ?…

– Mais oui, vous-même… et penser que vous tombez comme ça subitement du ciel… Comme c'est bizarre !…

– Monsieur, fit le valet qui paraissait être un homme prudent, si nous nous mettions à couvert ?

Et, de la main, il désignait le bois tout proche.

– Vous avez raison, répondit d'Assas qui comprit l'opportunité du conseil.

Précédés du valet, d'Assas et Noé gagnèrent le bois en quelques

enjambées et bientôt furent à l'abri de tout regard indiscret, à côté des deux chevaux qui avaient tant intrigué l'ivrogne et que le valet détacha immédiatement et prit par la bride.

Une fois là, d'Assas interrogea avidement :

– Vous disiez que vous me cherchiez, monsieur ?

– Ah ! oui, nous vous cherchions !

– Qui ça, nous ? demanda le chevalier avec le secret espoir d'entendre parler de Jeanne et surtout d'être l'objet de sa sollicitude.

– Mais, fit Noé avec étonnement, car il s'imaginait naïvement que, de même que Crébillon et lui ne rêvaient que de d'Assas, ce dernier, de son côté, ne devait rêver et parler que d'eux ; mais… Crébillon et moi !

D'Assas ne put retenir un geste de désappointement à cette réponse qui était si loin de celle qu'il espérait. Néanmoins, assez intrigué, il demanda :

– Et pourquoi M. de Crébillon et vous me cherchiez-vous ?

– Ah ! ça… je ne sais pas… répondit naïvement Poisson.

– Comment, vous ne savez pas ? fit d'Assas stupéfait et se demandant déjà s'il n'avait pas affaire à un fou.

– Je ne sais pas, continua Noé ; mais Crébillon le sait bien et il vous le dira… car vous allez venir avec moi.

Le chevalier, pendant ce temps, réfléchissait, et comme il ne pouvait soupçonner une bêtise aussi inconcevable, l'attitude de ce personnage commençait à lui paraître louche. Aussi ce fut avec une ironie, qui d'ailleurs échappa complètement au bon Noé, qu'il répondit :

– Je vais vous suivre… là… comme cela ?…

– Oui, répondit simplement Noé, sans malice aucune ; il paraît que Crébillon a des choses très graves, très importantes, concernant ma fille, Mme d'Étioles, à vous apprendre… C'est pour cela qu'il vous cherche partout depuis deux jours…

Le mon de Jeanne produisit son effet accoutumé et d'Assas, qui, l'instant d'avant, se montrait circonspect et soupçonneux, oublia toute prudence et toute réserve dès lors qu'on lui faisait espérer des nouvelles de celle qui était plus que sa vie.

D'ailleurs, la bonne face réjouie de Noé, ses manières pleines d'une naïve rondeur, ses petits yeux de bon ivrogne, où se lisait un perpétuel ahurissement, tout cet ensemble bonasse et immensément bébête écartait l'idée même d'un soupçon.

Or, d'Assas eût volontiers affronté mille morts pour Jeanne ; à plus forte raison devait-il suivre les yeux fermés ce personnage d'apparences si pacifiques.

Au surplus, rien ne l'empêchait de se tenir sur ses gardes, de surveiller de très près son homme et, au moindre geste suspect, de l'étourdir d'un coup de poing, de le mettre hors d'état de nuire et de tirer au large ensuite.

Son parti fut vite pris et ce fut résolument qu'il répondit :

– Soit ! conduisez-moi donc… Je vous suis.

Pendant qu'il s'entretenait avec Noé, le valet avait défait l'épée suspendue à la selle d'un des chevaux et dégrafé un vaste manteau de nuance sombre.

Le chevalier s'enveloppa prudemment dans l'un et ceignit l'autre avec une satisfaction visible, non sans s'être assuré de la finesse et de la solidité de la lame.

Alors le valet lui tendit une bourse convenablement garnie en lui disant :

– De la part de M. le comte, mon maître… Le portemanteau de monsieur le chevalier contient deux autres bourses pareilles.

D'Assas, très ému, enfouit la bourse en murmurant :

– Ah ! Saint-Germain ! Saint-Germain !… ami fidèle et dévoué !…

Puis, tout haut, à Noé :

– Allons, monsieur, je vous suis.

– Où plaît-il à monsieur le chevalier que j'aille l'attendre ? demanda respectueusement le valet en voyant que d'Assas s'apprêtait à le quitter sans lui donner ses ordres.

Celui-ci s'arrêta assez interdit et ne sachant trop que décider.

– Mais, fit Noé avec tranquillité, l'hôtellerie où nous sommes, loge à cheval. Il y aura donc de la place pour ces deux pauvres bêtes.

– Au fait, murmura d'Assas… suivez-nous de loin, dit-il alors au valet, entrez là où vous nous verrez entrer, mais, jusqu'à nouvel ordre, vous ne me connaissez pas… vous attendez votre maître… Vous me comprenez ?

– Monsieur le chevalier peut-être tranquille.

Sur cette assurance, guidé par Noé, d'Assas se mit en route, suivi de loin par le valet qui conduisait les deux chevaux.

Chapitre 21

LA CORRECTION

Noé Poisson, accompagné de d'Assas reprit, tout joyeux, le chemin de son hôtellerie.

En passant devant la grille du château, le chevalier put se rendre compte que tout y paraissait calme et qu'aucune animation inaccoutumée à cette heure tardive ne dénotait qu'un événement imprévu se fût produit.

– Bon ! pensa d'Assas, on ne s'est encore aperçu de rien. Jusqu'à demain me voilà tranquille.

Et sans rien laisser paraître de ses pensées, il suivit Noé qui, dans sa hâte joyeuse, courait plus qu'il ne marchait.

Aussitôt arrivé, Noé, suant et soufflant, grimpa vivement jusqu'à la chambre qu'il occupait avec le poète, ouvrit la porte en coup de vent et cria d'une voix de stentor :

– Le voilà !… je te l'amène !…

Crébillon, surpris au moment où il s'occupait tranquillement à boucler leur valise commune, sursauta et regarda son compère pour s'assurer s'il ne perdait pas le peu de raison que le ciel lui avait départi.

Mais, sans remarquer la vague inquiétude de son ami, l'ivrogne ajouta triomphalement :

– Je savais bien, moi, que je le trouverais, ton chevalier d'Assas !…

– Plaît-il ?… fit Crébillon stupéfait ; tu dis… ?

– Je dis que je t'amène M. d'Assas, répondit Noé radieux. Arrivez donc, chevalier… par ici… Tiens le voilà !…

En effet, d'Assas qui avait suivi posément Noé qui, dans sa joie, montait les marches quatre à quatre, d'Assas faisait son entrée dans la chambre.

– Monsieur d'Assas ! fit le poète joyeusement ; pardieu ! monsieur, soyez le bienvenu, car je vous réponds que vous étiez bien désiré.

– Et si tu savais où je l'ai trouvé ! reprit Noé qui se gonflait à en éclater… Il m'est tombé du ciel dans les bras, pour ainsi dire… N'est-ce pas, monsieur d'Assas ?

D'Assas, pendant les quelques instants qu'ils venaient de passer en compagnie de l'ivrogne, avait pu se convaincre de sa sincérité et, s'il avait eu quelques vagues soupçons, ils s'étaient évanouis devant son calme imperturbable et ses manières communes, mais empreintes d'une bonne et grosse cordialité.

Aussi ce fut avec un léger sourire qu'il répondit :

– Chut ! monsieur, ne criez pas mon nom si haut !…

Et comme Crébillon d'un coup d'œil expressif, semblait demander le pourquoi d'une réserve aussi prudente ; comme Noé, ainsi qu'il faisait toutes les fois qu'il ne saisissait pas bien ce qui se disait, roulait des yeux effarés, le chevalier, répondant à la muette interrogation du poète, ajouta sans donner plus d'explications :

– C'est que, voyez-vous, je sors d'un endroit où je ne tiens nullement à retourner… ce qui pourrait m'arriver, si votre ami s'obstinait à prononcer mon nom aussi haut qu'il le faisait tout à l'heure.

– Diable ! fit le poète qui, croyant deviner, regarda fixement d'Assas.

Celui-ci du reste, n'eut pas l'air de remarquer l'insistance avec laquelle Crébillon le regardait et, dans sa hâte d'amener la conversation sur le seul sujet qui l'intéressât, il demanda :

– Vous avez à m'apprendre, m'a dit monsieur, des choses très graves et très importantes concernant Mme d'Étioles ?

– Mais, fit Crébillon, c'est moi qui, au contraire, compte sur vous pour avoir des nouvelles de Jeanne… C'est uniquement dans cet espoir que je vous ai cherché partout.

– M. Poisson m'a déjà dit que vous me cherchiez depuis quelque temps. Vous me dites, vous, que vous attendez de moi des nouvelles de Mme d'Étioles, c'est bien cela, n'est-ce pas ?

– C'est cela même.

– Mais qui vous fait supposer que je sois à même de vous donner

les nouvelles que vous espérez… alors que moi-même je ne suis venu ici que dans l'espérance d'y trouver les renseignements… que vous attendez de moi ?

Crébillon se gratta vigoureusement le nez, ce qui, chez lui, était l'indice de réflexions sérieuses, et s'adressant à Noé qui écoutait très attentivement, il lui dit :

– Voyez donc, cher ami, s'il n'y a pas par là quelques bouteilles pleines accompagnées de quelques provisions… Il est l'heure où les honnêtes gens soupent et M. d'Assas voudra bien, je l'espère, nous faire l'honneur de partager notre en-cas.

Et comme le chevalier esquissait un geste de refus, il ajouta :

– Les explications que nous allons avoir à nous donner tous les deux, monsieur, seront longues… je le crois… laborieuses… je le crains… Or, à mon avis, rien ne facilite un échange de vues et d'impressions comme une table bien garnie et quelques flacons de vieux vin… Acceptez donc sans façon ce qui vous est offert de grand cœur.

Le chevalier, gagné par la cordialité des manières et par la franchise du regard du poète, s'inclina en signe d'acceptation.

Noé, pendant ce temps, avec un empressement et une célérité qui prouvaient combien la proposition de son ami lui agréait, tirait d'un placard des provisions de réserve qu'il disposait prestement sur une table, en les flanquant d'un nombre respectable de flacons poudreux.

Lorsqu'ils se furent installés commodément et que le premier appétit commença d'être satisfait, le poète, reprenant la conversation, dit :

– Si je vous ai bien compris monsieur, vous ignorez où se trouve Mme d'Étioles, vous ne savez pas ce qu'elle est devenue et vous comptiez sur moi pour vous l'apprendre ?

– Je l'avoue. C'est du reste ce que M. Poisson m'avait fait espérer en me disant que vous aviez des nouvelles importantes à me communiquer à ce sujet.

– Bien ! bien !… Moi, de mon côté, j'ignore complètement ce qu'il est advenu de la personne qui nous occupe et qui a disparu, et… je comptais sur vous pour me l'apprendre.

– J'entends bien, monsieur… Et j'ai déjà eu l'honneur de vous demander ce qui vous faisait croire que j'étais à même de vous donner ces renseignements ?

– Mais, fit Crébillon en fixant d'Assas, n'avez-vous pas rejoint

Mme d'Étioles sur la route de Versailles ?

– Sans doute… Mais je ne vois pas…

– Or, Jeanne a disparu à dater de cet instant, et depuis elle est introuvable.

– Pardon ! vous faites erreur… Mme d'Étioles, après que je l'eus quittée sur la route de Versailles où je l'avais rejointe en effet, a accepté l'hospitalité qui lui était offerte par… quelqu'un qui se trouvait dans son carrosse, dans une petite maison que je connais, où elle est restée plusieurs jours, d'où elle est sortie librement pour être conduite par moi dans une autre maison de ma connaissance, et c'est à dater de ce moment seulement qu'elle a disparue et que, par suite de circonstances indépendantes de ma volonté, je me suis trouvé dans l'impossibilité de veiller sur elle.

Pendant qu'il parlait, Crébillon observait attentivement le chevalier, et sa physionomie ouverte et loyale l'impressionnait sans doute favorablement, car il répondit :

– Tenez, chevalier, nous nous défions mutuellement l'un de l'autre et nous avons tort, car vous êtes, je le sens, aussi loyal que moi. Le meilleur moyen que nous ayons d'arriver à nous entendre est d'être francs et sincères vis-à-vis l'un de l'autre. Je vais donc vous donner l'exemple et je jouerai cartes sur table avec vous… Vous verrez ensuite ce que vous aurez à faire.

Alors le poète raconta par le détail comment il avait pris part à l'enlèvement de Jeanne et tout ce qui était arrivé à la suite de cet événement.

Il répéta tout ce que le lieutenant de police lui avait dit lors de la visite qu'il lui fit et enfin narra dans tous ses détails par quel hasard bien heureux il put pénétrer dans la maison de la ruelle aux Réservoirs et s'assurer de ses propres yeux que Jeanne n'y était pas.

Il n'omit aucun détail, n'oublia aucun nom et parla, comme il l'avait dit, avec la plus entière franchise, ajoutant, en manière de conclusion :

– Vous savez, maintenant, pourquoi je vous ai tant cherché et pourquoi j'espérais de vous des nouvelles positives de Mme d'Étioles.

Pendant tout ce récit assez long, d'Assas avait écouté très attentivement, et au fur à mesure que Crébillon lui donnait toutes sortes de détails précis, il se rendait compte qu'il pourrait sans crainte se confier à ce poète ivrogne, assuré qu'il était de trouver en lui sinon un ami prêt à lui venir en aide au besoin, du moins un

galant homme incapable d'une trahison ou d'une vilenie, et peut-être même de trouver en lui un auxiliaire précieux, puisque tous deux, pour des motifs différents, poursuivaient le même but, qui était d'arracher Mme d'Étioles à la griffe des ennemis puissants qui s'acharnaient à sa perte.

Les renseignements que Crébillon lui donnait concordaient de tous points avec ceux qui lui avaient été fournis par de Bernis.

Il lui apparaissait de plus en plus clair et évident que l'ennemi le plus redoutable de Jeanne, c'était encore et toujours cette comtesse du Barry qui, quelques heures plus tôt, s'offrait cyniquement à lui.

Enfin, la visite infructueuse que le poète avait faite de la mystérieuse maison de la ruelle aux Réservoirs apportait une preuve de plus aux dires de de Bernis qui lui avait affirmé que Jeanne n'était plus dans cette retraite, d'où elle avait été enlevée sur l'ordre de la comtesse du Barry pour être transportée vers une destination inconnue.

À défaut de tout autre sentiment, son intérêt, celui de Jeanne lui conseillaient donc d'être franc et sincère à son tour et de se confier entièrement à ce poète qui pouvait devenir une sorte d'associé sûr et fidèle.

À son tour, il raconta point par point tout ce qui lui était arrivé depuis la scène de la route de Versailles jusqu'à son évasion si heureusement menée à bonne fin.

Malheureusement, de même que Crébillon ne s'était pas attaché à décrire les lieux, se bornant à raconter les événements, et à répéter les paroles ayant trait à Mme d'Étioles, de même d'Assas oublia de décrire au poète la mystérieuse retraite qu'il avait habitée et où il avait conduit Jeanne.

Cet oubli de part et d'autre, ou pour mieux dire, ce peu d'importance qu'ils attachaient à la description d'une maison que tous deux avaient reconnue pour la même dès les premiers mots, devait leur faire perdre un temps précieux en les laissant s'embourber dans une erreur matérielle que le moindre détail précis sur ce point, dont l'importance leur échappait, eût fait tomber.

Il est clair, en effet, que si d'Assas avait parlé des quatre pavillons dont se composait cette retraite, Crébillon, qui n'avait vu que le premier qui servait de façade apparente aux trois autres, eût été frappé de ce fait.

Il est clair qu'il en eût aussitôt fait la remarque à d'Assas et que, de détail en détail, ils n'eussent pas été aussi pleinement convaincus

et se fussent demandé si Mme d'Étioles n'était pas tout simplement cachée dans un des trois pavillons intérieurs, pendant qu'on laissait complaisamment visiter le premier en façade.

Sans deviner précisément la manœuvre de M. Jacques, des doutes leur seraient venus sans doute et, avant de renoncer à toute surveillance de ce côté, il est probable qu'ils eussent voulu s'assurer, avant de se tourner d'un autre côté, si Jeanne ne se trouvait pas plus dans les autres pavillons que dans le premier.

Malheureusement, cette idée ne leur vint ni à l'un ni à l'autre et peut-être cet oubli fut-il un bien pour d'Assas, qui n'eût peut-être pas hésité à aller frapper à la porte du redoutable général des jésuites, ce qui eût été comme une manière de se constituer prisonnier, car il est certain que M. Jacques eût aussitôt pris ses dispositions pour que le chevalier, qui, libre, pouvait contrarier ses plans, ne sortît pas de cette mystérieuse retraite.

Sans compter que c'était s'exposer bénévolement au poignard du comte du Barry, traîtreusement embusqué dans quelque coin de la sombre demeure.

Quoi qu'il en soit, ce point important leur échappa complètement.

Mais, à part cette erreur, les explications franches et nettes qu'ils se donnèrent mutuellement eurent pour effet de créer un lien de sympathie entre ces deux hommes qui se connaissaient à peine et dont l'âge, les goûts et les manières semblaient ne devoir jamais s'accorder.

Aussi, lorsque d'Assas eut fini de parler, Crébillon avec cette rondeur de manières qui lui était particulière, résuma-t-il leur commune impression par ces mots :

– Vous voyez, monsieur, que le meilleur moyen que nous avions de nous entendre était de parler à cœur ouvert, comme il convient, du reste, à d'honnêtes gens.

– Certes !… Je ne vous contredirai point là-dessus, car si je possède une seule qualité, c'est la franchise précisément.

– Vous êtes trop modeste… Vous n'avez pas que cette qualité, je le vois à votre mine qui, d'ailleurs, me revient tout à fait. Aussi, je vous dis tout net que vous pouvez faire état de moi comme d'un ami.

– J'accepte cette amitié en échange de la mienne que je vous offre de grand cœur.

– Voilà qui est au mieux. En attendant que décidons-nous ?… Me voici débarrassé du remords d'avoir livré Jeanne au roi, ce qui me

chiffonnait terriblement ; mais, d'autre part, de ce que je savais moi-même et de ce que vous venez de m'apprendre, il appert manifestement que cette enfant est en péril, et l'affection que j'ai pour elle ne me permet pas de rester passif tant qu'elle ne sera pas hors de danger.

– Mon opinion, dit d'Assas, est que nous devons effectuer nos recherches à Paris.

– C'est aussi mon avis répondit Crébillon. Le mieux est donc de partir demain matin, avant que votre fuite soit connue au château, car vous allez avoir la maréchaussée à vos trousses.

– Non pas, s'il vous plaît. Avant de quitter Versailles, j'ai deux mots à dire à quelqu'un de ma connaissance.

– Diable !… ce n'est peut-être pas très prudent, cela ?…

– Bah ! laissez donc… ce sera vite fait… Au surplus, peut-être vaudrait-il mieux rester ici quelque temps… on va me chercher tout droit à Paris et je gagerais qu'on n'aura pas un seul instant l'idée que j'ai pu rester tout bonnement ici, à deux pas du château.

– C'est peut-être vrai ce que vous dites là… pourvu que vous ne fassiez pas d'imprudences, répondit Crébillon, que le ton de d'Assas, lorsqu'il avait dit qu'il voulait dire deux mots à quelqu'un avant son départ, inquiétait vaguement.

– Je vous promets d'être raisonnable.

– À la garde de Dieu ! dit Crébillon en secouant la tête, car il devinait dans l'attitude du chevalier la résolution bien arrêtée de ne partir qu'après avoir accompli une besogne tracée d'avance.

Sur ces mots, comme la soirée était très avancée, que l'hôte était couché et que les deux nouveaux amis jugeaient prudent de ne pas attirer son attention sur l'évadé, il fut décidé que Noé Poisson céderait son lit au chevalier et s'arrangerait de son mieux dans un fauteuil.

L'ivrogne, ainsi qu'on a pu le remarquer, avait assisté à l'entretien de Crébillon et de d'Assas sans y prendre une part active.

Le poète ayant constamment négligé de prendre l'avis de son vieux compagnon, d'Assas, d'instinct, avait imité cet exemple.

Noé, de son côté, confiant dans la supériorité de Crébillon, l'avait laissé sagement diriger l'entretien à sa guise, se contentant, pour toute intervention, de pousser quelques grognements approbatifs de-ci de-là, ne comprenant pas toujours ce qui se disait et n'ayant, manifestement, qu'un souci : veiller attentivement à remplir les verres au fur et à mesure qu'on les vidait.

Il va sans dire qu'il ne s'oubliait pas lui-même, tant et si bien que, lorsque les deux interlocuteurs eurent fini de s'expliquer, un ronflement sonore vint leur révéler que l'excellent Noé était parti pour le pays des songes.

Et voilà pourquoi il fut décidé que d'Assas occuperait le lit de l'ivrogne, qu'on laissa tranquillement cuver son vin dans le fauteuil où il s'était endormi, sans plus s'inquiéter de lui, Crébillon ayant déclaré que son ami avait l'habitude de ces sortes de situations et qu'il dormirait là jusqu'au matin aussi bien que dans son lit.

Le lendemain matin, le chevalier déclara au poète qu'il allait sortir, qu'il ne resterait probablement pas longtemps absent, et le priait d'attendre son retour.

Crébillon répondit :

– Vous êtes bien décidé ?… N'allez-vous pas faire quelque folie ?… commettre quelque imprudence irréparable ?…

– Rassurez-vous, je ne cours aucun risque… D'ailleurs, il le faut… je ne partirai pas d'ici avant d'avoir eu avec quelqu'un… l'explication que je désire.

– Allez donc, répondit Crébillon, voyant que toute résistance serait inutile et que le chevalier était buté dans son idée et fermement résolu à la mettre à exécution ; allez donc, mais, pour Dieu ! prenez des précautions.

– Soyez tranquille, dit d'Assas en souriant, je ne tiens nullement à redevenir le pensionnaire du baron de Marçay… et je m'arrangerai en conséquence… À propos n'auriez-vous pas une canne à me confier ?…

– Une canne ?… répéta le poète assez étonné ; mais…

– Voici la mienne, chevalier, dit Noé qui écoutait sans rien dire suivant son habitude… Vous convient-elle ?…

Ce disant, il tendait sa canne que d'Assas prit et examina attentivement.

C'était une canne très simple, très modeste, qui n'avait rien de commun avec les chefs-d'œuvre de la Popelinière où de Samuel Bernard, qui valaient jusqu'à dix mille écus.

Mais si le bâton était très simple, en revanche, il était fort solide et cela se conçoit aisément, puisqu'il était destiné à supporter le poids de la précieuse personne de Noé, poids qui était des plus respectables.

La canne parut convenir au chevalier, qui la prit en remerciant, et dit en se tournant vers Crébillon :

– Vous m’avez recommandé la prudence, voyez si je suis votre conseil… Nous sommes à peu près de la même taille, n’auriez-vous pas un costume de rechange à me prêter ?… celui que je porte est peut-être signalé à l’heure qu’il est… J’abuse de votre obligeance, cher monsieur, mais ne vous en prenez qu’à vous-même et à vos conseils que je suis strictement.

– Comment donc, chevalier, fit Crébillon avec une satisfaction visible, je serais désolé que vous fissiez des façons avec moi… Voici le costume que vous demandez… je ne l’ai mis encore qu’une fois, le jour où je fis à M. Berryer la visite que je vous ai narrée.

– Il est de nuance sombre, dit d’Assas en examinant le costume, il conviendra parfaitement… Avec ce vêtement je ne risque pas d’attirer l’attention.

Tout en parlant, d’Assas s’habillait rapidement.

Il se trouva que le costume allait à peu près.

Tel que, le chevalier le déclara parfait, en ajoutant :

– Avec ce manteau de nuance indécise, je passerai inaperçu, et nul ne pourra remarquer que le costume n’est pas tout à fait à ma taille.

Crébillon opinait doucement de la tête, tout en s’habillant lui-même, pendant que Noé, pour se remettre les idées, et aussi pour ne pas rester inactif, débouchait un flacon de vin blanc et remplissait les verres.

Lorsque la toilette de d’Assas fut achevée, il ceignit l’épée que lui avait remise la veille le valet de Saint-Germain, passa les deux pistolets chargés à sa ceinture, s’enveloppa dans son manteau, et, la canne de Noé à la main, il sortit après avoir serré la main de ses deux compagnons.

À peine avait-il fermé la porte que Crébillon dit à Noé :

– Je sors… Ne bouge pas d’ici… attends mon retour.

Sur le pas de la porte, il vit le chevalier qui s’éloignait d’un pas assuré.

À côté de lui, le valet mis par Saint-Germain aux ordres de d’Assas le regardait s’éloigner aussi avec une vague inquiétude.

Crébillon lui dit rapidement quelques mots, que le valet parut accueillir avec une satisfaction visible, car il se dirigea vers l’écurie pour exécuter sans doute des instructions que le poète venait de lui donner.

Crébillon, pendant ce temps, le manteau lui cachant une partie de la figure, se mit à suivre de loin d’Assas, et quelques instants plus

tard le valet, enveloppé, lui aussi, dans un vaste manteau, tenant un cheval par la bride, sortait à son tour et suivait le poète de loin, réglant son pas sur le sien.

Cependant d'Assas se dirigeait tranquillement vers les Réservoirs.

Il était en ce moment environ neuf heures du matin et, tout en marchant sans hâte, comme un flâneur, d'Assas songeait, avec un sourire ironique sur les lèvres, qu'à cet instant précis, peut-être, le quartier des prisons du château était révolutionné par sa disparition et que, sans doute, on se lançait de tous côtés à sa poursuite.

Comme il approchait de la maison de M. Jacques, il tressaillit violemment : la porte venait de s'ouvrir brusquement et un homme, la face convulsée par une violente émotion, s'élançait en courant, le bousculant au passage sans s'excuser, se dirigeant dans la direction du château.

Cet homme, c'était le comte du Barry.

D'Assas l'avait reconnu du premier coup d'œil, sa main s'était nerveusement crispée sur la pomme de sa canne.

Mais sans doute il n'entrait pas dans son plan d'arrêter le comte en cet endroit, car il resta impassible, maîtrisant ce premier mouvement de colère qui l'avait poussé en avant.

Sans même relever, comme il l'eût fait en toute autre circonstance, la grossièreté du comte qui avait failli le renverser en courant et qui, pour toute excuse, avait jeté en passant ces mots dits avec une sorte de rage :

– La peste soit du badaud !

… Il fit prestement demi-tour et suivit du Barry qui courait plus qu'il ne marchait.

Le comte s'approchait du château. Il était arrivé sur la place et se dirigeait vers la grille, ayant pris une allure plus modérée, toujours suivi, sans qu'il s'en doutât, du chevalier qui, lui-même, était suivi par Crébillon, pestant en son for intérieur contre l'imprudence du chevalier qui paraissait vouloir entrer au château.

– Mort de ma vie ! songeait le brave poète, ferait-il cette folie d'entrer au château ?… Ah çà, mais… il veut donc se faire rouer vif ?…

La place commençait à être sillonnée de carrosses, de cavaliers, de gentilshommes, d'officiers, de valets, toute une foule bigarrée, bariolée, allant à la demeure royale ou en sortant.

C'était là, sans doute, ce que désirait d'Assas, car il allongea le pas en serrant nerveusement sa canne et, en quelques enjambées,

rejoignit du Barry au moment où il était à peu près sur le milieu de la place.

D'Assas posa sa main sur l'épaule du comte, en disant avec un calme effrayant :

– Hé ! bonjour, monsieur le comte… Où courez-vous si vite ?…

Le comte s'arrêta net, cloué sur place en reconnaissant cette voix, et sans que le chevalier eût besoin d'accentuer son étreinte pour le retenir.

Il se retourna tout d'une pièce, pâle comme un mort, les yeux flamboyants, les lèvres tremblantes de fureur, la main crispée sur la garde de son épée, et, stupide d'étonnement, n'en pouvant croire ses yeux, il ne trouva que ces mots qu'il hoqueta d'une voix rauque :

– Le chevalier d'Assas !…

– Moi-même, monsieur, répondit d'Assas toujours souriant, en chair et en os.

– Le chevalier ! répéta du Barry qui n'arrivait pas à se ressaisir.

– Oui, oui, je comprends, dit d'Assas avec une ironie cinglante, la dernière fois que j'eus le déplaisir de vous voir vous étiez traîtreusement embusqué dans l'ombre, le poignard à la main, prêt à m'occire… à m'assassiner… car le poignard est l'arme des assassins et non celle d'un gentilhomme… le savez-vous monsieur le comte ?… Vrai Dieu, la vilaine figure que vous aviez à ce moment-là… tenez… presque aussi vilaine que celle que vous avez en ce moment.

D'Assas avait élevé la voix et déjà l'attention commençait à se porter sur eux.

– Oui, continua le chevalier d'une voix de plus en plus éclatante ; oui, vous me vouliez assassiner lâchement, monsieur ; mais, mordieu ! on échappe à votre poignard tout comme on tire sa révérence aux geôliers chargés de garder un homme dont on se veut défaire, et on se présente, comme je le fais, devant l'assassin, au moment où il croit vous tenir, pour lui administrer la correction qu'il mérite… ce que je vais faire avec tous les égards qui sont dus à votre rang… monsieur l'assassin !…

Le comte cependant était revenu de sa stupeur, mais une colère terrible, une fureur terrible l'envahissait.

Il recula d'un pas et tira son épée, en disant avec rage :

– Par le diable ! ce coup-ci tu n'échapperas pas !

Mais la voix claironnante de d'Assas, son calme imperturbable en présence de la face hideuse de fureur du comte, l'épée qui brillait

au soleil et menaçait cet homme qui gardait dédaigneusement la sienne au fourreau, tout cela attirait de plus en plus l'attention sur eux et faisait pester Crébillon qui ne perdait rien de cette scène rapide.

On s'arrêtait on se groupait autour d'eux.

D'un carrosse qui s'approchait un cri était parti, un buste avait surgi de la portière, un ordre avait été lancé au cocher qui avait arrêté ses chevaux.

Du Barry, de plus en plus aveuglé par la colère, oubliant le lieu où il se trouvait, oubliant qu'il n'avait qu'à s'approcher de la grille, appeler et faire arrêter celui qu'il haïssait, n'ayant qu'un désir : celui d'en finir là, sur place, à l'instant, par un bon coup d'épée ; du Barry, ivre de fureur, fonça l'épée haute sur le chevalier, en criant pour la forme, car l'attaque précédait traîtreusement l'avertissement :

– En garde, monsieur, ou je vous tue !…

Le coup était porté avant que l'avertissement fût achevé.

Mais d'Assas surveillait de très près son ennemi.

Alors, les assistants, qui, déjà faisaient cercle virent avec une stupeur mêlée d'admiration que les coups furieux de cette épée traîtresse et qui cherchait à être mortelle était dédaigneusement parée… avec une canne, pendant que la voix vibrante et sonore de d'Assas disait avec un calme terrifiant :

– Salir mon épée contre la vôtre !… fi donc !… un bon bâton, voilà ce qu'il faut à un homme comme vous, monsieur l'assassin !…

Le comte était connu et cordialement détesté… d'Assas était un inconnu pour tous. La crânerie de son attitude lui attira la sympathie et l'admiration de tous.

Un officier, dans un groupe, dit à haute voix :

– Morbleu !… voilà un homme !…

D'Assas eut un sourire à l'adresse de celui qui avait parlé et, entre deux parades, la canne traça dans l'air un salut dans cette direction.

Des murmures admiratifs éclatèrent. Pour un peu, on eût applaudi.

La passe d'armes, si on peut dire, dura, du reste, fort peu de temps. Un coup sec, vigoureusement appliqué, brisa l'épée dans la main du comte.

Rapide comme l'éclair, d'Assas saisit le poignet de son adversaire le broya, le tordit jusqu'à ce que le tronçon d'épée échappât à ses doigts endoloris.

Du pied il repoussa les deux tronçons qui disparurent instantanément, saisis, happés au passage, jetés loin de là par des mains inconnues, car, devant cette lutte inégale d'une épée et d'un bâton la foule sentait, devinait que le lâche qui avait osé soutenir un tel combat était de force à se servir de la lame brisée pour poignarder son trop loyal adversaire, et d'instinct elle prenait parti pour le plus brave.

Alors d'Assas d'une main, saisit du Barry au collet et de l'autre laissa retomber à coups précipités la canne sur ses épaules.

Le comte, écumant de rage, essaya de se soustraire à l'étreinte formidable qui le matait ! il essaya de mordre, de griffer… peine perdue… l'étreinte restait la même, les coups pleuvaient dru comme grêle sur ses épaules et la foule enlevée criait : Bravo !

Du Barry perdit alors complètement la tête ; la honte, la rage, la douleur l'agrippant, l'étouffant, il se mit à crier, appelant à l'aide, sommant les assistants d'arrêter son bourreau qui était, d'après lui, un criminel, un prisonnier d'État évadé…

La foule amusée férocement, se mit à rire, criant au chevalier :

– Hardi !… Hardi !…

Et d'Assas frappait toujours.

Et les cris de rage, les objurgations de du Barry, se changèrent en hurlements de douleur et la folie envahissait son cerveau.

Alors d'Assas le lâcha et, fou de douleur, ne sachant plus ce qu'il faisait, le comte s'enfuit… mais d'Assas le poursuivit la canne haute, le chassant devant lui, frappant sans trêve, et la foule faisait cercle, empêchait le malheureux de s'échapper, l'obligeait à tourner comme sur une piste, toujours poursuivi par la terrible canne qui s'abattait constamment sur ses épaules meurtries.

Enfin, haletant, les yeux exorbités, les vêtements en lambeaux, couvert de sang, il tomba comme une masse et alors seulement la canne s'arrêta de frapper.

D'Assas, essuyant son front ruisselant de sueur, se fraya un passage parmi les assistants qui lui faisaient une ovation.

Il fut rejoint alors par Crébillon qui, sur un ton de reproche, lui dit :

– Mordieu !… C'est là ce que vous appelez être prudent ?… N'importe, ajouta-t-il en riant, voilà une belle volée de bois vert, une magistrale correction !… Tudieu !… chevalier, vous n'y allez pas de main morte !…

– Je m'étais promis de lui administrer cette correction ! dit

simplement d'Assas.

– Eh bien ! vous êtes satisfait maintenant ? Oui !… Alors, croyez-moi, tirons au large.

À ce moment, du carrosse qui s'était arrêté, un personnage descendit et vint à eux, les bras ouverts.

– Enfin, chevalier, je vous trouve !… dit le personnage.

– Monsieur d'Étioles, dit d'Assas, non sans une gêne secrète.

– Moi-même, chevalier ; montez dans mon carrosse… Vrai Dieu ! chevalier, il ne fait pas bon être de vos ennemis… Quelle poigne !… Ce pauvre comte ! comme vous l'avez arrangé !… Montez, je vous prie… Au reste, c'est pain bénit et il n'a pas volé la correction que vous lui avez administrée… J'en rirai longtemps… mais montez donc !

D'Assas allait refuser, s'excuser, mais à ce moment un moment inaccoutumé parut se produire dans la cour du château. Une sonnerie retentit, des hommes couraient, des chevaux étaient sortis des écuries ; l'œil perçant de Crébillon vit tout cela.

Sans hésiter, il poussa le chevalier vers le marchepied en disant :

– Leste !… montez, chevalier, montez, pour Dieu !

Machinalement, d'Assas monta ; d'Étioles le suivit et Crébillon, après avoir fait un geste au valet qui suivait toujours, son cheval à la main, monta à son tour, après avoir crié au cocher, comme s'il eût été le maître du carrosse :

– Tourne à gauche et fouette… crève tes chevaux s'il le faut, mais marche… marche vite !

Puis, se tournant vers d'Étioles stupéfait, Crébillon le mit en quelques mots au courant de la situation, pendant que le cocher du financier, subjugué par le ton impérieux du poète, lançait ses chevaux à toute allure.

En un clin d'œil, Crébillon eut dressé un plan pour la réussite duquel le concours de d'Étioles était nécessaire.

Celui-ci, nous l'avons raconté en temps et lieu, avait besoin de d'Assas pour la réalisation de ses projets. Il promit donc son concours sans arrière-pensée très heureux, au contraire de rendre un service qui devait lui attirer la reconnaissance du chevalier.

Le carrosse avait prit le chemin des Quinconces, lorsqu'une troupe de chevaliers sortit du château pour se mettre à la poursuite du chevalier, ainsi que Crébillon l'avait deviné au mouvement inaccoutumé qu'il avait remarqué.

En arrivant sur la place, l'officier qui commandait la troupe

s'arrêta, assez embarrassé du chemin à suivre.

Qui se trouva là, juste à point nommé, pour lui raconter la scène homérique qui venait de se dérouler ?…

Quel misérable bavard lui donna le signalement d'ailleurs assez vague, du chevalier : manteau marron foncé, tricorne noir garni de plumes noires, brodé d'un galon d'argent ?

Qui lui dit que le chevalier était monté dans un carrosse et la direction prise par ce carrosse ?

Quelque passant inoffensif, sans doute !

Un de ces doux badauds qui voient tout, entendent tout, et qui, dès que *l'autorité* surgit, éprouvent le besoin impérieux de dire ce qu'ils ont vu et entendu et même, parfois ce qu'ils n'ont ni vu ni entendu.

Un de ces êtres anonymes qui passent et qui laissent tomber une parole.

Seulement, cette parole peut causer d'irréparables malheurs.

Toujours est-il que l'officier, à la tête de sa troupe, se lança à la poursuite du carrosse qui n'avait qu'une faible avance.

La direction prise par le carrosse signalé tournait le dos à la ville de Paris, ce qui ne laissait pas que de surprendre l'officier, qui pensait que celui qu'il poursuivait devait avoir pris le chemin de la capitale.

Au bout de quelques minutes d'une poursuite enragée, la troupe aperçut enfin le carrosse.

Seulement ce carrosse s'en allait à une allure paisible et n'avait nullement l'air de fuir une poursuite.

À la première sommation de l'officier, le cocher, en fidèle observateur des lois de son pays, arrêta ses chevaux pendant que le maître du carrosse se montrait à la portière et demandait paisiblement ce qu'il y avait.

L'officier s'approcha et dit ce qu'il cherchait.

Alors le propriétaire du carrosse ouvrit la portière toute grande, descendit, montra l'intérieur de la voiture complètement vide et dit :

– Je suis M. Le Normant d'Étioles, sous-fermier de la ferme de Picardie, et je n'ai nullement donné asile à la personne que vous cherchez, ainsi que vous pouvez en convaincre.

L'officier, dépité, s'excusa et demanda si d'aventure M. d'Étioles n'aurait pas vu l'homme dont il donnait le signalement.

– Un manteau marron foncé ?… mais en effet il me semble que

j'ai été dépassé par un cavalier qui répondait assez exactement au signalement que vous me donnez.

– Pouvez-vous m'indiquer le chemin pris par ce cavalier ?

– Mais… droit devant nous.

– Merci, monsieur, et veuillez agréer mes excuses.

Et l'officier, laissant là le carrosse qui reprenait paisiblement son chemin, se lança, suivi de ses hommes, à la poursuite de ce cavalier qu'il atteignit enfin.

Cette fois-ci, il n'y avait pas d'erreur, c'était bien le manteau et le chapeau signalés.

De même que le cocher de M. d'Étioles, ce cavalier s'arrêta à la première sommation.

Mais, lorsque l'officier, s'approchant, dit :

– Chevalier d'Assas, au nom du roi, je vous arrête… Remettez-moi votre épée ! le cavalier tourna vers son interlocuteur un visage stupéfait et répondit avec respect :

– Faites excuse, monsieur l'officier, je ne suis pas celui que vous dites… Je m'appelle Jean Dulong et je suis au service de M. le comte de Saint-Germain.

Ce disant le cavalier, entr'ouvrant son manteau, laissait voir une livrée discrète et montrait son côté vierge de l'épée qu'on lui demandait de rendre.

L'officier étouffa un juron.

Il n'y avait d'ailleurs pas à se tromper, l'homme qui lui parlait là avait bien le physique et les allures d'un valet de bonne maison et ne répondait en rien, à part le manteau et le chapeau, au signalement du chevalier d'Assas, officier du roi.

Du reste cet homme approchait la quarantaine et l'officier qu'il était chargé d'arrêter avait vingt ans.

Comme il l'avait fait auprès de d'Étioles l'officier s'informa auprès de cet homme.

Seulement, comme cette fois il n'avait pas affaire à un homme de qualité, ses questions prirent la tournure d'un véritable interrogatoire.

Jean Dulong répondit, sans se départir du respect qu'un homme de sa condition devait à un officier du roi :

– J'ai assisté à une partie de la scène qui s'est déroulée place du château… mais on vous a mal renseigné, monsieur l'officier, le jeune gentilhomme dont vous me parlez a pris la route de Paris… Vous lui tournez le dos… et comme il était bien monté, il doit avoir

maintenant une belle avance.

Sans dire un mot de remerciement à ce personnage d'aussi mince importance, l'officier, furieux, fit volte face et s'élança à fond de train sur la route de Paris, à la poursuite de ce fugitif qui, décidément, n'était pas le premier venu puisqu'il venait, après s'être évadé la veille même braver le roi en assommant à moitié un de ses gentilhommes devant la grille même du château, et s'évanouissait, disparaissait sans laisser de traces, une fois ce bel exploit accompli.

Chapitre 22

UNE ENNEMIE

Voici ce qui s'était passé :

Le cocher de d'Étioles, du haut de son siège, avait assisté à la scène qui venait de se dérouler : il avait parfaitement reconnu d'Assas montant dans le carrosse, et lorsque Crébillon lui jeta l'ordre de brûler le pavé, il comprit facilement qu'il s'agissait de soustraire, par une retraite rapide, ce jeune gentilhomme à une poursuite possible devant ce scandale occasionné sous les fenêtres du roi.

Il enleva donc vigoureusement ses bêtes et partit à fond de train, pendant que le poète, en quelques paroles brèves, expliquait succinctement la situation du chevalier au financier étonné.

Pendant ce temps le valet de Saint-Germain, Jean, avait rattrapé le carrosse et galopait à la portière en attendant les ordres qu'on pourrait lui donner.

La vue du valet, à qui il avait fait signe de suivre à tout hasard, fit surgir une idée dans la cervelle inventive du poète qui dit à d'Assas :

– Il est fort probable qu'on vous a vu monter dans ce carrosse et qu'on va se lancer à votre poursuite ; passez-moi votre manteau et votre chapeau.

Assez étonné, d'Assas obéit néanmoins.

Crébillon se pencha alors à la portière et cria à Jean :

– Passe-moi ton manteau et ton chapeau et prends ceux-ci en échange.

L'échange eut lieu rapidement sans que le valet, pas plus que ne

l'avait fait d'Assas, songeât à perdre de temps en demandant des explications intempestives.

Lorsque le chevalier se fut enveloppé dans le manteau du valet et que celui-ci eut à son tour endossé celui que le poète venait de lui passer, Crébillon dit :

– Voilà : nous allons profiter de ce que nous sommes sous ces arbres, nous allons descendre tous les deux et nous glisser d'arbre en arbre ; pendant ce temps le carrosse continuera son chemin à petite allure. Si on nous poursuit, il est probable qu'on ne fera guère attention à nous et qu'on s'archarnera après le carrosse. Vous, monsieur d'Étioles, vous vous laisserez rattraper et si on vous demande des explications, vous direz que vous croyez que le fugitif poursuivi vous a dépassé et galope devant vous.

Puis, se penchant une fois encore à la portière, il dit à Jean :

– Cours devant. Si on te poursuit, laisse-toi faire et tâche de dire que le chevalier a pris la route de Paris. Si on te laisse tranquille, tu viendras nous rejoindre après à l'hôtellerie. Si on t'arrête, tu te réclameras de ton maître, qui te tirera de là.

Sans demander d'autres explications Jean avait piqué des deux, et on a pu voir qu'il avait joué son rôle avec succès et sans être inquiété.

Crébillon avait alors dit au cocher :

– Ralentis l'allure, sans arrêter.

Le cocher ayant obéi, Crébillon aussitôt avait sauté à terre, suivi de près par d'Assas, et bientôt tous les deux se perdirent sous les arbres des quinconces, pendant que le carrosse continuait sa route à une allure modérée, emportant d'Étioles bien décidé à agir en faveur de d'Assas et à lui rendre un service capital qui devait, pensait-il, le lui attacher sérieusement par les liens de la reconnaissance.

On a vu que d'Étioles, comme Jean, avait bien joué son rôle et pleinement réussi.

Pendant ce temps d'Assas et Crébillon, sans courir, ce qui eût pu attirer l'attention sur eux, marchait sous les arbres, d'un pas allongé.

Malheureusement, il leur fallait marcher droit devant eux, en sorte qu'en cas de poursuite ils devaient fatalement être aperçus.

C'était leur liberté et peut-être leur vie qu'ils jouaient sur un coup de dés, car de deux choses l'une, ou les poursuivants ne feraient pas attention à eux et chercheraient uniquement à rattraper le carrosse,

et alors ils étaient sauvés ; ou ils interpelleraient les deux soi-disant promeneurs, et alors ils étaient pris.

Dans ce dernier cas, ils avaient encore à choisir : ou se rendre, ou en découdre et se rebeller ouvertement, chose fort grave à l'époque et qui donnait fort à réfléchir à l'excellent Crébillon qui, néanmoins, était bien décidé à ne pas abandonner son jeune ami.

Les deux fugitifs n'avaient pas fait cent pas sous les arbres qu'ils entendirent derrière eux le galop d'une troupe.

– Les voilà sur notre piste ! dit Crébillon, navré.

– Laissez donc, dit d'Assas, ils ne me tiennent pas encore ! Et, tout en parlant, il s'assurait que la poignée de son épée était bien à la portée de sa main et que les deux pistolets étaient toujours à sa ceinture.

– Allez-vous donc résister ? demanda Crébillon de plus en plus inquiet.

– Dame !… Vous pensez bien que je n'ai pas risqué de me rompre les os, en descendant de la terrasse du château, pour me laisser reprendre aussi stupidement… Non, mordieu, et puisqu'il le faut… eh bien, bataille !… Mais vous qui n'avez pas les mêmes motifs de craindre que moi, tirez au large pendant qu'il en est temps.

– J'entends bien ; mais dites-moi : si j'étais à votre place et que vous fussiez à la mienne, me laisseriez-vous me débrouiller tout seul ?

– Oh !… qu'allez-vous chercher là ?… fit d'Assas assez embarrassé.

– Bon ! vous voyez bien… Donc, je reste avec vous.

– Songez, dit d'Assas très ému, que je suis décidé à vendre chèrement ma vie… Partez, il en est temps encore.

– Bien ! bien !… puisque vous êtes décidé, moi aussi, je le suis… on ne meurt qu'une fois, après tout… Et puis, qui sait, peut-être passeront-ils sans faire attention à nous ?

– Ah ! vous êtes un brave homme et un brave… Monsieur de Crébillon, c'est désormais, entre nous, à la vie, à la mort, répondit d'Assas en serrant énergiquement la main du poète, qui, pour cacher son émotion, bougonna :

– Des sornettes !… Ce que je fais pour vous, vous le feriez pour moi… alors ?… Corbleu ! si les cheveux blanchissent, le cœur est toujours jeune…

Cependant ils allongeaient le pas et le galop derrière eux se rapprochait de plus en plus.

En se retournant, ils virent les soldats qui les poursuivaient.

– Ils sont une vingtaine, dit d'Assas en souriant, ce sera dur.

Et tout en continuant d'avancer en s'abritant le plus possible derrière les troncs d'arbres, il tira son épée et prit un pistolet.

La troupe s'approchait de plus en plus.

Les soldats tenaient le milieu de la route ; les deux fugitifs longeaient le mur d'une propriété qui devait être assez importante, à en juger par la longueur de ce mur ; mais si les soldats, à découvert, étaient parfaitement visibles, eux, heureusement, sous les arbres, ne pouvaient pas être aperçus, et si, au lieu de ce diable de mur, il y avait eu là un fossé, en se couchant au fond ils auraient eu des chances de passer inaperçus.

Malheureusement il n'y avait rien à espérer et la troupe était maintenant à cinquante mètres derrière eux.

– Attention, murmura d'Assas, c'est le moment… ils vont nous voir !…

Ils se trouvaient à ce moment à deux pas d'une porte percée dans le mur de la propriété qu'ils longeaient. Or, comme ils arrivaient devant cette porte, elle s'ouvrit soudain et un jardinier, attiré sans doute par le bruit de cette cavalcade, montra dans l'entrebâillement se face curieuse.

Rapide comme l'éclair, Crébillon saisit d'Assas par le bras, le tira, repoussa le jardinier ahuri dans l'intérieur et referma vivement la porte.

Il était temps : quelques secondes plus tard la cavalcade passait à fond de train devant la porte, lancée à la poursuite du carrosse qui lui avait été signalé.

Pendant ce temps les deux fugitifs surveillaient de très près le jardinier dans la crainte qu'un cri poussé par lui n'attirât l'attention des soldats.

Mais le brave homme avait été trop saisi par la soudaineté de cette irruption, et en outre Crébillon avait achevé de l'anéantir en lui disant sur un ton menaçant :

– Si tu dis un mot, je te tue !

En sorte que, lorsqu'il retrouva ses esprits et l'usage de sa langue que la surprise et la terreur avaient collée à son palais, la troupe était déjà loin et tout danger était momentanément écarté.

Crébillon alors épongea son front ruisselant de sueur pendant que d'Assas remettait son épée au fourreau avec un calme parfait et comme si rien d'anormal ne s'était passé.

– Ouf ! fit le poète en respirant à pleins poumons, il était temps !… Corbleu ! j'aime mieux que la chose ait tourné ainsi, car je crois bien que vous alliez faire des bêtises… et moi aussi…

– Bêtises ou non, répondit d'Assas, j'étais bien décidé à ne pas me rendre.

– Je l'ai, pardieu ! bien vu, répondit le poète qui ajouta : Mais voilà un homme dont la curiosité est arrivée juste à point pour nous tirer d'un bien mauvais pas.

– C'est parfaitement juste, dit le chevalier, et m'est avis que cela vaut bien une récompense.

Ce disant, d'Assas sortit sa bourse et la tendit au jardinier, en lui disant :

– Mon brave homme, prenez ceci et ne craignez rien : nous ne sommes pas des malfaiteurs.

Le premier mouvement du jardinier fut d'allonger la main pour prendre la bourse qu'on lui tendait et qui lui tirait l'œil.

Mais une réflexion vint sans doute arrêter ce premier mouvement, car il repoussa la bourse et dit d'un ton agressif :

– Je n'ai que faire de votre argent…

– Vous avez tort de refuser, mon ami, fit tranquillement le poète ; cet argent que nous vous offrons n'est que la juste récompense du service que vous nous avez rendu en ouvrant cette porte si fort à propos.

– Je ne vous ai point rendu de service et n'ai point de récompense à accepter par conséquent… je ne vous connais point… vous vous êtes introduit ici par surprise et il pourrait vous en cuire… Vous ne savez pas où vous êtes… Allez-vous-en, c'est tout ce que je demande… je ne voudrais point perdre ma place pour vous… partez…

Le ton du jardinier était de plus en plus agressif et il élevait la voix, tout en essayant d'écarter les deux hommes placés devant la porte.

En entendant la réponse de ce farouche gardien, d'Assas, dont la patience n'était pas la qualité dominante, avait esquissé un geste de menace et ouvrait déjà la bouche pour le tancer vertement, lorsque Crébillon, le devançant, répondit avec son inaltérable douceur :

– Partir ?… Mais nous ne demandons que cela !… Seulement, vous comprenez, nous avons des raisons particulières de couper au plus court… Il doit y avoir ici une autre sortie que celle-là… Conduisez-nous donc et vous serez débarrassé de notre présence.

– Ouais !… comme vous y allez !… Pensez-vous que je vais vous faire entrer dans la maison ?… C’est pour le coup que je serais sûrement chassé !

D’Assas et Crébillon se trouvaient dans un jardin assez vaste et qui pouvait même passer pour un petit parc, tant il était habilement distribué et merveilleusement entretenu, et ils apercevaient au loin, à travers les arbres, un pavillon fort coquet, quoique de dimensions modestes.

Tout cela leur dénotait que le hasard les avait fait entrer dans la propriété de quelque riche seigneur.

Mais Crébillon réfléchissait et se disait que si son plan réussissait, si d’Étioles et le valet Jean jouaient bien leurs rôles respectifs, la troupe lancée à leur poursuite ne tarderait pas à repasser devant la petite porte pour regagner la route de Paris.

Sortir par là en ce moment, c’était s’exposer bénévolement à un danger auquel ils venaient d’échapper par miracle, et le poète, qui ne manquait pas de prudence, se souciait médiocrement d’aller se jeter étourdiment entre les jambes des chevaux de ceux qui les poursuivaient.

Non que le brave poète craignît quelque chose pour lui personnellement.

Ce n’était pas à lui qu’on en avait, il le savait pertinemment.

Mais il craignait par-dessus tout une rencontre qu’il estimait fâcheuse pour d’Assas qu’il voyait décidé aux pires extrémités plutôt que de se laisser reprendre.

Aussi tous ses efforts tendaient-ils à éviter à son jeune ami cette rencontre qui pouvait avoir des conséquences terribles pour tous les deux, car il était fermement résolu à ne pas abandonner le chevalier, quoi qu’il pût advenir.

Voilà pourquoi il discutait avec le jardinier en poursuivant un double but qui était soit d’obtenir le passage libre par un chemin qui le mettait hors de la route suivie par les soldats, soit de gagner du temps sur place jusqu’à ce que la troupe ayant repassé, ils pussent sortir sans risques sur ses derrières.

Voilà pourquoi aussi, devinant l’énervement de d’Assas, il lui avait fait signe de le laisser arranger seul cette affaire et de contenir son impatience.

Aussi ce fut avec le même calme et la même urbanité qu’il répondit :

– Je vois bien que nous sommes ici chez un riche seigneur et

même ce petit parc est admirablement entretenu… Si c'est là votre ouvrage, je vous en félicite… Mais nous sommes gens de qualité, mon brave homme, et si riche que soit votre maître, il ne refusera pas, j'en suis sûr, de venir en aide à deux honnêtes gentilshommes.

– Mon maître est plus puissant encore qu'il n'est riche… on ne le dérange pas ainsi… d'ailleurs il est absent… et c'est fort heureux pour vous, car il n'est point de ces seigneurs qui peuvent tendre la main à ceux qui, comme vous, évitent avec tant de soin les soldats du roi…

– Drôle !… éclata d'Assas, va dire à ton maître, si puissant qu'il soit, que deux gentilshommes désirent avoir l'honneur de l'entretenir un instant.

– Si vous saviez chez qui vous êtes, mon gentilhomme, je vous jure que vous ne demanderiez pas à voir le maître de cette maison et que vous fuiriez séance tenante.

– Ah çà ! où sommes-nous donc ici ?… demanda d'Assas en examinant attentivement les lieux.

– Vous êtes chez… tenez, partez, messieurs, partez vite, c'est ce que vous avez de mieux à faire… Allez-vous-en, ou, morbleu ! j'appelle et nous verrons bien alors si…

– Ah çà ! Gaspard, qu'y a-t-il donc ?… Après qui en avez-vous ainsi ?…

Ces deux questions, venant interrompre le fidèle jardinier au moment où il allait s'emporter à son tour, paraissaient venir d'une allée proche et, bien qu'on ne pût voir encore – car c'était une voix féminine qui venait de se faire entendre – qui les avait proférées, le jardinier ôta précipitamment son large chapeau et dit avec respect :

– Madame !…

Au même instant, au tournant de l'allée, apparut une femme d'une incomparable beauté rehaussée savamment par un somptueux déshabillé de soie rose, enrichi de merveilleuses dentelles. Elle s'approchait avec une majestueuse lenteur, juchée sur les hauts talons rouges de mignons souliers de satin rose, et s'appuyant nonchalamment sur une magnifique canne à pomme d'or sertie de brillants et enguirlandée d'un flot de rubans roses comme sa toilette.

C'était là, sous ces arbres, une apparition de charme et de beauté, d'une grâce et d'une poésie qui eussent inspiré un peintre génial.

Pourtant, cette suave et vaporeuse apparition produisit sur d'Assas l'effet d'une Méduse.

Il saisit la main de Crébillon, et, la lui serrant nerveusement, il laissa tomber un nom qui produisit une violente impression sur le poète, car il marmotta entre haut et bas, en coulant un regard de côté sur le jardinier figé dans sa pose respectueuse :

– Ah ! diable… je commence à croire que Gaspard, puisque Gaspard il y a, avait raison… Nous aurions mieux fait de l'écouter et de tirer au large… quitte à en découdre avec messieurs de la maréchaussée !…

Cependant la femme s'approchait et répétait sa question d'une voix grave et douce :

– Qu'y a-t-il donc ?…

Mais alors elle se trouva en face des deux intrus : elle devint pâle comme une morte et s'arrêta pétrifiée, s'appuyant des deux mains sur la haute canne, en proie à une émotion tellement violente que ses jambes chancelaient et qu'il sembla à Crébillon qu'elle allait défaillir.

Et cette femme, c'était la comtesse du Barry !

Ce parc miniature, ce pavillon coquet, c'était la petite maison du roi.

La fatalité avait voulu que d'Assas, poursuivi par les soldats du roi, sur l'ordre direct du roi sans aucun doute, trouvât un abri momentané dans la galante retraite du roi et se trouva ainsi pris au moment précis où il se croyait hors d'atteinte et face à face avec celle qu'il considérait comme une mortelle ennemie et qui sans doute allait le livrer.

Que faire en cette occurrence ?… Se résigner.

C'est ce que faisait d'Assas, le désespoir dans l'âme, car pour lui la comtesse était une femme malgré tout, et l'idée ne lui venait même pas d'user de violences envers un être faible.

Le trouble visible de la comtesse ne leur échappa point. Il sembla même à Crébillon, qui l'étudiait plus attentivement et plus froidement que d'Assas, qu'elle avait les yeux rouges comme si elle avait pleuré.

Seul le jardinier, Gaspard, ne remarqua rien et, uniquement préoccupé de dégager sa responsabilité à la question qui lui était posée par celle qui, pour le moment, était pour lui la maîtresse de ces lieux, il répondit avec volubilité et avec une profusion de détails sur l'intrusion de ces deux étrangers qui refusaient de se retirer et émettaient la prétention de voir et de parler au maître de céans.

Le récit détaillé du serviteur donna à la comtesse le temps de se

ressaisir.

Elle n'avait d'ailleurs, de tout ce fatras d'explications, retenu qu'une chose : c'est que le chevalier paraissait fuir et s'était momentanément réfugié dans ce jardin.

Mais comment se trouvait-il libre au moment même où, grâce à la scène qu'elle avait habilement jouée la veille au roi, elle était sûre que celui-ci avait dû donner l'ordre de faire transférer le prisonnier à la Bastille ?

Comment se trouvait-il là, chez elle, devant elle, poursuivi, à ce qu'elle avait pu comprendre, mais, somme toute, libre pour le moment ?

Telles étaient les questions qu'elle se posait sans pouvoir les résoudre.

Le jardinier avait achevé son récit et attendait respectueusement les ordres de sa maîtresse.

Les deux intrus n'avaient pas dit un mot, fait un geste.

Eux aussi attendaient évidemment la décision qu'allait prendre la jeune femme, pour régler leur attitude.

La comtesse se décida et dit avec douceur :

– C'est bien, Gaspard, vous avez fait votre devoir, je suis contente de vous… vous pouvez vous retirer… et puisque ces messieurs désiraient parler au maître de céans, en son absence, ils voudront peut-être bien me dire à moi ce qu'ils avaient à dire… Allez !…

Le jardinier se courba en deux et se retira à reculons en murmurant un :

– Madame est trop bonne !…

Juliette attendit qu'il se fût complètement éloigné et, lorsqu'elle se fut assurée qu'il avait disparu, elle se tourna vers les deux hommes qui attendaient toujours, et contempla longuement d'Assas sans paraître remarquer son compagnon et sans dire un mot.

Instinctivement d'Assas avait pris une pose hautaine, et les bras croisés sur la poitrine, l'œil fixé sur son ennemie, une moue dédaigneuse aux lèvres, il semblait dire :

– Qu'attendez-vous pour me livrer ?…

Crébillon, lui, était en apparence parfaitement calme et froid ; seulement ses petits yeux, où pétillaient une lueur malicieuse, ne perdaient pas de vue les traits fatigués et décomposés de la jeune femme, et se reportaient de temps en temps avec une pointe d'ironie moqueuse sur son jeune compagnon.

Et le poète, qui était un profond observateur et dont l'esprit

inquiet était toujours en éveil, se disait intérieurement avec une satisfaction manifeste :

– Voilà donc l'ennemie mortelle de cette pauvre Jeanne et de ce joli garçon… Mordieu ; la splendide créature ! et si j'avais seulement vingt ans de moins, je donnerais beaucoup pour être regardé par elle comme elle regarde en ce moment ce grand dadais de chevalier qui me fait l'effet, en amour, de ne voir pas plus loin que le bout de son nez… Ah ! les jeunes gens d'aujourd'hui !… nous valions mieux que cela de mon temps… Enfin, cette cruelle ennemie ne nous a pas encore livrés… c'est étrange !… et même, Dieu me damne ! elle a évité de prononcer le nom du chevalier devant le farouche Gaspard qui nous a rendu un fieffé service… Que la peste l'étrangle… est-ce que ?…

Cependant la comtesse, d'une voix que l'émotion faisait trembler, disait à d'Assas :

– Vous ?… Vous ?… Ici !…

Et Crébillon aux aguets trouvait que, pour une farouche ennemie, cette simple exclamation était poussée avec une étrange douceur.

– Vous êtes donc libre ?… reprenait la comtesse.

Et Crébillon, à part lui, songeait :

– Ouais !… elle dit cela comme elle dirait : « Que je suis donc heureuse de vous voir libre enfin !… » Étrange !… étrange !…

– Comment êtes-vous libre ? continuait la comtesse, alors que je sais que, ce matin même, le roi a ordonné que vous fussiez transféré à la Bastille ?

– Vous savez cela, vous, madame ?… demanda sèchement d'Assas. Pour être si bien renseignée, sans doute êtes-vous pour quelque chose dans cet ordre donné par le roi ?

Juliette rougit.

Crébillon remarqua cette rougeur et se mit à tousser violemment, en coulant un regard de travers sur d'Assas et en grommelant :

– La peste soit du maladroit qui ne voit rien !…

– Comment êtes-vous ici ? demanda encore Juliette. Avant que d'Assas eût répondu un mot, Crébillon s'avança avec une grâce galante, le jarret tendu, et dit en s'inclinant profondément :

– Souffrez, madame, puisque mon ami, M. le chevalier d'Assas, n'ose le faire, que je vous présente moi-même M. Prosper Jolyot de Crébillon, humble nourrisson des Muses à qui des esprits, évidemment égarés par une trop bienveillante indulgence, veulent bien reconnaître quelque talent.

Le poète, nous l'avons dit déjà, ne payait pas de mine.

De son côté, Juliette avait eu le temps de se façonner au grand air d'alors en se frottant journellement à des personnages d'une politesse raffinée, servie d'ailleurs en cela par des dispositions naturelles et des dons de premier ordre.

Devant cette présentation incorrecte faite sur un ton emphatique et en termes théâtraux, elle laissa tomber sur le poète un regard de dédain écrasant, qui eût intimidé tout autre que notre brave ivrogne.

Celui-ci, sans paraître rien remarquer, avec une aisance souriante, continua imperturbablement :

– Vous nous faisiez, je crois, l'honneur de nous demander comment nous nous trouvions ainsi chez vous, madame ?… M. d'Assas, évidemment subjugué par la splendeur de vos charmes, restant bouche bée, muet d'admiration devant vous, permettez à un homme de mon âge, un ami dévoué, madame, de vous donner l'explication que vous êtes en droit d'attendre de nous.

Tout en s'adressant à la jeune femme, Crébillon décochait à l'adresse de d'Assas un coup d'œil suppliant comme pour le prier de se taire et de le laisser faire.

Celui-ci comprit du reste parfaitement la signification de ce coup d'œil, et comme il lui répugnait souverainement de s'expliquer avec la comtesse, ce fut avec une satisfaction visible qu'il laissa son nouvel ami se charger de ce soin.

La jeune femme, de son côté, voyant que le chevalier paraissait décidé à s'opiniâtrer dans une prudente réserve à son égard, mais désirant néanmoins être fixée, se décidait à répondre à ce personnage qui lui paraissait quelque peu ridicule, mais qui, du moins, à ses yeux, avait l'avantage de paraître disposé à raconter ce qu'il savait et qui l'intéressait, elle, au plus haut point :

– Parlez donc, monsieur, je vous écoute.

– M. d'Assas, reprit Crébillon, a l'heur d'être sinon de vos amis, du moins connu de vous. Vous saviez, madame, qu'il était incarcéré au château puisque vous disiez tout à l'heure que le roi avait donné, ce matin même, l'ordre de le faire transférer à la Bastille. Mais saviez-vous pourquoi il était arrêté et quel crime il avait commis ?

– Non, monsieur, j'ignore ce détail.

– Sachez donc, madame, que ce brave garçon a eu la malencontreuse idée d'aller trouver le roi pour lui rendre un service signalé… Or les grands, vous le savez, ou vous ne le savez pas,

madame, n'aiment pas qu'on leur rendre certain service quand ils ne l'ont pas demandé… Notre bien-aimé souverain a octroyé au chevalier, ici présent, la récompense que méritait son intempestive intervention… en le faisant arrêter séance tenante.

Mais quand on a l'âge de M. d'Assas et son physique, les quatre murs d'une cellule n'ont rien de bien attrayant et l'on songe obstinément à se soustraire à une réclusion contraire à l'hygiène… C'est ce qu'il a fait et, à défaut d'autre moyen, le chevalier s'est tranquillement laissé choir de la terrasse du château.

– Du haut de la terrasse ?… Quelle folie !… vous pouviez vous tuer.

– Je crois bien, madame, songez donc… Quatre-vingts et quelques pieds de hauteur…

– Ah ! mon Dieu !…

– C'est effrayant, fit narquoisement Crébillon ; il est vrai que monsieur était suspendu à une sorte d'engin inconnu… mais si fragile… que vraiment c'est miracle qu'il ne se soit pas rompu les os !…

– Vous avez fait cela ?… interrogea Juliette haletante.

– Comme j'ai l'honneur de vous le dire… Bref, monsieur s'est tiré de là sain et sauf, et j'ai eu l'avantage de lui offrir l'hospitalité en une modeste hôtellerie où je suis descendu…

Mais, madame, le croiriez-vous ?… le lendemain matin, c'est-à-dire ce matin même, à une heure où l'alarme devait être donnée au château et où certainement on devait le rechercher de tous côtés, M. d'Assas a commis une folie autrement téméraire.

– Qu'avez-vous donc fait encore ? demanda la comtesse en joignant les mains avec angoisse.

– Figurez-vous que monsieur prétendait avoir une explication à demander à un gentilhomme du roi… un certain comte du Barry, je crois…

Juliette tressaillit et regarda attentivement tour à tour d'Assas toujours muet et impassible et Crébillon toujours souriant et satisfait comme si l'intérêt évident que montrait la jeune femme s'adressait à lui.

– Or, savez-vous en quoi consistait cette soi-disant explication ?… Je vous le donne en mille, madame… Ne cherchez pas, vous ne trouveriez pas… Monsieur que voici, de la propre main que voilà, a tout bellement administré à ce… comte du Barry… décidément c'est bien ainsi qu'il s'appelle… la plus belle bastonnade que j'ai vue

appliquer de ma vie…

– La bastonnade ?… au comte ? Oh !…

– Oui, madame, et si magistralement appliquée que ce comte en est resté sur le carreau en assez piteux état, je crois bien…

– Malheureux !… Qu'avez-vous fait ?…

– Ah ! ces jeunes gens !… quels imprudents !… Mais le plus beau, c'est que cette correction a été administrée sous les fenêtres du roi… à une heure où la place fourmillait de gentilshommes et de seigneurs se rendant au lever du roi…

– Ah ! mon Dieu !… mon Dieu !…

– Je vois ce que vous voulez dire, madame, fit narquoisement Crébillon, quelle honte pour ce pauvre comte du Barry !… Mais, ma foi… il paraît qu'il ne l'avait pas volé… car croiriez-vous que ce comte… un gentilhomme, fi !… avait voulu bellement occire monsieur par un traîtreux assassinat !…

– Oh ! !…

– C'est indigne d'un gentilhomme, n'est-ce pas, madame ? et vous pensez comme moi que cette bastonnade était bien méritée ?…

Malheureusement, ce scandale sous les fenêtres du roi avait attiré l'attention des gens du château, en sorte que la troupe se lança incontinent à la poursuite de ce jeune téméraire qui eût été infailliblement repris si votre jardinier Gaspard, attiré par la curiosité, n'avait ouvert la petite porte que voici et si votre très humble valet n'en avait profité pour s'introduire illicitement dans votre propriété… ce dont je vous prie d'agréer nos très humbles excuses…

– Malheureux !… malheureux enfant !… répéta Juliette qui s'adressait toujours à d'Assas.

– Maintenant, madame, reprit Crébillon avec une gravité qui contrastait étrangement avec le ton railleur et léger qu'il avait eu jusque-là, sur mon honneur, M. d'Assas n'a pas commis d'autre crime que celui d'avoir voulu rendre service à son roi, en se sacrifiant lui-même. Vous pouvez le sauver comme vous pouvez le perdre, d'un mot, et tenez… entendez-vous ?… voici les soldats qui le cherchent et qui reviennent ; dans quelques secondes ils seront ici ; ouvrez cette porte, dites un mot, faites un signe, et il est repris… et cette fois ce n'est plus la Bastille qui l'attend, c'est le bourreau… des mains duquel on ne revient pas vivant… Décidez, madame…

Juliette écouta et entendit, frémissante, le sol qui tremblait sous

les sabots sonores de chevaux lancés à toute allure.

Et le galop se rapprochait de plus en plus, et d'Assas, toujours muet et impassible, attendait comme s'il se fût agi d'un autre que de lui, et Crébillon dardait des yeux flamboyants sur la jeune femme qui se demandait avec angoisse ce qu'elle allait faire… si elle allait écouter les conseils de son cœur qui lui criait de sauver celui qu'elle aimait, ou de sa haine qui sournoisement lui suggérait l'idée féroce d'ouvrir cette porte et d'appeler… cependant qu'à son cerveau endolori résonnaient encore les paroles du poète :

– Cette fois, c'est le bourreau !…

Et la galopade se rapprochait toujours et bientôt passa comme une trombe devant la porte, qui resta close, et se perdit au loin.

Alors un soupir gonfla la poitrine atrocement contractée de la jeune femme, et deux larmes, deux perles brûlantes, glissèrent lentement sur ses joues fatiguées.

Et quand le bruit des chevaux se fut complètement éteint, Crébillon, devant d'Assas qui regardait la comtesse avec des yeux où se lisait une stupéfaction immense, Crébillon s'approcha de la jeune femme, saisit sa main et, la baisant avec respect, il dit avec émotion et une douceur touchante chez ce railleur sempiternel :

– Vous êtes un brave cœur, mon enfant… Croyez-en un vieux barbon qui pourrait être votre père… Vous n'êtes pas faite pour le rôle qu'on vous fait jouer ici… Fuyez, mon enfant… s'il en est temps encore… réalisez ce que vous possédez… partez dans quelque coin ignoré… au pays où vous êtes née… vivez modestement mais honnêtement… vous trouverez là le bonheur et l'estime des honnêtes gens, ce qui vaut mieux, croyez-moi, que la vie que vous rêvez et pour laquelle vous n'êtes pas faite…

Sans répondre, car elle était trop émue, Juliette se dirigea vers la porte, l'ouvrit toute grande et dit dans un sanglot :

– Je crois que plus rien ne vous menace… partez… et que Dieu vous garde !…

Et d'un geste douloureux elle montrait la route libre, tandis que ses yeux brillants de larmes contenues se fixaient comme ceux d'un chien aimant sur ceux de d'Assas qui, très ému lui-même, ne trouvant pas un mot de consolation ou de remerciement devant cette douleur si visible, devant cette abnégation si indéniable, se découvrit vivement et s'inclina profondément.

Alors le poète prit son jeune ami par le bras, et faisant à la jeune femme un geste d'adieu énigmatique, il entraîna d'Assas pendant

que, sur le seuil de la porte, donnant enfin un libre cours à ses larmes trop longtemps contenues, la comtesse les regardait tristement s'éloigner, serrant dans sa main crispée quelque chose que Crébillon venait d'y glisser sans qu'elle s'en fût même aperçue.

Chapitre 23

LE PAVOT D'ARGENT

– Voici une étrange créature, dit d'Assas en s'éloignant, et ce qu'elle vient de faire me déconcerte complètement… Je ne sais plus que penser…

– Vous avez cru qu'elle allait appeler et vous livrer ? répondit Crébillon avec un sourire goguenard.

– J'en étais bien convaincu… je l'avoue… après ce qui s'est passé entre nous…

– Eh bien, vous voyez que vous vous trompiez.

– Cette générosité me confond.

– Pourquoi cela ?

– N'avez-vous pas entendu ce que cette femme a dit ? Le roi a donné, ce matin même, l'ordre de me faire conduire à la Bastille.

– Eh bien ?

– Cela ne vous surprend pas qu'elle soit si bien informée ?

– Écoutez donc, puisqu'elle est la maîtresse du roi, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle connaisse les projets de son royal amant… Le roi, à ce qu'on dit, aime assez parler de ses petites affaires avec ses favorites… Au fond, c'est un bon petit bourgeois potinier que notre cher sire Louis XV…

– Vous pensez donc comme moi, dit vivement d'Assas, que le roi et la comtesse ont parlé de moi… cette nuit même vraisemblablement ?

– C'est probable, en effet.

– Vous voyez bien que j'avais raison, alors !

– En quoi ?

– En ceci : hier, j'ai reçu la visite de la comtesse du Barry… elle m'a quitté fort mécontente de l'accueil que je lui fis… Or, ce matin, le roi estime que la Bastille est un séjour suffisamment bon pour moi et m'y veut faire conduire…

– D'où vous concluez ?…

– Que la comtesse, furieuse ; la comtesse, qui m'a quitté avec des paroles de menaces, ne l'oubliez pas, a dû pousser le roi à cette détermination entièrement dénuée d'attraits pour moi.

– Vous avez peut-être raison… Je dirai même mieux : comme à vous, cela me paraît presque certain.

– Ceci étant, dit d'Assas stupéfait, vous n'êtes pas surpris de ce qu'elle vient de faire ?… Vous ne voyez pas là une contradiction… bizarre ?…

– Eh ! mon cher, je pourrais vous dire que la femme est pétrie de contradictions… Je préfère ne pas philosopher sur ce sujet qui nous entraînerait trop loin, et vous dire simplement que, comme le pécheur dont parle l'Évangile, vous avez des yeux et ne voyez pas !… ce qui, d'ailleurs, prouve combien vous êtes modeste…

– Que voulez-vous dire ?

– Que la comtesse du Barry est profondément et sincèrement éprise de votre personne, ô jeune et naïf Adonis !

– Vous croyez à la sincérité de cet amour ?

– Mordieu ! pouvez-vous en douter… après ce qu'elle vient de faire pour vous ?…

– Soit !… Mais alors comment expliquez-vous qu'elle ait excité la colère du roi contre moi ?

Crébillon haussa les épaules et répondit :

– C'est cependant très facile à deviner… N'avez-vous pas remarqué les yeux rougis de larmes et les traits fatigués, décomposés presque, de cette jeune femme ?

– J'avoue n'avoir pas remarqué, en effet.

– Pardieu !… Vous êtes toujours dans les nuages !… Mais moi j'ai fait cette remarque… et bien d'autres encore… et j'ai compris aisément que la comtesse, après l'accueil que vous lui avez fait, sous le coup de l'humiliation, de la colère et du dépit, n'a pas reculé devant une de ces petites infamies assez coutumières aux amoureux violents et, pour se venger, vous a chargé de son mieux devant le roi qui n'est que trop indisposé contre vous… Le roi parti, la colère tombée, les regrets et les remords ont pris la place de la fureur… L'amour seul est resté maître de ce cœur tourmenté et vous avez

bénéficié de ce revirement.

– Peut-être avez-vous raison ! dit d'Assas songeur. En tout cas, cette générosité me met en bien vilaine posture… En admettant que ce que vous me dites au sujet de cet amour que la comtesse ressentirait pour moi soit exact, il n'en reste pas moins acquis qu'elle poursuit Mme d'Étioles de sa haine… Après le service qui vient de m'être rendu, quelle sera ma conduite vis-à-vis de cette femme ?… Agir contre elle serait une ingratitude qui répugne à ma délicatesse… Lui abandonner Mme d'Étioles est tout aussi impossible… Me voilà dans une cruelle perplexité !

– C'est en effet très délicat… Mais bah !… qui sait ce que nous réserve l'avenir ?… vous aurez peut-être l'occasion de rendre à votre tour, à la comtesse, un service qui vous dégagera vis-à-vis d'elle. Et puis, qui sait ? un cœur vraiment épris est capable de tous les héroïsmes… et la comtesse me paraît profondément éprise… Espérons donc !

– Qu'espérez-vous ?

– À vous dire vrai, je n'en sais rien moi-même.

Tout en devisant ainsi, les deux hommes étaient arrivés sans encombre à leur hôtellerie.

Il fut décidé que d'Assas y resterait prudemment enfermé pendant quelques jours, dans l'espérance qu'on ne songerait pas à le chercher si près du château.

Ils devaient rentrer à Paris lorsque l'activité des recherches auxquelles on se livrait en ce moment serait calmée, et d'Assas était résolu à demander l'hospitalité au comte de Saint-Germain qui, d'ailleurs, la lui avait offerte en lui apportant le plan de la machine grâce à laquelle il avait pu mener son évasion à bonne fin.

La raison qui avait le plus pesé dans la détermination du chevalier était qu'il espérait amener Saint-Germain à user du pouvoir occulte dont il était doué pour se faire dévoiler la retraite de Jeanne.

Mais comme il n'était pas sûr d'obtenir ce qu'il désirait, comme il n'était pas dit non plus que Saint-Germain pourrait le satisfaire, il avait décidé de ne rien dire à Crébillon, pour ne pas éveiller en lui un espoir qui risquait d'être déçu sitôt conçu.

En réintégrant leur chambre, ils avaient constaté l'absence de Noé Poisson.

– Bon ! avait murmuré Crébillon, voilà mon sac à vin envolé encore une fois !… Pourvu qu'il n'aille pas commettre quelque

irréparable sottise ?…

Noé, lorsqu'il était ivre, éprouvait l'impérieux besoin de déambuler au hasard dans la campagne ou aux alentours du château, où pullulaient des cabarets borgnes dans lesquels l'ivrogne faisait de fréquentes stations et achevait de noyer en de copieuses rasades le peu de lucidité qui lui restait.

Le poète, au courant des habitudes de son ami, accoutumé à ces fugues quotidiennes ne fut donc pas autrement surpris de son absence et ne manifesta pas trop d'inquiétude à son sujet, certain qu'il était de le voir apparaître à l'heure du dîner, marchant de ce pas raide et lent de l'ivrogne accoutumé aux beuveries monstres, et mettant sa dignité et toute son attention à marcher droit sans paraître tituber.

Cependant, le valet, Jean, était rentré aussi et, après avoir mis son cheval à l'écurie avec la placidité de quelqu'un qui vient de faire une excellente promenade, il avait trouvé moyen de se faire voir du poète à qui il avait fait un signe comme pour dire que tout avait marché à souhait pour lui et qu'il se tenait prêt à exécuter les nouveaux ordres qu'on lui donnerait.

Crébillon avait répondu à ce langage muet en faisant comprendre que, pour le moment, il ne s'agissait que de veiller prudemment et de signaler l'approche d'un danger.

À quoi Jean, par une mimique expressive, avait répondu qu'il comprenait et veillerait.

Enfin, l'heure du dîner était venue et Noé ne rentrait pas.

On l'avait d'abord attendu, puis on s'était décidé à se mettre à table et le repas s'était achevé sans que l'ivrogne fût rentré.

Crébillon commençait à s'inquiéter de cette absence prolongée, et plus le temps s'écoulait, plus son inquiétude augmentait.

Enfin, la soirée était venue, puis la nuit et toujours pas de Noé !

Le lendemain matin, comme Noé n'était pas rentré, Crébillon, mortellement inquiet, se mit à sa recherche après une vive discussion avec d'Assas qui voulait l'accompagner et qu'il eut toutes les peines du monde à convaincre que sa sécurité exigeait impérieusement qu'il restât prudemment enfermé et qu'il saurait bien effectuer seul les recherches nécessaires.

Il lui fallut, pour décider le chevalier à rester tranquille, lui faire comprendre que sa compagnie serait plus gênante qu'utile en l'occurrence, et, enfin, comme argument décisif, lui rappeler qu'il pouvait être reconnu, arrêté, et sans doute Crébillon aussi, en même

temps que lui, et que du coup Jeanne se trouvait livrée à ses ennemis et privée des deux seuls défenseurs qui lui restaient.

Cet argument ayant produit son effet, Crébillon, de même qu'il avait fait quelques jours plus tôt pour d'Assas, recommença à battre le pavé de Versailles. Seulement, comme cette foi-ci il connaissait sur le bout du doigt celui qu'il recherchait, il s'en fut tout droit visiter les cabarets de la ville les uns après les autres.

Il retrouva la trace de Noé dans une sorte de cantine fréquentée par la valetaille du château où il apprit que la personne dont il donnait le signalement avait passé là quelques instants, la veille, et était sortie pour se mêler à un rassemblement sur la place.

Mais là il perdit la trace de celui qu'il cherchait : ce fut tout ce qu'il put apprendre et on conviendra que c'était peu.

Le poète avait une réelle affection pour son vieux compagnon. Cette disparition mystérieuse l'inquiétait et le chagrinait plus qu'il ne voulait bien l'avouer.

D'une part il commençait à craindre sérieusement que son vieil ami n'eût reçu quelque mauvais coup dans une de ses promenades qu'il effectuait au hasard dans les environs ; d'autre part, comme il connaissait mieux que personne l'intelligence plutôt bornée et la loquacité effrénée de Noé qui, comme tous les ivrognes, lorsqu'il était ivre, bavardait à tort et à travers avec le premier venu et parfois monologuait à haute voix dans la rue, il craignait que quelque parole imprudente échappée à l'ivrogne ne vînt mettre sur la trace de d'Assas ceux qui le cherchaient.

Une indiscrétion pouvait en effet être fatale non seulement au chevalier, mais à Crébillon lui-même qui, coupable d'avoir donné asile à un prisonnier d'État, courait le risque d'être arrêté et jeté dans quelque cachot de la Bastille, perspective qui était loin de sourire au brave poète.

Néanmoins, malgré ses appréhensions, il ne pouvait se décider à quitter Versailles et continuait des recherches dont le néant lui donnait de plus en plus la triste conviction que son malheureux ami devait être victime de quelque détrousseur qui, après l'avoir dévalisé proprement, l'avait sans doute bellement assassiné.

Or, voici tout simplement ce qui s'était passé :

Lorsque Crébillon l'avait quitté le matin en lui recommandant d'attendre son retour, Noé, selon son habitude, était resté tranquille, décidé de bonne foi à obéir à la recommandation de son ami.

Mais il n'avait pas tardé à s'ennuyer lourdement et, pour se

distraire, il s'était mis à boire, en sorte que Crébillon tardant à rentrer, de verre en verre, de bouteille en bouteille, Noé ne tarda pas, lui, à se griser.

Quand il fut raisonnablement gris, l'ivrogne, tenace dans ses habitudes, oublia naturellement les recommandations de son ami, se leva et sortit.

Après avoir erré quelque temps au hasard, il se sentit fatigué et, tout naturellement encore, ce fut dans un cabaret qu'il entra pour se reposer… et vider une autre bouteille.

Arrivé sur la place du château, Noé, déjà ivre à rouler par terre, se sentit encore une fois fatigué et entra dans la cantine où Crébillon retrouva sa trace. Là il se reposa encore… et but toujours.

C'était à ce moment-là que d'Assas administrait devant la grille du château, au comte du Barry, la magistrale et humiliante correction dont nous avons parlé.

Noé, trop sérieusement occupé à l'intérieur de la cantine, ne vit et ne remarqua rien. Seulement, quand il se sentit reposé, c'est-à-dire lorsqu'il eut achevé une bouteille encore, il se leva après avoir payé, et sortit raide comme un automate, ne tenant sur ses jambes que par un prodige d'équilibre.

Sur la place, après le départ de d'Assas, quelques assistants s'étaient décidés à porter secours au comte qui était resté évanoui sur le carreau, assommé, étranglé par la rage et la honte plus encore que par la douleur.

Un rassemblement s'était aussitôt formé et le hasard voulut que notre ivrogne se trouvât au premier rang, bien placé pour tout voir et tout entendre, et qu'il n'eût garde de manquer une si bonne occasion de bayer aux corneilles.

Le comte ne revenant pas de son évanouissement, de plus ayant le visage ensanglanté et les vêtements en lambeaux, quelques âmes charitables se trouvèrent qui le prirent qui par les jambes, qui par les bras, et se mirent en quête d'une droguerie où l'on pût donner à ce seigneur les soins immédiats que nécessitait son état.

Le cortège se mit en marche et, comme bien on pense, Noé suivit avec persévérance, sans même sentir les bourrades qu'il recevait de droite et de gauche, trop occupé qu'il était de conserver un équilibre qui lui échappait de plus en plus.

La première droguerie qui se présenta sur le chemin des porteurs fut précisément cette droguerie du Pavot d'argent que nos lecteurs connaissent.

Les porteurs y déposèrent le comte, et Noé, sans savoir comment ni ce qu'il faisait, entra avec eux, poussé uniquement par cette curiosité patiente et ingénue que nous lui avons vue la veille, alors que pendant des heures il resta en contemplation devant deux chevaux attachés à un arbre.

Le droguiste, les lecteurs ne l'ont peut-être pas oublié, était affilié à la même société que le comte, et c'était, sans doute, un personnage marquant dans cette compagnie dont M. Jacques était le chef suprême, car il reconnut le blessé qu'on lui amenait et le fit tout aussitôt transporter dans une chambre à coucher contiguë à ce cabinet où nous avons déjà pénétré à la suite de Nicole, la caméristе de la comtesse.

C'était une chambre à coucher sévèrement meublée et dont tout l'ameublement paraissait dater du siècle dernier.

Naturellement, toujours, Noé suivit et, avisant un immense fauteuil, s'y assis tranquillement et s'y endormit d'un sommeil de plomb sans que personne fît attention à lui, entièrement dissimulé qu'il était par le haut dossier de ce vieux siège où il était littéralement enfoui.

Pendant ce temps le droguiste déclarait à haute voix que l'état du blessé qu'on venait de lui amener lui paraissait très grave, qu'il avait besoin de solitude et de repos, et congédiait promptement tout le monde. Débarrassé des importuns et des curieux, le droguiste, après avoir verrouillé la porte et sans plus s'occuper du comte, se dirigea droit à une vaste armoire de chêne qui tenait un côté de la chambre, et l'ouvrit.

Cette armoire était entièrement remplie de vêtements accrochés à des portemanteaux fixés au fond du meuble.

Le droguiste saisit à pleines mains la tête du premier portemanteau placé à sa droite et le tira violemment, comme s'il eût voulu l'arracher.

Un déclic se fit entendre et le fond de l'armoire pivota sur lui-même, démasquant un étroit passage.

L'homme prit alors sur un meuble une chandelle qu'il alluma et, son flambeau à la main, disparut par l'ouverture qu'il venait de mettre à jour.

Quelques minutes plus tard il était de retour, accompagné de M. Jacques qu'il était allé chercher par ce chemin mystérieux qui aboutissait à la retraite des quatre pavillons.

M. Jacques se dirigea tout droit au lit sur lequel le comte avait

été déposé, et, après l'avoir considéré un instant, dit :

– Il est encore évanoui.

– Ce n'est rien, monseigneur, j'ai pris le soin d'examiner le comte, il n'a aucune blessure grave… Je vais lui faire prendre quelques gouttes d'un cordial qui le fera revenir à lui.

– Faites le plus promptement possible.

Ce disant, M. Jacques cherchait des yeux un siège où s'asseoir, et le droguiste, devinant le désir du maître s'empressait d'avancer un fauteuil.

Mais alors un cri de surprise lui échappa, car dans ce fauteuil il venait d'apercevoir Noé commodément installé et qui paraissait dormir aussi paisiblement que s'il eût été dans son lit.

À ce cri M. Jacques se retourna et vit à son tour cet intrus.

– Qu'est-ce cela ? demanda-t-il en fronçant le sourcil.

– Ma foi, monseigneur, fit le droguiste stupéfait, je n'en sais rien… mais nous allons bien voir.

Vivement, il referma l'armoire qui était restée ouverte, et saisissant le dormeur par le bras il le secoua rudement, en disant :

– Holà ! hé ! l'ami… debout !… que faites-vous ici ?…

Le dormeur ainsi interpellé et secoué ne broncha pas, ne fit pas un mouvement, et lorsque le droguiste lâcha le bras qu'il tenait, ce bras retomba comme une chose inerte.

– D'où sort cet homme ? demanda M. Jacques.

– Je pense qu'il est entré ici avec les porteurs qui m'ont apporté le comte, répondit le droguiste, qui tout en parlant examinait attentivement cet inconnu dont le sommeil si robuste lui paraissait étrange.

– Il me semble avoir vu déjà cette face d'ivrogne ! murmura M. Jacques, qui ajouta : Maître André, voyez donc, je vous prie, ce que signifie cet étrange sommeil ?

Maître André, puisque ainsi se nommait le droguiste, n'avait pas attendu cet ordre et déjà visitait soigneusement cet intrus.

Après quelques minutes d'un examen très attentif, il se redressa et dit :

– Cet homme ne dort pas, monseigneur ; voyez, ses yeux ne sont pas complètement fermés, la pupille en est fixe et dilatée… Il est tout simplement assommé par l'ivresse… Il faut que cet homme soit d'une constitution extrêmement robuste, car la dose de liquide qu'il a dû absorber est effroyable et il risquait d'être foudroyé… C'est un cas fort curieux et extrêmement rare… Voyez, l'insensibilité est

complète.

Ce disant, maître André secouait violemment l'ivrogne et le pinçait au sang sans lui arracher même un tressaillement.

– Cet homme voit-il ? entend-il ?… Au fait, je le remets maintenant, c'est cet ivrogne fieffé qui accompagne partout son ami le poète Crébillon… c'est le père de Mme d'Étioles… Poisson je crois… Il est vraiment étrange que cet ivrogne ait pu pénétrer jusqu'ici… Ce sommeil bizarre ne cacherait-il pas quelque ruse ?…

Le droguiste secoua la tête :

– Non, monseigneur, je vous réponds que nous ne sommes pas en présence d'un simulateur… Cet homme lorsqu'il retrouvera ses esprits, si toutefois la congestion ne le foudroie pas dans l'état où il est, cet homme serait certainement fort embarrassé de dire où il est et comment il y est venu.

– Mais enfin entend-il ?… voit-il ?… et s'il voit, s'il entend, gardera-t-il souvenance de ce qu'il aura vu et entendu ?

– Je crois qu'il ne voit ni entend… Toutefois je n'oserais rien affirmer… c'est un cas tellement spécial…

Sans rien dire, M. Jacques prit un pistolet dans un meuble et, appuyant le canon sur la tempe de Noé, il arma froidement, en disant impérieusement :

– Debout, l'homme… ou vous êtes mort !…

Noé ne broncha pas.

– Je vous l'ai dit, monseigneur, insensibilité complète… Je crois que cet homme n'entend rien et ne voit rien.

– N'importe, dit M. Jacques, puisque la fatalité a amené cet ivrogne ici, il sera bon, pour plus de sûreté, de s'assurer de sa personne… Maître André, vous le ferez transporter dans la pièce isolée du petit pavillon… vous aurez soin qu'il ne puisse échapper et vous le traiterez convenablement… Il serait peut-être bon d'entretenir chez lui une ivresse persistante, à seule fin de lui faire perdre le souvenir de ce qu'il aura pu voir et entendre… Lorsqu'il en sera temps, je vous le ferai savoir, on le grisera de nouveau et on le déposera nuitamment loin de la maison, sur la route, afin de lui laisser croire, quand il sortira de son ivresse, qu'il a rêvé… Jusque-là, veillez à ce qu'il ne puisse échapper.

– Vos ordres seront exécutés, monseigneur… Quant à s'échapper… hum !… cela me paraît difficile… la pièce en question n'a pas d'issue visible et il faudrait que cet ivrogne fût doué d'un flair tout particulier pour découvrir le ressort qui ouvre la porte

secrète…

– Il faut tout prévoir… veillez quand même… Mais en voilà assez sur le compte de cet imbécile… Occupons-nous du comte du Barry.

Quelques instants plus tard, grâce à des soins énergiques, le comte revenait à lui et constatait avec satisfaction qu'à part la douleur produite par la quantité de coups de canne reçus, il n'avait rien de cassé et serait vite remis sur pied.

Aux questions de M. Jacques, il répondit qu'il n'avait pu exécuter l'ordre qu'il avait reçu et qu'au moment où il allait entrer au château afin d'y recueillir des détails sur l'évasion de ce misérable d'Assas, que le baron de Marçay, dans une note éplorée, venait de signaler à ses supérieurs, il avait été arrêté par ce démon de d'Assas lui-même, qui l'avait mis dans le piteux état où il était présentement.

Le comte termina ce récit douloureux pour son amour-propre en disant avec un accent de haine farouche :

– Cette fois-ci, que vous le vouliez ou non, si je rencontre cet homme, je le prends… il me le faut… Je veux, avant de le tuer, lui faire souffrir mille morts… Vous ferez de moi ce que vous voudrez après, mais je veux ma vengeance, et je l'aurai terrible, éclatante…

– Allons, allons, calmez-vous, mon cher comte, et puisque vous tenez tant à cette vengeance, eh bien… je vous abandonne ce d'Assas… vous en ferez ce que vous voudrez… Là ! êtes-vous satisfait ?…

– Ah ! merci, monseigneur !…

– Remettez-vous vite, car je vais avoir besoin de vous…

– Soyez tranquille, j'ai autre chose à faire qu'à rester dans mon lit… Je vous réponds, monseigneur, que je ne moisirai pas ici, répondit le comte avec un sourire de joie hideuse.

– Bien, bien… je m'en rapporte à vous… Toutefois, dans votre intérêt, ne commettez pas d'imprudence… Maintenant, je vous quitte… j'ai des ordres pressés à donner… Maître André, je vous recommande encore une fois cet ivrogne… suivez ponctuellement mes instructions à ce sujet…

Là-dessus, M. Jacques se dirigea vers la fameuse armoire et disparut.

Un quart d'heure plus tard, Noé était transporté dans une pièce assez confortablement meublée, mais ne possédant ni porte ni fenêtre apparentes.

La pièce était faiblement éclairée par une veilleuse.

L'ivrogne avait été déposé dans un vaste fauteuil et, sur un petit guéridon, un en-cas et de nombreux flacons poudreux étaient disposés, de manière à attirer l'attention de l'ivrogne à son réveil, et les flacons avaient été choisis d'apparence vénérable, de manière à rendre la tentation irrésistible.

Voilà tout bonnement où se trouvait Noé Poisson, tandis que son ami Crébillon, qui le croyait mort, se désolait tout en continuant des recherches infructueuses.

Chapitre 24

UNE VISITE INATTENDUE

Après le départ d'Assas et de Crébillon la comtesse du Barry était restée longtemps songeuse devant la porte par où venait de s'éloigner celui qu'elle avait élu et qui emportait son cœur. Un travail lent, mais tenace, se faisait dans cette tête si jeune et si belle.

Des pensées qu'elle n'avait jamais eues, qu'elle ne soupçonnait même pas, venaient l'envahir et ouvraient à son esprit étonné des horizons nouveaux.

Des pudeurs inconnues, des délicatesses raffinées lui venaient tout à coup et elle se prenait à rougir à la pensée de ce qu'elle avait été, de ce qu'elle avait fait, de ce qu'elle était encore.

Pourquoi ces hontes soudaines ?… Pourquoi ces pensées nouvelles qui la prenaient et la charmaient tout à la fois ?…

C'est que l'amour pur et sincère mettait son emprise souveraine sur ce cœur qui n'avait jamais battu ; c'est que l'amour régénérateur sortait vainqueur dans l'effroyable combat que lui livraient l'ambition, la haine, tous les sentiments vils et bas qui luttaient désespérément contre lui ; c'est que toutes les scories de ce cœur vierge encore se fondaient, se purifiaient au contact de ce maître incontesté.

Et rêveuse, délicieusement alanguie, elle revoyait par l'imagination cette soirée, ce bal de l'Hôtel de Ville où pour la première fois elle s'était produite sous ce nom d'emprunt de comtesse du Barry, et à son oreille retentissaient les paroles de Saint-Germain qui d'une voix douce et grave lui disait :

– Vous n'êtes pas, vous ne serez jamais la comtesse du Barry… Il

en est temps encore, partez, vivez modestement, mais honnêtement, dans votre pays… là-bas… à Vaucouleurs… et soyez ainsi assurée que vous trouverez ainsi le bonheur.

Et voilà que, chose étrange, cet inconnu qui accompagnait d'Assas, ce poète au ton railleur, à l'œil ironique, aux manières communes et emphatiquement théâtrales, venait de lui répéter là, avec la même douceur dans la voix et le regard, la même chose en termes presque identiques.

Et cet inconnu qui paraissait l'avoir devinée, tout comme Saint-Germain naguère, avait parlé du rôle qu'on lui faisait jouer.

Il savait donc ?

Et il savait, comme Saint-Germain, pourquoi cette même douceur, pourquoi cette pitié qu'elle avait lue clairement dans son regard, tandis que lui, l'aimé, restait immuablement froid et dédaigneux, presque méprisant ?

Toutes ces choses la frappaient étrangement, et dans son esprit simple, enclin à la superstition, cette idée qu'elle était fatalement destinée à échouer dans la tâche qu'elle avait assumée, s'incrustait tenace et tyrannique.

Et elle se demandait s'il ne valait pas mieux se donner le bénéfice de renoncer soi-même, librement, plutôt que d'échouer honteusement.

Au moins, par son abandon volontaire, se concilierait-elle des sympathies, forcerait-elle l'estime de ceux qui lui tenaient tant à cœur, tandis qu'en persistant en allant à un échec qu'un secret pressentiment lui montrait certain, elle verrait tout le monde se tourner contre elle, même et surtout ceux qui l'avaient poussée jusque-là.

Et son imagination allant de Saint-Germain à Crébillon, elle répétait machinalement les paroles du poète :

– Vous n'êtes pas faite pour le rôle qu'on vous fait jouer ici.

Et elle se demandait avec angoisse, stupéfaite elle-même devant les tiraillements de sa propre conscience, si ce poète n'avait pas raison, et si elle ne devait pas écouter sa voix qui lui conseillait de renoncer à la lutte, de réaliser ce qu'elle possédait et, avec cette petite fortune, de se retirer dans son pays, d'y vivre honnêtement en élevant sa petite sœur.

Cette fortune, d'ailleurs, qui lui paraissait aujourd'hui très modeste, ne lui apparaissait-elle pas, lorsqu'elle exerçait son métier de fille galante, comme un rêve doré qui ne se réaliserait jamais ?

Elle sortit de ces pensées comme d'un songe et s'aperçut alors qu'elle tenait dans sa main crispée un papier que Crébillon y avait glissé avant de partir.

Elle ouvrit le billet et lut.

Il ne contenait pas autre chose que le nom d'une hôtellerie et les indications d'étage et de porte.

L'adresse de d'Assas sans doute.

Cet inconnu pensait donc qu'il pouvait lui être utile de connaître cette adresse ?… Il pensait donc qu'elle pouvait avoir l'idée de retourner voir d'Assas ?

Pourquoi ?… Après ce qui s'était passé entre eux aux prisons du château, quelle nouvelle tentative pourrait-elle faire ?…

Qu'espérait d'elle ce poète ?

Et de plus en plus songeuse, elle allait rentrer chez elle, lorsque l'idée lui vint que le jardinier allait peut-être bavarder et raconter comment les deux fugitifs s'étaient introduits dans le jardin.

Personnellement, cela lui importait peu. Elle était tellement lasse et découragée qu'il lui indifférait complètement que le roi et M. Jacques lui-même apprissent qu'elle avait laissé fuir le chevalier.

Mais elle comprenait fort bien aussi qu'une indiscrétion pouvait livrer celui qu'elle aimait malgré tout et elle ne voulait pas maintenant le voir en prison.

Elle fit donc un détour et, ayant trouvé le jardinier qui se livrait consciencieusement à son travail quotidien, elle lui dit :

– Ces deux gentilhommes sont enfin partis… Une autre fois, Gaspard, soyez plus prudent… Je veux bien, pour cette fois, vous promettre de laisser ignorer cet incident au roi… mais songez que si pareille aventure se renouvelait et que le roi vint à le savoir, vous seriez impitoyablement chassé… et vous avez de la famille, je crois… Dans votre propre intérêt, veillez à ce que cela ne se renouvelle plus…

Gaspard, à ces paroles, avait pâli, dans la crainte de perdre sa place, et avait répondu d'un ton soumis :

– Je vous jure, madame, que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour empêcher ces gentilhommes d'entrer et, une fois entrés, pour les faire sortir… le jeune m'a même offert sa bourse que j'ai refusée… et cependant j'ai de la famille en effet… Si madame veut bien me promettre de ne rien dire, je lui affirme que pareil fait ne se présentera plus… mais, je vous en prie, faites que le roi ne sache rien…

– Je vous ai promis de ne rien dire, je tiendrai ma promesse… le roi ne saura rien… à moins que vous-même ne commettiez l'imprudence de parler…

– Oh ! madame peut être tranquille… je n'irai pas me vendre moi-même.

Et en disant ces mots, le brave homme paraissait gêné.

Sans remarquer cette gêne, la comtesse reprit :

– En attendant, vous avez bien fait de refuser la bourse qu'on vous offrait… mais comme je ne veux pas qu'il soit dit que vous avez perdu quelque chose en cette occurrence… voici la mienne… vous pouvez la prendre, celle-là… j'espère qu'elle ne sera pas moins bien garnie que celle que vous avez refusée…

Et coupant court aux paroles du brave homme qui se confondait en bénédictions et en remerciements, elle rentra chez elle pendant que Gaspard soupesait la bourse avec une évidente satisfaction et se grattait furieusement l'oreille, en murmurant :

– Et moi, triple niais, qui n'ai pas su garder ma langue et suis allé sottement raconter la chose à Mlle Nicole… Pourvu que cette brave demoiselle n'aille pas faire comme moi et bavarder… Madame est bonne, elle veut bien oublier… mais M. Lebel lui, ne badine pas… c'est que je serait impitoyablement chassé… Et mes pauvres enfants, qu'est-ce qu'ils deviendraient ?… Il faudra que je prie Mlle Nicole de ne rien dire.

Pendant ce temps, la comtesse, qui était rentrée dans son boudoir, se disait :

– Allons, ce brave Gaspard a trop peur de perdre sa place, il ne parlera pas… me voici tranquille.

Et ayant allumé une cire rose, elle brûla avec précaution le billet de Crébillon, dans la crainte que ce chiffon de papier venant à s'égarer, l'adresse qu'il contenait ne tombât entre les mains de quelque malintentionné et ne mît sur la trace du fugitif.

À la suite de cet incident la comtesse resta pendant deux jours en proie à une agitation intérieure violente, sans cesse harcelée par les idées nouvelles qui jaillissaient dans son cœur et dans son cerveau, mais ne trouvant pas malgré tout la force de prendre une détermination ferme.

Elle paraissait agacée, nerveuse, d'une sensibilité extrême qui la faisait éclater, sans raison apparente, en rires désordonnés ou en sanglots déchirants.

Tout le monde dans la petite maison subit le contre-coup de cette

crise qu'elle traversait.

Le roi lui-même dut en subir les effets, ce qui le refroidit sensiblement sans que la jeune femme parût le remarquer.

Enfin, au bout de deux jours, n'y tenant plus, elle se fit habiller très simplement d'une toilette noire et prévint Nicole qu'elle sortait.

Elle se rendit tout droit à l'adresse que lui avait donnée Crébillon, monta directement sans rien demander à personne et frappa à la porte qui lui avait été désignée, d'avance le cœur étreint par une indicible angoisse.

Ce fut Crébillon qui vint lui ouvrir.

Le poète ne parut pas autrement surpris de cette visite mais en revanche d'Assas tressaillit violemment.

Elle vit ce tressaillement et, croyant qu'il voulait la chasser, elle joignit les mains dans un geste suppliant.

Crébillon les regardait tous les deux avec une attention soutenue. Il paraissait très calme, seulement ses doigts battaient nerveusement un rappel frénétique sur le dossier d'une chaise qu'il avait saisi machinalement.

D'Assas cependant s'était levé et de sa voix fraîche et sonore, la regardant bien en face pendant qu'elle restait muette, trop émue pour parler, il dit doucement, avec une déférence visible :

– Madame, lorsque vous me fîtes l'honneur de me venir visiter dans ma prison, je me suis oublié jusqu'à vous dire des choses qu'un homme ne doit pas dire à une femme… quelle qu'elle soit… ce faisant, j'ai manqué au respect que tout homme bien né doit à une femme… je vous en demande pardon…

Elle leva sur lui des yeux brillants, se demandant si elle entendait bien, si elle ne rêvait pas, et ne trouvant pas un mot à dire elle éclata en sanglots, tomba à genoux et, avant qu'il eût pu faire un mouvement, saisit sa main et la baisa.

Vivement, d'Assas confus la releva en murmurant :

– Oh ! madame !… que faites-vous ?…

Et le pauvre chevalier éperdu regardait Crébillon comme pour implorer son secours.

Celui-ci, non moins ému, ne se fit d'ailleurs pas tirer l'oreille. Il approcha vivement un fauteuil dans lequel la jeune femme se laissa tomber, la tête enfouie dans ses deux mains, toujours secouée par d'affreux sanglots.

Le poète fit au chevalier un signe qui recommandait de se taire et de respecter cette douleur sincère, et posant doucement sa main sur

la tête de la jeune femme avec une douceur infinie qu'on n'aurait jamais soupçonnée dans ce grand corps dégingandé :

– Pleurez, mon enfant, pleurez… les larmes sont bonnes, les larmes sont saintes parce qu'elles sont régénératrices… pleurez… parce que, avec les larmes de vos yeux tombent en même temps toutes les mauvaises pensées qui étouffaient votre cœur… pleurez, parce que ces larmes purifient ce cœur qui se dégagera pur et radieux… pleurez, mon enfant…

Et, comme une mère qui berce son enfant, l'excellent homme, en des paroles émues, laissait parler son cœur de poète et endormait la douleur dans ce cœur meurtri, pendant que d'Assas contemplait ce spectacle et écoutait avec une émotion qu'il n'essayait pas de cacher.

Enfin, la jeune femme parut se calmer.

Elle essuya ses yeux et dit avec un sourire triste et doux :

– C'est fini !…

Et comme ses yeux se fixaient sur d'Assas en prononçant ces mots, Crébillon esquissa un mouvement de retraite que le chevalier vit avec inquiétude, car il se demandait ce que venait faire la comtesse, et un tête-à-tête avec cette femme, qui, décidément, était de plus en plus étrange et extraordinaire, l'effrayait.

Juliette vit-elle cette inquiétude ?… Comprit-elle ce qui se passait dans l'esprit de d'Assas ?

Nous ne saurions le dire.

Toujours est-il qu'elle dit à Crébillon qui déjà gagnait la porte :

– Restez, monsieur, je vous prie… Vous pouvez entendre ce que je suis venue dire à M. d'Assas…

Crébillon s'inclina, satisfait au fond d'assister à cet entretien qui l'intriguait, devinant que sa présence pouvait être utile, tandis que d'Assas, de son côté, respirait plus à l'aise, satisfait de voir un tiers entre lui et cette femme déconcertante.

Juliette reprit, s'adressant à d'Assas, cette fois :

– Vous avez eu, tout à l'heure, la générosité de me demander pardon pour les vérités un peu dures peut-être que vous m'avez dites l'autre jour. Ces vérités, je les avais méritées par toutes les… sottises que je vous ai dites… dont je rougis aujourd'hui, et c'est moi, d'Assas, qui vous demande pardon…

– Oh ! madame, je ne souffrirai pas !…

– Écoutez-moi, je vous prie… Oui, je vous demande pardon de vous avoir, par mes folles paroles, par mes actes méprisables et, je

le sens aujourd'hui, indignes d'un cœur honnête, mis dans la cruelle nécessité de me dire des choses que vous vous reprochez dans la bonté de votre cœur… alors que je reconnais maintenant et que je déclare hautement, devant monsieur qui m'entend, qu'elles étaient fort au-dessus de ce que je méritais.

– Je vous en conjure, madame, dit d'Assas, ne parlons plus de cela… j'ai tout oublié pour ma part… et… je serais heureux, croyez-le, si vos paroles et vos actes futurs me permettaient de ne me souvenir que du service que vous m'avez rendu l'autre jour et de vous remercier autrement que par de vaines paroles, comme je le fais en ce moment…

La comtesse le regarda avec une pointe d'attendrissement étonné et murmura, pour elle-même :

– Il serait donc vrai… ?

Puis, secouant sa tête charmante d'un air résolu, elle répondit :

– Peut-être avez-vous raison… mais ce que j'ai à vous dire me ramènera forcément à parler de ce qui s'est passé entre nous… Rassurez-vous pourtant, j'éviterai autant qu'il me sera possible de rappeler des souvenirs qui me sont aujourd'hui plus pénibles et plus odieux qu'ils ne peuvent l'être pour vous… et si certains de ces souvenirs que je serai forcée d'évoquer devant M. de Crébillon sont humiliants pour moi… eh bien, ce sera ma punition… le commencement de l'expiation que je me suis imposée… uniquement pour mériter un peu de votre estime.

D'Assas s'inclina en signe d'assentiment.

La comtesse se recueillit quelques secondes et reprit :

– Pourtant, il est une chose que je veux vous répéter encore une fois… Je vous aime ardemment… de toutes les forces de mon être… Vous êtes le premier, le seul qui ait fait battre mon cœur, et ce cœur s'est donné pour toujours… il ne se reprendra jamais… quoi qu'il puisse advenir…

Je sais que je suis indigne de votre amour… vous ne pouvez descendre jusqu'à moi. Hélas ! quoi que je fasse, je ne pourrai jamais m'élever jusqu'à vous, car rien au monde ne pourra effacer l'odieux et méprisable passé qui fut le mien.

Je n'espère donc rien… je ne demande rien… pas même votre amitié… mais il m'est doux de vous dire encore une fois que mon cœur vous appartient tout entier… que la misérable femme que je suis sera toujours heureuse de sacrifier sa vie et son bonheur à votre propre bonheur… Dites-vous bien cela, d'Assas, et ne l'oubliez

jamais, car plus jamais maintenant je ne vous parlerai de cet amour.

Vous disiez tout à l'heure que vous attendiez mes actes et mes paroles pour me juger… En attendant les actes, vous allez pouvoir le faire tout de suite, car je vais parler avec une entière franchise et ce que je vais vous dire, c'est ma confession pleine et entière… si humiliante qu'elle puisse être pour moi… Plus tard, d'Assas, vous verrez que mes actes seront d'accord avec mes paroles.

– Je ne souffrirai pas, madame, que vous vous humiliiez… Tout ce que vous venez de dire, ce que vous avez fait pour moi me donne à penser que vous valez mieux qu'on ne vous a dépeinte à mes yeux, et je commence à croire qu'on vous a calomniée… Qui que vous soyez, quoi que vous ayez été, il y a certainement en vous des élans généreux qui ne demandent qu'à se développer… Je crois fermement que, si vous suivez les impulsions de votre cœur, vos actes seront tels qu'ils vous réhabiliteront aux yeux des honnêtes gens… Il est donc inutile de vous humilier, répondit d'Assas.

La comtesse hocha la tête comme quelqu'un qui est bien décidé, tandis que Crébillon disait :

– Laissez dire, madame… Les paroles comme les larmes sont parfois un soulagement…

– Vous avez raison, monsieur… ce me sera un soulagement immense de pouvoir découvrir mon âme devant deux hommes d'esprit et de cœur.

Les deux hommes s'inclinèrent.

La comtesse reprit :

– Vous disiez tout à l'heure qu'on m'avait dépeinte à vous et sans doute calomniée… On vous a donc parlé de moi ?…

– Oui, madame, je l'avoue… mais…

– Oh ! rassurez-vous, je ne vous demande pas le nom de la personne qui vous a parlé de moi… ce nom, au surplus, je crois le connaître… Est-ce la même personne qui vous a dit mon vrai nom et… ce que j'avais été ?…

– La même, oui, madame, répondit d'Assas qui tout aussitôt ajouta vivement :

Cette personne aurait-elle menti ?

– Non, pas sur ce point-là… Je sais bien ce qu'on vous a dit que j'étais, répondit Juliette en baissant la tête… Mais si on vous a dit que j'étais pour quelque chose dans la séquestration de Mme d'Étioles, on a menti… Je n'ai rien fait, je vous le jure, contre cette jeune femme, si ce n'est de prendre sa place dans la petite

maison du roi… cela et une… méchante action que j'ai commise il y a deux jours, et que je vous confesserai, voilà les deux seules choses que j'aie à me reprocher ; encore, de ces deux choses, tout au moins êtes-vous le dernier qui puisse me reprocher la première puisque, en prenant sa place, j'ai empêché Mme d'Étioles de devenir ce que je suis devenue… Me croyez-vous ?…

– J'attends… répondit évasivement d'Assas qui, malgré toute la pitié qu'il ressentait pour cette jeune femme, répugnait à un mensonge.

– Vous attendez des preuves, n'est-ce pas ?… c'est juste, au fond… pourquoi me croiriez-vous sur parole ?…

– Je ne dis pas cela.

– Mais vous le pensez… On vous a dit que je poursuivais Mme d'Étioles de ma haine… que je l'avais fait enlever, séquestrer, que sais-je encore ?… tout cela est faux… et la preuve en est que je vais vous dire où elle se trouve…

– Vous feriez cela ? dit d'Assas dans une explosion de joie.

– Je ferai cela… pour vous… répondit tristement Juliette.

– Parlez !… parlez vite !…

– Vous l'aimez donc bien ? demanda Juliette en fermant instinctivement les yeux devant le coup au-devant duquel elle allait.

– De toute mon âme ! répondit d'Assas sans se rendre compte du coup qu'il portait.

– Ah ! fit douloureusement la jeune femme en pressant des deux mains son cœur qui bondissait dans sa poitrine.

Crébillon fut pris soudain d'une quinte de toux, comme s'il eût voulu couvrir les paroles de d'Assas et lui faire sentir la cruauté d'une telle franchise.

Juliette s'était remise et, regardant le chevalier avec mansuétude, elle dit simplement avec un accent de maternelle tendresse :

– Pauvre petit !…

– Que voulez-vous dire ?

– Vous le saurez toujours assez tôt… Je vous dirai donc où se trouve Mme d'Étioles et vous ne croirez plus ainsi que je suis le bourreau de cette jeune femme, vous verrez ainsi qu'on vous a menti sur ce point-là… Mais avant que vous puissiez comprendre et sinon excuser, du moins atténuer la responsabilité de certains de mes actes, je dois vous dire qui je suis, et comment j'ai vécu jusqu'à ce jour… Peut-être trouverez-vous, quand vous saurez tout, que je suis plus digne de pitié que de mépris…

– Un mot, je vous en prie, madame… Si on m'a menti sur certains points, on peut avoir menti sur d'autres… Mme d'Étioles est vivante, n'est-ce pas ?…

– Oui… cela, je vous l'affirme.

– Vivante et… bien portante ?…

Avant de répondre à cette question, la comtesse regarda attentivement le jeune homme comme pour s'assurer qu'il aurait la force de supporter le coup qu'elle allait être forcée de lui porter.

D'Assas vit parfaitement cette hésitation et sentit le frisson de l'angoisse l'étreindre.

D'une voix étranglée, il interrogea :

– Elle est malade ?… dangereusement peut-être… parlez… je suis fort.

– Mme d'Étioles en effet est malade… gravement malade… répondit enfin Juliette.

– En danger de mort peut-être ? dit d'Assas, voyant qu'elle hésitait et devinant d'instinct qu'elle voulait le ménager.

– Non, dit vivement Juliette, plus maintenant… mais son état est grave… il exige des soins assidus, des précautions minutieuses… Une émotion dans l'état où elle se trouve pourrait la tuer net… néanmoins le docteur espère la sauver maintenant… mais elle sera longtemps à se remettre…

– Ah ! fit d'Assas d'une voix rauque… Enfin, pour le moment, tout péril imminent a disparu ?…

– Elle est en bonne voie… et s'il ne se produit aucun incident, aucune complication, elle est sauvée… Je vous jure que je vous dis la vérité.

– C'est bien, je vous crois… Oui, je vois que vous êtes sincère… et bien que les nouvelles que vous me donnez ne soient pas précisément ce que je voudrais qu'elles fussent… je vous remercie du sacrifice que vous faites… je vous remercie des ménagements que vous avez mis à me communiquer cette nouvelle douloureuse… Encore un mot, je vous prie… je vous tiendrai quitte après… l'état dans lequel se trouve Mme d'Étioles ne proviendrait-il pas de mauvais traitements ?…

– Non, non, dit vivement Juliette, ne croyez pas cela… Mme d'Étioles a été traitée avec tous les égards qu'elle méritait…

– Peut-être alors la séquestration qu'on lui imposait…

– Ce n'est pas cela non plus… Elle n'a pu se rendre compte de rien… le mal l'a foudroyée pour ainsi dire.

– C'est donc un mal subit qui s'est abattu sur elle ?

– Je vous l'ai dit… un mal foudroyant.

– Résultat d'une émotion violente ? dit à son tour Crébillon.

La comtesse fit de la tête un signe affirmatif. Ce geste fut accompagné d'un coup d'œil expressif comme pour dire au poète qu'elle ne s'expliquait pas plus clairement afin d'éviter une douleur cuisante au jeune homme.

D'Assas, plongé dans des réflexions douloureuses, n'avait rien remarqué, et poursuivant son idée il demanda encore une fois :

– De quand date cette maladie foudroyante ?…

– Mme d'Étioles a été terrassée par le mal le lendemain du jour où vous l'avez quittée.

– Ah ! fit d'Assas dont l'œil s'illumina soudain, est-ce que… ?

Juliette devina ce qu'il pensait et, pour la deuxième fois, elle murmura avec un accent de commisération profonde :

– Pauvre petit !…

– Ce n'est pas cela ! dit d'Assas très naturellement et comme s'il avait exprimé tout haut sa pensée, tant il était sûr qu'elle avait compris. Quelle est donc alors la cause de ce mal subit ?… Car, enfin, si ce n'est le résultat d'un crime, il doit y avoir une cause réelle… si vous la connaissez, parlez sans crainte… je vous répète que je suis fort… je peux tout entendre.

– Vous le voulez donc ?…

– Je vous en prie.

– Eh bien, Mme d'Étioles est tombée foudroyée dès l'instant où on lui a prouvé que… le roi… rendait visite nuitamment à… une autre femme.

– Ah ! fit sourdement d'Assas, qui à son tour étreignit sa poitrine à deux mains.

Juliette le regardait avec une commisération infinie, pendant que Crébillon grommelait :

– Diable ! diable !… voilà que les choses se gâtent pour mon jeune amoureux.

D'Assas cependant s'était remis et, bien que le coup eût été rude et imprévu, il avait pu, par un prodige de volonté, retrouver son calme et son impassibilité.

Aussi ce fut d'une voix où ne perçait nulle émotion qu'il dit à son tour :

– Quoi qu'il en soit, Mme d'Étioles est hors de danger pour le moment… c'est l'essentiel…

Maintenant, madame, nous vous écoutons et, quoi que ce soit que vous ayez à nous dire, soyez assurée que vous avez acquis des droits à ma reconnaissance et que vous trouverez en moi un auditeur disposé à se montrer aussi indulgent que vous vous êtes montrée doucement maternelle dans vos abnégations.

Ces paroles produisirent sur la comtesse une impression douce et encourageante dont elle avait besoin sans doute, car elle leva sur celui qui lui parlait un regard vaguement étonné où se lisait cependant une infinie tendresse et une reconnaissance sans bornes.

Et d'une voix brisée, baissant la tête pour cacher sa rougeur, elle raconta toute son existence, depuis ses premières années, en passant par la vie de débauches et d'expédients qu'elle menait rue des Barres.

Elle raconta comment M. Jacques était venu la chercher là, quel avenir prestigieux il avait fait luire à ses yeux éblouis, et comment il avait su l'entraîner par ses offres merveilleuses, par ses tentations savantes, comment elle avait succombé à ces tentations, comment elle était devenue comtesse du Barry et comment elle avait débuté dans ce rôle, au bal de l'Hôtel de Ville, ainsi que les paroles prophétiques prononcées par Saint-Germain dans cette soirée inoubliable pour elle.

Elle dit la conspiration ourdie contre Mme d'Étioles et comment en achetant la complicité de Suzon, de Nicole et des filles de service de la petite maison du roi, elle put s'introduire dans la place, éloigner sa rivale, prendre sa place et la supplanter dans les faveurs du roi ; comment elle fut de nouveau tentée par le diabolique M. Jacques à son retour de la prison ; comment cet homme sut souffler sur la colère qui bouillonnait en elle, attiser la haine et la jalousie ; se servir, en les poussant à leur paroxysme, de tous les sentiments mauvais qui fermentaient dans son cœur pour l'amener à commettre la mauvaise action qui devait perdre irrémédiablement et du même coup d'Assas et Mme d'Étioles dans l'esprit du roi.

Elle fit le récit de la nuit épouvantable qu'elle passa à la suite de cette mauvaise action.

Elle dit le chagrin ressenti, les remords dont elle était envahie au moment où d'Assas lui était apparu et comment sa vue fixa toutes ses irrésolutions et la décida à sauver coûte que coûte celui qu'elle avait voulu perdre la veille ; comment les exhortations du poète frappèrent vivement son esprit et comment, ces exhortations lui rappelant les paroles du comte de Saint-Germain, elle résolut de

tenter la démarche qu'elle faisait, de renoncer à la lutte dans laquelle on l'avait engagée, de partir, de se faire oublier et de racheter ses fautes passées en se sacrifiant elle-même à son amour, en consacrant enfin sa modeste fortune à élever dignement sa petite sœur.

– Maintenant que vous savez tout, dit-elle en terminant, jugez-moi… et ne soyez pas trop sévère… Il me reste encore à vous apprendre où se trouve Mme d'Étioles et…

À ce moment la porte s'ouvrit violemment et Jean fit irruption dans la pièce en disant d'une voix étranglée :

– Alerte !… monsieur le chevalier, on vient vous arrêter !…

Ces paroles produisirent l'effet d'un coup de foudre.

La comtesse devint pâle comme une morte et fut saisie d'un tremblement nerveux.

D'Assas et Crébillon échangèrent à son adresse un rapide et significatif coup d'œil.

Le poète murmura entre haut et bas :

– Ah ! les femmes !… les femmes !… quelles comédiennes !… Celle-ci paraissait pourtant bien sincère… et je crois, corbleu ! qu'elle avait réussi à m'émouvoir…

D'Assas, lui, dit tout haut à Juliette qui le regardait avec des yeux démesurément hagards :

– Mes compliments, madame… vous avez admirablement joué votre rôle… Je me disais aussi : Est-il possible qu'une créature humaine ait tant de dévouement et d'abnégation ? Évidemment c'est trop beau…

– Que voulez-vous dire, balbutia Juliette éperdue.

– Que, n'ayant pas voulu me livrer lorsque je me trouvais chez vous, pour des raisons qui m'échappent, vous êtes venue jouer ici une infâme comédie, pour donner le temps à votre acolyte, le comte du Barry, de venir me saisir…

– Le comte du Barry ? interrogea la malheureuse qui sentait la folie l'envahir…

– Lui-même, madame, lui qui commande les soldats qui viennent ici… Voyez plutôt !

D'Assas, en parlant, s'était approché de la fenêtre et avait pu voir le comte qui paraissait, sinon commander, du moins diriger une troupe de soldats sous les ordres d'un officier.

D'un bond la jeune femme fut près de lui et s'assura par elle-même qu'il ne se trompait pas.

Elle passa sa main sur son front où perlait une sueur froide et murmura, terrifiée :

– Le comte !…

– En personne, madame… mais, vrai Dieu ! il ne me tient pas encore, et puisque la correction que je lui ai administrée ne lui suffit pas…

– Et vous croyez que c'est moi qui l'ai amené ici ?… moi ?… dit Juliette avec une douloureuse indignation.

Sans répondre, d'Assas tourna le dos et alla chercher son épée et ses pistolets posés sur une chaise.

La comtesse ne trouva pas un mot de protestation.

Cette accusation imprévue l'assommait littéralement.

Elle sentait vaguement, du reste, que cette extraordinaire intervention de celui dont elle portait le nom, au moment précis où elle se trouvait chez d'Assas, devait paraître louche et qu'il lui était impossible de se justifier pour le moment.

Que dire, en effet ?

Par un sentiment de délicatesse qui se tournait maintenant contre elle, elle avait, dans le long et douloureux récit qu'elle venait de faire, volontairement omis de citer aucun nom.

Elle voulait bien renoncer à la lutte, mais elle ne voulait pas paraître dénoncer et livrer ceux qui l'avaient engagée et soutenue dans cette lutte.

Écrasée de honte et de douleur devant cette soudaine et irréfutable accusation, elle poussa un soupir douloureux et s'affaissa évanouie sur le parquet.

Sans s'occuper d'elle, d'Assas examinait froidement ses armes.

Mais le valet, Jean, qui paraissait trépigner d'impatience, lui dit :

– Vite, monsieur le chevalier, suivez-moi…

– Et où cela, mon ami ? demanda le chevalier assez étonné.

– Vous le verrez… mais, pour Dieu, dépêchons, monsieur ; dans quelques secondes il sera trop tard… Monsieur de Crébillon, tâchez de gagner quelques minutes, je réponds de tout…

Jean parlait avec une telle assurance que le poète, gagné par cette confiance, répondit :

– Allez, chevalier, allez vite… Je me charge de retenir pendant quelques instants ceux qui vous cherchent.

– Venez, monsieur, suivez-moi, reprit Jean.

– Soit, répondit d'Assas, qui, sans plus discuter, s'élança à la suite du valet de Saint-Germain qui lui montrait le chemin.

Quelques instants plus tard, le poète entendait des pas nombreux dans l'escalier, et la voix de l'hôtelier, qui, tremblant de frayeur, disait, d'ailleurs avec la plus entière bonne foi, car il n'avait jamais vu d'Assas :

– Mais, monsieur l'officier, je vous jure que la personne que vous cherchez ne loge pas chez moi.

– C'est ce que nous allons voir, répondait une voix… Je vais fouiller la maison, je verrai bien si vous dites vrai…

– Ah ! Seigneur ! quelle aventure !… geignait l'hôtelier.

Crébillon n'en écouta pas davantage et, jugeant le moment venu d'intervenir, il ouvrit la porte et demanda avec son plus gracieux sourire :

– Qu'y a-t-il donc ?… D'où vient tout ce vacarme ?

L'officier s'avança et dit, après avoir consulté d'un coup d'œil le comte du Barry, qui répondit par un signe de tête négatif :

– Monsieur, nous recherchons M. le chevalier d'Assas pour l'appréhender au corps… J'ai reçu l'ordre de fouiller cette maison… Permettez-nous donc de pénétrer chez vous et de nous assurer que celui que je cherche n'y est pas…

J'ajoute, d'ailleurs, qu'au cas où cette visite ne vous conviendrait pas, je me verrais contraint, à mon grand regret, de me passer de votre permission…

– À Dieu ne plaise, monsieur, qu'il me vienne à l'idée d'empêcher un loyal officier de Sa Majesté d'exécuter sa consigne… Celui que vous dites n'est pas chez moi… Entrez, monsieur, et assurez-vous-en par vous-même… accomplissez votre mission…

L'officier, voyant que cet inconnu s'exprimait comme un homme de qualité et en sujet docilement soumis aux ordres de son roi, s'inclina très poliment, et sans doute avait-il des instructions précises, car il s'effaça devant du Barry qui entra le premier.

Pendant ce temps, la comtesse, remise de son évanouissement, s'était traînée vers un fauteuil dans lequel elle s'était assise, ses jambes refusant de la soutenir.

La première personne que du Barry vit en mettant le pied dans la chambre, fut donc la comtesse, qui le regardait s'approcher avec des yeux où se lisaient la terreur et l'angoisse.

À la vue de la comtesse, du Barry tressaillit violemment et, sans dire un mot, s'approchant d'elle vivement, il se plaça devant elle de façon à la masquer le plus possible.

De son côté, la jeune femme, soit par crainte réelle, soit qu'elle

eût compris l'intention du comte, avait enfoui son visage dans son mouchoir et pleurait silencieusement.

En sorte qu'il eût été impossible à l'œil le plus perçant de pénétrer les traits de la femme qui pleurait dans ce fauteuil.

L'officier, à qui cette manœuvre avait échappé, avait du premier coup d'œil aperçu la jeune femme et il en avait conclu que sa visite intempestive venait interrompre un duo d'amour.

Aussi, jetant sur le poète un coup d'œil égrillard, il dit avec un sourire entendu et un furtif coup d'œil à l'adresse de la comtesse :

– Excusez-moi, monsieur, mais ma consigne est rigoureuse et formelle… Néanmoins, j'abrégerai autant qu'il sera en mon pouvoir et vous laisserai continuer votre… entretien…

Crébillon s'inclina à son tour et, toujours aimable, répondit :

– Faites ce que vous avez à faire.

Discrètement, l'officier, pendant que ses hommes fouillaient partout, affecta de ne pas remarquer la présence de cette femme.

La visite terminée, l'officier allait se retirer, lorsque du Barry s'approcha de lui et lui dit à voix basse quelques mots qui parurent le surprendre.

Néanmoins, il s'inclina devant l'ordre qu'on venait de lui donner, et, s'adressant à Crébillon, il dit :

– Encore une fois, monsieur, excusez la rigueur des ordres que je suis chargé de faire exécuter… Je dois laisser deux sentinelles dans cette chambre, pendant que nous continuerons ailleurs nos recherches… Jusque-là, vous êtes mon prisonnier… Mais rassurez-vous, cette détention sera de courte durée…

Assez étonné et vaguement inquiet, le poète répondit néanmoins avec un calme apparent :

– Je suis à vos ordres, monsieur.

L'officier, après avoir fait un signe à deux hommes, sortit, suivi de du Barry et de toute sa troupe, et pendant qu'ils se faisaient ouvrir toutes les portes par l'hôte toujours geignant, pendant qu'ils visitaient minutieusement toutes les pièces, sondaient les matelas, regardaient sous les lits, fouillaient les armoires, et enfin inspectaient les combles et les caves dans tous leurs coins et recoins, les deux soldats restés dans la chambre s'étaient placés, l'arme au bras, l'un devant la porte, l'autre devant la fenêtre, et par leur présence empêchaient toute conversation entre le poète et Juliette.

Enfin, après avoir fouillé la maison de fond en comble, Crébillon entendit l'officier qui disait :

– Rien !… Vous aurez été mal renseigné, mon cher comte !…

Demi-tour ! ajouta-t-il sur un ton de commandement. Au revoir, comte, envoyez-moi les deux hommes que j'ai laissés là-haut et rendez la liberté à ce brave homme que nous avons dérangé bien malencontreusement, à ce qu'il me paraît.

Crébillon respira.

Le chevalier avait donc pu fuir encore une fois.

Cependant une vague inquiétude le tenait encore et il se demandait ce que pouvait bien avoir à faire encore le comte du Barry, lorsque la porte s'ouvrit et celui-ci parut.

Sans dire un mot au poète, le comte fit signe aux deux soldats de partir et, s'approchant de Juliette défaillante, il dit simplement en lui offrant son bras :

– Venez, madame.

Machinalement elle obéit à l'injonction, se leva, prit le bras qu'on lui offrait et suivit du Barry, qui sortit comme il était entré, sans dire un mot, sans un salut, aux yeux ébahis de Crébillon tout déferré par cette attitude.

Lorsque le comte, emmenant Juliette, eut disparu, le brave Crébillon, revenu de sa stupeur, exhala sa mauvaise humeur par des retentissants jurons et de violentes invectives à l'adresse de celui qui venait de sortir.

– Que la fièvre quarte t'étouffe en route ; oiseau de malheur, toi et ta traîtresse compagne !… Traîtresse ?… Heu !… Est-ce bien sûr ?… Pouvait-elle pas dire que d'Assas venait de fuir ?… Elle ne l'a pas fait pourtant… pourquoi ?…

Oui, mais qui sait si, maintenant que je ne suis plus là, elle ne parlera pas ?… Pourtant elle paraissait sincère… Le diable emporte les femmes… Qui donc oserait rien affirmer avec cette engeance ?…

Peut-être serait-il plus prudent de déguerpir… et de déménager tout doucement, jusqu'à ce que j'aie des nouvelles de d'Assas que je ne puis abandonner ainsi… En attendant, me voilà tout seul et ne sachant que faire… mordieu !…

À ce moment même la porte s'ouvrit encore une fois et Jean fit une entrée discrète.

Nous laisserons l'adroit et fidèle valet de Saint-Germain expliquer au poète comment il avait mené à bonne fin la tâche qu'il avait assumée de faire fuir le chevalier et nous suivrons le comte et sa pseudo-femme, après avoir expliqué toutefois, en quelques mots, l'intervention soudaine de du Barry accompagné d'une troupe de

soldats chargés d’arrêter d’Assas.

Chapitre 25

TROIS ASSOCIÉS

Lorsque le jardinier de la petite maison des Quinconces, Gaspard, avait été congédié par la comtesse se trouvant soudain en face de d'Assas et de Crébillon, il avait rencontré la soubrette Nicole qui, *par hasard* avait éprouvé, elle aussi, le besoin de prendre l'air dans le jardin.

Sous le coup de l'effarement produit par cet événement extraordinaire, le brave jardinier, sans réfléchir, sans songer à mal, d'ailleurs adroitement interrogé par la camériste, avait complaisamment raconté, avec force détails, l'intrusion soudaine et imprévue de ces deux inconnus qui fuyaient si précipitamment devant les soldats du roi.

La rusée fille de chambre s'était aussitôt dissimulée derrière les arbres et avait assisté de loin à toute la scène, rapide d'ailleurs, qui s'était déroulée entre sa maîtresse et ces deux inconnus.

Au jeu des physionomies, elle avait deviné une partie de ce qui se disait et, en tout cas, parfaitement compris la signification des gestes lorsque le poète signalait l'approche de la troupe qui passait au galop devant la porte.

Qui étaient ces deux inconnus ?

L'espionne ne le soupçonnait pas, mais elle comprenait parfaitement qu'ils étaient poursuivis, qu'ils adjuraient celle qu'elle était chargée de surveiller de ne pas les livrer et que celle-ci accédait à leur prière ou à leurs menaces, puisqu'elle ne leur ouvrait la porte qu'après que le galop de la troupe lancée à leur poursuite s'était perdu au loin.

Voyant là un événement bon à signaler et susceptible de lui rapporter une somme rondelette, car celui qu'elle continuait à prendre pour un paisible bourgeois, M. Jacques, payait royalement, elle avait opéré une prudente retraite et était rentrée dans l'intérieur du pavillon avant sa maîtresse.

Puis, prétextant une commission à exécuter, elle s'était rendue tout droit à l'herboristerie du Pavot d'argent et avait demandé M. Jacques, à qui elle avait raconté tout au long ce qui venait de se passer.

Celui-ci, qui l'instant d'avant avait quitté le comte du Barry amené, comme on sait, dans cette même droguerie, informé d'autre part des recherches que l'on effectuait en vue de ressaisir le chevalier en fuite, n'avait pas eu beaucoup de peine à deviner le nom de ce fugitif que la comtesse venait de laisser échapper.

Quant à ce personnage qui accompagnait d'Assas, M. Jacques ne devinait pas qui il pouvait être et, au reste, cela lui importait peu.

Vivement contrarié de voir que la comtesse s'opiniâtrait dans son amour et continuait de le trahir malgré tous ses efforts pour l'amener à suivre docilement ses instructions, le ténébreux personnage avait aussitôt dressé son plan, donné ses ordres, et congédié la délatrice avec des instructions précises.

Lorsque la comtesse du Barry se fit habiller pour se rendre auprès de d'Assas, Nicole la suivit de loin, la vit entrer dans l'hôtellerie et se rendit tout droit ruelle aux Réservoirs signaler la maison où venait d'entrer sa maîtresse.

Aussitôt le comte s'était rendu au château, où des instructions étaient données sans doute en prévision de cet événement, car il obtint sans difficulté de diriger cette expédition.

Et voilà comment, M. Jacques ayant deviné que si la comtesse connaissait la retraite de d'Assas elle ne résisterait pas au désir de le voir, et s'étant dit qu'ainsi, par elle, il mettrait la main sur le fugitif, le comte du Barry avait pu, accompagné de soldats, envahir l'hôtellerie de Crébillon.

Malheureusement pour lui, Jean faisait bonne garde, il avait vu poindre la troupe qui paraissait se diriger vers leur demeure et tout aussitôt avait donné l'alarme.

Ces explications données, revenons au comte et à la comtesse du Barry.

En descendant l'escalier de l'hôtellerie, du Barry, qui paraissait en proie à une colère froide, terrible, avait dit sur un ton impérieux, à

sa compagne :

– Enveloppez-vous de votre mante et baissez soigneusement le capuchon… que nul ne puisse vous reconnaître pendant le trajet que nous allons effectuer.

Sans trop savoir ce qu'elle faisait, celle-ci avait obéi à cet ordre et suivi docilement son guide.

Elle se demandait encore comment du Barry avait été renseigné et comment il était arrivé si inopinément que c'était vraiment un miracle que d'Assas eût pu échapper.

Elle éprouvait une douleur atroce à la pensée que celui-ci, trompé par les apparences, avait fui en emportant cette conviction qui paraissait plausible d'une complicité de sa part dans cette apparition aussi soudaine qu'imprévue de gens chargés de l'arrêter.

Et elle se disait que toutes les apparences étaient contre elle, qu'elle ne pouvait lui en vouloir, qu'à sa place elle eût pensé comme lui et suspecté à juste raison l'auteur d'une démarche interrompue si brusquement et d'une façon aussi dangereuse pour celui auprès de qui elle était faite.

Et elle se demandait ce qu'elle pourrait dire et faire plus tard pour se disculper.

Ainsi plongée dans ses pensées, elle suivait le comte sans se rendre compte du chemin qu'elle faisait.

Ce ne fut qu'arrivée à destination qu'elle s'aperçut que son compagnon l'avait conduite dans la maison de la ruelle aux Réservoirs, alors qu'elle pensait qu'il allait la reconduire dans la petite maison des Quinconces.

Elle fut surprise, mais non inquiète…

Quelle crainte pouvait-elle avoir ?

Que pouvait-on tenter contre elle ?

Elle se savait indispensable.

En effet, qu'on la fît disparaître ou qu'elle se retirât volontairement de la lutte, et tout croulait pour du Barry comme pour M. Jacques.

Elle pensait donc non sans raison qu'elle était à l'abri de toute violence parce qu'on avait trop besoin d'elle, et la mort, au surplus, ne l'effrayait pas, tant elle avait de douleur et de désespoir au fond du cœur.

Mais si elle supposait qu'on ne tenterait aucune violence à son égard, elle comprenait en revanche qu'elle allait essuyer un rude assaut et, sans doute, être durement réprimandée par le comte ou,

ce qui l'effrayait davantage encore, par M. Jacques.

Non pas qu'elle eût vis-à-vis de ce maître la même terreur, la même crainte superstitieuse qu'elle avait précédemment…

Mais elle ne se sentait pas assez sûre d'elle-même, elle ne se sentait pas suffisamment affermie dans ses résolutions.

Et, ayant appris à connaître la force de persuasion de ce terrible maître qui broyait une âme et façonnait une volonté à sa guise, elle craignait que par des moyens inconnus il n'arrivât à la persuader, à la faire renoncer à ses projets et à la ramener docile et obéissante dans la voie où il la voulait.

Cette pensée lui faisait courir des frissons le long de l'épiderme.

Du Barry l'avait fait entrer dans le pavillon du milieu, celui qui était occupé par M. Jacques et où nous n'avons eu que rarement l'occasion de pénétrer.

Après avoir traversé une antichambre déserte et simplement garnie de quelques sièges, le comte l'avait fait entrer dans une pièce assez spacieuse et élégamment meublée.

Cette pièce possédait une vaste fenêtre dont les rideaux étaient soigneusement tirés et, en outre de la porte par où ils venaient de pénétrer, presque en face, une portière rabattue dissimulait une porte qui donnait dans une autre pièce ainsi masquée.

Le comte, après avoir fermé la porte derrière lui, lui fit signe de s'asseoir, et elle eut un soupir de soulagement en constatant que celui en face de qui elle craignait de se trouver, M. Jacques, n'y était pas.

Mais à peine s'était-elle assise que la portière dont nous avons parlé se soulevait et que M. Jacques entrait paisiblement.

M. Jacques s'approcha d'un pas égal et lent, s'assit confortablement, sortit sa tabatière de sa poche, huma une prise et, de l'œil, interrogea du Barry qui, en réponse à cette question muette, répondit avec une rage concentrée :

– Rien, monseigneur.

D'un coup sec, M. Jacques ferma la tabatière avec laquelle il jouait machinalement.

Ce fut, d'ailleurs, la seule manière dont se manifesta sa contrariété, et il demanda avec un calme absolu :

– Êtes-vous arrivé trop tard ?… Ou bien nos renseignements étaient-ils inexacts ?

– Je ne saurais dire… Suivant vos instructions je n'ai posé aucune question à madame… Quant au reste, j'ai vainement fouillé de fond

en comble la maison signalée… C’est à n’y rien comprendre.

– Bien ! fit M. Jacques, qui, se tournant alors vers la comtesse, lui dit avec beaucoup de calme et d’un air presque dégagé, comme s’il n’eût attaché aucune importance à ce qui venait de se passer :

Eh bien, mon enfant, malgré mes avertissements réitérés, malgré mes conseils salutaires, malgré tout enfin, vous avez donc voulu revoir ce petit d’Assas ?

– Oui, monsieur, répondit Juliette avec fermeté et résolution.

– Vous avouez !… dit du Barry pâle de colère.

Juliette le toisa d’un air méprisant et, sans lui répondre un seul mot, fit pirouetter le fauteuil dans lequel elle était assise, de manière à lui tourner complètement le dos, manifestant ainsi clairement sa ferme résolution de ne pas discuter avec cet allié de la veille qu’elle considérait maintenant comme un adversaire.

En même temps, elle faisait face à M. Jacques, résolue à lutter énergiquement et au besoin à prendre une vigoureuse offensive.

– Madame… hurla le comte exaspéré par cette impertinente attitude.

Mais un froncement de sourcils du maître calma cette colère comme par enchantement et arrêta sur ses lèvres la menace prête à jaillir.

– Vous avez, il y a quelques jours, reprit M. Jacques toujours impassible en s’adressant à la jeune femme, vous avez laissé fuir ce d’Assas qui s’était introduit chez vous pour échapper à ceux qui le poursuivaient…

– Vous savez cela ? demanda Juliette avec un calme parfait.

– Je vous ai déjà dit une fois que je savais tout… Vous avez commis là, mon enfant, une lourde faute.

– Il fallait donc le livrer alors qu’il s’était réfugié chez moi ?…

– Oui ! dit nettement M. Jacques… On se débarrasse d’un ennemi dangereux par n’importe quel moyen…

– M. d’Assas n’est pas mon ennemi.

– C’est le nôtre, dit du Barry qui ne se possédait plus et que la colère étouffait.

– Le vôtre peut-être, reprit froidement la comtesse, mais vos ennemis ne sont pas les miens.

– Le pacte qui nous lie, reprit violemment du Barry, vous impose de considérer comme…

Pour la deuxième fois M. Jacques intervint et, interrompant le comte, il dit :

– Vous avez aggravé cette première faute en essayant de revoir celui que vous aviez laissé échapper… Si cette démarche, que vous avez tenté inconsidérément, je veux le croire, venait à être connue du roi, tout serait perdu…

– Eh ! que m'importe !

– Mais il nous importe beaucoup à nous, dit du Barry qui ne pouvait se maîtriser.

La comtesse haussa dédaigneusement les épaules.

– Si encore vous aviez réussi à trouver ce d'Assas, reprit M. Jacques toujours aussi calme que du Barry était exaspéré, mais non… le comte a vainement fouillé la maison sans le trouver… Vous vous êtes donc exposée inutilement…

– Qu'en savez-vous ?

– Auriez-vous vu le petit chevalier ?

– Oui, dit nettement Juliette en le regardant bien en face. M. Jacques jeta sur du Barry un coup d'œil qui fit frémir celui-ci malgré toute son audace.

– Cette femme ment assurément, dit-il… J'ai fouillé minutieusement la maison et je réponds…

– Cela prouve, dit Juliette avec un calme déconcertant, que celui que vous cherchiez n'y était plus… tout simplement.

– Ah ! je vais… dit le comte simplement.

La comtesse encore une fois haussa les épaules.

M. Jacques, qui ne la quittait pas des yeux, dit :

– Inutile, mon cher comte, il doit être loin maintenant…

– En effet, reprit froidement Juliette, vous perdrez inutilement votre temps… M. d'Assas est maintenant à l'abri…

– Mais enfin, reprit M. Jacques, qu'espérez-vous de ce d'Assas… après l'accueil qu'il vous a fait une fois déjà.

– Je n'espère rien… Je l'aime…

– Aimez qui bon vous semble, interrompit encore du Barry, mais observez les conditions du contrat qui nous lie… si vous voulez que nous les observions de notre côté… et la première de ces conditions est l'obéissance passive aux ordres qui vous sont donnés…

– J'aime M. d'Assas, reprit imperturbablement la jeune femme, et je ne veux pas qu'on touche à un cheveu de sa tête… je ne veux pas qu'il soit inquiété d'aucune façon…

– *Vous ne voulez pas ?* dit lentement M. Jacques en appuyant sur chaque syllabe.

– *Je ne veux pas,* répéta de nouveau Juliette en insistant à son

tour.

– Ah ! fit froidement M. Jacques.

Et, pour se donner le temps de réfléchir, il reprit sa tabatière dans laquelle il puisa machinalement. Puis il reprit :

– Et, dites-moi, quel était le but de votre visite ?

– Prévenir M. d'Assas de ce qui se trame contre lui, le mettre sur ses gardes… en lui disant tout.

– Vous avez fait cela ? dit M. Jacques dont l'œil lança un éclair.

– Je l'ai fait !…

– Misérable !… hurla du Barry au comble de l'exaspération…

– En sorte, reprit M. Jacques, qu'à l'heure actuelle ce petit d'Assas nous connaît tous…

– Entendons-nous bien, dit Juliette ; j'ai prévenu M. d'Assas qui maintenant se gardera soigneusement… mais je n'ai nommé personne… je ne suis pas une délatrice…

M. Jacques respira, car il ne doutait pas de la sincérité de cette femme qui lui tenait si résolument tête.

Il reprit pourtant :

– Et vous n'avez pas craint de vous mettre contre nous en nous trahissant ainsi que vous l'avez fait ?…

– Je n'ai fait que suivre votre exemple, dit vivement Juliette… Qui donc a été circonvenir M. d'Assas avant la démarche que j'ai faite près de lui au château ?… Vous !

Qui m'a dépeinte à lui comme une ennemie mortelle et acharnée ?… Vous encore !

Qui lui a fait accroire que j'étais le bourreau de… de… Mme d'Étioles ?… Vous, toujours, toujours vous !

Et tenez, maintenant que j'y réfléchis… ce baron de Marçay de garde aux prisons… ce misérable qui a exigé de moi que je me livrasse à lui pour m'autoriser à voir le prisonnier… ce lâche qui s'est arrangé de manière à me faire surprendre chez lui, dans une tenue qui ne pouvait laisser aucun doute sur ce qui venait de se passer… qui me dit qu'il n'a pas agi aussi vilement sur vos ordres à vous ?… car je sais bien que vous détenez un pouvoir immense.

Et pourquoi vous acharnez-vous ainsi après d'Assas ?…

Parce que je l'aime… parce que vous craignez que cet amour que je proclame ne me fasse renoncer au rôle honteux que j'ai passivement joué jusqu'à ce jour.

Parce que, si cela était, ce serait l'écroulement de projets ténébreux, mais que je devine formidables et que je serais chargée,

moi votre créature, de faire aboutir.

Parce que vous vous êtes dit qu'en supprimant d'Assas, vous supprimeriez mon amour et que je resterais ce que j'ai été jusqu'ici : un instrument docile dans votre main puissante.

Voilà pourquoi vous avez essayé d'abord de faire sombrer cet amour dans la haine, par le désespoir et la jalousie, en me montrant vil et méprisable aux yeux de celui que j'aimais.

Ah ! sur ce point vous avez pleinement réussi !… Jamais pauvre créature ne fut aussi méprisée que je le suis de celui que j'aime.

Mais, malgré tout, mon amour a résisté et subsiste encore plus fort que tout… et alors vous vous êtes dit que, puisque le mépris et les injures même de celui que j'aime n'arrivaient pas à le déraciner de mon cœur, il n'y avait qu'à supprimer l'objet de cet amour.

Eh bien, moi, je le défends, celui que j'aime… et je défends qu'on y touche, et ne me parlez pas de trahison, puisque vous-même m'avez trahie tout le premier.

M. Jacques avait écouté cette sorte de réquisitoire avec un étonnement qui allait croissant et aussi une sorte d'admiration pour cette passion sincère.

Du Barry, au contraire, ne s'était contenu que sur les signes impératifs que lui faisait le maître qui se décida enfin à répondre par une question :

– Après une déclaration aussi nette et aussi franche, je vous demanderai, néanmoins, si vous consentirez à me dire où s'est réfugié d'Assas ?

– Vous me tueriez que je ne parlerais pas… d'ailleurs j'ignore où s'est réfugié le chevalier.

– Oui… je pensais bien que vous ne parleriez pas… ma question n'a été posée que pour la forme… En sorte que votre amour est profond et sincère et que vous lui sacrifierez tout ?…

– Sans hésiter !…

– Eh bien, ma chère enfant, puisqu'il en est ainsi, aimez donc librement… je ne m'y oppose pas…

Du Barry, à ces mots, dressa l'oreille et regarda son maître avec inquiétude.

Juliette, devenue méfiante, attendait que son adversaire s'expliquât nettement.

– Oui, continua M. Jacques, aimez et faites-vous aimer… si vous pouvez… Je renonce à inquiéter M. d'Assas et je vous promets formellement de ne plus m'occuper de lui… Il vivra libre et en

paix… à une seule et unique condition…

– Voyons la condition, dit Juliette toujours sur ses gardes.

– C'est que vous obéirez comme par le passé aux ordres que je vous donnerai…

– Et si je refuse ?…

– Alors, ma chère enfant, dit froidement M. Jacques, je me verrai contraint de faire parvenir entre les mains du roi certaine déclaration que vous avez écrite entièrement de votre main et dans laquelle vous reconnaissez quel est votre nom, quel fut votre métier et avouez que ce fut par suite d'un vol de papiers que vous avez pu vous faire passer pour une dame de noblesse.

Juliette haussa légèrement les épaules et répondit :

– Vous ne ferez pas cela.

– Je ne le ferai pas ?… Qui m'en empêchera ?…

– Votre propre intérêt… Si vous me dénoncez, le roi me chasse honteusement, il est vrai… mais vos projets à vous… ces projets que je n'ai pu encore faire aboutir, car je ne suis pas favorite toute-puissante… vos projets tombent du même coup… tous vos plans sont détruits…

Vous voyez donc bien que vous ne ferez pas cela… Cette menace arrive trop tôt… je ne vous ai pas encore rendu les services que vous attendez de moi.

– Soit, dit M. Jacques, qui se mordit les lèvres en voyant que décidément il avait affaire à forte partie ; soit, je renoncerai à mes projets… je chercherai un autre instrument, s'il le faut… mais vous, vous serez perdue…

– Ah ! si vous saviez combien il m'importe peu !…

– Songez-y, ce n'est pas seulement la perte d'une situation unique… c'est peut-être l'échafaud qui vous attend… Qui sait comment le roi prendra la mystification que vous lui aurez infligée…

– L'échafaud ne m'effraye pas… j'ai fait le sacrifice de ma vie…

– Vous renoncez à la faveur du roi ?

– Je renonce à tout… Si vous m'aviez laissée parler, je vous aurais dit que je veux reprendre ma liberté… que je renonce à ce titre de maîtresse du roi… que vous ne devez plus compter sur moi pour continuer le rôle que j'ai joué jusqu'à ce jour… que je veux désormais vivre modestement, ignorée de tous dans un coin obscur… Vous vous seriez évité l'ennui d'une menace inutile puisqu'elle est sans effet.

– Vous renoncez à tout ?… même quand je vous dis que je ne m'oppose pas à votre amour pour ce d'Assas, pourvu…

– Je n'obéirai plus à vos ordres… Je ne serai plus la maîtresse du roi, parce que la maîtresse du roi est méprisée de celui que j'aime et que je ne peux pas, je ne veux pas supporter ce mépris… À défaut de tout autre sentiment, je veux du moins conquérir l'estime… dussé-je sacrifier ma vie pour cela.

– C'est autre chose, en effet… Eh bien, vous aviez raison, j'ai menacé prématurément… Aimez ou n'aimez pas M. d'Assas, peu m'importe… Je réitère mon offre… continuez le rôle que vous avez joué jusqu'à ce jour… servez-moi fidèlement et docilement ; en échange je tiendrai toutes les promesses que je vous ai faites et M. d'Assas ne sera plus inquiété, je vous le jure… Acceptez-vous ?…

– Non !… Je vous l'ai déjà dit, je suis lasse… j'aspire à vivre modestement, oubliée de tous…

– Eh bien, écoutez :

Il ne me convient pas, après tous les sacrifices que j'ai faits, que vous désertiez votre poste… Vous m'obéirez donc… je le veux… ou sinon… j'en jure Dieu… avant huit jours M. d'Assas est un homme mort…

Choisissez : obéir, et j'épargne celui que vous aimez ; désobéir, et je le sacrifie implacablement… J'admets que vous ayez fait le sacrifice de votre vie… nous verrons bien si vous irez jusqu'à sacrifier aussi bénévolement l'existence de celui que vous dites aimer.

Juliette frémit, tant ces paroles avaient été dites avec une froide et terrible résolution.

Néanmoins, elle se raidit et tint tête :

– M. d'Assas est en lieu sûr et il échappera à vos coups… Quant à moi, je suis en votre pouvoir… faites de moi ce que vous voudrez…

– Eh ! il s'agit bien de vous… que m'importe à moi votre vie ou votre mort, si vous ne m'êtes utile… Réfléchissez… je vous donne deux jours… Si d'ici là vous n'avez fait votre soumission, d'Assas sera sacrifié… et c'est vous qui l'aurez tué…

– Jamais… Je vous dis, moi, qu'il échappera à vos coups…

– Misérable folle ! dit M. Jacques d'une voix terrible… tu crois cela ?… Et je te dis, moi, que je n'ai qu'à fermer cette main que voilà pour l'écraser…

En disant ces mots, il avait, dans un mouvement de colère d'autant plus effrayant qu'il contrastait étrangement avec ses

allures, généralement calmes et paisibles, saisi la jeune femme par le poignet et serrait ce poignet à le briser.

Ils étaient là : du Barry, le visage apoplectique, couleur lie de vin, tourmentant nerveusement la poignée de son épée.

Elle, pâle et défaillante, les traits convulsés par la douleur.

M. Jacques, la face contre sa face, l'œil terrible et flamboyant, lui broyant le poignet qu'il tenait toujours, sans qu'elle tentât d'échapper à l'étreinte.

À ce moment précis, comme la foudre tombant au milieu de ces trois personnages, une voix jeune et claironnante dit soudain :

– Eh bien, fermez donc cette Main puissante… voici celui qu'elle doit écraser… mais, en attendant, ouvrez celle que voici et laissez cette femme que vous maltraitez…

Les trois personnages restèrent quelques secondes pétrifiés par des sentiments différents.

Celui qui venait d'apparaître d'une manière aussi imprévue, au moment même où sa vie se jouait, et qui déjà parlait haut :

C'était d'Assas lui-même.

Chapitre 26

LE TRAQUENARD

D'Assas, avons-nous dit, avait suivi Jean.

Celui-ci, d'après les instructions de Saint-Germain, son maître, à qui il était dévoué jusqu'à la mort, veillait fidèlement et avait préparé les voies en cas d'alerte.

Il conduisit d'Assas droit au grenier et par une petite lucarne le fit passer sur le toit d'un corps de bâtiment contigu et de là dans le grenier de ce corps de bâtiment.

De ce grenier ils purent voir les soldats qui s'éloignaient bredouilles, et quelques instants plus tard du Barry lui-même qui emmenait la comtesse.

Aussitôt d'Assas avait dépêché Jean vers Crébillon pour le rassurer, tandis que lui-même s'élançait sur les traces du comte.

C'est ainsi qu'après avoir mis Lubin, qui était venu lui ouvrir, hors d'état de nuire, il put pénétrer dans l'antichambre déserte, surprendre une bonne partie de la scène qui se déroulait entre Juliette, M. Jacques et du Barry, et enfin intervenir au moment opportun.

En reconnaissant celui qui lui parlait avec cette tranquille assurance, M. Jacques avait lâché le poignet de la comtesse et s'était vivement reculé de deux pas, ce qui le rapprochait de la porte masquée par une portière.

Du Barry, d'un geste de fauve, avait instantanément mis l'épée à la main.

La comtesse avait joint les mains avec terreur, car elle pensait que le chevalier ne sortirait pas vivant de ce repaire où il avait eu la

témérité de s'engager.

Tous les trois, avec des intonations différentes, lancèrent la même exclamation :

– D'Assas !

– Moi-même, messieurs, dit d'Assas en souriant ironiquement ; vous parliez de moi, je crois… Vous disiez des choses fort intéressantes… Continuez, je vous prie… Quoi ! ma présence vous trouble à ce point ?…

M. Jacques fit encore quelques pas qui le rapprochèrent de la portière.

Du Barry tourmentait son épée, mais comme d'Assas avait un pistolet dans chaque main, il n'osait intervenir.

Seule, la comtesse n'avait pas bougé et murmurait :

– Le malheureux !… il est perdu !…

– Rassurez-vous, madame, dit d'Assas qui avait entendu ; ces messieurs ne me tiennent pas encore !

Puis à M. Jacques qui se rapprochait toujours de la portière et qu'il surveillait du coin de l'œil :

– Monsieur, je vous prie, ne bougez pas… nous avons à nous expliquer ensemble… et il me paraît que vous semblez vouloir fuir cette explication… ne bougez pas… si vous faites un pas de plus vers cette portière, je vous abats proprement… avant que vous ayez pu fermer cette main qui doit m'écraser… Quant à vous, comte, ne tourmentez pas ainsi votre épée… je vous avertis charitablement qu'au moindre mouvement suspect de votre part je tire… et je passe pour un assez bon tireur…

Cependant M. Jacques s'était remis.

À l'avertissement de d'Assas, il répondit avec un calme apparent :

– Vous vous trompez, jeune homme, je ne cherche pas à fuir… Cette pièce, derrière cette portière, n'a pas d'autre issue que celle-ci… il me serait donc impossible de fuir par là… vous pouvez vous en assurer vous-même…

– Oui-da !… voyez-vous cela… Madame, vous à qui je dois tant déjà, oserai-je vous prier de tirer cette portière et vous assurer si ce que monsieur dit est vrai ?… pas un geste, pas un mouvement, messieurs ou je tire…

Juliette s'était levée, avait tiré la portière comme on le lui demandait, était entrée dans la pièce et en ressortait presque immédiatement en disant :

– C'est vrai… pas d'autre porte que celle-ci…

– Parfait !… je vous rends mille grâces, madame… Et avant de m'occuper de ces messieurs, laissez-moi vous demander pardon, encore une fois, de vous avoir soupçonnée… mais mettez-vous à ma place… j'ai tout entendu, madame… pour le moment je ne puis vous dire qu'une chose :

Comptez désormais sur le chevalier d'Assas comme sur un frère !

– Ah ! merci !… dit Juliette dans un élan de gratitude infinie.

– Mettez-vous derrière moi et ne craigniez rien… je réponds de vous.

Juliette obéit docilement comme si celui qui parlait eût été le seul maître ayant le droit d'élever la voix et de commander.

Du Barry cependant, qui s'était contenu à grand'peine jusque-là, disait d'une voix que la colère faisait trembler :

– Voilà bien des manières… et le brave chevalier d'Assas n'est brave qu'à la condition d'avoir un pistolet au poing… une épée lui fait peur…

– Vous savez bien que non, monsieur le comte… contre une épée comme la vôtre un bâton me suffit… vous ne devez pas l'avoir oublié, j'imagine…

– Lâche ! gronda le comte écumant, jette donc ton pistolet et mesure toi contre cette épée…

– La leçon que je vous ai donnée l'autre jour ne vous suffit donc pas ?…

– Lâche !… lâche !… hoquetait du Barry fou de rage.

– Eh bien ! soit, je suis bon prince… puisque vous voulez vous battre, je suis votre homme… seulement je vous avertis que cette nouvelle leçon que je vais vous donner vous coûtera cher.

Puis, se tournant vers M. Jacques impassible spectateur, il dit :

– Monsieur, veuillez nous faire place… ce sera vite fait… nous nous expliquerons ensuite…

Vivement M. Jacques s'éloigna de la fameuse portière et dans le mouvement qu'il fit, s'approcha de du Barry à qui il dit rapidement quelques paroles à voix basse. Du Barry tressaillit.

D'Assas n'avait rien vu, mais Juliette avait sinon entendu, du moins vu. Elle dit :

– Méfiez-vous, d'Assas, ils vont vous jouer quelque méchant tour.

Le comte lança à la jeune femme un coup d'œil haineux.

D'Assas regarda M. Jacques avec défiance et dit d'un ton cinglant :

– Est-ce que ce brave aurait l'intention de m'attaquer par derrière

pendant que je serais occupé avec monsieur ?

Devant cette supposition plus insultante qu'un soufflet, M. Jacques devint livide.

Néanmoins il ne bougea pas et resta debout près de la cheminée, où il s'était placé.

– Je ne sais, dit Juliette, mais tenez-vous sur vos gardes…

– Bien… Prenez ces pistolets, madame, braquez-les sur ce respectable M. Jacques… parfait… Au moindre mouvement suspect qu'il fera pendant que j'expédierai M. le comte, tuez-le comme un chien… Je vous demande pardon, messieurs, mais vous parliez tranquillement de me faire assassiner tout à l'heure… avec des assassins on ne saurait prendre trop de précautions.

M. Jacques, livide et toujours muet, s'était appuyé dédaigneusement contre la muraille, une main derrière son dos, l'autre fourrageant son jabot, et dans cette pose, il regardait fixement Juliette qui, ses deux pistolets aux poings, ne le perdait pas de vue comme on le lui avait recommandé et semblait bien résolue à l'abattre sans pitié au moindre mouvement de sa part.

– Quand vous voudrez ! rugit du Barry qui tout aussitôt tomba en garde.

– À vos ordres, monsieur, dit d'Assas qui tira son épée et croisa le fer.

Soit hasard, soit intentionnellement, du Barry était placé à deux pas de la fameuse portière à laquelle il tournait le dos, tandis que d'Assas était au milieu de la pièce.

Il en fit la remarque et, tout en ferraillant, dit à son adversaire :

– Vous êtes bien mal placé, monsieur… Vous ne pourrez pas rompre.

– Bon, grogna du Barry, défendez-vous et ne vous occupez pas de moi… je ne vous ménagerai pas.

– Ce que j'en dis, c'est pour l'acquit de ma conscience… Comme je vais vous tuer, je ne voudrais pas vous laisser croire que j'ai profité sciemment d'un avantage.

– Que de scrupules !… répondit du Barry.

Tout en parlant, les deux adversaires se portaient des coups rapides.

Pour mieux dire, d'Assas seul portait coup sur coup ; du Barry n'attaquait pas et se contentait de parer.

Au premier coup à fond que lui porta d'Assas, du Barry fit un bond en arrière et se trouva placé au milieu du chambranle de la

porte qui était derrière lui, et se trouvait ainsi fort mal à l'aise.

– Bon, dit d'Assas en se fendant, vous reculez déjà. Vous êtes encore plus mal placé que tout à l'heure.

De même qu'il avait évité les coups précédents en reculant par bonds, du Barry évita ce nouveau coup par un bond en arrière, en sorte qu'il se trouva dans la seconde pièce tandis que d'Assas, à son tour, tenait le milieu du chambranle.

– Ah ! dit du Barry toujours uniquement préoccupé de parer sans jamais attaquer, c'est vous qui maintenant avez la mauvaise place…

– Pas pour longtemps, répondit d'Assas qui se fendait à fond…

Pour la troisième ou quatrième fois, du Barry fit un bond en arrière pendant que d'Assas avançait d'autant en disant :

– Vous reculez toujours… prenez garde, vous allez rencontrer la muraille et je serai forcé de vous y clouer comme un scorpion…

En effet, ils étaient entrés tous deux tout à fait dans cette seconde pièce où d'Assas occupait le milieu, tandis que du Barry était presque acculé à la muraille.

– Allons, dit d'Assas, vous ne pouvez plus reculer… vous êtes un homme mort.

Ce disant il se fendit encore une fois et porta un coup qui devait transpercer son adversaire.

Mais alors un bruit sec, pareil au déclic d'un ressort, se fit entendre et la muraille derrière du Barry s'entr'ouvrit.

Celui-ci avait sans doute entendu le bruit avertisseur, car au coup porté par d'Assas il bondit une dernière fois en arrière et se trouva de l'autre côté de cette fantastique muraille qui venait de s'entr'ouvrir miraculeusement.

D'Assas, qui croyait avoir cloué son ennemi au mur, vit avec stupeur un trou noir devant lui…

Il se précipita tête baissée et son épée se brisa comme du verre sur une cloison de métal.

La muraille venait de se refermer instantanément sur du Barry, à l'abri derrière.

Désarmé, commençant à craindre quelque effroyable piège, il fit demi-tour et se rua vers la porte par où il venait d'entrer…

Mais il s'arrêta, les cheveux hérissés, se demandant s'il ne devenait pas fou !

Il n'y avait plus de porte…

Au même instant il entendit une double détonation suivie d'un cri de douleur, suivi lui-même d'un double éclat de rire !…

Il était dans une obscurité complète.

Il avait vaguement aperçu, en ferraillant, des rideaux de fenêtre ; il chercha en tâtonnant et trouva.

Les rideaux s'écartèrent aisément sous sa main, mais…

Il n'y avait pas de fenêtre non plus.

Il cria.

L'écho lui renvoya le son de sa voix avec des vibrations métalliques comme s'il avait été enfermé dans une énorme cuve de fer.

Le pavillon de M. Jacques était truqué comme un décor de théâtre.

Lorsqu'il avait vu que d'Assas acceptait le duel que lui proposait le comte, il avait, en quelques mots brefs, donné ses instructions à celui-ci, qui avait manœuvré de façon à attirer le chevalier dans la pièce à côté.

Pendant ce temps, M. Jacques suivait les phases de la lutte dans un miroir habilement disposé à cet effet, et quand il avait jugé le moment opportun, de sa main placée derrière son dos, il avait pressé le bouton secret qui actionnait les portes secrètes de ce réduit.

Lorsqu'il vit que la porte secrète se refermait, il porta vivement à ses lèvres un petit sifflet d'argent qui rendit un son strident et prolongé.

En même temps, il se jetait à plat ventre sur le tapis.

Au même instant Juliette lâchait presque en même temps les deux coups de ses pistolets.

Les balles allèrent se perdre dans la boiserie, à l'endroit même où se dressait M. Jacques qui ne devait son salut qu'à son habile manœuvre.

Ayant tiré ses deux balles, Juliette se trouva désarmée.

Alors d'un bond M. Jacques se redressa et fut sur la porte d'entrée dont il tira les verrous que d'Assas avait poussés en entrant.

Aussitôt plusieurs hommes armés, accourant à l'appel du sifflet, firent irruption dans la pièce et entourèrent Juliette qui restait pétrifiée, ses pistolets fumants dans chaque main.

Chapitre 27

UN REVENANT

D’Assas, se voyant pris, était tout d’abord resté anéanti.

Combien de temps resta-t-il ainsi, en proie au désespoir le plus violent ?

Il n’aurait pu le dire.

Ruisselant de sueur, brisé, haletant, il s’était jeté sur un canapé et fixait un meuble, une sorte de bibliothèque qu’il apercevait vaguement dans l’obscurité.

Soudain il lui sembla que ce meuble s’enfonçait dans le mur, tournait, disparaissait.

Il crut d’abord à une hallucination produite par la faim qui le tenaillait, mais bientôt il vit avec stupeur une faible lueur à l’endroit où se dressait ce meuble.

D’un bond il fut sur pied, replié sur lui-même, prêt à bondir, et il allait s’élancer… mais il resta cloué sur place.

Dans le rayon lumineux, une ombre venait d’apparaître et une voix peu rassurée disait :

– Pour Dieu, chevalier, pas de bêtises… c’est moi !…

Il venait de reconnaître Noé Poisson.

L’instant d’après, il était dans la cellule occupée par l’ivrogne et, tout en dévorant à belles dents les provisions que Noé venait de lui servir, il écoutait un long et fantaisiste récit dans lequel Noé racontait comment il se trouvait enfermé à côté de d’Assas.

L’ivrogne, dans l’état spécial où il se trouvait quand M. Jacques l’avait découvert chez l’herboriste, avait tout vu et entendu, malgré qu’il fût dans l’impossibilité de bouger.

Il avait ainsi pu surprendre le secret de plusieurs ressorts qui ouvraient différentes portes secrètes.

Malheureusement il lui avait été impossible de voir comment s'ouvrait la porte du souterrain dans lequel on l'avait descendu pour l'amener à la chambre qu'il occupait.

Mais ce souterrain était aménagé de telle sorte qu'on entendait parfaitement, de l'escalier, tout ce qui se disait de l'autre côté de la muraille.

Grâce à ces dispositions, l'ivrogne avait surpris une conversation très édifiante entre M. Jacques et du Barry.

Lorsque son appétit fut satisfait et qu'il fut au courant de tous ces détails, d'Assas voulut aussi descendre dans le fameux souterrain et tous deux cherchèrent longtemps et vainement le bouton secret.

Or, comme ils allaient réintégrer leur chambre, las de leurs recherches infructueuses, ils virent un faible rayon de lumière qui s'avançait.

Ils s'arrêtèrent, et pendant que Noé, tremblant de terreur, s'aplatissait contre la muraille, d'Assas se tenait prêt à agir.

Cependant la lumière s'avançait toujours et bientôt ils purent distinguer une ombre qui, une lanterne à la main, se dirigeait droit vers eux.

L'ombre allait et venait d'un pas hésitant, et parfois s'arrêtait comme quelqu'un qui cherche quelque chose, et, en tout cas, ne paraissait pas soupçonner la présence des deux prisonniers.

Profitant d'un moment où l'ombre, arrêtée, promenait sa lanterne sur la paroi de la muraille, d'Assas, prudemment suivi par Noé, s'était approché doucement et allait bondir sur l'inconnu, lorsqu'un mouvement de la lanterne éclaira en plein le visage du mystérieux explorateur.

– Mais c'est Monsieur Damiens ! s'écria Noé.

C'était en effet Damiens qui, de son côté, reconnut Poisson.

Noé immédiatement expliqua avec force détails sa situation, tandis que Damiens gardait un silence prudent et que d'Assas surveillait de très près cet homme dont les allures lui paraissaient bizarres.

Lorsque Noé eut terminé, Damiens, avec une tranquillité parfaite, répondit :

– Il est fort heureux pour vous que vous m'ayez rencontré, messieurs… vous ne seriez pas sortis vivants de cette demeure… Suivez-moi ; dans quelques instants vous serez libres…

L'énigmatique personnage avait sans doute trouvé ce qu'il cherchait, car il appuya sa main sur la muraille et aussitôt celle-ci s'ouvrit devant eux, démasquant un petit escalier qui les conduisit dans une pièce que d'Assas reconnut sur-le-champ : il était dans le petit pavillon mis à sa disposition par M. Jacques.

Au même moment ils entendirent, du côté de la rue, des rumeurs violentes, et des coups sonores qui ébranlaient la porte extérieure.

À ce bruit, Damiens devint livide et, comprimant son cœur à deux mains, il dit avec un accent de haine intraduisible :

– Le roi !… il tient parole !…

Puis, se tournant vers les deux hommes stupéfaits :

– Messieurs, il va se passer ici des choses qui ne vous regardent pas… profitez du brouhaha… fuyez !

Et avant que d'Assas eût pu faire un mouvement, il s'élança et disparut.

Plus intrigué que jamais, d'Assas, toujours suivi de Noé, s'élança à sa poursuite, mais à peine avait-il fait quelques pas dans la cour intérieure qu'il s'arrêta, médusé :

Un homme, nu-tête, les vêtements en désordre, entrait dans la cour, courait, volait plutôt vers le pavillon d'en face, précédé par Damiens qui semblait le guider, et derrière lui, la cour était aussitôt envahie par une multitude d'officiers et de soldats qui, l'arme au poing, gardaient toutes les issues.

Cet homme, c'était le roi.

– Oh ! rugit d'Assas, que se passe-t-il donc ici ?… Je veux le savoir.

Et à son tour il bondit derrière le roi et entra dans le petit pavillon à sa suite.

Le roi venait d'entrer comme un fou dans une pièce, négligeant de pousser les portes derrière lui.

D'Assas suivit toujours et, comme il allait entrer à son tour, il s'arrêta foudroyé sur place par le tableau suivant :

Dans un grand lit, pâle, défaite, amaigrie, mais toujours jolie, avec un je ne sais quoi de mélancolique et de langoureusement résigné dans le regard, transfigurée par une joie inouïe, était Jeanne.

À genoux devant elle, baisant ses mains amaigries, le roi.

Jeanne laissait tomber sur Louis des regards chargés d'amour et languissamment murmurait :

– Louis !… oh ! Louis ! vous voilà donc enfin !…

– Oui, me voici, répondait le roi, me voici, chère âme, et je vous jure que plus rien au monde ne pourra vous enlever à mon amour.

Louis était sincère, évidemment.

– Ah ! que c'est bon, que c'est doux, de se savoir aimée ! disait Jeanne… Si tu savais, Louis, ce que j'ai souffert…

– Oui, répondait Louis en la regardant avec attendrissement ; oui, je sais, on m'a tout dit… mais maintenant tout est fini… Je t'aime, Jeanne… Ah ! les misérables qui t'ont mise dans cet état, je veux…

– Chut ! Louis, il faut leur pardonner… je leur dois cette minute inoubliable.

– Holà ! cria le roi en se redressant, holà !… il n'y a donc personne ici… Nous allons partir… je t'emmène, tu ne me quitteras plus…

– Vous m'emmenez, Louis… où cela ?…

– Au château, pardieu !

Jeanne secoua douloureusement la tête, car le serment fait à d'Assas lui revenait à la mémoire et, d'une voix brisée, elle sanglota :

– C'est impossible !

– Impossible ? se récria Louis, ne pouvant deviner à quel mobile elle obéissait. Impossible ?… ah ! pardieu ! malheur à celui qui osera seulement murmurer… Vous êtes à moi, je vous veux garder moi-même jusqu'à votre rétablissement ! Holà ! reprit-il en élevant la voix. Il ne viendra donc personne ?…

– Hélas ! Louis, répéta Jeanne, c'est impossible… j'ai juré…

– Vous avez juré ?… fit le roi soudain angoissé ; qu'avez-vous juré ?…

Jeanne laissa tomber sa tête dans ses mains et pleura silencieusement.

– Vous pleurez ?… tu pleures ! s'écria Louis éperdu.

À ce moment, un sanglot terrible retentit derrière lui ; il se retourna et aperçut un homme, le visage convulsé par la douleur, qui s'avançait en chancelant comme un homme ivre.

C'était d'Assas qui, s'approchant du lit, s'inclina profondément et dit à voix basse :

– Allez, Jeanne, où votre cœur vous dit d'aller… Vous êtes libre… je vous rends votre parole…

L'effort qu'il faisait était surhumain et digne de l'admiration de celle pour qui il se sacrifiait ainsi et qui, néanmoins, tant l'amour est égoïste, laissa échapper un cri de joie entendant ses bras à Louis,

s'écria :

– Louis, emmenez-moi… emmenez-moi ! Mais, Louis, regardez cet homme, ne soyez plus jaloux, mon roi, c'est mon frère et… vous lui devrez votre bonheur.

Louis se retourna alors vers d'Assas :

– Je sais, monsieur, que nous avons des torts à réparer à votre endroit… nous avons été injustes, sur la foi de rapports mensongers… Nous rachèterons tout cela. Vous êtes capitaine aux gardes, je crois ?…

– Cornette, Sire, cornette au régiment d'Auvergne.

– Vous faites erreur, monsieur, j'ai dit capitaine aux gardes… Allez, capitaine, et envoyez-nous du monde.

D'Assas, égaré, fou de douleur, sortit en chancelant, suivi par un regard reconnaissant de celle à qui il venait de se sacrifier.

Il allait sortir, oubliant la commission dont le roi l'avait chargé, mais Noé Poisson, qui avait fidèlement suivi et reconnu, avec des yeux stupides d'étonnement, Jeanne dans les bras du roi, Noé n'eut garde d'oublier et, quelques instants plus tard, Jeanne, transportée dans un carrosse, se dirigeait vers le château, escortée par la troupe et ayant Louis à ses côtés, la main dans la main.

Chapitre 28

ÉPILOGUE

Notre intention étant d'écrire une page de la jeunesse de celle qui fut la Pompadour, notre tâche se trouve terminée.

Nous devons cependant quelques explications à nos lecteurs au sujet de certains de nos personnages.

M. Jacques, on s'en souvient peut-être, avait chargé de Bernis de surveiller Damiens et de lui arracher son secret.

De Bernis avait, par des moyens personnels et secret appris que le roi était plus épris de Mme d'Étioles qu'il ne voulait le laisser voir, et s'était dit que celui qui arriverait à réunir ces deux amoureux aurait sa fortune assurée.

Il n'hésita pas à trahir une seconde fois son maître et, avec une habileté incomparable, sut mettre en avant Damiens à qui il donna tous les renseignements utiles et révéla tous les secrets de la mystérieuse retraite.

Damiens, emporté par sa sauvage passion, dévoré d'un besoin ardent de sacrifice, n'hésita pas et marcha bravement de l'avant.

Grâce à la protection occulte de de Bernis qui lui aplanit les obstacles, il réussit à approcher Louis XV à qui il révéla tout le complot dont Mme d'Étioles était la victime, le lieu de la retraite où on la séquestrait et l'état où elle se trouvait.

Le roi, devant les preuves qu'on lui donnait, comprit qu'il avait été berné en même temps qu'il sentait son amour qu'il croyait mort se réveiller plus vivant que jamais.

On a vu à quelle résolution il s'était arrêté.

De Bernis avait admirablement réussi.

Jeanne, devenue marquise de Pompadour, après l'avoir fait nommer ambassadeur à Venise, en fit plus tard un ministre d'État.

Quant à Damiens, il s'effaça et disparut, cachant en lui son amour pour Jeanne et sa haine violente contre le roi. Il fut écartelé en 1757, pour avoir donné un coup de canif au roi, ce que Voltaire devait appeler « une piqûre d'épingle ».

Henri d'Étioles vit tous les plans qu'il avait laborieusement échafaudés s'écrouler.

Il dut consentir à une séparation de corps et se contenter d'une ferme générale.

M. de Tournehem, aveuglé par son amour paternel, accepta de devenir quelque chose comme le surintendant de sa fille.

M. Jacques, fortement compromis et voyant sa qualité percée à jour, dut se réfugier auprès de son protecteur, Frédéric de Prusse.

Noé Poisson, ivrogne crapuleusement inconscient, fut couvert de pensions et de titres, et devint seigneur de Marigny.

La fausse comtesse du Barry, redevenue ce qu'elle était en réalité Juliette Bécu, se réfugia avec une petite fortune dans son pays natal, emportant avec elle son amour pour d'Assas, heureuse et fière de l'amitié fidèle et dévouée que lui témoignait le chevalier.

Crébillon accepta un logement au Louvre et une place de bibliothécaire.

La marquise de Pompadour paya l'édition définitive des œuvres du poète, dont elle grava elle-même les frontispices.

Berryer devint ministre de la Marine.

Quant à d'Assas, après avoir refusé titres, grades et emplois, il partit rejoindre son régiment avec son grade de cornette.

Il devait être tué à l'affaire de Clostercamp, pendant les guerres du Hanovre.

Il ne fut d'ailleurs pas seul, car le sergent Dubois, inconnu de la masse, cria avec lui et tomba à ses côtés.

Du Barry, tombé à la plus dégradante débauche, devait reparaître plus tard, ayant épousé une fille publique qui devint la du Barry, favorite du roi, et gouverna la France.

Quant à Jeanne, après avoir consenti aux plus basses et plus dégradantes besognes, pour assurer son empire sur Louis, elle finit emportée par une maladie d'estomac qui ne lui laissa pas un instant de répit pendant ses dernières années.

Le jour de son enterrement, il pleuvait.

Louis XV, derrière une vitre, voyant la pluie tomber, dit :

– Mme la marquise aura aujourd’hui un bien mauvais temps pour son voyage.

Ce fut là l’oraison funèbre que ce roi sec, égoïste et corrompu trouva pour celle qui avait été sa compagne.

FIN


feedbooks